



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BP 33/11

✓ \*

**BIBLIOTHÈQUE**

**DE**

**M. CHEVILLARD,**

**SOUS-INTENDANT MILITAIRE,**

**OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,**

**CHEVALIER DE ST.-LOUIS**

**et des Ordres Militaires de**

**SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.**



**HARVARD COLLEGE  
LIBRARY**



**IN MEMORY OF  
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM  
CLASS OF 1914**

**SECOND LIEUTENANT  
COAST ARTILLERY CORPS  
UNITED STATES ARMY**

**WELLESLEY, MASSACHUSETTS  
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918**





# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVII.

Par M. l'Abbé GRÔSIER & M. FRÉRON.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME SEPTIÈME.



A P A R I S,

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire,  
Quai des Augustins, au coin de la  
rue Pavée.

---

M. DCC. LXXVII.

Δ  
BP 331.1

\*

L

RAYSON COLLEGE LIBRARY

ABRAHAM FUND

JAN 26 1978

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE

---

### LETTRE I.

*L'Egoïsme , comédie en cinq actes & en vers , représentée par les comédiens François ordinaires du Roi , le jeudi 29 Juin 1777 ; par M. Cailhava avec cette épigraphe ,*

**Mes portraits déplairont par trop de ressemblance.**

*A Paris , chez la veuve Duchesne  
Libraire , rue Saint - Jacques ,  
Temple du Goût.*

**O**N attribue communément la cadence de la comédie à nous à la disette des sujets. On prétend que *Molière* & ses imitateurs se sont emparés des caractères les plus

## 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

lans, & que la société n'offre plus à nos poètes des originaux qui soient dignes du pinceau de *Thalie*. Cependant je ne puis croire que la nature soit si bornée, & que nous soyons aujourd'hui moins ridicules que du temps de *Molière*. Je suis persuadé, au contraire, que si notre scène comique est aujourd'hui si pauvre, il faut s'en prendre uniquement aux auteurs qui s'exercent dans ce genre. Les uns n'ont point le coup-d'œil assez juste pour distinguer à travers l'apparente uniformité de nos mœurs & de nos usages les traits particuliers qui décèlent le caractère. Répandus plus que jamais dans le monde, ils s'appliquent moins à observer les foiblesses & les folies des hommes qu'à les imiter ; ils sont acteurs sur un théâtre où ils ne devroient être que spectateurs, & remportent des sociétés qu'ils fréquentent tous les défauts qu'ils devroient censurer. Les autres, plus sages, ont assez de discernement & de sagacité pour saisir un caractère, mais ils manquent du génie nécessaire pour l'exposer heureusement sur la scène ;



ils l'envisagent sous un point de vue purement philosophique, & n'ont point l'art de le présenter du côté ridicule; ils ne savent point imaginer des incidens & des situations propres à le faire ressortir & à le mettre dans tout son jour : c'est précisément le cas où se trouve l'auteur de l'*Egoïsme*, il a fait choix d'un sujet excellent; le caractère qu'il s'est proposé de peindre est particulier à nos mœurs, & malheureusement trop commun aujourd'hui; c'est le fruit de la philosophie moderne & du dogme de l'intérêt personnel que nos nouveaux docteurs n'ont pas inutilement prêché. Un poète comique ne pouvoit sans doute mieux employer ses talens qu'à ridiculiser un vice si dangereux : il paroît que M. de Carthava a fait des réflexions profondes sur l'égoïsme, il l'a bien défini, il en a distingué habilement toutes les nuances, il le considère dans toute son étendue, & d'après les observations insérées dans sa préface, on voit qu'il eût été en état de composer sur ce caractère, & ses suites funestes, un

## 5 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

excellent traité de morale : mais quand il a fallu faire agir l'égoïste & lui donner la charge théâtrale, toutes ses lumières l'ont abandonné, & le public n'a trouvé dans sa comédie que des traits vagues & communs ; des peintures générales qui peuvent s'appliquer à la fausseté , à l'hypocrisie & à l'imposture, autant & plus qu'à l'égoïsme. L'auteur, au contraire , n'a imputé le succès médiocre de sa pièce qu'à la trop grande ressemblance de ses portraits, & au dépit des originaux qu'il a démasqués ; il est persuadé qu'il a bien saisi son sujet, & l'a présenté dans le point de vue convenable : il en appelle du jugement du public à celui des connoisseurs & des gens de lettres. Je n'ignore pas combien il est triste & difficile de défabuser un auteur content de lui-même & de son ouvrage ; mais M. de Cailhava est au-dessus de cet amour-propre aveugle qui accompagne toujours la médiocrité, il aime trop son art pour s'offenser d'une critique honnête & motivée qui n'a pour but que la perfection de l'art. Je vais donc,

Monfieur, vous expofer d'abord fuccinctement quelle eft l'intrigue de cette pièce, en vous faifant remarquer en paffant les défauts qui fe trouvent dans la conduite: je vous propoferai enfuite mes obfervations fur les caractères qui font la partie la plus effentielle & la plus importante d'un ouvrage dramatique.

ACTE 1<sup>er</sup>. *M. Durand*, ancien précepteur des fils de *M. Florimon*, fe promène feul dans le falon, en rêvant à une penfion qu'on lui a promise pour prix de fes fervices; fon monologue fort court eft interrompu par l'arrivée de *Clermont*, vieux domeftique de *Polidor*, frère de *M. Florimon*; il annonce que fon maître, après avoir amaffé des biens immenfes au nouveau monde, revient au fein de fa famille. *Durand* lui fait part de fes ef pérances, & prend de-là occafion de lui tracer les caractères des perfonnes de la maifon. *M. Florimon* eft un épicurien qui ne fonge qu'à digérer. *Madame Florimon*, babillarde importune, fe cite à tout propos, & veut paroître occupée des plus grandes.

## 8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

affaires. *Philemon*, leur fils aîné, ne pense qu'aux moyens de faire fortune; le chevalier son frère, qui est depuis peu au service, brûle de signaler sa valeur. *Durand* sort ensuite pour aller annoncer l'arrivée de *Polidor*, & *Clermont*, qui devoit naturellement faire ce message, reste sur la scène contre toute vraisemblance. Tous les personnages de la pièce sont déjà connus, à l'exception de *Constance*; le spectateur est instruit de ce qui la concerne, dans un entretien de *Martou* la suivante avec *Clermont*. On y apprend que *Constance* est fille d'un intime ami de *Polidor*; que ce dernier l'a conduite d'Amérique à Paris pour épouser un de ses neveux; mais que la mort imprévue du père de la jeune fille a retardé l'exécution de ce projet. Cette exposition n'est pas heureuse; on ne peut pas supposer que *Clermont* entre dans la maison de *Florimon* & arrive jusqu'au salon sans avoir trouvé quelqu'un qui l'annonce; il est moins vraisemblable qu'il s'amuse à causer fort long-temps avec le précepteur, au lieu d'aller sur le

champ faire part au maître de la maison d'une nouvelle aussi intéressante que le retour de *Polidor*. Il n'est point naturel que *Clermont* raconte l'histoire de *Constance* à *Marton* la suivante qui la fait aussi bien que lui, mais ce qui doit sur-tout choquer dans ce récit, c'est que ce bon Américain, père de *Constance*, ait envoyé sa fille à deux mille lieues pour épouser un jeune homme que ni lui ni elle ne connoissent ; n'est-il pas d'ailleurs contre toute bienséance que cette orpheline reste dans une maison où se trouvent deux jeunes gens, & dont les chefs sont deux égoïstes, qui, par leur caractère, doivent veiller fort légèrement sur leur conduite.

*Durand* revient rendre compte de son message à *Clermont*, & le prie de s'intéresser pour lui auprès de son maître, homme riche & bienfaisant, qui arrive dans le dessein de partager sa fortune avec une famille peu opulente. *Clermont*, dans la crainte que son maître n'oblige des ingrats, insinue à *Durand* que le meilleur moyen de gagner la bienveillance de *Polidor*,



seroit de lui dévoiler le mauvais caractère de *Philemon*. Tout le zèle de ce vieux domestique ne peut excuser une proposition si malhonnête ; & *Durand* qui a la bassesse de l'approuver, est cependant assez scrupuleux pour ne pas oser affirmer l'égoïsme de *Philemon*, sans en faire une nouvelle épreuve. *Philemon* arrive à point nommé, sans qu'on en sache la raison, & uniquement pour subir l'examen : il rêve profondément à la route qu'il prendra pour s'avancer dans le monde, & fait à peine attention aux discours de *Durand*. Celui-ci, piqué d'un pareil mépris, croit alors avoir une preuve convaincante de l'égoïsme de *Philemon* ; il faut avouer que le scrupule du traître *Durand*, & cette singulière façon d'examiner un homme sont fort ridicules, & ne servent qu'à donner lieu à un jeu de théâtre. *La Pierre*, portier de la maison, apporte sa liste à *Philemon* qui la lit tout haut & lui indique ceux à qui il doit ouvrir ou fermer la porte. Cette scène est d'un bon comique. Il y a quelque chose de plaisant dans le mécontente-

ment du portier, qui voit qu'on exclut ceux dont il éprouve quelquefois la libéralité ; mais *Philemon* s'y montre plus intrigant & plus ambitieux qu'égoïste. Son indifférence, lorsque le portier lui annonce l'arrivée de son oncle, est plus dans le caractère de l'égoïsme ; mais la joie qu'il fait éclater, lorsqu'il apprend que cet oncle est riche, est un trait commun qui peut s'appliquer à tout homme avide & intéressé.

ACTE II. *Florimon*, étourdi du bruit que fait sa femme, vient dans le salon digérer à son aise, & pour s'entretenir dans des pensées agréables, il se fait lire par *la Pierre* l'almanach des centenaires. Le titre seul de ce livre charmant lui inspire de la joie, & il dit d'un ton de complaisance :

On devroit bien orner ce bon livre d'estampes ;  
De vignettes d'amours, de jolis culs-de-lampes.

LA PIERRE lit.

» Quelques soldats sont morts à  
» Rome à la cent vingtième année de  
» leur âge. ».

A vj

## 12 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

F L O R I M O N.

Les gaillards ! cent vingt ans ! donc, à ce compte  
là ,

J'ai cinquante ans à vivre & peut-être au-delà.  
Je ne suis qu'un enfant.

L A P I E R R E *continue.*

» L'univers vient de perdre le cé-  
» lèbre *Charitides* , âgé de cent trois  
» ans. Il est mort de fatigue en com-  
» posant son dictionnaire des diction-  
» naires ».

F L O R I M O N *ricanant.*

Quand je perdrai la vie ,  
Ce ne sera jamais pour pareille folie ;  
Ma paresse elle-même en sera caution.  
A cent ans bien sonnés . . . à l'âge de raison ;  
Peut-on rêver encore au temple de mémoire ?  
Ne point apprécier tout fantôme de gloire ,  
Et ne préférer pas quatre digestions  
Faites tranquillement , au plus fameux des  
noms !

*Florimon s'enfuit à l'aspect de Conf.*

tance & de *Marion*, & court se renfermer dans sa chambre à coucher : les scènes suivantes sont de pure galanterie. *Marion* force la timide *Constance* à lui avouer enfin son amour pour le Chevalier. L'amant heureux survient, il est sur le point d'apprendre son bonheur de sa maîtresse, lorsque l'importun *Durand* vient troubler un tête à tête si intéressant, & prier les deux amans de solliciter sa chère pension ; on ne pouvoit pas choisir plus mal son temps. Aussi ne l'écoute-t-on pas, tout fuit & se disperse à son approche. Le pédant, choqué de leurs mépris, exhale dans cette tirade son courroux ridicule.

Accourez le confondre, ô divin *Alexandre* !  
 Qui pensez tout devoir à votre instituteur ;  
 Et qui de ses leçons vous faisiez tant d'honneur ;  
 Que vous les préféreriez aux lauriers de *Bellone*.  
 Aussi la pension d'*Aristote* étoit bonne ;  
 Et moi rien ! puis l'on dit que je me plains-  
 toujours :

4. Quand tout l'univers rêve armes, fortune,  
 amours,

#### 14. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Ne puis-je m'occuper du bonheur de ma vie ?  
Chacun pour soi. Mais tel m'accuse de manie,  
Qui, mendiant le prix de quelque lâcheté,  
Des grands, des parvenus, tour à tour rebuté,  
Leur a rendu vingt fois sa présence importune,  
Et dans leur antichambre attendroit la fortune,  
S'il n'avoit emprunté, pour la saisir enfin,  
Les ailes de *Mercury*, ou les rêts de *Vulcain*.

*Durand* a raison, mais il parle ici beaucoup trop bien, pour un personnage qui, dans tout le reste de la pièce, agit tantôt comme un imbécille, tantôt comme le plus lâche de tous les traîtres. *Philemon* arrive dans le dessein d'engager *Durand* à se dire l'auteur d'un livre trop hardi & qu'il n'ose faire paroître sous son nom. Quelques flatteries & quelques promesses apaisent le ressentiment du précepteur, qui accepte, avec beaucoup de joie, le don que son élève lui fait de son livre. Cet incident n'est pas heureux. D'abord un livre plein d'assertions téméraires, ne paroît pas être un bon moyen de fortune; ensuite, on ne conçoit pas comment *Durand*, qui doit connoître ce livre, est assez im-



bécille pour ne pas prévoir les disgrâces qu'il peut lui attirer. Enfin, il n'est pas vraisemblable que *Philémon*, qui, dans ce moment, a besoin de *Durand*, le raille aussi ouvertement qu'il le fait en lui disant :

Soutenez hardiment  
Que l'ouvrage est de vous, quatre jours seulement,  
Bientôt vous le croirez comme le plus crédule :

Il falloit que *Philémon* comptât bien sur la bêtise de son précepteur pour se permettre à son égard une plaisanterie aussi injurieuse : le bon *Durand*, loin de s'en tenir offensé, conçoit, au contraire, le regret le plus vif des discours qu'il a tenus à *Clermont* sur le mauvais caractère de son digne élève, & ne songe plus qu'à réparer le mal qu'il a fait. *Polidor* arrive ; alors *Philémon*, qui n'a paru jusqu'ici que comme un jeune ambitieux qui veut s'avancer, à quelque prix que ce soit, commence à jouer le rôle de fourbe & d'hypocrite. On le voit étaler avec affectation les sentimens les plus beaux

& les plus nobles devant un oncle que le seul mot de vertu jette dans l'ivresse, & le vieillard crédule commence à concevoir la plus haute estime pour son neveu.

ACTE III. *Durand* inquiet & troublé, cherche par-tout *Clermont*, dans le dessein de rétracter tout ce qu'il lui a dit sur le caractère de son élève, avant que ce domestique zélé en ait fait son rapport à son maître. *Philémon*, de son côté, ne s'occupe que des moyens de tromper son oncle. Il lui trace un portrait fort agréable de toutes les personnes qui composent la famille, il ne dissimule pas leurs défauts ; mais il affecte de les excuser avec beaucoup d'adresse, pour donner à *Polidor* une grande opinion de la bonté de son caractère. Cette scène est élégante & ingénieuse ; mais *Philémon* y est représenté comme un homme fin & rusé plutôt que comme un egoïste. Il se retire pour faire place à *Constance* que *Polidor* veut entretenir en secret, dans la vue de découvrir pour lequel de ses neveux son cœur se déclare. Cet entretien, plein de ces sentimens

généreux devenus si communs dans nos drames , est absolument inutile & n'aboutit à rien. *Constance* n'ose point découvrir à *Polidor* son amour pour le Chevalier , & lui laisse la disposition de sa main. Le vieillard , déjà prévenu en faveur de *Philemon* , lui propose *Constance*. *Philémon* , persuadé intérieurement qu'elle n'a rien , feint de vouloir la céder à son frère , qui , comme cadet , a besoin d'une riche héritière ; mais lorsque *Polidor* lui déclare que son intention est de donner cent mille écus à *Constance* en signant le contrat , il se trouve dans le plus grand embarras. Désespéré d'avoir refusé un si bon parti , il se tire d'un si mauvais pas par une ruse un peu grossière pour un fourbe si adroit , & qui ne peut en imposer qu'à un homme aussi simple que *Polidor*. Il lui déclare , avec une douleur affectée , qu'il est depuis longtemps épris des charmes de *Constance* , mais qu'ayant reconnu que son frère brûloit des mêmes feux , il s'étoit efforcé d'immoler l'amour à l'amitié fraternelle ; que cependant il éprouve

18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dans ce moment qu'un pareil sacrifice est au-dessus de ses forces. Le bon vieillard le console en lui assurant que, dès le soir même, il sera uni à *Constance*. Le tartuffe *Philémon* fait semblant d'être fort touché du sort de son frère & demande au moins qu'on lui donne, pour adoucir son chagrin, la moitié des cent mille écus. *Clermont*, poursuivi par *Durand*, arrive tout essoufflé & dit à *Polidor* qu'il a un secret d'importance à lui communiquer; celui-ci ne veut point l'entendre & lui ordonne d'aller sur le champ chercher un notaire, comme si c'étoit une chose fort pressée; alors *Durand* qui tremble que *Clermont* ne révèle ce qu'il lui a confié, fait lui-même à *Polidor* l'aveu de sa trahison, en lui protestant que ses soupçons sur l'égoïsme de *Philémon* étoient mal fondés. *Polidor* lui fait les plus vifs reproches.

Ame vile, tramant le plus lâche projet,  
Vous vouliez perdre, qui ? celui dont au con-  
traire

Vous deviez au besoin être l'appui, le père ;

Mais depuis qu'un jacquet, un heyduque, un  
 coureur,  
 Sont plus fêtés, chéris, que n'est un précepteur,  
 Qu'on se fait de leur choix une plus grande  
 affaire,  
 Le sage en s'éloignant fait place au mercenaire.  
 Pour un bon gouverneur, on voit cent plats  
 valets  
 Livrer le fils au vice & le père aux regrets.

*Clermont* revient & est fort surpris  
 que *Polidor*, instruit de tout, n'en soit  
 pas moins entêté de son perfide ne-  
 veu. *Philémon*, digne imitateur du  
 tartuffe, non-seulement pardonne à  
 son accusateur *Durand*, mais encore  
 sollicite pour lui une récompense au-  
 près de son oncle; trait de généro-  
 sité qui achève d'enchanter le vieillard.  
 Celui-ci lui déclare qu'il va remettre  
 entre ses mains un porte-feuille con-  
 tenant quinze cent mille francs en  
 billets, & qu'il le charge de les dis-  
 tribuer à sa famille; il ajoute, comme  
 en plaisantant, que pour se bien ac-  
 quitter d'un pareil emploi, il faut  
 bannir tout égoïsme. *Philémon* lui



demande ce qu'il entend par l'égoïsme. *Polidor* lui répond que l'égoïsme mal-  
adroit de *Dusand* n'est pas fort dan-  
gereux; que l'indolence de *Flerimon*,  
la vanité ridicule de sa femme, l'am-  
bition du Chevalier, sont des espèces  
d'égoïsme qui ne sont pas fort à  
craindre;

Mais l'égoïsme affreux *que poursuit ma colère*  
De tout temps enfanta les malheurs de la terre;  
Sous cent dehors trompeurs, en vrai caméléon,  
Il y verse à longs traits son dangereux poison.  
De la société détruisant l'harmonie,  
Il produit les procès, sème la zizanie,  
Désunit les époux, les parens, les amis,  
Divise d'intérêt & le père & le fils.  
A la bourse, il se joue avec les banqueroutes,  
*Secondé par la fraude, il les enfante toutes,*  
Et mettant à profit & la soif & la faim,  
Sur la cherté qu'il cause il calcule son gain.  
Chez *Thémis*, ses arrêts dictés par l'opulence,  
Changent en trébuchet la divine balance.  
A la suite des camps, le bonheur de l'état,  
La gloire de son prince & les jours du soldat,  
Rien. . . L'indignation fait place à la prudence,  
Mes portraits déplairoient par trop de ressem-  
blance :

Juge & frémis sur-tout de l'horreur du tableau ;  
Je peindrois des humains la honte & le fâcheux.

ACTE IV. *Clermont* & *Marton* se communiquent leurs inquiétudes. *Marton* craint pour l'amour du Chevalier , *Clermont* pour la bourse de son maître. Il voit , avec regret , le crédule *Polidor* prêt à remettre son porte-feuille entre les mains d'un homme aussi suspect que *Philémon*. On trouve ensuite une scène assez fade entre *Constance* & le Chevalier , que l'auteur a été obligé d'accourir considérablement aux représentations. *Philémon* surprend son frère aux genoux de sa future épouse , & se retire promptement avec beaucoup de prudence ,

Pour n'être pas ou dupe ou généreux.

Ce vers n'est pas trop intelligible ; on conçoit aisément que *Philémon* veuille éviter le spectacle de l'ardeur mutuelle de ces deux amans , dans la crainte de se voir forcé à être généreux , c'est-à-dire , à céder *Constance* à un rival aimé ; mais on ne comprend

22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

pas aussi bien comment, en prenant la fuite après ce qu'il a vu, il peut éviter d'être dupe. Le Chevalier, vivement alarmé des préparatifs que l'on fait pour l'himen de *Constance* avec son frère, s'efforce d'attendrir son père en sa faveur.

LE CHEVALIER.

Mon père, je me meurs, daignez me secourir,

FLORIMON.

Mourir si jeune ! attends, je m'en vais revenir.

LE CHEVALIER.

Mon frère ne peut être heureux avec *Constance*,  
Je l'adore, & mon cœur obtient la préférence,  
Sa bouche m'en a fait l'aveu le plus charmant.

FLORIMON.

Tu ne meurs que d'amour ! Ah ! tant mieux,  
mon enfant. ( *Il veut sortir.* )

LE CHEVALIER l'arrête.

Nous brûlons d'une ardeur & si pure & si  
tendre !

## FLORIMON.

Mon café sera froid , je vais vite le prendre :

Cette indifférence est un des traits qui caractérisent le plus l'égoïsme. *Philémon* arrive, tenant en main le précieux porte-feuille , & tout en réfléchissant sur l'emploi qu'il en fera , il le pose sur une table , circonstance essentielle & très-remarquable ; car si *Philémon* continuoit de tenir en main le porte-feuille , il n'y auroit point de dénouement. Il auroit bien envie de s'approprier tous les billets ; mais il craint l'infamie attachée à une telle perfidie : dans cet embarras, il se rappelle son cher précepteur toujours prêt à se charger de ses sottises , & il n'a pas plutôt songé à lui qu'il le voit arriver à son secours comme un génie bienfaisant. *Durand* lui apprend d'abord que son livre fait beaucoup de bruit ; mais cette nouvelle intéresse fort peu *Philemon* dans ce moment : il fait part à *Durand* de ses scrupules au sujet du porte-feuille. Le pédant , qui n'est pas bien fin , lui conseille de

dire qu'on le lui a volé ; & pendant qu'il suggère cet expédient à *Philémon*, *Clermont*, qui l'écouloit au fond du théâtre, s'avance doucement & saisit effectivement le porte-feuille sans que personne s'en apperçoive. *Philémon*, qui ne goûte point le projet de *Durand*, s'approche de la table pour prendre son porte-feuille, & ne le trouvant plus, s'imagine que *Durand* s'en est emparé. *Durand*, de son côté, croit que *Philemon* met déjà en œuvre la ruse qu'il lui a conseillée ; plus son élève témoigne d'inquiétude d'avoir perdu son porte-feuille, plus *Durand* applaudit à la manière naturelle & vraie dont il joue son rôle. Ce qui-pro-quo fait naître entr'eux une contestation très-vive qui s'appaise à l'arrivée de *Polidor*. *Philémon* lui témoigne beaucoup de douleur d'avoir perdu ses billets ; mais son oncle le rassure en lui montrant le voleur, & en lui rendant le porte-feuille. *Philemon* se retire fort content, & *Clermont*, qui se trouve seul avec son maître, lui fait part de ses soupçons sur le caractère de son neveu. *Polidor* les adopte  
sans

fans qu'il y ait aucune nouvelle raison qui opère ce changement , & passe tout à coup d'une confiance aveugle à une défiance qui n'est pas mieux fondée. Tandis qu'il flotte dans cette incertitude , *Constance* accourt tout en désordre , & lui apprend que le Chevalier vient d'être arrêté en s'efforçant de défendre *Durand* qu'on vouloit conduire en prison comme auteur d'un livre pernicieux. Son trouble & sa douleur trahissent son amour , & *Polidor* se reproche d'avoir voulu forcer son inclination en l'unissant avec *Philémon*.

ACTE V. *Polidor* fait de vains efforts pour réveiller l'indolence de *Florimon*, il lui apprend l'emprisonnement du Chevalier , l'exil de *Philémon* , & le presse d'aller solliciter en faveur du premier. *Florimon*, en bon égoïste , est fort peu touché de ces accidens , il ne peut se résoudre à sortir au risque de gagner une fluxion,

Chez le ministre ! il loge au bout de l'univers ;  
Il fait , vous le sçavez , le plus dur des hivers.

Enfin , vaincu par les importunités  
ANN. 1777. Tome VII. B

de *Polidor*, il ordonne qu'on l'habille, mais Madame *Florimon*, qui survient, fait interrompre la toilette au grand contentement de son époux, & se charge de conduire seule toute cette affaire. Il y a dans tout ce fracas théâtral un grand défaut de vraisemblance ; est-il possible que dans l'espace de quelques heures le livre de *Philémon*, qui languissoit chez l'imprimeur, ait eu une si grande vogue, qu'il ait été déferé aux magistrats, examiné & condamné ; que *Durand* ait été décrété de prise de corps, & conduit en prison ; que l'imprimeur ait déclaré que *Durand* n'étoit que le prête-nom, & que *Philémon* étoit le véritable auteur ; qu'en conséquence on ait exilé *Philémon* ? D'ailleurs, comment se fait-il que, sur la dénonciation de l'imprimeur, *Philémon* ne soit pas interrogé ou conduit à la Bastille ? Est-il naturel qu'en pareil cas un homme soit déjà exilé, tandis qu'il ne se doute pas même qu'on le soupçonne ? Ce n'est pas ainsi que les affaires se traitent dans le monde. Si la vraisemblance est nécessaire dans

tout ouvrage dramatique , elle l'est sur-tout dans une comédie , qui doit par sa nature présenter une image fidelle de ce qui se passe dans la société. Mais reprenons , Monsieur , la suite des événemens.

Le Chevalier recouvre sa liberté par les soins de *Constance* qui sollicite pour lui les sœurs du ministre. *Polidor* , bien revenu de son entêtement pour *Philémon* , consulte un notaire pour sçavoir si on ne peut pas annuler le contrat de mariage de *Constance* & de *Philémon*. Le notaire répond qu'on ne peut le faire sans le consentement des accordés , & qu'il faudra même dédommager *Philémon* s'il l'exige. Cette réponse échauffe la bile de *Polidor* , & sans sçavoir encore quelle sera la conduite de *Philémon* à cet égard , il entre contre lui dans la plus violente colère , il le regarde comme le dernier des scélérats ; & lorsqu'il le voit entrer sur la scène ; il faut qu'on l'entraîne pour l'empêcher de se livrer à toute sa fureur. *Philémon* s'avance sans s'appercevoir qu'on le suit & récite ce monologue :



28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

De *Durand* me voilà défait bien plaisamment ;  
Il ne me nuira pas , grace au gouvernement ;  
Je suis vraiment fâché que par étourderie ,  
Mon frère à son pédant serve de compagnie ;  
Dans le temps qu'on s'occupe à le faire sortir ,  
A sa maîtresse , moi , je travaille à m'unir.  
J'achete de sa dot une terre jolie ,  
Aux portes de Paris , mais seulement à vie ;  
Ensuite pour jouir d'un plus gros revenu ,  
Je placerais beaucoup, beaucoup à fonds perdu

( *Ricanant.* )

Mes enfans ? Je n'ai pas l'honneur de les con-  
noître.

( *Il se jette dans un fauteuil.* )

A la cour maintenant daignerois-je paroître ?  
Ou roi dans mon palais , entouré de mes gens ,  
Feindrai-je d'insulter aux soins des courtisans ?  
Non , il faut une charge. Oui , mais il m'en  
faut une

Qui rapporte beaucoup , qui , sans être impor-  
tune ,

Soumette tout un peuple à mes caprices vains  
Et donne par fois l'air de servir les humains.

Ce langage convient parfaitement  
à un égoïste. L'auteur auroit dû ima-  
giner une fable , dans laquelle tous

ces traits fussent mis en action. Dans la scène suivante, lorsque *Polidor* lui apprend qu'il est exilé, il dit dans un *à parte*, un peu long à la vérité,

Cet exil si cruel pour les hommes communs ;  
Me fait rompre à la fois vingt liens importuns,  
Et je pourai tout seul jouir de ma richesse.  
Plus de frein.

Voilà encore un sentiment qui peint l'égoïsme au naturel ; mais dans tout le reste de la scène on ne voit, dans *Philemon*, qu'un fripon impudent & un scélérat endurci dans le crime. Quand *Polidor* lui redemande ses billets, il répond ironiquement qu'il en a besoin dans son exil,

Pour traîner une importune vie.

*Polidor* lui représente l'infâmie dont il se couvre par un tel procédé. *Philemon* lui fait une réponse digne de *Tartuffe*.

L'opinion d'autrui  
Au sage importe peu, s'il est bien avec lui ;  
Au sein de la vertu, mon ame est fort tranquille.

Enfin lorsque *Clermont* déclare qu'il a substitué aux bons billets qui étoient dans le porte-feuille, un pareil nombre de faux billets qu'un imposteur avoit faits à *Polidor*, *Philemon* est d'abord accablé & anéanti; mais se remettant peu-à-peu, & reprenant son ton froid & léger, il dit :

Mon oncle vient de loin, il a les vieilles mœurs;  
Quand il aura porté des yeux observateurs  
Sur les individus de notre coin de terre,  
Il sera moins surpris de la petite guerre  
Que l'intérêt suscite & perpétue entr'eux :  
Mon siècle & mon pays ont adopté ces jeux :

( *En signant.* )

J'ai joué de malheur ; je quitte la partie ;  
Peut-être reviendrai-je un jour dans ma patrie ;  
Et plus profond dans l'art d'attirer tout à soi ,  
Je n'aurai plus alors les rieurs contre moi.

Tel est, Monsieur, le plan de cette pièce. Vous voyez qu'il pêche en plusieurs endroits contre la vraisemblance. La marche de l'action n'est pas régulière, les entrées & les sorties des personnages sont communément mal motivées, il y a peu de liaison

entre les scènes, & on en trouve plusieurs absolument vuides & de pur remplissage ; mais le défaut le plus essentiel , c'est que l'intrigue paroît imaginée pour peindre un fourbe & un imposteur plutôt qu'un egoïste : de-là cette ressemblance pour le fond avec plusieurs autres pièces, où il s'agit également de démasquer & de punir un traître, telles que le *Tartuffe*, le *flatteur*, le *Méchant*, &c.

Les caractères les plus difficiles à traiter sont ceux qui sont vagues & généraux, & qui au premier coup-d'œil paroissent moins un caractère à part qu'un attribut commun à tous les caractères. Tel est l'*Egoïsme*. L'intérêt personnel est le mobile qui fait agir tous les hommes, ils sont egoïstes, ils doivent l'être. L'amour-propre bien ordonné vient de la nature, il est nécessaire à la conservation de l'espèce humaine ; mais lorsque ce sentiment naturel & raisonnable devient excessif & dégénère en passion, il enfante alors tous les vices, & suivant l'objet auquel il s'applique, il produit les avarés, les ambitieux, les

imposteurs, &c. L'egoïsme considéré sous ce point de vue est donc la base de tous les caractères, ce n'est point un vice particulier, c'est la cause de tous les vices, par conséquent il ne peut être le sujet d'une comédie : cependant, quoiqu'il y ait eu des egoïstes dans tous les temps, nous avons introduit, depuis peu, dans notre langue, ce terme nouveau, pour désigner une espèce d'hommes devenus très-communs dans la société, & qu'on peut regarder comme les egoïstes par excellence. Il falloit donc que M. *Cailhava* fît tous ses efforts pour bien distinguer la nature de cet egoïsme particulier à notre siècle, qui pouvoit lui fournir le sujet d'une comédie très-agréable & très-instructive ; mais sous prétexte de donner plus de force & de profondeur à ce caractère, il a confondu l'egoïsme moderne avec l'intérêt personnel, aussi ancien que le monde, & par-là il ne présente que des peintures vagues où l'on ne reconnoît point ce qu'on entend aujourd'hui par egoïste.

Vous me demanderez, Monsieur, quel est donc le sens que nous attachons à ce mot : il n'est guères possible de s'y tromper quand on connoît nos mœurs. L'egoïste est une espèce d'épicurien qui n'a d'autre but que de procurer le bien être actuel & physique de son individu : c'est un homme qui s'isole & se détache absolument du système social, insensible à tout ce qui ne se rapporte pas immédiatement à lui ; il ne tient à la société par aucun des liens qui sont si chers aux autres hommes ; il ne connoît point les devoirs d'époux, de père, d'ami & de citoyen. Pour faire ressortir un pareil caractère, il falloit montrer l'egoïste dans tous ses rapports avec la société, & faire voir comment, dans toute occasion, il sacrifie à son avantage personnel le bonheur de tous ceux auxquels il devroit être attaché. Il falloit imaginer des incidens qui fissent éclater d'une manière frappante, cette indifférence & cette insensibilité qui est particulière à l'egoïste. L'auteur en donnant le rôle principal à un jeune homme sans for-

tune & sans état dans le monde, s'est ôtée les moyens les plus propres à développer le caractère de l'égoïste : comment les actions d'un homme qui n'a presque aucune relation avec la société pourroient-elles faire sentir combien l'égoïsme est funeste à la société ? Aussi n'apperçoit-on dans *Philemon* qu'un jeune homme possédé d'un violent desir de s'avancer & de faire fortune, & qui pour y parvenir met en œuvre l'hypocrisie, l'imposture, la trahison.

M. Cailhava nous apprend, dans sa préface, qu'il a fait de son égoïste un hypocrite, pour imiter *Molière* qui a fait de son avare un usurier, il prétend que l'hypocrisie est un accessoire propre à renforcer l'égoïsme, comme l'usure associée à l'avarice sert à lui donner une nouvelle force comique & morale : mais il n'a pas fait attention que l'usure étant un moyen d'accumuler de l'argent, rentre essentiellement dans le caractère de l'avare, au lieu qu'on ne trouve pas, à beaucoup près, la même affinité entre l'hypocrisie & l'égoïsme : d'ailleurs l'usure

n'est point un caractère, c'est un attribut de l'avarice; l'hypocrisie au contraire est un caractère bien saillant & bien décidé, qui frappe davantage que l'égoïsme auquel on le joint comme accessoire, il devient alors un caractère principal; & il arrive que l'auteur qui vouloit peindre un égoïste, n'a peint qu'un hypocrite.

Le germe du véritable égoïste se trouve dans *Florimon*, c'est le meilleur caractère de la pièce, le seul qui soit neuf & vraiment comique; mais il est hors d'œuvre & absolument inutile à l'action. On peut dire la même chose de Madame *Florimon*, femme bavarde & tracassière, dont le ridicule est usé & rebattu au théâtre.

*Durand* n'est point égoïste, c'est un homme intéressé qui met en œuvre les moyens les plus honteux pour se procurer une pension: une des erreurs les plus considérables de l'auteur, est de n'avoir pas su distinguer l'homme dominé par l'intérêt d'avec l'égoïste; je ne vois pas quel est le but moral qu'il s'est proposé en avilissant ainsi sur la scène l'état de précepteur beau-



coup trop avili dans le monde. *Molière* a joué le ridicule des pédans ; mais *Bobinet* & *Metaphrasle* ne sont point des traîtres & des fripons ; *Durand* est si méprisable & si odieux qu'il n'est point plaisant.

*Polidor*, homme vertueux & bien-faisant, mais un peu brusque, n'est pas un caractère bien neuf. On peut reprendre avec raison son extrême simplicité, qui approche beaucoup de la bêtise ; d'abord entêté du mérite de *Philemon*, quoiqu'il ait sujet de s'en défier, il conçoit ensuite des soupçons contre lui, sans en avoir aucune nouvelle raison : c'est une grande imprudence dans ce vieillard de confier son porte-feuille à un jeune homme qu'il ne connoît que depuis deux heures ; ne seroit-il pas bien plus naturel qu'il distribuât lui-même ses bienfaits à sa famille ? N'est-ce pas outrager M. & Madame *Florimon* que de rendre leur fils l'arbitre de leur sort & de leur fortune ? M. *Cailhava* prétend excuser l'entêtement de *Polidor* en faveur de *Philemon*, par l'exemple d'*Orgon*, qui a aussi une confiance

aveugle en *Tartuffe* ; mais la confiance d'*Orgon* est bien plus motivée : il connoît *Tartuffe* depuis long - temps , il a été témoin de plusieurs actions d'une piété extraordinaire qui ont pu l'éblouir & lui persuader que cet imposteur est un saint. : mais *Polidor* n'a d'autre preuve du mérite de *Philemon* que quelques sentences que leur affectation même doit rendre suspectes.

Le rôle de *Clermont* est assez bon , seulement il est un peu dégradé par le conseil qu'il donne à *Durand* de trahir son élève , & de le représenter à *Polidor* comme egoïste. *Constance* , le chevalier & *Marion* , personnages communs , qui ne sont introduits dans la pièce que par la nécessité de la terminer par un mariage.

M. *Cailhava* regarde comme une invention fort heureuse d'avoir donné à chacun de ses personnages une espèce d'egoïsme , & d'avoir mis sur la scène une famille entière d'egoïstes. « L'egoïsme , dit - il , est un de ces » caractères qui varient autant que » les figures , je ne réussirai jamais à

» le peindre, si je n'en distribue les  
 » traits plus ou moins marqués à cha-  
 » cun de mes personnages ». Il s'ima-  
 gine encore avoir suivi en cela l'exem-  
 ple de *Molière*. Ce grand homme « ne  
 » se borne pas, dit-il, dans la plus  
 » parfaite de ses pièces, dans le *Tar-*  
 » *tuffe*, à peindre l'hypocrisie de la  
 » religion, il en découvre jusqu'aux  
 » plus petites nuances. *Orgon* en a la  
 » crédulité, *Madame Pernelle* a le  
 » bavardage d'une vieille dévote,  
 » & *Cleante* la religion de l'honnête  
 » homme ». A force de raffiner sur les  
 procédés de *Molière*, M. *Cailhava* de-  
 vient obscur & inintelligible ; quelles  
 sont donc ces nuances d'hypocrisie  
 que *Molière* a découvertes ? La crédu-  
 lité & le bavardage ne sont point des  
 nuances d'hypocrisie, encore moins  
 la religion de l'honnête homme. Pour  
 que l'auteur de l'*Egoïsme* pût s'auto-  
 riser de l'exemple de *Molière*, il fau-  
 droit que, dans le *Tartuffe*, ce poète  
 eût donné à tous ses caractères des  
 traits d'hypocrisie, comme M. *Cail-*  
*hava* a donné à tous les siens des traits  
 d'egoïsme ; mais c'est ce que *Molière*

s'est bien gardé de faire. *Orgon* & *Madame Pernelle* ont une dévotion peu éclairée, mais sincère; *Cleante* est plein de droiture & d'une piété solide. Un poète comique qui connoît bien son art n'affoiblira jamais son caractère principal, en distribuant les traits qui doivent le peindre aux différens personnages de la pièce.

Je ne vous ai rien dit, Monsieur, du style de la comédie. Vous avez pu voir par les différens morceaux que je vous ai cités, qu'il est communément assez pur & assez correct. Le dialogue a de la facilité & de la précision, mais peu de chaleur & d'énergie. On n'y trouve point de ces vers qui se retiennent aisément & qui passent en proverbe, de ces expressions de génie; en un mot, on n'y remarque point cette force comique & cette vivacité de coloris qui doit animer les tableaux que le poète présente.

On peut conclure de ces observations, que *M. Cailhava* n'a pas bien suivi la nature de l'égoïsme; qu'il n'a pas su dégager ce caractère des autres.

vices auxquels il a quelque rapport ; & que le portrait qu'il en a tracé ne répond point assez à l'idée qu'on se forme de l'egoïsme.

Je suis, &c.

## LETTRE II.

*Eloge de Michel de l'Hôpital , chancelier de France ; discours qui a obtenu le second accessit du prix de l'académie françoise en 1777. A Paris , chez Demonville , imprimeur de l'académie françoise , rue Saint-Severin.*

**J**AMAIS , Monsieur , l'on n'a vu l'académie françoise répandre ses graces avec tant de profusion. Un prix , deux accessits qu'elle a décernés cette année , deux autres ouvrages dont elle a fait une mention honorable , semblent annoncer ses richesses. On diroit qu'elle regorge de discours éloquens , que le choix seul l'embar-

raffe , & que ne pouvant accorder à tous les combattans les honneurs du triomphe , elle se croit du moins obligée de faire , en faveur des vaincus , des exceptions honorables qui attestent les regrets qu'elle a de ne pouvoir distribuer à chacun d'eux le rameau d'or si désiré. Telles sont les idées flatteuses que fait naître l'étonnante libéralité de l'académie ; & si les auteurs couronnés , ou cités avec éloge , imitoient la prudence de *M. de la Harpe* , qui dérobe aux regards des profanes cette sublime épître au *Tasse* , qui a fait les délices de l'assemblée des immortels , nous croirions que l'académie nous prépare en secret une nombreuse génération de *Bossuets* & de *Fénelons* ; mais l'impression est le fatal écueil où viennent échouer & nos espérances & les réputations factices des candidats académiques. Le discours que je vous annonce offre une preuve sensible de cette triste vérité. Il n'est pas possible d'imaginer la foiblesse de ce discours , qui a pourtant obtenu le second *accessit*.

Dans son exorde , l'orateur s'élève contre ces gouvernemens barbares , dont la tyrannie voulut enchaîner la pensée & le sentiment , & défendit de louer les morts. Il se félicite de ce qu'il vit sous une administration éclairée qui lui laisse la liberté de servir son souverain , en lui présentant le spectacle le plus intéressant qui puisse s'offrir à l'œil du philosophe , les talens réunis aux vertus. » Nous » le devons , s'écrie-t-il , ce spectacle » à une assemblée de sages destinés à » fixer les idées & les sentimens de » leur patrie. Ils ont saisi ce moyen » grand & noble de donner au caractère françois le degré d'énergie dont » il est susceptible. Ils ont conçu que » montrer nos ancêtres , à nos contemporains , c'est faire germer les » vertus dans le cœur des citoyens ». J'ignore quels sont les devoirs & les engagements de l'auteur envers l'académie ; mais certainement le souverain & le public lui auroient volontiers remis la dette dont il se croit redevable. Si l'assemblée des sages , destinés à fixer les idées & les sentimens de leur

*patrie*, n'employe pas un meilleur interprète, nous risquons beaucoup de conserver nos principes gothiques & notre ancienne barbarie. Mais heureusement la véritable, l'unique destination de cette *assemblée de sages*, est la composition d'un dictionnaire françois & la perfection du langage. Aussi je ne vois pas que depuis seize ou dix-huit ans que nous sommes inondés d'éloges académiques, ce moyen grand & noble ait augmenté l'énergie du caractère françois. Je ne vois pas que les vertus soient plus communes parmi nous. Il faut être furieusement ivre de l'orgueil philosophique pour s'imaginer que le bonheur du souverain, la vertu des citoyens, la gloire de l'académie, dépendent de ces froids & plats éloges qui y sont lus avec enthousiasme ; mais qui n'ont que ce seul moment d'existence, & qui vont ensuite s'engloutir pour jamais dans le gouffre de l'oubli.

L'auteur craint la malignité des applications, & » il proteste au nom de l'honneur & de la vérité, mots



» sacrés , serment national , qu'en  
 » *élevant une statue* au chancelier *de*  
 » *l'Hôpital* , il n'a eu en vue que lui ,  
 » & n'a vu que le seizième siècle » .  
 Qu'il se rassure : personne ne craint  
 ses traits , comme personne n'envie  
 la statue qu'il se flatte d'avoir élevée à  
*l'Hôpital*.

L'orateur termine son exorde en  
 sommant « de comparoître quiconque  
 » *présume assez de lui-même pour oser*  
 » *commander à ses semblables*. Qu'il  
 » vienne se mesurer au chancelier *de*  
 » *l'Hôpital* , & qu'ensuite il se juge  
 » lui-même : s'il rougit , je le plains &  
 » l'excuse ; si sa conscience est muette ,  
 » je le tiens *pour le premier ou pour le*  
 » *dernier des hommes* ». Voilà un mo-  
 dèle de l'éloquence académique : c'est  
 ce jargon obscur qu'il faut méditer  
 pour l'entendre ; ce sont ces paroles  
 énigmatiques , auxquelles les lecteurs  
 seuls prêtent quelquefois un sens ,  
 c'est là ce qu'on appelle des pensées  
 philosophiques.

La division de ce discours n'a pas  
 dû coûter à l'auteur un grand effort  
 d'imagination. Le génie & le carac-

tère de *l'Hôpital*, telles sont les deux parties de cet éloge. Ce plan ne permettoit pas de s'arrêter sur les premières époques de la vie de *l'Hôpital*. Aussi sa naissance, son enfance, son éducation, sa détention, sa retraite en Italie, son retour, tout ce qu'il fit dans les charges d'avocat, de conseiller, de président de la chambre des comptes, de surintendant des finances, &c. tout cela est expédié en une page : vous m'avouerez que ce n'est pas là perdre son temps : mais, dès que *l'Hôpital* a été placé à la tête de la magistrature, & fait ministre de la législation, on l'oublie, & l'on fait une digression sur les fonctions du législateur, dont voici les traits principaux. « Il com-  
 » mande, & sa volonté est reconnue  
 » pour le vœu de tous les *individus*. . .  
 » Ce n'est pas à un seul homme qu'il  
 » commande, c'est à *leur réunion*. . . .  
 » La *fixation* du juste & de l'injuste,  
 » dépend de ses principes. . . . Sa puis-  
 » sance agit *sur* toutes les époques, &  
 » tandis que l'existence de l'homme  
 » qui *commande*, & de celui qui *obéit*,

pareil galimathias ? Ne vous perdez-vous pas dans ce déluge de *distinctions*, *divisions* & *subdivisions* de *puissances* & de *facultés* ? Est-ce un discours ou la glose de quelque plat commentateur de *Grotius*, que nous venons de lire ? Et les juges des compositions académiques ont pu achever la lecture d'un éloge qui commence par de pareilles inepties ! Et ils ont eu la bonté de lui donner un *accessit*, & même de faire une mention honorable d'un autre discours qu'ils ont encore cru inférieur à celui-ci !

Après avoir effuyé huit mortelles pages de digressions aussi arides ; enfin l'on arrive à l'éloge de la législation du chancelier de *l'Hôpital*. On s'attend que l'auteur qui possède au suprême degré l'esprit d'analyse, va suivre la chaîne immense des opérations du chancelier, & nous développer ses principes. Point du tout. Il se contente modestement de nous donner huit autres pages qui renferment sans ordre & sans choix les titres des déclarations, arrêts & ordonnances

nances publiés par l'Hôpital, avec quelques-unes des réflexions qui leur servoient de base; réflexions tirées des préambules même de ces loix; & pour éviter l'accusation de plagiat, il prévient qu'il *va laisser parler son auteur, & développer lui-même ses principes*. Il est vrai qu'il rapporte une excellente raison qui l'a déterminé à prendre ce parti. C'est qu'il craignoit de profaner le langage du génie, en osant se rendre son interprète; *un respect religieux*, dit-il, *me fait craindre de le commenter*. Cette excuse est sans réplique. Seulement ce même *respect religieux* devoit aussi le détourner d'une entreprise au-dessus de ses forces, & l'engager à se contenter d'une admiration secrète qui vaut toujours mieux qu'un éloge ridicule.

Après la liste sèche des ordonnances publiées par le chancelier, l'orateur rapporte ce qu'il fit pour appaiser les troubles occasionnés par les protestans: mais, sur cet article, on ne fait trop s'il parle sérieusement, ou s'il ne veut pas perfiffler son héros. Pour moi je crois que cet endroit est

plutôt une censure qu'un éloge, & que l'orateur dit ce que *l'Hôpital* eût dû faire, plutôt que ce qu'il a fait. « Lorsqu'il s'agit du dogme & des » vérités éternelles, il s'arrête, il » assemble les maîtres de la foi ». Oui, mais c'étoit pour les intimider, & les amener à une tolérance religieuse, « Il reçoit d'eux des lumières », mais il n'en profite pas. » Il demande des décisions au souverain pontife ». M. l'abbé Talbert & M. l'abbé Remy nous ont dit, au contraire, en cela d'accord avec l'histoire, que le chancelier voulut, par la crainte du gouvernement françois, forcer le pape & le concile à recevoir ses propres décisions, & à accorder aux protestans les tempéramens perfides qu'il avoit imaginés pour le bien de la paix, & qui n'auroient procuré que la ruine de la religion. » Il se soumet » dans un respectueux silence aux décrets » de l'église assemblée ». Peut-on contredire l'histoire aussi ouvertement ? Tous les écrivains du temps rapportent, au contraire, que *l'Hôpital* s'opposa de toutes ses forces à la

célébration du concile de Trente , que n'ayant pu y réussir , il voulut du moins en empêcher la publication en France ; que ce fut contre son avis & malgré les remontrances , qu'on reconnut les décisions dogmatiques de ce concile.

Voilà la substance de cette première partie. Vous avouerez , Monsieur , que si on ne connoissoit pas d'ailleurs le génie de *l'Hôpital* , on en auroit , d'après cet éloge , une bien mauvaise idée. Mais l'orateur n'ayant pu tracer à grands traits le portrait de son héros , a cru l'en dédommager en défigurant ceux des hommes d'état de tous les siècles avec lesquels il met *l'Hôpital* en parallèle. Depuis le chancelier de *Charles IX* jusqu'à nous , deux siècles se sont écoulés inutilement pour le royaume. Aussi l'orateur cite-t-il à son tribunal tous les successeurs de *l'Hôpital*. « O vous ! dépositaires de la  
 « puissance souveraine , vous qui ,  
 « depuis *l'Hôpital* jusqu'à nous , avez  
 « présidé aux destinées de la France ,  
 « justifiez - vous , s'il est possible ;  
 « répondez - moi , répondez à un citoyen

52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» que ce titre seul autorise à vo  
» interroger sur l'emploi de vot  
• » pouvoir & de son obéissance  
» Qu'avez-vous fait pour mes pères  
» pour moi ? Quels nouveaux avan  
» tages avez-vous remportés sur  
» superstition, l'impiété, les préjugés  
» la barbarie ? Avez-vous fixé l'exi  
» tence des ordres qui composent l'état  
» les prérogatives, toutes leurs re  
» lations avec la masse de la société  
» Avez-vous cimenté la constitution d  
» royaume »

• N'admirez-vous pas, Monsieur, cette sublime apostrophe ? Voilà donc tous les grands ministres qui ont gouverné la France jugés sans retour ! Et il est bien décidé que le plus mince écolier qui adressera ses amplifications à l'académie aura le droit d'évoquer les mânes de tous les grands hommes que la France regrette, de citer encore tous ceux dont elle s'honore aujourd'hui, de les dégrader, de les immoler tous à la porte de l'académie avec son petit poignard philosophique.

• Mais que veut dire cet apprentif

philosophe , quand il demande si l'on a fixé l'existence des ordres qui composent l'état ? Le clergé , la noblesse & le tiers-état , ne sont-ils pas trois ordres bien distingués ? L'auteur desireroit-il qu'on y ajoutât encore quelques divisions & subdivisions ?

Que veut-il dire sur-tout quand il demande si l'on a cimenté la constitution de ce royaume ? Craint-il donc que l'édifice ne s'écroule ? N'avons-nous pas des loix immuables , un sénat permanent ? L'état n'est-il pas appuyé sur des fondemens inébranlables , l'amour héréditaire des *Bourbons* pour leurs sujets , l'amour inaltérable des François pour leurs maîtres , liens indissolubles que les déclamations séditieuses du *philosophisme* n'ont pu & ne pourront jamais relâcher.

Dans la seconde partie , le caractère de l'*Hôpital* n'est pas mieux saisi que ne l'a été son génie dans la première. Vous ne trouverez dans l'une & dans l'autre rien qui vous donne une haute idée de ce grand homme , rien qui vous fasse connoître sa grande ame. Ce sont des traits vagues & géné-



## 74 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

raux , ou des faits particuliers racontés d'une manière si commune qu'ils ne peuvent faire aucune impression. Jamais je n'ai lu de discours si misérable pour le fonds. Le style répond parfaitement à la substance des choses. Vous en avez pu juger par les morceaux que je vous ai cités. Il est inutile d'en accumuler de nouvelles preuves. Le plus grand défaut du style de cet éloge , ce n'est pas seulement d'être souvent semé de phrases ridicules c'est qu'il est constamment froid & trivial.

Vous me demanderez sûrement, s'il n'y a rien de bon dans ce discours, & comment il est possible que l'académie l'ait gratifié d'un *accessit*, s'il est, dans toutes ses parties, aussi défectueux que je le dis. J'ai trouvé un morceau assez bien écrit, assez bien pensé, sur les obstacles que le chancelier éprouva. J'ai trouvé encore assez ingénieuse la manière dont l'auteur excuse l'Hôpital au sujet du fameux édit des semestres qui lui a été tant reproché. Cependant comme ces morceaux n'ont rien de bien saillant, je ne les rapporte point.

Mais un morceau vraiment éloquent, & qui mérite les plus grands éloges, c'est celui où l'orateur peint l'Hôpital luttant contre les manœuvres de la cupidité, contre ces vils intrigans qui assiègent les palais des rois, & voudroient dévorer la substance de l'état. « Je crois l'enten-  
 » dre dire à un de ces hommes lâ-  
 » ches & avides : Tu veux de l'or,  
 » je vais te satisfaire, suis moi ; vois  
 » cette contrée ingrate & stérile, ces  
 » maisons en ruine, ces habitans  
 » pâles, exténués, race abâtardie,  
 » qu'a dégradé le malheur ; je te  
 » livre cette contrée entière ; tout  
 » ce qui peut servir à la subsistance  
 » ou à la jouissance des hommes,  
 » l'autorité te le donne ; c'est-là,  
 » c'est parmi ces ruines que tu trou-  
 » veras cet or, l'objet unique de tes  
 » vœux ; c'est avec la sueur & le  
 » sang de ces malheureux que tu  
 » payeras un goût, un caprice, un  
 » plaisir imaginaire ou criminel, un  
 » vice de plus : que les larmes & le  
 » spectacle de la misère ne t'arrêtent  
 » point ; entre dans cette chaumière,

» enlèves-en les débris, arrache à ce  
 » pauvre, à sa femme, à ses enfans,  
 » ces lambeaux dégoûtans qui cou-  
 » vrent leur nudité, ces morceaux  
 » d'un pain noir & corrompu, qui  
 » effraye ta délicatesse, & qui man-  
 » que à leur faim dévorante..... Tu  
 » frémis ! apprends que l'état n'a  
 » point d'autre moyen de te gratifier ;  
 » vois le nombre de tes victimes,  
 » connois les crimes qu'exigent tes  
 » sollicitations odieuses, & juge toi-  
 » même si ton roi doit être ton com-  
 » plice ».

Voilà, Monsieur, une idée grande,  
 & noblement exprimée ; ce morceau  
 ne seroit pas indigne de nos plus  
 fameux orateurs : mais c'est le seul  
 de ce genre qu'on lise dans cet éloge,  
 & il forme, avec le reste du discours,  
 un contraste si frappant, qu'on est  
 surpris de trouver, au milieu des  
 glaces de ce froid dissertateur, qui  
 ne parle que par *distinctions*, *divisions*  
 & *subdivisions*, un morceau marqué  
 au coin de la sensibilité & de l'en-  
 thousiasme.

Du reste, deux ou trois pages ne

suffisent pas pour former un bon discours, & celui-ci ne pourra jamais être mis, même au rang des médiocres.

Le bien des lettres ne me permet pas de dissimuler qu'on desireroit de voir l'académie Françoisse plus difficile dans la distribution de ses graces, & que des distinctions qui ne sont dues qu'à des talens rares ne fussent pas prostituées à des hommes au-dessous du médiocre. La multiplicité de ces graces accordées à des personnes qui en sont indignes, fait qu'elles n'honorent point ceux qui les méritent. Quel honneur pour M. l'abbé *Talbert* d'avoir obtenu le premier *accessit*, quand le second est décerné au pitoyable discours que je viens d'analyser !

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Aussi les hommes de lettres d'un vrai mérite rougiroient de descendre dans l'arène pour combattre les pygmées qu'on y voit triompher tous les jours. Les concours de l'académie ne sont plus regardés que comme des

jeux d'enfans, & les couronnes qu'on y distribue, comme des hochets, mais que n'étant plus le prix des talens, elles ne servent qu'à repaître d'orgueil des petits philosophes qui les obtiennent sans les mériter. Je suis, &c.

## LETTRE III.

Lettre à M. Fréron.

MONSIEUR,

Je m'occupois, il ya quelque temps, de la lecture de *Silius Italicus*, poète peu connu & trop peu estimé parmi nous. Cependant Muret, bon juge, en avoit pensé bien autrement que le commun de nos littérateurs, & le jugement avantageux de *Martial* doit être, je crois, compté pour quelque chose. Les étrangers qui s'en sont rapportés à ce bon juge, ont su le lire & le goûter. Ils ont même consacré les plus longues veilles pour venger son texte de l'injure du temps. J'ai cru m'être aperçu que *Silius*, malgré les soins de plusieurs savans du premier ordre, étoit encore dans un état qui justifioit le

peu d'envie qu'on avoit de le lire. J'ai eu recours aux originaux que j'ai pu découvrir, & j'ai vu, avec le plus grand étonnement, qu'on ne nous avoit encore donné que des conjectures pour corriger cet auteur précieux, dans l'ouvrage duquel on retrouve tout le latin de *Virgile* & de *Cicéron*; enfin je suis parvenu à le lire avec autant de plaisir qu'il m'avoit d'abord rebuté, & je l'ai bientôt rendu aussi net qu'on peut le désirer. Serai-je injuste, Monsieur, si j'avoue que le savant *Drakenborch* a laissé dans cet auteur des vers avec les fautes de quantité les plus palpables? Non, je le prouverai ci-après: mais voici un morceau neuf de ce poëte, inconnu de tous les critiques: livré tout entier à mon objet, j'ai tronyé ce fragment dans un petit recueil de poëties manuscrites de la bibliothèque du roi. La difficulté de lire & de deviner plusieurs mots n'a fait que m'encourager, & je suis enfin parvenu à l'avoir au net. C'est le savant *Baluze* qui nous l'a conservé dans ce petit recueil. En voici le titre tel que

*Baluze* l'a écrit de sa main à l'index initial du manuscrit.

*Carmen de morte Magonis fratris Annibalis.*

*Ex Silio Italico* \*.

ce que le fragment ne porte pas en titre. *Baluze* en avoit donc comparé le style avec celui du poëme, & doit avoir deviné sa place ; autrement, il n'auroit pas été si affirmatif ; mais il ne l'a pas indiquée. Une lecture réfléchie m'avoit fait appercevoir un vuide dans l'endroit où je le place sans balancer. Voyons si j'ai raison. La fortune, *sevo lata negotio*, dit *Horace*, venoit d'abandonner le parti de Carthage. Le Phénicien venoit d'être chassé de l'Espagne : Magon est ensuite défait en Ligurie, & blessé mortellement. Dans ces circonstances, *Scipion* menaçoit Carthage. Cette rivale de Rome rappelle ses généraux ; *Annibal* vole au secours de sa patrie. *Magon* se soutenant à peine, est encore assez généreux pour sauver & faire embarquer les débris de son armée, ce que le poëte exprime très-brièvement.

\* Cod. 8206, in-4°.

*Jam terrâ cedit Iberâ*

*Auriferis tandem Phœnix depulsus ab arvis :*

*Jam Mago exutus castris agitante pavore*

*In Lybiam propero tramittit cerula velo\* ;*

Mais que devient Magon ? où débarque-t-il ? est-il guéri ? est-il mort ? Quoi ! ce grand capitaine qui a gagné la victoire de la Trébie, qui a eu la plus grande part aux succès de son frère, enfin Magon, ce second Annibal, mourra, ne se trouvera plus dans le reste du poëme sans que Silius nous en avertisse, sans qu'il nous dise au moins qu'il est mort près de la Sardaigne ? Oui, Monsieur ; soyez sûr que Silius l'avoit dit, & voici comment il nous l'avoit dit. Je fais quelques réflexions pour découvrir la marche du poëte.

Silius sentit bien que c'étoit surtout Annibal qu'il devoit suivre en Afrique ; mais qu'il ne devoit pas perdre de vue l'illustre Magon. D'un autre côté, entrer dans le détail de l'expédition des Carthaginois forcés à quitter l'Espagne, & nous rapporter au long la défaite de Magon,

\* Livre 16 vers. 23, &c.



c'étoit faire une histoire & non un poëme. *Silius* saisit donc , avec beaucoup d'intelligence , le seul objet qui pouvoit entrer dans son plan : c'est la grande révolution de la fortune de Carthage , & la honte dont *Annibal* alloit être couvert , après avoir fait trembler Rome pendant seize ans. Tel est le sujet des plaintes de *Magon* , qui semble autant mourir de désespoir que de sa blessure. Remarquez que le mot *sed* suppose un sens antérieur suspendu.

*Tramittit cœcula velo ;*

Sed postquam juvenis medio stetit æquore  
pronus ,

Vulneris increscens dolor , & vicinia diræ  
Mortis agens , stimulis ardentibus urget anhelum.

Ille videns propitius supremi temporis horam  
Incipit : heu ! qualis fortunæ terminus altæ !

Quam latis mens cæca bonis ! furor ecce potentum

Præcipiti gaudere loco : statas ille procellis  
Subjacet innumera ; sed finis ad alta levatis  
Est\* ruere ! Heu tremulum magnorum culmen  
honorum

\* *Cornelius* seroit ici cité fort à propos. *Vaine* félicité , &c.

Spes que hominum fallax, & inanis gloria fictis  
Illita blanditiis ! Heu visa *incaute*, labori  
Didita perpetuo, semper que incerta nec un-  
quam

Sat mortis prævisa dies ! Heu ! sortis inique  
Natus homo in terris. *Animantia* cuncta quies-  
cunt ;

Irequietus homo, per que omnes anxius anno  
Ad mortem festinat iter. Mors optima rerum  
*Tu* regis sola errores, & somnia visum  
Discutis exactæ. Video nunc *quanta* paravi  
Ah ! miser, *incautum*. Subii quot spontè labores  
Quos licuit transire mihi ! moriturus ad astra  
Scandere querit homo ; sed mors docet omnia  
quo sunt

Nostra loco. Latio, quid profuit, arma po-  
tenti

Et totis inferre faces ? Quid *sadera* mundo  
Turbare, atque urbes tristi miscere tumultu ?  
Aurea marmoreis quid ve alta palatia muris  
Erexisse juvat ? postquam sic fidere lævo  
Sic diro periturus eram ! carissime frater,  
*Quanta* paras animis, heu ! sati ignarus acerbi,  
Ignarus que *mei* ! . . Dixit ; tùm liber in auras  
Spiritus egreditur, spatii undè altior *aquis*  
Dispiceret Roman, simul & Carthaginiæ ur-  
bem ;

Antè diem felix abiens, no summa videret

Excidia , & claris quod restat dedecus *aufis* ;  
Fraternos que , suos *que* simul , patriæ *que*  
dolores.

*Leçons du manuscrit.*

Vers onzième. *Incauta*, le manuscrit porte *incerta* , erreur venue du vers suivant. Cent exemples pour un de mes variantes du poëme , justifient ma correction.

Vers douzième. *Didita* , manuscrit *'dedita* , faute corrigée dans le poëme & dans les notes manuscrites du savant *Huet*.

Vers treizième. *Sat*, manuscrit, *Stat*, mots souvent changés & corrigés dans le poëme.

Vers quatorzième. *Animantia* , le manuscrit n'a que des traits sans aucun caractère.

Vers dix-huitième. *Quanta* , il y a un g dans le manuscrit avec deux traits informes.

Vers dix-neuvième. *Incaffum*, même obscurité.

Vers vingtième. *Quos* , manuscrit *quot* , erreur venue du mot précédent. *Transire* est pour *omittere*.

Vers vingt-deuxième. *Potenti*, le manuscrit a *petenti* , renfermant l'e dans

un o. Avec *petenti*, voici le sens. *Quid profuit nobis inferre faces latio indicenti bellum, & faces teñdis ?* Voyez le dernier vers du livre premier. *Faces latio & teñdis*, feroit pour-lors *en dia noir*, comme parlent les grammairiens ; mais je préfere *potenti*, dont le sens est plus net.

Vers vingt-troisième. *Fædera mundo*, pour *in mundo*, ellipse familière au poète, & qui a souvent induit les critiques de *Silius* en erreur.

Vers vingt-septième. *Sic diro*, manuscrit, *sub divo*, ou *duio*. Le vers trois cent deuxième du livre six m'a fourni cette heureuse correction. Admettra-t-on *sub divo* pour *sub dio*, comme parle *Horace* : mais *Horace* veut qu'un guerrier passe sa vie *sub dio & in trepidis rebus*, pour-lors ce feroit dire que *Magon* regretteroit de mourir glorieusement.

Vers vingt-huitième. *Quanta paras animis*, manuscrit *quantas paras ais*. L'erreur est palpable.

Vers vingt-neuvième. *Mei* est certainement personnel, *mei Magonis*. *Annibal* ignoroit en quel état étoit son frère : on le fera si l'on veut possessif : car nos *rudimentiers* sont inexorables.

Vers trentième *Æquis*, manuscrit *aquis*, l'erreur saute aux yeux.

Vers trente-unième. *Dispiceret*, très-clairement dans le manuscrit, *aliior* seroit lire *despiceret*, comme on le voit dans le poëme ; mais je tiens pour le manuscrit. C'est d'instinct que j'ai vu, ici, à travers les aits, ce qui marque bien l'action de l'ame de *Magon*, qui considère de loin Rome & Carthage. Messieurs les *particularistes*, pas de bruit, lisez l'autre si vous voulez.

Vers trente-troisième. *Aufu*, hérétique tant que vous voudrez, je lirai *au-fis*, quoique le manuscrit porte *annis*, livre 8, vers 415 ; livre 10, vers 202 ; livre 15, vers 308. Citerai-je *Vingile* ? Non.

Vers trente-quatrième. *Que*, ce mot manque après *suos* dans le manuscrit, c'est un *polysyndeton* très-élégant & très-familier à l'auteur.

J'allois insister, Monsieur, sur le style de ce fragment ; car il est bien conforme à celui de *Silius*. Je pense qu'avant de l'examiner il est nécessaire de faire une réflexion qui pourroit échapper à bien des lecteurs, & qui vous convaincra qu'aucun au-

me poète que *Silius* n'a fait ces vers. Une personne à qui je les lisois, il y a quelques jours, me dit que ces vers sentoient un peu le déclamateur : je me tus, & retins l'envie qu'il me donnoit de rire à ses dépens ; je parlai d'autres choses. Non, ce fragment n'est pas d'un déclamateur, c'est le plus beau trait de morale qui ait jamais été écrit, & il l'a été dans des circonstances où il devoit vivement frapper ceux qui le lisoient. Rappelez-vous, Monsieur, quelques circonstances de la vie de *Silius*, & de l'état où Rome se trouvoit alors. La vie infâme de *Tibère* n'étoit devenue que plus odieuse par celle de ses exécrables successeurs. *Macron* l'avoit fait étouffer dans son lit. *Caligula* avoit été mis en pièces, après avoir dissipé tous les trésors de l'infâme *Tibère*, & violé les femmes les plus respectables de Rome. *Claude* avoit achevé d'épuiser les deniers publics pour ses bâtimens immenses. Victime enfin de sa jeune femme *Agrippine*, il étoit mort du poison. *Néron*, dit un homme sensé, s'étoit mé lui-même, ne pouvant se servir d'un plus

infâme bourreau. Je ne parlerai pas de *Galba*, d'*Othon*, de *Vitellius*, qui n'ont fait que paroître. *Vespasien* & *Tite* régnèrent trop peu de temps pour faire oublier ces monstres & ces terribles révolutions. *Silius* célébra les commencemens du règne de *Domitien* par un éloge très-adroitement placé dans son poëme, & *Domitien* le méritoit alors ; mais *Silius* avoit vu tous les troubles & toutes les horreurs que je viens de rappeler. Assez fin politique pour n'en être pas la victime, il voulut au moins faire sentir à ses amis qu'il en avoit connu le danger, & profiter de la circonstance de *Magon* mourant pour les lui faire peindre, sans s'exposer lui-même. Il ne faut que lire & comparer mot-à-mot le fragment avec les détails des circonstances que je ne fais qu'indiquer, & l'on verra combien il y a de génie & de grandeur dans ce fragment. Je crois, Monsieur, ne pas me tromper. Si *Silius* vouloit donner une leçon à *Domitien*, elle étoit très-prudente ; mais *Domitien* n'en profita pas ; il finit comme *Néron*, sous lequel *Silius* avoit été consul.

On me demandera peut-être, comment ce fragment a-t-il été détaché du poëme? Je réponds, comment celui que retrouva *Jacques Constant*, & qu'imprima *Manuce* la première fois dans le poëme. En avoit-il été ôté? l'examinerai cela ailleurs, & j'y répondrai sans craindre de réplique.

Pour vous prouver en quel état *Drakenborch* a laissé *Silius*, je vais vous citer trois endroits dont un écolier sentiroit le faux.

Livre premier, vers cent soixante-dix-huitième on fait dire au poëte :  
*Ossa liquefactis fumarunt servida membris.*

Il s'agit de peindre le supplice horrible que les Carthaginois font souffrir au fidèle serviteur de *Tagus*. Vous voyez qu'il y a dans *ossa lique* une longue & trois brèves de suite; donc le vers est corrompu. L'ablatif *membris* en a autrefois imposé à d'ignorans copistes, qui ont cru devoir y rapporter l'adjectif, tandis que c'étoit le génitif d'un participe présent; ce qui exprimoit bien la triste position du malheureux, qui fondonoit dans les tortures, &c. Lisez donc :



*Ossa liquefcentis ( servi ) fumarunt servida, &c.<sup>2</sup>  
( Torrida ) &c.*

Tous les critiques ont passé sur cette faute & les suivantes.

*Nec ( renuant si forte sibi , & mitia malle  
Credant esse metum ) laxis servatur omissa  
Obsidio castris \* , &c.*

*Marcellus* se présente devant Syracuse ; cependant il fait des propositions aux habitans, & le poëte ajoute, « de peur que les Syracusains ne » s'imaginassent que ces propositions » venoient de la crainte que *Marcellus* avoit de ne pas prendre la ville, » *Marcellus* ne reste pas dans son camp » pour se garantir des dangers du siège. » *Nec servatur ab ipso obsidio, &c.* » *Drakenborch* qui voit du mystère dans le seul de ces vers, n'a pas vu qu'*omissa* faisoit trois longues à la fin du vers ; *omissa* est pour *obmissa*, comme le portent souvent les manuscrits ; donc le vers est altéré. L'erreur vient d'un copiste qui aura pris *obsidio* pour un nominatif féminin : c'est un ablatif neutre d'*obsidium*. *Ab* changé en *ob* est très-fréquent, & vice versa, *Drak-*

\* L. xiv , vers. 18,

*Labouch* en cite un exemple à côté de sa note absurde.

Même livre, vers quatre cents vingt-quatrième.

*Trepidatur omisso*

*Summis remigio.*

Les Romains attaquent les Carthaginois par mer. Ils mettent le feu aux cordages, aux voiles ; de-là les flammes se portent aux bancs supérieurs des rameurs, *summis*. Ces gens, voyant le feu gagner le bout des rames qu'ils tenoient, se sauvent en trouble, &c. lisez donc

*Trepidatur obusto*

*Summis remigio*

Et le vers n'est pas plus estropié que la pensée. *Benessa*, savant marchand de Raguse, s'étoit aperçu des vices de ces deux derniers exemples : mais il en avoit seulement conclu, que *Silius* n'avoit pas achevé son poëme. Malgré cela, son édition tirée, est très-intéressante. Il a rendu d'excellentes leçons à *Silius*, que *Jandre de Tolède* & *Manuce* ont presque entièrement défiguré depuis. L'édition de *Benessa* est de 1514, à L.

chez *Barthelemi Troth* ; les gryphes n'étoient pas encore connus, & *Drakenborch* n'a jamais vu cette édition. Il a connu celle de Rome de 1471, du 6 d'avril : mais il a encore ignoré, comme tous les critiques, celle de Rome de 1471, 26 avril, donnée par le savant *Pomponius*, dont il a cependant connu le nom dans *Marsus*. Cette édition de *Pomponius* se rapproche beaucoup de l'excellent manuscrit de Cologne, perdu aujourd'hui, & de celui que je lis, commencé en 1417, ainsi antérieur à la découverte de celui de M. *Gal*, lors du concile de Constance. J'ignore la date de celui d'Oxford, dont *Drakenborch* nous produit les variantes. Je parlerai plus au long de *Silius* dans une autre occasion ; au moins oserai-je assurer qu'après *Virgile* & *Horace*, c'est le poëte Latin qui mérite le plus d'être lu\*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE FEVRE DE VILLEBRUNE.

Paris, ce 26 Octobre 1777.

\* Nous avons publié cette lettre remplie d'érudition, sans cependant garantir le jugement trop favorable que l'auteur porte de *Silius*.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE IV.

*L'Esprit d'Addifon , ou les Beautés du Spectateur , du Babillard & du Gardien ; consistant principalement dans une collection des feuilles de M. Addifon, avec un précis de sa vie ; ouvrage nouvellement traduit de l'Anglois , par M. J. P. A. , 3 vol. in-8°. A Yverdon , & se trouve à Paris , chez Merigot le jeune , libraire , quai des Augustins , au coin de la rue Pavée. Prix 7 liv. 10 s. broché.*

**L'**ART de faire des livres n'est plus aujourd'hui, Monsieur, que l'art de déguiser les matières & de les reproduire sous de nouvelles formes. Toutes les productions du génie , toutes les richesses de la littérature sont devenues la proie de l'avidé

ANN. 1777. Tome VII. D

tribu des compilateurs, peuple nouveau, non moins funeste à la république des lettres que le furent autrefois à l'Europe les Huns, les Gépides & les Vendales. L'épidémie des compilations est encore une des maladies propres de ce siècle : nos ancêtres ne composoient point des volumes, à l'aide des écrits morcelés d'un *Ronsard*, d'un *du Bartas*, d'un *Marot* ; & , du temps d'*Auguste* , on ne s'avisoit pas , ce me semble , de compiler l'esprit d'*Horace* & de *Virgile* , d'*Hortensius* & de *Cicéron*. On ne prenoit alors la plume que pour produire , & si l'on se permettoit quelquefois l'imitation , c'étoit pour lutter contre ses modèles mêmes. La médiocrité des *Bavius* & des *Mævius* n'étoit point féconde ; ils n'avoient pas l'adresse de transformer la culture des lettres en opérations de finance , de commercer des pensées d'autrui , de les réunir dans des *Dictionnaires* , dans des *Recueils* , des *Mélanges* , des *Bibliothèques choisies* , des *Porte-feuilles dérobés* , &c. en un mot, ils n'avoient pas imaginé d'enlever à la fois les dépouilles de deux cents

auteurs, pour en former un livre universel, sous le titre imposant d'*Encyclopédie*. Si les compilations sont rarement utiles, c'est qu'en général elles n'ajoutent rien à nos connoissances, & qu'elles n'augmentent pas d'une seule idée la masse des idées acquises. Leur effet le plus ordinaire est de nuire, parce qu'elles surchargent notre littérature & la déshonorent aux yeux de l'étranger, parce qu'elles tiennent souvent dans les bibliothèques la place d'un bon livre, parce qu'elles causent au lecteur séduit qui les achète, une perte de temps & d'argent dont il auroit pu faire un meilleur emploi. C'est surtout en matière de goût, & lorsque ces sortes d'écrits ont l'histoire pour objet, qu'ils peuvent devenir plus dangereux : rédigés à hâte, & la plupart sans discernement, ils donnent une existence plus étendue aux erreurs & aux faux principes. Un écrivain, par exemple, dans telle *Poétique* qu'on ne lit pas, s'est érigé en législateur du goût & de l'art d'écrire. Que cet ouvrage ignoré soit

mis malheureusement à contribution par dix compilateurs ; bientôt les règles fautives du législateur seront reproduites dans cinquante mille volumes. Il en sera de même des ouvrages historiques de M. de Voltaire , dont les éditions sont déjà si multipliées. Qu'un de nos habiles manufacturiers en compilations se laisse tenter par ces riches dépouilles , qu'il dépece ces ouvrages , qu'il en distribue les matériaux dans ses atteliers , & que sous vingt titres & vingt formes nouvelles , il les jette & les répande dans le public ; ce déluge typographique inondera la France & toute l'Europe : bientôt les erreurs de toute espèce , les citations fausses , les faits apocryphes , mais neufs & singuliers , & toutes ces anecdotes plaisantes , fruits de la gaieté de l'agréable conteur de Ferney , se retrouveront partout , & infecteront tout le domaine de l'histoire. Ajoutons que le nom seul de M. de Voltaire suffit pour inspirer une juste défiance à ses lecteurs ; mais qu'on ne se tiendra pas même en garde contre l'erreur , lorsqu'on igno-

fera que les écrits de cet homme célèbre ont fourni les matériaux & les élémens de nouvelles compilations.

Vous vous doutez bien, Monsieur; que *l'Esprit d'Addisson*, ou *les beautés du Spectateur* est encore une production du genre dont je viens de parler. Cet ouvrage n'est qu'une réimpression de la moitié du *Spectateur* anglois, composé en 1711 & dans les années suivantes par MM. Steele & Addisson. Le titre qu'on donne à cette compilation me paroît d'abord assez peu réfléchi. En réduisant *l'Esprit d'Addisson* à la collection des seules feuilles volantes qu'il a fournies au *Spectateur*, n'est-ce pas, en quelque sorte, donner à entendre que cet écrivain manque d'esprit dans ses autres ouvrages, comme dans son *Traité de la religion chrétienne*, dans ses *Voyages d'Italie*, dans son *Histoire des poëtes célèbres d'Angleterre*, dans ses pièces de théâtre, dans ses discours sur différens sujets de littérature? Tous ces écrits, dont on ne parle pas, devoient-ils être regardés comme étrangers à *l'Esprit d'Addisson*? . . . Ou *les beautés du Spectateur*! Si elles se trouvent ici



réunies, il faudra donc en conclure encore que *Richard Steele* n'a fourni, pour sa part, aucune beauté au *Spéctateur*? on se tromperoit assurément, en portant un pareil jugement du travail de l'associé d'*Addisson*.

Le précis de la vie d'*Addisson*, qu'on trouve à la tête de ces trois volumes, contient peu de détails : on n'y apprend presque rien sur le caractère, les mœurs, les liaisons & les ouvrages de cet écrivain célèbre. D'ailleurs, le style dont ce morceau est écrit, annonce qu'il n'a pas eu un François pour auteur. *Joseph Addisson* naquit à *Milston*, dans le comté de *Wills*, l'an 1672. Son père, d'abord recteur de *Milston*, devint ensuite archidiacre de *Conventry* & doyen de *Litchfield*. Il eut pour oncle maternel le docteur *Williams Gulston*, évêque de *Bristol*. Le jeune *Addisson* fut envoyé de bonne heure au collège d'*Oxford*; il y demouroit depuis deux ans, lorsque des vers, qu'il avoit faits, étant tombés par hasard entre les mains du docteur *Lancastre*, doyen de cette maison, lui valurent une

place au collège de la *Madelaine*. Il y fit une étude particulière des auteurs grecs & latins, dont il contracta le langage & les mœurs, dit l'auteur de sa vie, aussi fortement que les autres enfans prennent à cet âge l'accent & les airs légers des *François*. Il se distingua d'abord par des compositions latines, publiées dans le recueil intitulé : *Musæ Anglicanæ* ; & son historien observe qu'il fut admiré dans les deux universités, & dans la plus grande partie de l'Europe, comme un des meilleurs auteurs depuis *saint Augustin*. *Addisson* étoit dans sa vingt-huitième année, lorsque le desir qu'il avoit de parcourir la France & l'Italie fut secondé par le lord-chancelier *Somers*, qui lui assigna, sur les revenus de l'état, une pension annuelle de trois cents livres sterling, pour se soutenir pendant son voyage. Il se préparoit à revenir dans sa patrie, lorsque ses amis lui marquèrent qu'il étoit nommé secrétaire de sa majesté britannique, pour suivre, en cette qualité, l'armée du prince *Eugène*, qui venoit de commencer la guerre en Italie. Mais la

Div

nouvelle de la mort du roi *Guillaume* le dispensa de remplir les fonctions de cette place, & lui permit de voir l'Allemagne avant de terminer le cours de ses voyages. *Addisson*, de retour en Angleterre, resta quelque temps sans obtenir aucun emploi public. Ce ne fut qu'en 1704 qu'il fut nommé à la charge de commissaire des appels, vacante par la démission du fameux *Locke*, qui l'avoit quittée pour passer au conseil du commerce. Sa capacité reconnue pour les affaires & la réputation d'intégrité dont il jouissoit, l'élevèrent bientôt à des emplois plus importants. Il fut nommé successivement sous-secrétaire, secrétaire, garde des archives d'Irlande, secrétaire des lords-juges, lord-commissaire du commerce, & enfin secrétaire d'état. Peu de temps après s'être mis en exercice de cette dernière charge, il sentit sa santé considérablement affoiblie par le retour d'un asthme qui l'incommoda beaucoup, & qui le força enfin de demander sa démission. Rendu à lui-même, & loin du tourbillon des affaires, sa santé

put se rétablir , mais il fut attaqué de nouveau de son asthme & d'une hydropisie , qui , après l'avoir fait languir long-temps , l'enlevèrent enfin à ses amis le 17 Juin 1719. Cet estimable écrivain ne laissa qu'une fille unique , qu'il avoit eue de la comtesse de *Warwich* , à laquelle il s'étoit uni par les liens du mariage en 1716.

Vous me permettrez , Monsieur , de jeter un coup-d'œil sur le travail de M. *Addisson* , & de vous faire connoître plus particulièrement quelques-uns des excellens articles que lui doit le *Spéctateur Anglois* : la disette de bons livres , que nous éprouvons si fréquemment , suffit pour m'autoriser à vous entretenir quelquefois des anciens. *Addisson* se prête , dans cet ouvrage , un caractère très-original ; il s'y représente comme un homme , voué par goût & par humeur à la taciturnité la plus profonde , qualité qu'il juge très-estimable dans un observateur des folies humaines. En donnant quelques détails sur son enfance , il rapporte qu'il fut grave dès

l'instant où il vit le jour & durant  
tout le temps qu'il tetta ; qu'il jettà  
loin de lui son hochet avant l'âge de  
deux mois , & qu'il ne voulut jamais  
faire usage du corail , à moins qu'on  
n'en ôtât les grelots. » Je parois  
» fréquemment , dit-il , dans plusieurs  
» lieux publics , quoiqu'il n'y ait  
» guères qu'une douzaine de mes meil-  
» leurs amis qui me connoissent. Il  
» n'y a point d'endroit un peu en  
» vogue où je ne me fasse voir très-  
» souvent. Chez *Will*, on me voit quel-  
» quefois allonger ma tête dans un  
» groupe de politiques , & écouter  
» avec beaucoup d'attention les récits  
» qui se font dans ces petites audiences  
» circulaires. Je fume quelquefois une  
» pipe chez *Chili* , & lorsque je ne  
» parois occupé que de la lecture du  
» *Postillon* , je ne laisse pas échapper  
» un seul mot de tout ce qui se dit  
» à toutes les tables de la salle. Ma  
» mine est aussi fort connue au *Grecian*,  
» au *Cocoatrec* , ainsi qu'aux deux  
» théâtres de *Drury-lane* & du marché  
» au foin. Il y a près de dix ans qu'on  
» me prend à la bourse pour un mar-

« marchand, & je passe quelquefois pour  
 « un Juif à l'assemblée des agioteurs  
 « chez *Jonathan*. Je me souviens que  
 « l'on me prit une fois pour un jésuite,  
 « sans autre raison que ma profonde  
 « taciturnité. . . . Cette espèce d'obs-  
 « curité publique est accompagnée de  
 « tant de motifs de satisfactions diffé-  
 « rentes, que je suis devenu insen-  
 « sible à certains petits désagrémens  
 « que j'éprouve tous les jours ; &  
 « j'entendis l'autre jour avec la plus  
 « grande indifférence quelqu'un qui  
 « disoit , en parlant de moi : *voyez-*  
 « *vous cet homme ?* & un autre qui lui  
 « répondit : *il y a tantôt douze ans*  
 « *que je connois cette figure-là , & vous*  
 « *devez la connoître aussi ; mais je crois*  
 « *que vous êtes le premier qui se soit*  
 « *jamais avisé de demander qui c'étoit.*  
 « J'avoue qu'il y a des gens qui con-  
 « noissent ma personne aussi bien que  
 « celle de leurs plus proches parens ,  
 « & qui , sans se mettre autrement  
 « en peine de m'appeller par mon  
 « nom ou par ma qualité , me dési-  
 « gnent tout uniment par *Monsieur*  
 « *chose* ».

Quelques aventures , arrivées à  
M. le spectateur , achèvent de peindre  
sa tenace taciturnité. » A mon arrivée  
» à Londres , dit-il , je fus quelque  
» temps à pouvoir me fixer dans une  
» maison telle que je la desirois. Je  
» me vis contraint de quitter mon  
» premier logement , à cause d'une  
» hôtesse officieuse , qui n'auroit pas  
» passé une matinée sans me demander  
» si j'avois bien dormi. Je tombai de  
» là dans une honnête famille , où je  
» vécus bien tranquillement pendant  
» plus d'une semaine ; lorsque mon  
» hôte , qui étoit le meilleur homme  
» du monde , se mit dans la tête que  
» j'avois besoin de compagnie ; & en  
» conséquence il venoit très - souvent  
» dans ma chambre pour m'empêcher  
» d'être seul. Je le souffris pendant  
» deux ou trois jours ; mais il s'avisa  
» un matin de me dire qu'il craignoit  
» que je ne fusse chagrin , & pour lors  
» je crus qu'il étoit temps de partir ;  
» je changeai de logement le soir  
» même. Quelques jours après , je  
» trouvai que mon cher hôte m'avoit  
» fait coucher sur les petites affiches ,

» de la manière suivante : un homme  
 » mélancolique quitta son logement lundi  
 » dernier dans l'après-midi , & on le vit  
 » après aller du côté d'Islington ; si  
 » quelqu'un peut en donner des nouvelles  
 » à R. B. , marchand de poisson dans  
 » le Strand , on lui donnera une récom-  
 » pense honnête. . . . Je demeure actuel-  
 » lement chez une femme veuve qui  
 » a beaucoup d'enfans , & qui se plie  
 » en tout point à mon humeur. Je  
 » ne me souviens pas que nous nous  
 » soyons dit un mot l'un à l'autre de-  
 » puis cinq ans. On m'apporte tous  
 » les matins mon café dans ma  
 » chambre , sans que je le demande ;  
 » si j'ai besoin de feu ou d'eau , je  
 » montre ma cheminée ou ma cuvette ,  
 » mon hôtesse me fait un mouvement  
 » de tête , pour me faire voir qu'elle  
 » m'entend , & elle obéit aussitôt à  
 » mes signes. Elle a même si bien  
 » dressé toute sa famille , que quand  
 » son petit garçon veut me tirer par  
 » mon habit , la plus âgée de ses  
 » sœurs le rappelle aussitôt , & lui  
 » défend de troubler le Monsieur . . .  
 » La servante demandera devant moi



» à la maîtresse si le *Monsieur* est prêt  
 » à dîner ; & , de son côté , la maîtresse  
 » grondera devant moi ses domes-  
 » tiques , avec autant de liberté que si  
 » j'étois absent ; en un mot , je monte  
 » & descends dans la maison , je vais  
 » & viens dans la cuisine & dans la  
 » salle de compagnie , aussi librement  
 » qu'un chat ou tout autre animal  
 » domestique , & l'on ne me soup-  
 » çonne pas plus de parler de ce que  
 » je vois ou de ce que j'entends ».

On n'ignore pas ce que sont , en Angleterre , ces petites assemblées nocturnes , connues sous le nom de *cotteries*. Ces associations ne sont pas toujours fondées sur des rapports d'état , d'esprit ou de caractère , mais quelquefois sur une simple ressemblance physique. *Addisson* rapporte , qu'il a connu une ville considérable , où s'étoit établie une coterie d'hommes gras , qui ne se rassemblaient pas dans le dessein de converser , mais uniquement pour se regarder les uns les autres avec gravité. Leur salle d'assemblée étoit des plus vastes & avoit deux entrées , l'une

avec une porte simple & d'une largeur médiocre; l'autre avec une porte à deux battans. Si un candidat, se présentant à cette corpulente cotterie, pouvoit entrer par la première porte; il étoit regardé comme n'ayant pas les dimensions requises pour être admis; mais s'il se trouvoit tellement arrêté au passage, que ses efforts fussent inutiles pour la franchir, aussi-tôt la double porte étoit ouverte pour sa réception, & il étoit salué comme confrère. Par opposition de cette cotterie, il s'en éleva bientôt une autre, toute composée de squelettes & d'épouvantails. Ceux-ci, aussi envieux qu'ils étoient maigres, ne tardèrent pas à vouloir humilier leurs massifs confrères; ils les représentèrent comme des hommes dangereux par leurs principes, & ils parvinrent à les priver de la faveur du peuple, & conséquemment de leurs droits à la magistrature. Ces factions, qui subsistèrent quelque temps, finirent enfin par un accommodement: il fut réglé que les baillis seroient choisis, chaque année, parmi les membres des

deux cotteries. *Ensorte*, dit le Spectateur, *que les principaux magistrats de cette ville sont actuellement accouplés comme les lapins, l'un gras & l'autre maigre.* Addisson cite encore une autre cotterie, érigée du temps de Charles II. Celle-ci étoit la cotterie des *duellistes*, dans laquelle personne n'étoit admis, qu'il ne se fût battu au moins une fois : mais il observe, que comme cette société n'étoit composée que de gens d'honneur, elle ne subsista pas long-temps, la plus grande partie de ses membres ayant été, ou tués ou pendus, peu de temps après l'institution.

Addisson, dans son quarante-sixième discours, conseille aux personnes oisives & désœuvrées l'étude des sciences, comme la ressource la plus sûre contre l'ennui qui les dévore : il croit même qu'il seroit possible d'employer tellement tous les instans de la vie, que sa durée totale nous parût plus longue. Il s'appuye de l'autorité de Mallebranche, qui, dans sa *Recherche de la Vérité*, pense qu'il pourroit y avoir des êtres, pour lesquels une

2 demi-heure seroit aussi longue, que mille années le feroient pour le reste des hommes ; ou qui regarderoient l'espace de temps que nous appelons une minute, comme une heure, une semaine, un mois, ou même un siècle. Cette assertion de *Mallebranche* peut s'expliquer par la pensée de *Locke*, qui donne la succession de nos idées pour la mesure naturelle du temps. Si, en effet, la durée du temps est toujours relative à cette suite d'idées qui se succèdent les unes aux autres dans notre imagination, & si cette succession peut s'accélérer ou se ralentir à l'infini, il résulte que des êtres différens peuvent avoir des notions différentes des mêmes divisions du temps, selon que leurs idées se succèdent avec plus ou moins de rapidité. Un fameux passage du *Koran* semble indiquer que *Mahomet* étoit à-peu-près dans la même opinion que *Mallebranche*. On y rapporte que l'ange *Gabriel*, un matin, enleva le prophète de son lit, pour lui montrer les merveilles des sept cieux, du paradis & de l'en-

fer ; qu'il les observa dans le plus grand détail , & qu'après avoir eu quatre - vingt - dix - neuf mille conférences avec Dieu , il fut reporté dans son lit. Tout cela , dit le livre sacré , s'opéra dans un si court espace de temps , que *Mahomet* , à son retour , trouva encore son lit chaud , & qu'il releva un pot de terre , que l'ange en partant avoit renversé , avant que l'eau fût entièrement répandue. *Addisson* cite , d'après les Contes Turcs , une autre aventure fort plaisante , à laquelle ce même passage du *Koran* donna lieu. « Un sultan » d'Egypte , qui étoit infidèle , avoit » coutume de tourner en ridicule » cette circonstance de la vie de » *Mahomet* , comme quelque chose » d'impossible & d'absurde. Comme » il en raisonnoit un jour avec un » fameux docteur de la loi musul- » mane , qui avoit le don des mira- » cles ; celui-ci lui dit qu'il le con- » vaincroit bientôt de la vérité de ce » passage , s'il vouloit seulement se pla- » cer auprès d'une grande cuve pleine » d'eau , qu'il y avoit là. Le sultan y

» consentit, & comme il se tenoit de-  
 » bout contre la cuve, au milieu de  
 » tous ses courtisans, le saint homme  
 » lui ordonna de plonger sa tête dans  
 » l'eau & de la retirer. Il obéit; & à  
 » peine eut-il la tête dans la cuve,  
 » qu'il se trouva au pied d'une haute  
 » montagne, sur le rivage de la mer.  
 » Il eut beau s'emporter en lui-même  
 » contre son docteur, il vit que sa  
 » colère étoit inutile, & qu'il ne de-  
 » voit songer qu'aux moyens de se  
 » procurer de quoi subsister dans ce  
 » pays inconnu. Il s'adressa donc à  
 » quelques personnes qui travailloient  
 » dans une forêt voisine, & qui le  
 » conduisirent dans une ville qui n'en  
 » étoit pas éloignée. Là, après plu-  
 » sieurs aventures, il épousa une  
 » femme, distinguée par sa beauté & sa  
 » fortune, & il vécut assez long-  
 » temps avec elle pour en avoir sept  
 » garçons & sept filles. Après cela,  
 » réduit à la dernière pauvreté, il se  
 » vit obligé de roder dans les rues &  
 » de se mettre crocheteur pour gagner  
 » sa vie. Un jour qu'il se promenoit  
 » sur le bord de la mer, en faisant

» les plus tristes réflexions sur la diffère-  
 » rence de son premier état, à celui  
 » où il se trouvoit alors, il lui prit  
 » tout-à-coup un accès de dévotion.  
 » Il se deshabilla pour offrir ses prières  
 » à Dieu, & se plongea dans la mer.  
 » Mais il n'eut pas plutôt retiré sa tête  
 » hors de l'eau, qu'il se trouva debout  
 » auprès de la cuve, environné  
 » des mêmes personnes, & le saint  
 » homme à côté de lui. Il commen-  
 » ça aussitôt à lui faire mille repro-  
 » ches de lui avoir suscité de si fa-  
 » cheuses aventures, & de l'avoir ex-  
 » posé aux misères d'un si long esclá-  
 » vage : mais figurez-vous quelle dût  
 » être sa surprise, lorsqu'il apprit que  
 » cet état de servitude, dont il par-  
 » loit, n'étoit que le délire d'un songe,  
 » qu'il n'avoit pas bougé de l'endroit  
 » où il étoit, & qu'il n'avoit fait que  
 » plonger sa tête dans l'eau, & la  
 » retirer sur le champ. Le docteur  
 » Musulman saisit cette occasion d'inf-  
 » truire le sultan, & de lui faire en-  
 » tendre que rien n'est impossible à  
 » Dieu ; qu'il peut, s'il lui plaît, faire  
 » paroître un jour, & même un inf-

« tant , à plusieurs de ses créatures ,  
 » aussi long que mille années ». Il est  
 assez singulier , Monsieur , de retrou-  
 ver , dans ces fables orientales , les  
 principes des deux plus célèbres méta-  
 physiciens de la France & de l'Angle-  
 terre , de *Locke* & de *Mallebranche*.

Le but estimable que s'étoient pro-  
 posé les auteurs du *Spéctateur* , étoit  
 d'instruire leurs concitoyens , & de  
 les rendre meilleurs & plus aimables ,  
 par la censure ingénieuse de leurs  
 vices & de leurs ridicules. Si cet ou-  
 vrage est le tableau fidèle des mœurs  
 & des usages de la nation Angloise ,  
 on ne peut s'empêcher d'y remarquer  
 le goût que ce peuple a toujours té-  
 moigné pour les spectacles bisatres ,  
 les paris singuliers , les luttes de toute  
 espèce. *Addisson* cite plusieurs exem-  
 ples de prix proposés pour celui qui fe-  
 roit les plus horribles grimaces. Pen-  
 dant les réjouissances & les fêtes pu-  
 bliques , qui furent célébrées à l'occa-  
 sion de la prise de *Namur* , un juge de  
 paix , du parti des *Whigs* , proposa une  
 bague d'or pour celui qui demeureroit



vainqueur dans cette lutte grotesque. Un François basané, que le hasard avoit conduit à l'endroit du combat, fut le premier champion qui entra dans la lice, & comme il avoit le visage naturellement rechigné & les traits assez hideux, il se flattoit d'un succès facile. On le plaça sur une table élevée & exposée à la vue de tous les spectateurs; & là, il fit une grimace, assez semblable, dit *Addison*, à celle de la mort dans le poëme de *Milton*. Il avoit tellement contracté les muscles de sa bouche, des deux côtés du visage, que d'un seul coup de mâchoire, il montra au moins une vingtaine de dents, & fit craindre aux nationaux qu'un étranger ne remportât l'honneur de cette grande journée. Cependant, après un plus sévère examen, on trouva qu'il n'excelloit que dans le genre bouffon. Le second athlète qui monta sur la table possédoit à fond l'art de grimacer, & il excelloit sur-tout dans le genre triste. Il mit tant de perfection dans son jeu, qu'on prétend qu'il fit avorter une demi-douzaine de femmes; mais

quelqu'un ayant fait remarquer aux juges qu'il étoit *Jacobite*, on le fit descendre de dessus la table, comme incapable de concourir. Un paysan lui succéda. Celui-ci, que la nature avoit heureusement doué d'un menton allongé & d'une longue mâchoire, fit une grimace si hideuse, que chaque trait de sa figure parut faire une contorsion différente. A la vue d'une grimace aussi compliquée, toute l'assemblée fut frappée d'étonnement, & l'on étoit sur le point de lui adjuger le prix, lorsqu'un de ses antagonistes prouva qu'il avoit fait usage du verjus pendant plusieurs jours, & qu'au moment même où il avoit fait sa grimace, on lui avoit trouvé une pomme sauvage dans sa poche : en conséquence il fut exclu du concours, comme un imposteur. Il ne restoit plus qu'un favetier, nommé *Gilles Gorgon*, qui produisit plusieurs grimaces neuves, pleines de génie, & qu'il avoit choisies parmi celles qu'il faisoit, depuis plusieurs années, en étendant son cuir sur sa forme. A la première grimace, il tordit tellement

tous les traits de son visage , qu'il étoit impossible d'y reconnoître une figure humaine ; à la seconde , il offrit une figure , semblable à un mascaron de fontaine ; à la troisième , celle d'un babouin ; à la quatrième , une tête de basse-viole ; à la cinquième , ont crut voir un casse-noisette. Toute l'assemblée fut extasiée à la vue d'un talent si extraordinaire, & on lui décerna le prix par acclamation. Bien plus , une jeune payfanne , à laquelle cet homme faisoit en vain l'amour , depuis plus de cinq ans , fut tellement frappée de l'énergie & de la beauté de ses grimaces , qu'elle l'épousa dès la semaine suivante. Quand on a vu des prix décernés au mérite d'exceller dans l'art de grimacer , on ne doit pas être surpris qu'on en ait proposés d'autres au plus intrépide siffleur , au plus habile faiseur de bâillemens , &c. L'auteur en cite plusieurs exemples , qu'on me dispensera de rapporter.

Dans le discours LXXV , *Addisson* observe la supériorité qu'ont les gens de lettres sur tous les autres artistes , par la durée éternelle que l'art de l'imprimerie

l'imprimerie assure aux véritables productions du génie , lesquelles peuvent subsister aussi long-temps que le soleil, & ne périr que dans la destruction universelle des êtres. Il rapporte, à ce sujet, ces beaux vers de *Cowley*, dans son poème de la *Résurrection*, lorsqu'il parle de la fin des choses créées.

Now all the wide extended sky ,  
And all th'harmonious worlds on high  
And Virgil's sacred works shall die :

*Alors cette vaste étendue des cieux , la sublime harmonie de ces mondes qui roulent sur nos têtes , & les œuvres sacrées de Virgile seront anéanties.*

Il termine ce discours par une sage réflexion , qui mériterait d'être sérieusement méditée par plus d'un écrivain de nos jours. « Si donc , dit - il , les » livres peuvent se communiquer ainsi » de siècle en siècle , quel soin ne doit » pas avoir un auteur de ne rien faire » imprimer qui puisse corrompre la » postérité , & faire couler dans le » cœur des hommes le poison du vice » & de l'erreur ? Ces auteurs ingé-

» nieux qui ne s'occupent qu'à répandre le vice & à saper les fondemens de la morale, en assaisonnant leur pernicieuse doctrine du sel de l'esprit & de la plaisanterie, doivent être regardés comme les pestes de la société, & les ennemis du genre humain; semblables à ces gens qui meurent de certaines maladies, qui, dit-on, leur inspirent des sentimens d'aversion pour leur propre espèce, ils ne laissent des livres que pour détruire leur postérité, en répandant, même après leur mort, l'infection du vice. Je suis persuadé que si l'âme séparée du corps a quelque connoissance de ce qui se passe sur la terre, celle d'un écrivain de ce genre doit avoir plus de regret d'avoir corrompu ses admirateurs, qu'elle n'a de satisfaction de leur plaire». *Addisson* raconte qu'un philosophe matérialiste, étant tombé dangereusement malade, fit appeler un curé du voisinage, en présence duquel, fondant en larmes, il fit l'aveu que ce qui l'accabloit le plus, dans ces derniers instans, étoit l'idée d'avoir

corrompu son siècle par ses pernicious écrits. Le curé, homme instruit, voyant que son pénitent s'abandonnoit au désespoir, lui représenta que puisqu'il témoignoit un repentir si vif & si sincère de sa faute, il pouvoit espérer encore d'en obtenir le pardon. L'humble pénitent insista sur les suites funestes de son livre qui tendoit à détruire toute idée de religion, & sur le peu de confiance que devoit avoir en la miséricorde divine, un homme, dont les écrits verseroient encore le poison de l'athéisme, lors même que son corps seroit réduit en cendre. Le pasteur, embarrassé pour le consoler, lui dit qu'il avoit raison de détester les motifs pervers qui l'avoient engagé à publier son livre, mais qu'il devoit remercier Dieu du peu d'apparence qu'il y avoit que cet ouvrage produisît aucun mal; que la cause qu'il y soutenoit étoit si mauvaise, & les argumens dont il l'appuyoit si foibles & si légers, qu'il ne devoit pas craindre que la religion en reçût aucune atteinte; en un mot, qu'il pouvoit se tranquilliser, & croire

que son livre ne feroit pas plus de mal après sa mort , qu'il n'en avoit fait durant sa vie ; il ajouta même , pour rétablir entièrement le calme dans son ame , qu'il ne croyoit pas que personne , excepté ses plus intimes amis , eût jamais fait la lecture de cet écrit , & qu'il n'étoit pas probable qu'on le recherchât davantage après sa mort. Ces consolations percèrent le cœur du pauvre moribond , qui n'étoit pas encore au dessus de la foiblesse d'un auteur pour ses ouvrages : de sorte que , sans répondre au charitable pasteur , il dit à ses amis , avec ce mouvement de dépit si naturel aux malades : *où diable m'avez-vous été chercher cet animal ! Est-ce là un homme capable de consoler un malade dans l'état où je suis ?* Le consolateur trop sincère eut la prudence de se retirer , & le malade continua d'exhaler son ressentiment. On ajoute que cet écrivain ne mourut pas , que sa santé se rétablit , & qu'il publia même dans la suite deux autres ouvrages , semblables au premier ; mais , heureusement pour son ame , avec aussi peu de succès.

Le *Gardien* & le *Babillard*, deux autres écrits périodiques, à peu près du même genre que le *Spéctateur*, ont également contribué à former cet *Esprit d'Addisson*. Mais les extraits qu'ont fournis ces derniers ouvrages sont en petit nombre, & roulent la plupart sur des matières sérieuses. Un de ces morceaux est particulièrement remarquable par un trait, tiré de l'histoire persanne : c'est l'exemple le plus frappant qu'on puisse offrir aux souverains de l'impartialité rigoureuse avec laquelle ils doivent administrer la justice à tous leurs sujets. Un des sultans de Perse étant campé dans les plaines d'*Avala* ; un officier de marque de son armée, entra par force dans la maison d'un paysan, & trouvant sa femme fort belle, il mit brusquement le bon homme hors de chez lui, & prit sa place dans son lit. Le paysan parut le lendemain devant le sultan, & lui demanda justice de cette violence ; mais il ne lui fut pas possible de désigner le coupable. L'empereur, fort irrité de l'injure qu'on avoit faite à cet homme, lui dit que



celui qui l'avoit offensé, rendroit probablement une seconde visite à son épouse, & il lui ordonna, si la chose arrivoit, de venir aussitôt l'en instruire. Deux ou trois jours après, l'officier ne manqua pas de retourner chez le paysan qu'il mit encore à la porte, comme la première fois; & celui-ci courut aussitôt à la tente de l'empereur, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu. Le sultan, accompagné de ses gardes, s'achemina vers la chaumière, où il arriva vers le milieu de la nuit. Tous ceux qui étoient à sa suite portoient un flambeau. Il ordonna qu'on éteignît toutes les lumières, qu'on entrât dans la maison, qu'on trouvât le coupable, & qu'on le mît à mort. Cet ordre ayant été exécuté sur le champ, il fit étendre le cadavre sur le plancher de la chambre. Alors il ordonna à tous ses gens de rallumer leurs flambeaux, & d'entourer le corps. Le sultan s'approche, regarde le cadavre au visage, tombe aussitôt à genoux, & se met en prière. En se relevant, il dit au paysan de lui apporter ce qu'il avoit à manger

dans sa maison. Celui-ci servit un repas, composé de mets grossiers, mais abondans, dont l'empereur mangea avec beaucoup d'appétit. Le paysan, le voyant de bonne humeur, prit la liberté de lui demander pourquoi il avoit fait éteindre les flambeaux, avant que d'ordonner la mort de l'adultère; pourquoi lorsqu'ils avoient été rallumés, il avoit regardé le mort au visage, & s'étoit mis aussitôt en prière; pourquoi enfin il avoit ordonné qu'on lui servît ce repas frugal, dont il mangeoit si volontiers. Le sultan voulut bien satisfaire la curiosité de son hôte; & il lui répondit:

» En apprenant qu'un crime aussi  
 » énorme avoit été commis par un  
 » officier de mon armée, j'avois lieu  
 » de croire que ce ne pouvoit être  
 » qu'un de mes fils: quel autre, en  
 » effet, aurois-je pu soupçonner d'un  
 » pareil attentat? J'ai donc fait étein-  
 » dre les flambeaux, de peur que la  
 » partialité ou la tendresse paternelle  
 » ne me rendissent injuste, en m'enga-  
 » geant à pardonner au coupable. Les  
 » flambeaux rallumés, j'ai regardé le

» cadavre au visage , & j'ai reconnu ,  
 » ô joie inexprimable ! j'ai reconnu  
 » que ce n'étoit point mon fils. C'est  
 » cette découverte qui m'a fait tom-  
 » ber à genoux , pour rendre à Dieu  
 » mes actions de grâces. Quant à l'a-  
 » pétit avec lequel je mange ce que  
 » vous m'avez servi , vous cesserez de  
 » vous en étonner , lorsque vous sau-  
 » rez que la douleur & l'anxiété où  
 » m'a plongé cette aventure , depuis  
 » la première plainte que vous m'avez  
 » portée , ne m'ont pas permis de rien  
 » manger jusqu'à ce moment ».

L'auteur de cette compilation ,  
 Monsieur , annonce son ouvrage com-  
 me une traduction nouvelle de l'an-  
 glois ; mais après avoir pris la peine  
 de la comparer avec l'ancienne ver-  
 sion du *Spéctateur* , je me suis aperçu  
 que tout son travail s'est borné à  
 rafraîchir un peu le style & les ex-  
 pressions de l'ancien interprète. La  
 reconnoissance qu'il a droit d'attendre  
 de son siècle , pour avoir enrichi la  
 république des lettres de cette impor-  
 tante production , devoit l'engager  
 à nous donner en même temps *l'Espris*

AN N É E 1777. 105

*de Stéelle* : nous aurions alors un *Spec-tateur* complet , réimprimé sous une nouvelle forme. Qu'on se plaigne encore que nos auteurs actuels manquent de génie & de talent pour l'invention !

Je suis, &c. G\*\*\*

---

## LETTRE V.

*Eloge de Michel de l'Hôpital, chancelier de France, par M. Doigni. A Paris, chez Demonville, Imprimeur de l'académie Françoisé, rue Saint-Severin.*

CET éloge , Monsieur , a obtenu de l'académie Françoisé une mention honorable ; mais cette distinction extraordinaire ne prouve autre chose que le goût de cette illustre assemblée pour la philosophie & les progrès rapides qu'a faits M. Doigni, dans cette science sublime.

L'histoire de l'Hôpital vous est parfaitement connue. Ce discours ne

E v

renferme qu'un abrégé très-informe de la vie de l'immortel chancelier, parsemé çà & là de tirades bien philosophiques. Ainsi vous me dispenserez d'en faire une analyse exacte. Je me contenterai de vous en citer les morceaux les plus supportables & les plus répréhensibles.

Le journaliste, interprète de l'académie, rapporte comme un modèle de sensibilité la tirade sur l'inquisition, la voici.

« C'est au nom de ma patrie, c'est  
 » au nom de l'humanité entière que je  
 » te remercie, ô l'Hôpital ! de nous  
 » avoir épargné la plus longue & la  
 » terrible persécution dont nous puis-  
 » sions être accablés, la seule tyran-  
 » nie contre laquelle des hommes ne  
 » s'arment point ; la tyrannie que la  
 » superstition fait descendre du ciel,  
 » pour le malheur de la terre ! Quand  
 » nous ne te devrions que ce seul  
 » bienfait, tu serois l'objet de notre  
 » reconnoissance & de notre culte.  
 » Mon ame se glace d'effroi, mon sang  
 » s'arrête dans mes veines, quand je  
 » pense à tous les maux dont nous

« étions menacés ; quand je pense  
 « que nous aurions marché sans cesse  
 « entre la défiance , l'hypocrisie & la  
 « trahison ; que des enfans auroient  
 « pu traîner leur père au pied d'un  
 « tribunal inexorable , & l'égorger  
 « sans remords avec un fer sacré ; que  
 « les gens de bien n'auroient pas osé  
 « invoquer les noms de justice & de  
 « clémence ; que le temple des arts &  
 « de la philosophie eût été fermé pour  
 « toujours ; quand je pense que je n'au-  
 « rois pas eu le droit de prononcer ton  
 « éloge , au milieu des boureaux ,  
 « pour qui l'humanité est un crime ,  
 « la vérité un blasphème ».

Si la seule idée de maux imaginai-  
 res arrête la circulation du sang dans  
 les veines de M. Doigni, il est certain  
 que c'est un jeune homme doué d'une  
 rare sensibilité : mais l'excès de cette  
 belle passion n'a-t-il pas grossi les  
 objets à ses yeux, ne lui a-t-il pas  
 fait exagérer les maux qu'eût causés  
 parmi nous l'inquisition ? n'est-ce pas  
 abuser du droit accordé aux candi-  
 dats académiques, de déclamer con-  
 tre ce tribunal, que d'en appeler les

juges, des BOURREAUX, pour qui l'humanité est un crime, & la vérité un blasphème ? Pourquoi sur-tout l'auteur présume-t-il que sous le règne de ces tyrans sacrés le temple des arts & de la philosophie (c'est-à-dire l'académie Française) eût été fermé pour toujours ? C'est une insulte faite à cette illustre compagnie, trop sage dans sa conduite, trop réservée dans ses décisions, trop intacte dans sa croyance, pour avoir rien à redouter. Fidelle à ses statuts, soumise à l'arrêt de son établissement, qui ordonnent que les matières de religion en soient bannies, que ses membres ne connoîtront que de l'ornement, embellissement & augmentation de la langue françoise\*, qu'eût-elle pu craindre des inquisiteurs de la foi ? Sous quel prétexte auroient-ils pu empêcher l'académie de vaquer librement à la perfection de l'orthographe & à la confection de son dictionnaire ?

Il étoit naturel que l'orateur développât toutes les puissances de sa sensibilité en parlant de l'affreux mas-

\* Pelisson, histoire de l'académie tom. 1, p. 53 & 81.

sacre de la saint *Barthelemy* ; vous  
 allez juger de leur étendue. » Lors-  
 » qu'il apprit le massacre de la saint  
 » *Barthelemy* , il (*l'Hôpital*) s'écria :  
 » *Excidat illa dies*. Ne cessons de ré-  
 » péter avec lui : périsse ce jour de  
 » sang , où la nation la plus aimable  
 » devint un peuple de bourreaux ,  
 » commandé par son roi ; monument  
 » d'une férocité qu'on ne trouve chez  
 » aucune nation , qu'on ne pourroit  
 » croire s'il n'étoit attesté par nos  
 » annales ; qui , par l'horreur qu'il  
 » nous inspire , nous prouve combien  
 » nous sommes éloignés de ces mœurs  
 » barbares , qu'il faut cependant rap-  
 » peller quelquefois aux hommes ,  
 » pour leur montrer combien la haine  
 » & la fureur superstitieuse peuvent  
 » les dégrader ; jour qui ne peut être  
 » expié que par des siècles de vertus ,  
 » & dont tout François , chaque ins-  
 » tant de sa vie , doit demander par-  
 » don à l'humanité pour la mémoire  
 » de ses pères » !

Ce morceau a été cité avec éloge  
 dans les journaux qui se croient obli-  
 gés de trouver de belles choses dans



un ouvrage honoré du suffrage de l'académie ; pour moi , j'ose croire que cette tirade montre plutôt une imagination exaltée qu'un cœur sensible.

Voilà cependant , Monsieur les deux seuls endroits de ce discours où l'on apperçoit quelque ombre de chaleur & d'éloquence. Dans tout le reste , vous trouverez la froideur , la sécheresse , les glaces de l'histoire la plus ordinaire.

Le style n'est pas plus brillant que les pensées. Il est même défiguré par des fautes assez nombreuses. Vous y lirez : les armes de la persuasion , les seules qu'ait employé le législateur de l'évangile. *Employé* est un solécisme assez ordinaire à l'auteur. Vous y lirez : que l'Hôpital , dès qu'il eut obtenu sa liberté , courut à Milan trouver son père. Phrase peu noble.... que l'homme de bien a besoin des regards de ceux qui lui ressemblent pour ne pas BRONCHER dans la carrière de la vie ; expression triviale . . . . que le manège , les caresses n'eurent point de prise sur l'ame invulnérable de l'Hôpital ; le manège &

les caresses ne blessent pas : ainsi l'épithète *invulnérable* devient très-impropre. . . . . que quand cette *AME* est en butte aux traits de l'injustice & de la calomnie ; elle *V A* se consoler dans le *SEIN* du vertueux Olivier , & elle revient plus courageuse & plus forte. Les voyages de cette *ame* qui va & vient , qui va sur-tout dans le sein d'Olivier , ne sont-ils pas plaisants ? . . . . que dans le moment où l'état sort avec son chef des liens de la tutelle il peut *RÉAGIR* avec force contre ceux qui l'ont mal gouverné. Quelle idée vous présente un état sous les liens de la tutelle ? Qu'est-ce qu'un état qui réagit avec vigueur contre ceux qui l'ont mal gouverné ? . . . qu'une *ame* se glace d'effroi ; on dit que le sang se glace , mais non pas une *ame* . . . . que le sage revoit toujours sa patrie avec transport , même après avoir fait le voyage du monde ; on dit faire le voyage d'Italie , de l'Inde , &c. mais le voyage du monde me paroît neuf . . . . que l'*Hôpital* força *Medicis* de prendre les rênes agitées de l'état , pour les gouverner lui-même , & ne pas les abandonner à la tyrannie. Gouver-

*ner des rênes agitées ! des rênes abandonnées à la tyrannie ! &c. &c. &c.*

Mais j'ai des fautes d'une autre espèce , & plus considérables que des solécismes & des phrases triviales à reprocher à M. Doigni ; c'est l'esprit philosophique , ce sont les satires , les calomnies indécentes dont cet ouvrage est infecté , & qui seules peuvent lui donner quelque prix aux yeux des amateurs de la philosophie. C'est une chose risible que le ton de ces candidats académiques. M. Doigni a dit que *les talens de l'avocat élevèrent l'Hôpital à la dignité de juge*. Là-dessus il se croit obligé de faire , *au nom de la patrie*, une vigoureuse sortie contre ceux qui ont introduit ou adopté la vénalité. C'est , comme vous savez , un des problèmes politiques les plus difficiles à résoudre , que de savoir si les inconvéniens des Elections ne seroient pas aussi grands que ceux de la vénalité. Mais un candidat académique ne doit pas être embarrassé. Il tranche. » *Pourquoi l'orateur de la patrie ne peut-il dissimuler la faute d'un grand roi ? Pourquoi faut-il rap-*

» peler à la postérité, que François I  
 » avoit *avili* la magistrature en ven-  
 » dant le droit de faire parler les  
 » loix «.

Je n'ai pas vu dans les statuts de l'académie que tous les écoliers qui concourent pour ses prix auront le titre d'*orateur de la patrie* ; & je crois , quoi qu'il en dise , qu'il étoit possible à M. *Doigni* & de prendre un titre plus modeste , & de passer sous silence un article au-dessus de ses forces. Cependant dans une note , il gémit de ce que les bornes & la forme de son discours ne lui permettent pas d'*indiquer les moyens de rendre à la plus belle fonction de la société sa première splendeur*. Il se voit à regret obligé de se borner à *faire des vœux pour que des philosophes citoyens proposent leurs idées sur cette réforme intéressante*. Moi , je leur conseille d'abandonner ce soin à la sagesse du souverain , à nos grands hommes d'état , à nos illustres magistrats.

On est tenté de croire que quel- qu'un des présidens du sénat philosophique a rassemblé les jeunes écoliers qui devoient concourir pour les

prix de l'académie Françoisse, & leur a dicté au moins la matière de leurs amplifications déclamatoires, qu'ils ont ensuite enflées & ornées, chacun à sa manière. L'uniformité qui se trouve dans ces déclamations m'autorise à former cette conjecture. Vous retrouverez dans le discours de M. Doigni tout ce que vous avez lu avec étonnement dans les autres éloges. Vous y verrez, par exemple, que *l'Hôpital* auroit pacifié tous les troubles; « mais les foudres qu'on forge au » *Vatican* vont renverser l'ouvrage du » *chancelier*. . . . . On croit acheter le » ciel en se baignant dans le sang de » ses frères, & le pape, semblable à » l'ange exterminateur, crie du fond » du *Vatican*: FRAPPEZ »!

N'êtes-vous pas étonné d'entendre l'orateur de la patrie parler avec tant d'indécence du chef de l'église, & exagérer avec autant de malignité la sévérité qu'un zèle ardent lui fit juger nécessaire? Ce n'est cependant là qu'un léger échantillon de la docilité du jeune adepte aux leçons de ses maîtres. C'est la manière dont il parle

du concile de Trente qui a sur-tout dû leur plaire & lui mériter d'honorables encouragemens.

Vous savez que ce concile est un des plus fameux par la sagesse de ses réglemens, par la pureté, par la netteté de ses décisions, par le soin avec lequel il a séparé tout ce qui appartenoit essentiellement à la foi, d'avec les questions qu'on pouvoit livrer aux disputes des théologiens ; vous savez qu'il étoit composé des prélats, des religieux, des théologiens les plus savans & les plus vertueux qui fussent dans le sein de l'église. Vous savez d'ailleurs que l'esprit qui dirige ces assemblées fait, par le choc même des passions humaines, faire éclore la vérité & triompher la foi. Eh bien ! Monsieur, l'orateur académique pense au contraire, que le spectacle donné par les pères de Trente au monde chrétien, « ce fut uniquement » les agitations de l'intrigue, les mouvemens de l'ambition d'un pape, » luttant contre celle d'un empereur, » Parme & Plaisance, les SEULS objets » d'un concile, dont la religion de-

» voit être le mobile ; des évêques  
 » défendant les richesses qu'on leur  
 » disputoit, des moines se prodiguant  
 » des injures dans un jargon barbare ,  
 » & si ce concile fut infructueux pour  
 » la réunion des catholiques & des  
 » protestans ». Ce n'est pas que ces  
 derniers ne fussent très-disposés à la  
 paix, *c'est que le trouble, l'ambition &  
 la discorde prirent la place de la modéra-  
 tion & de l'indulgence.* Ce qui étonne  
 le plus notre grand politique , c'est  
 qu'il a découvert un moyen très-  
 simple qui eut infailliblement pacifié  
 les troubles. Vous ne le devineriez  
 jamais. *C'étoit d'élever l'Hôpital sur le  
 trône de saint Pierre.* Quel malheur  
 qu'une idée aussi lumineuse ne soit  
 venue que deux cents ans après les  
 maux dont elle nous eut préservés !  
 Sainte philosophie , pourquoi ton  
 flambeau a-t-il commencé si tard à  
 luire parmi nous ?

L'article de la conjuration d'Am-  
 boise est encore un morceau marqué  
 au bon coin de la philosophie. L'ora-  
 teur l'appelle, il est vrai, un *attentat*  
*que les protestans nommoient un acte de*

*patriotisme* : mais quand il vient à examiner en quoi consistoit cet attentat, il se trouve que c'est une action presque louable ; car le but des conjurés n'étoit que de *renverser une puissance étrangère & d'arracher un roi enfant au despotisme des Guises*. Vous voyez que ces motifs étoient assez purs, & qu'il n'y a pas grand mal à cela : mais où l'auteur en trouve beaucoup, c'est à la rigueur dont il fallut bien user pour prévenir de pareilles entreprises. C'est alors qu'il fait tonner toutes les foudres [de son éloquence académique. « On dresse des échaffauds, on allume des buchers, & le sang françois ruisselle dans les plus belles provinces du royaume ». Reconnoissez-vous, Monsieur, *l'orateur de la patrie*, à cette affectation continuelle de diminuer les crimes des protestans, & d'exagérer les rigueurs, souvent nécessaires, & les fautes, presque toujours pardonnables, où les catholiques se trouvèrent entraînés, par un effet de la fragilité humaine & par la fureur de leurs ennemis ?

On m'a encore envoyé deux autres



éloges , dont je ne vous dirai qu'un mot. L'un est de M. *Regnaud*, procureur au parlement , on le trouve gisant dans le cimetière des auteurs académiques : ou chez *Demonville* , imprimeur de l'académie. C'est le plus sage & le plus exact de tous ses rivaux ; mais c'est peut-être aussi le plus froid. Il n'y a pas dans son discours de grandes fautes , mais on n'y remarque aucune beauté.

Le dernier se trouve chez *Moutard*, imprimeur-libraire , rue du Hurepoix, & porte en tête cette épigraphe :

Et teneo antiquum pedibus manibusque decorum.

Comme il est écrit avec beaucoup de circonspection, qu'on n'y apperçoit pas la moindre petite satyre , aucun trait malin contre les catholiques , aucune tirade contre le concile de Trente, il ne plaira pas aux amateurs de la philosophie. Cependant, je puis vous assurer qu'il est beaucoup supérieur à celui de M. *le Hoc* , qui a obtenu le second *accessit* , & à celui de M. *Doigni*, pour lequel il a

**ANNÉE 1777.**

bien fallu faire une exception  
rable. Vous n'y remarquerez pas  
touche fière & mâle, ces traits  
dîs, cette chaleur, cette vie qui  
vroient animer de pareilles con-  
fitions; mais son style est plus él-  
plus pur, que celui des deux  
heureux que j'ai nommés; ju-  
par ce morceau, car il est affe-  
*tenu.*

» Les impositions lui (à l'H)  
» paroissent excessives; il fa-  
» diminuer; les dépenses ruin-  
» il faut les restreindre; les ma-  
» tions fréquentes, il faut les  
» les libéralités distribuées  
» mains indignes, il faut les  
» à l'intrigue qu'elles contien-  
» nent, pour ne les accorder  
» qu'à mérité qu'elles encourage-  
» jours: voilà les projets de  
» *tal.* Il les annonce avec une  
» franchise; il les peint comme  
» faillibles, & sur-tout comme  
» faibles; puis, joignant à  
» bien voir, cet art plus utile  
» d'une exécution active &  
» il prouve que, si l'hom-

» voit le bien , il n'appartient qu'à  
 » l'homme vertueux de l'exécuter.  
 » Enfin , si la sage sévérité qu'il em-  
 » ploie , excite & ces menaces har-  
 » dies , & ces promesses si trompeuses  
 » des courtisans , tour-à-tour mécon-  
 » tens & flatteurs , le témoignage de sa  
 » conscience le rassure ; & recevant  
 » avec une égale indifférence , & le  
 » blâme & l'estime de ces esclaves de  
 » la fortune , il n'ambitionne que le suf-  
 » frage des gens de bien , cette gloire  
 » pure qui suit la vertu , & croit  
 » encore qu'il est plus doux de les  
 » mériter que d'en jouir.

Pour vous dédommager , Monsieur ,  
 de l'ennui que vous ont surement  
 causé ces fades éloges , dont je vous  
 ai entretenu , peut-être jusqu'à la  
 satiété , je vais vous rapporter un  
 morceau que vous connoissez sure-  
 ment , mais que vous relirez avec  
 plaisir : c'est une page du président  
*Hénault* , qui vaut seule vingt fois  
 mieux que les huit éloges présentés à  
 l'académie. Le président *Hénault* ,  
 après avoir représenté l'état déplo-  
 rable de la France sous les règnes de  
*François II* ,

*ANNÉE 1777.*

*François II, de Charles IX & Henri II, ajoute : » Mais le c  
» celier de l'Hôpital veilloit  
» la patrie ; ce grand homme  
» milieu des troubles civils , fa  
» parler les loix , qui se taisent d'  
» naire dans ces temps d'orage &  
» tempête : il ne lui vint jamais  
» l'esprit de douter de leur pouvo  
» faisoit l'honneur à la raison &  
» justice de penser qu'elles éto  
» plus fortes que les armes mê  
» & que leur sainte majesté avoit  
» droits imprescriptibles sur le c  
» des hommes , quand on fait les  
» valoir. De-là ces loix , dont la  
» plicité noble peut marcher à  
» des loix Romaines ; ces édits  
» par leur sage prévoyance en  
» sent l'avenir comme le pré  
» & sont devenus depuis une f  
» féconde où l'on a puisé la dé  
» des cas même qu'ils n'ont pa  
» vus ; ces ordonnances, où l  
» & la sagesse réunies font oul  
» foiblesse du règne sous lequ  
» ont été rendues : ouvrages  
» tels d'un magistrat au-dessus*

*ANN. 1777. Tome VII.*

» éloge, qui sentoit l'étendue des de-  
 » voirs & la force de la suprême  
 » dignité qu'il occupoit; qui fut en-  
 » faire le sacrifice dès qu'il s'aperçut  
 » que l'on vouloit en gêner les fonc-  
 » tions, & d'après lequel on a jugé  
 » tous ceux qui ont osé s'asseoir sur  
 » ce même tribunal, sans avoir ni son  
 » courage ni ses lumières ».

Voilà un portrait tracé à grands traits. *De Thou*, *Brantome*, tous les historiens ont parlé de l'*Hôpital* sur le même ton; pourquoi donc nos petits barbouilleurs académiques, osent-ils, de leur pinceau lourd & maussade, défigurer les tableaux de ces grands maîtres? C'est se rendre coupable d'un attentat pareil à celui qu'une main destructive commit sur les chefs-d'œuvres de *le Sueur*.

Je suis, &c.



## LETTRE VI.

*Conseils à un jeune poëte, ou lettre d'un académicien François à M. de la Harpe, au sujet de la traduction d'un morceau de Lucain, insérée dans le N°. 21. du Journal de Politique & de Littérature, 15 octobre 1777.*

**Q**UELLE fureur d'écrire & de rimer vous possède, mon cher confrère? Pourquoi ne pas jouir de vos privilèges, & vous reposer à l'ombre des lauriers dont nous vous avons couverts? Si jamais on eut intention de vérifier la maxime, renfermée dans une épigramme connue.

En France, on fait, par un plaisant moyen, Taire un auteur, quand d'écrits il assomme &c. c'étoit sur-tout en vous accordant le brevet de l'immortalité. Cependant cet honneur suprême n'a fait qu'enflammer votre bouillant courage, & les défaites même ne servent qu'à l'irriter de plus en plus. S'il n'y avoit

F ij

que votre réputation de compromise par cette ardeur indiscrete, je pourrois vous laisser braver le ridicule avec cette intrépidité qui vous est propre ; mais songez que les taches imprimées sur un front couronné de lauriers académiques, terniront l'éclat de notre illustre compagnie ; & comme je n'ai pas d'autre titre à la gloire, vous me permettrez de chercher à conserver bien pure celle du corps dont j'ai l'honneur d'être membre.

C'étoit parmi nous un point de discipline de décrier une profession qui nous étoit incommode : vous nous forcez aujourd'hui de la respecter , en l'embrassant vous-même ; mais après nous avoir fait tomber les armes des mains , n'en fournissez point à nos ennemis. Parlez, puisque vous y êtes engagé , des productions d'autrui ; mais ne produisez les vôtres qu'avec une sage retenue. Citez beaucoup , & mettez peu du vôtre. Dernièrement vous annonciez *un essai sur le génie d'Homère*, ouvrage neuf & important ; & vous n'en dites autre chose, sinon qu'à propos d'*Homère* vous allez rap-

porter une traduction que vous avez faite d'un morceau de *Lucain*.. Il faut, mon cher ami , réserver ces morceaux pour remplir le vuide de nos assemblées publiques. Là, votre réputation ne court aucun risque. Une lecture rapide ne laisse pas le temps d'apercevoir les défauts. Nous sommes d'ailleurs entourés de nos présidents de bureaux d'esprit, & de nos petits protégés qui n'attendent qu'un signe de tête pour s'extasier & se pâmer. Je me charge de vous bien servir dans ces occasions : mais imitez-moi , contentez-vous des applaudissemens de vos pairs & de vos amis. Depuis vingt ans , j'ai beaucoup lu à l'académie , j'ai été applaudi comme un autre ; mais je n'ai jamais rien publié , dans la crainte d'être sifflé comme vous. Voilà mon secret. Profitez-en , & n'oubliez jamais qu'un academicien ressemble à ces dieux de la fable , qui, cachés au fond de l'olympé , attiroient les vœux & les hommages des crédules humains ; mais qui perdoient toute leur gloire dès qu'ils descendoient sur la terre, & se montroient ,



dureté de cet hémistiche , ou *de* l'amant d'*Hero*.

Il vogue vers ces bords , & ensuite au détroit. *Vers* , au , quelle triste variété ! Que l'amour rendit fameux par les maux qu'il a faits ; ne diroit-on pas , à vous entendre , qu'il a ravagé toute la côte ? *Lucain* dit plus simplement , fameux par les amours d'*Hero* : puisqu'il y a rendu , un puriste , & nous devons l'être , auroit dit , par les maux qu'il fit , & non qu'il a faits. Dont *Hellé* n'atteignit point la rive , quelle platte expression ! pourquoi ne pas dire simplement avec l'auteur , dont *Hellé* changea le premier nom , ou à laquelle *Hellé* donna son nom.

*La renommée alors & l'orgueil de son nom*

L'appellent aux débris de l'antique Ilion ,

Aux sables de Sigée , aux roseaux du Scamandre ,

Au rocher qui d'*Ajax* a conservé la cendre ,

A ces grands monumens , dont le nom respecté

Doit aux chants des neuf sœurs son immortalité.

Vous n'avez pas senti le sens de *famæ mirator*, qui dans l'original veut dire, que *César*, plein d'admiration, parcourt ces bords fameux ; au lieu qu'en suivant votre traduction, on croiroit que c'est pour se faire un nom que *César* vogue vers ces bords où la renommée, c'est-à-dire, la gloire l'appelle. *La renommée* ALORS. *Alors* n'est-il pas la cheville la plus grossière ? Je l'avois cru d'abord ; mais en y regardant de plus près, j'ai soupçonné que ce pourroit être une suite du premier contre-sens, & que vous voulez dire que *César*, après avoir en vain vogué sur les mers, voyant qu'il ne peut trouver la trace de *Pompée*, appelé par la gloire, & l'orgueil de son nom ; se détermine enfin à visiter les ruines d'*Ilion*. En ce cas, alors renferme un sens profond ; mais bien opposé à celui de *Lucain*. L'appellent A U X débris, A U X sables, A U X roseaux, A U rocher, A U X monumens ! A combien d'endroits à-la-fois il est appelé ! L'appellent aux débris, l'appellent aux roseaux ! Est-ce un François qui parle ainsi ? A chaque vers un *aux* ; & trois dans

un seul vers ! Cette oreille délicate & sensible, ne vous sert-elle donc que pour les opéras de M. *Gluck*, & vous abandonne-t-elle quand il s'agit de juger de l'harmonie poétique ? Comme vous avez défiguré cette superbe expression, énergique dans sa simplicité ; *multum debentes vatibus umbras* ; que vous rendez par ces deux vers languissans.

A ces *grands monumens*, dont le nom respect  
Doit aux chants des neuf sœurs son immortalité

Des ombres, des mânes transformées en *monumens* ! On-dit bien le nom respecté d'un héros, d'un bon prince ; mais le *nom respecté* d'un monument est neuf, à ce que je crois.

Ses regards cherchent Troie, au moins, dans  
ses ruines,

Ces remparts qu'ont jadis bâtis des mains di-  
vines.

Sous la ronce & la mousse ils sont ensevelis.

D'informes rejettons, des troncs noirs & vieillis  
Ont remplacé ces murs, qui du temps sont la  
proie ;

Le temps a dévoré jusqu'aux débris de Troie.

Cet *au moins* n'est-il pas mis uniquement pour compléter le vers ! *Jadis*, n'est-ce pas encore une de ces chevilles que vous avez toujours prêtes au besoin ? Que sont devenues dans votre traduction les expressions pittoresques , *sylvæ STERILES* , *PRESERE domos, templa deorum* *LASSA RADICE tenent* ; cela vous a-t-il paru inutile ? qu'avez-vous mis à la place ? *d'informes rejettons* , & un hémistiche traînant qui du temps sont la proie , qui ne fait qu'affoiblir le vers suivant , qui est assez beau , quoiqu'il n'approche pas de la vive précision du latin , *etiam periere ruinæ*. Jamais poète , avant vous , n'avoit hasardé *la ronce* au singulier , sur-tout sans épithète.

Le héros parcouroit ces bords religieux.

» Voici, lui disoit-on , l'autre mystérieux

» Où *Cypris* soupira pour le père d'Enée.

» On vit sur cette roche *Hésione* enchaînée.

» Ici le fils de *Tros* aux cieux fut transporté.

» Dans cette grotte assis pour juger la beauté ,

» Là *Pâris* à *Vénus* decernoit la couronne ,

» C'est ici qu'il trompa la trop crédule *Enone* ».

L'antiquité respire en cette région.

Tout bocage a ses dieux, tout rocher a son nom.

*Lucain* avoit renfermé ce grand tableau dans un petit cadre de quatre vers.

Aspicit Hefiones Scopulos, Sylvasque latentes  
Anchisæ thalamos, quo judex fœderit antro,  
Unde puer raptus cœlo : quo vertice naïs  
Luserit Enone. Nullum est sine nomine saxum.

Cette admirable précision vous a déplu ; & pour faire preuve d'abondance, vous vous êtes mis à paraphraser longuement une description qui devoit être rapide. *Voici, lui disoit-on*, quelle tournure prosaïque ? *Sur cette roche Hefione enchaînée*, peut-on voir un style plus dur & plus rocailleux ? Il peint à-la-fois la chose aux yeux & aux oreilles. *Voici, on vit, ici, dans cette grotte, là, c'est ici ; ces bords, cette roche, cette grotte, cette région.* Tout cela vous appartient, & *Lucain* ne seroit pas tenté de revendiquer ces richesses. *Ici le fils de Tros aux cieus fut transporté.* Un homme

qui connoît sa langue mettroit d'ici,  
undè *puer raptus cælo*; aussi *Brebeuf*  
a-t-il dit :

D'où le jeune Troyen fut porté dans les cieux.  
ce qui me paroît plus exact & plus  
doux que le fils de *Tros aux*, & *Tros*  
*transporté*. Champion de la *douce mélodie*, comment pouvez - vous farcir  
vos vers de consonnances aussi déchirantes ? Dans cette grotte assis, *là*  
*Pâris* decernoit, &c. De bonne foi,  
ce *là* vous étoit-il bien nécessaire, si  
non pour compléter votre vers, &  
le sens n'étoit-il pas également exact  
en disant :

Dans cette grotte, assis pour juger la beauté,  
*Pâris* à *Vénus* decernoit la couronne.

Il est vrai qu'il vous manquoit une  
syllabe ; mais savez - vous ce qu'on  
dit à ce sujet ? Que vous avez trois  
 tiroirs d'adverbes, d'une, de deux &  
de trois syllabes ; que dès qu'il vous  
en manque une, vous tirez le tiroir  
aux *mais*, aux *car*, aux *ah !* aux *là*, &c.  
que s'il en faut deux, on voit sortir  
les *au moins*, les *ici*, les *hélas !* les

*encor*, les *alors* ; & quand trois vous sont nécessaires on voit revenir souvent le tour des *cependant*. N'avez-vous pas senti combien étoit inutile & froid ce vers dont il n'y a pas un mot dans *Lucaïn* ?

*L'antiquité respire en cette région.*

Je ne vous parle pas des *bards religieux*, ni de cette profusion de *r* accumulées dans les premiers vers, & auxquelles vos oreilles seules peuvent s'accoutumer. J'ai des fautes plus graves à vous reprocher.

Sur un lit sablonneux une *eau foible* serpente.

César, sans le sçavoir, avoit passé le Xanthe.

*Plus loin* sur le gazon il s'avançoit *encor*.

« Hélas ! ne marchez pas sur le tombeau  
» d'Hector ».

*Il fouloit une pierre avec indifférence.*

« C'est l'autel où Priam a péri sans défense ».

Une *eau foible* pour dire un ruisseau, est une expression impropre. *Sans le sçavoir*, est d'une prose bien commune. Mais quelle liaison y a-t-il entre ces deux idées, une *eau*

foible serpente. César avoit passé le Xanthe. Pourquoi détacher deux idées si essentiellement unies , faire un sens isolé d'une simple épithète, & ne pas dire avec *Lucain* : César avoit traversé , sans le connoître , un ruisseau qui serpente sur le sable , c'étoit le Xanthe. Vous conviendrez, je pense, que *plus loin* est une cheville. Car puisque c'étoit sur le gazon , il est clair que c'étoit *plus loin* que le Xanthe , que César s'avançoit. Encor , autre cheville pour rimer avec *Hector*. Hélas ! une troisième, d'autant plus vicieuse qu'il falloit une tournure vive & animée , au lieu de ce dolent & langoureux *hélas* ! Rappelez-vous les vers de *Lucain*.

..... *Securus in alto  
Gramine ponebat gressus. Phrix incola manes  
Hectoreos calcare vetat.*

Dites-nous qu'est devenu sur votre palette le trait admirable *manes Hectoreos calcare vetat*. » Quoi ! vous foulez les mânes d'*Hector* ». Mais le comble du ridicule & un modèle de niaiserie , c'est le vers



*Il fouloit une pierre avec indifférence.*

*Fouler une pierre ! une seule pierre !  
& avec indifférence.* Mon cher ami ,  
tirez-moi d'inquiétude. Auriez-vous  
eu le dessein de parodier ces beaux  
vers de la *Henriade* :

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tran-  
quille

Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Et celui-ci , en parlant de la tête de  
*Coligny* :

Medicis la reçut avec indifférence.

Si vous avez voulu faire le petit  
*Scarron* , je suis tranquille ; mais si ,  
sérieusement & de bonne-foi , vous  
avez prétendu rendre, par ce vers bur-  
lesque, les vers admirables de *Lucain* :

. . . , . . . . . Discussa jacebant

Saxa , nec ullius faciem servantia sacri.

En vérité, nous sommes perdus ; l'on  
va dire que nous faisons revivre le  
règne des *Coras* & des *Pradon* ; que

nous leur sommes même inférieurs :  
& l'on citera à jamais

Il fouloit une pierre avec indifférence

à côté d'un autre vers semblable &  
de la même force , tiré de votre  
*Mélanie* :

Elle passoit ses mains à travers ces barreaux :

Vous devez sentir, mon cher ami,  
combien votre traduction est foible  
& vicieuse ; mais pour dissiper entiè-  
rement les nuages que l'amour-propre  
pourroit avoir élevés dans votre es-  
prit , je vais mettre en parallèle une  
traduction en prose , dont vous vous  
êtes moqué autrefois , avec quelque  
fondement ; c'est celle de notre con-  
frère M. *Marmontel*. Voici comme il  
rend le même morceau :

« Après avoir inutilement suivi les  
» ( de *Pompée* ) traces , sur la terre ,  
» guidé par la renommée , il ( *César* )  
» le chercha sur les eaux. Il traverse  
» le Bosphore de Thrace , il voit ce  
» rivage fameux par les amours d'*Héro* ,  
» & cette mer où périt *Hellé* , & qui

» depuis en a porté le nom. De - là il  
 » gagne la côte de Sigée, & ces bords  
 » dont la renommée le remplit d'ad-  
 » miration. Il parcourt les rives du  
 » Simois, & le promontoire de Rhoété,  
 » consacré par le tombeau d'*Ajax*. Il  
 » marche à travers ces ombres qui  
 » doivent tant au génie des poètes ! Il  
 » erre dans les champs de la fameuse  
 » Troie ; il cherche les traces des  
 » murs élevés par *Apollon*. Quelques  
 » buissons stériles, quelques troncs de  
 » vieux chênes couvrent les débris du  
 » palais des rois & des temples des  
 » dieux. Troie entière est ensevelie  
 » sous les ronces ; ses ruines même  
 » ont péri. Il reconnoît le rocher où  
 » fut enchaînée *Hésione*, & la forêt  
 » témoin des amours d'*Anchise* & de  
 » *Vénus*, & l'autre où siégea le beau  
 » *Pâris*, le juge des trois déesses, le  
 » lieu d'où fut enlevé *Ganimède*, &  
 » le mont sur lequel la crédule *Cénone*  
 » rendit heureux son infidèle amant.  
 » Il ne voit pas un seul endroit qui  
 » ne rappelle un nom célèbre. Il avoit  
 » passé, sans s'en appercevoir, un  
 » petit ruisseau qui serpentoit dans

» la poussière ; ce ruisseau étoit le  
 » Xanthe. Il portoit *négligemment* ses  
 » pas sur un monceau de terre cou-  
 » vert de gazon ; un Phrygien lui dit » :  
 » Que faites-vous ? vous foulez les  
 » mânes d'*Hector* ». « Il passoit au-  
 » près d'un tas de pierres renversées ,  
 » qui n'étoient plus que d'informes  
 » débris » : « Quoi (lui dit son guide) !  
 » vous ne regardez pas l'autel de *Jupi-*  
 » *ter* , où *Pyrrhus* immola *Priam* » ?

Vous voyez que cette traduction ,  
 toute prosaïque qu'elle est , rend le  
 texte & les beautés de *Lucain* beau-  
 coup mieux que la vôtre , où , à l'éner-  
 gique précision de l'original , vous  
 avez substitué une abondance stérile ,  
 & qui paroîtroit la prose la plus tri-  
 viale , si la mesure & la rime n'aver-  
 tissoient qu'on lit des vers. Le mal-  
 heureux succès de votre *Suétone* ne  
 devoit-il pas vous détourner à jamais  
 d'interpréter la langue des Romains ?  
 Après avoir si honteusement échoué  
 dans la traduction de l'histoire la  
 plus facile , comment osez-vous en-  
 treprendre de nous reproduire le  
 génie d'un des poètes les plus diffi-

ciles à traduire , dont le style *énergique* & les beautés sublimes forment avec votre petite manière & votre glaciale versification le contraste le plus frappant ? Quel démon ennemi de votre gloire a donc pu vous pousser à publier cet informe croquis de traduction ? Le voyage de M. *Wood en Grèce* vous a rappelé naturellement celui où *Lucain* introduit *César parcourant les campagnes de Troie*. Eh ! bien , pour votre instruction , il falloit relire ce beau morceau de *Lucain*. Mais on ne lit point de pareils morceaux sans être tenté de les traduire. A la bonne heure , pour votre amusement , traduisez ce bel endroit. Mais on ne peut résister au desir de faire connaître les beautés des anciens. Conseillez donc à vos lecteurs , qui sans doute entendent le latin , de les lire dans l'original même. Mais gardez-vous , comme on vous l'a déjà dit , de toucher de votre truelle à l'édifice du génie , & , sous prétexte de faire connaître les beautés des anciens , n'allez pas étaler votre médiocrité , & faire rougir de son choix l'académie , qui ,

en vous recevant dans son Temple, n'a prétendu que vous offrir la retraite destinée aux soldats mutilés pour le service de la philosophie\*.

Je suis, &c.

\* Il y a dix mois que je supposai une lettre semblable, où j'introduisois un mauvais poète critiquant lui-même son ouvrage. Cette fiction ne devoit tromper personne. Cependant un fin critique a poursuivi cette liberté comme un véritable faux, comme un attentat punissable par les loix. La crainte de m'attirer encore un pareil reproche m'oblige de déclarer que cette lettre est également supposée, & que j'ai osé usurper moi-même le titre d'académicien pour donner plus librement à M. de la Harpe ces conseils salutaires.

---

### **A V I S   D I V E R S.**

*Œuvres complètes de M. de Sainte-foix, historiographe des ordres du roi, en six volumes in-8°. avec figures, contenant son Théâtre, les Essais historiques sur Paris, augmentés d'un volume, les Lettres Turques, celles de Nedim Coggia, & l'Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit.*

La veuve *Duchefne*, libraire, rue Saint-Jacques, à Paris, prévient MM. les souscripteurs qu'elle fera la livraison de cet ouvrage le lundi 17 novembre 1777.

*Nota.* La reliure & la brochure se payent à part.

Savoir : la reliure des exemplaires en papier d'Hollande, veau écaillé trois filets, dorés sur tranche & dos brisé..... 13 l. 10 f.

Celle du papier ordinaire, en veau écaillé trois filets.. 9

La brochure..... 18 f.

Le même jour elle mettra en vente le tome VII<sup>e</sup> & dernier des *Essais historiques sur Paris*, in-12. broché..... 2 10 f.

Ce volume est composé de morceaux qui n'ont point encore paru, & qui dans l'édition des *Œuvres complètes* sont insérés parmi les *Essais sur Paris*.

M. *Sigaud de la Fond*, professeur de physique expérimentale, de la société royale des Sciences de Montpellier, des académies de Saint-Peters-

bourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. commencera un cours de physique expérimentale, le mardi 9 décembre, à midi. Il le continuera les mardi, jeudi & samedi à la même heure.

Il en commencera un second le mercredi 10, à six heures du soir, & il le continuera les lundis, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son cabinet des machines, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, maison de l'Université.

Il traitera amplement dans l'un & dans l'autre des différentes espèces d'air fixe, de leurs propriétés, & des applications heureuses qu'on en peut faire. Cette matière entièrement neuve dans la physique, donne un nouveau prix à ces cours de M. de la Fond, déjà si justement célèbre. Cet habile professeur y développe les secrets les plus curieux & les plus cachés de la nature, avec la clarté, & la précision qui caractérisent ses leçons.

M. Rouland, son neveu, digne élève d'un si grand maître, & démonst-



144 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

trateur en l'Université de Paris, donnera des leçons particulières à ceux qui prendront, avec lui, des engagements à cet effet.

*Livres nouveaux.*

*Le Mitron de Vaugirard, dialogues sur le bled, la farine & le pain, avec un traité de la Boulangerie ; par M. Lacombe d'Avignon, avec cette heureuse épigraphe,*

*Vive le Roi, & nous serons tous heureux. nouvelle édition. A Paris, au Palais Royal ; & chez Didot, Imprimeur-Libraire, rue pavée, in-8°. de cent pages.*

---

Faute essentielle à corriger dans le N° 31, page 9, ligne 10, on lit, *avoit envoyé sa fille à ; lisez avoit amené sa fille de.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Mes Récréations , ou Mélange de pièces fugitives en vers , suivies de Virginie , ou le Decemvirat , tragédie en cinq actes en vers , par M. S\*\*\* D\*\*\*. A la Haye , & se trouve à Paris chez Hardouin , libraire , passage du Louvre , colonnade Saint.-Germain-Auxerrois.*

LE titre de cet ouvrage, Monsieur, annonce qu'il est le fruit des récréations de l'auteur ; je le crois également propre à récréer les lecteurs : s'ils n'y trouvent pas cette espèce de plaisir qui naît d'une plaisanterie fine & ingénieuse, ils pourront s'amuser du ridicule qu'on remarque dans la plupart de ces pièces fugitives. En tout genre,

ANN. 1777. Tome VII. G

le médiocre seul est ennuyeux ; une production tout-à-fait bizarre. & extravagante a un coin de singularité qui plaît & qui pique la curiosité. A ce titre, l'auteur peut espérer de trouver quelques lecteurs, il les fera rire par ses naïvetés & son style burlesque, cela vaut peut-être mieux que de les faire bâiller : il faut rendre justice à sa bonne foi. Lui-même avoue dans sa préface que ses récréations ne lui avoient point paru dignes de voir le jour ; son dessein étoit de les tenir renfermées sous la clef de son secrétaire ; mais des amis inconfidérés lui ont fait une querelle pour leur détention, & par un excès de confiance, qu'il se reproche, il a cédé à leurs instances réitérées. Il avertit lui-même qu'on ne trouvera point dans ses vers cette sublimité de pensées, cette énergie de l'expression, ce poli du style, ces coups hardis enfin & ces éclairs de génie qui jettent dans le plus délicieux enthousiasme. Placé dans une classe de citoyens où les gens de lettres ne sont rien moins que communs, &, comme il l'insinue dans une de ces pièces, étant commis

aux fermes dans un bureau de province, il n'a pu consacrer à la poésie que les momens très-courts que son emploi lui laissoit libres ; & comme il ne cherchoit dans cet exercice qu'un simple délassement, *il ne s'est gêné ni dans le plan, ni dans le choix, ni dans la distribution des images, ni dans le style, ni dans la rime, ni dans le dénouement des pièces.* « Enfin, ajoute-t-il avec une simplicité bien rare dans les écrivains de nos jours ; » enfin les » voilà telles qu'elles sont : quelque » bonne envie que j'aie de plaire au » lecteur, je ne puis lui rien donner » de mieux pour le présent. Je souhaite » être plus heureux un autre fois ».

Ce mélange de poésies est extrêmement varié, on y trouve des idylles, des fables, des stances, des épîtres, des bouquets, &c. L'auteur s'est exercé dans tous les genres, & partout il semble avoir pris à tâche de parodier & de travestir nos meilleurs poètes : voyez, par exemple, comment dans une idylle aux oiseaux, il a défiguré, par la bassesse & la grossièreté de son style, des idées que Ma-

**148 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

dame *Deshoulières* a su exprimer avec tant de grace & de délicatesse ; voici quelques traits de cette misérable rhapsodie,

Vous jouissez en paix d'une liberté pure ;  
Tandis que nous , vassaux infortunés ,  
De mille loix , de mille préjugés ,  
Nous vivons dans un dur & pénible esclavage ;  
A peu près comme vous , quand vous êtes en  
cage ,  
Le hasard peut vous délivrer ;  
Un fil de fer peut se casser :  
Pour nous , &c.

L'auteur , épris d'une belle passion pour les oiseaux , investive d'une manière plaisante contre l'inhumanité des chasseurs,

Ne fuyez pas . . . restez sur les ormes voisins ;  
Je n'eus jamais sur vous des desirs inhumains :  
Je ne porte pas mon envie  
Jusqu'à vouloir vous priver de la vie.

. . . . .  
Comment se trouve-t-il un cœur assez pervers  
Pour vouloir , sans pitié , vous mettre dans les  
fers ?

Ne redoutez pas mon approche ;  
Jamais, pour vous, le mien ne fut un cœur de  
roche.

Il fait ensuite un pompeux éloge  
des vertus qui règnent dans la répu-  
blique des oiseaux.

Chez vous, les noms d'ingrats, d'inconstans ;  
d'infidèles  
N'ont pu jamais être reçus ;  
Comme mille autres mots , parmi nous trop  
connus ,  
En tout genre témoins de nos tristes folies ;  
Qui n'ont pu pénétrer dans vos académies.

Que dites-vous, Monsieur, de ces  
mots, *témoins de nos folies qui n'ont  
pu pénétrer dans les académies des oi-  
seaux* ? Convenez qu'il n'y a rien de  
plus ingénieux & de plus élégant que  
ce badinage. Le poète, suivant tou-  
jours la même idée, nous peint les  
oiseaux comme autant de philosophes.

Par le plaisir vos ames chatouillées  
Jamais, en le goûtant, n'en ont été souillées.

150 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

La plus légère médifance  
N'obscurcit même pas votre *tendre innocence*.  
Une honnête simplicité  
Eloigne d'entre vous toute formalité ;  
En tout, une douce habitude  
Vous conduit au bien fans étude.  
Qu'il naiffe, parmi vous, quelques petits dé-  
bats,  
Sans Procureurs, fans Avocats,  
Si-tôt l'on rend la plus prompte justice.

Il observe que les oifeaux ne se battent point en duel, & fait à ce sujet une sortie véhémence contre cet usage barbare ; mais l'observation est fautive, car les combats finguliers font fréquens parmi les oifeaux. Cette pièce est terminée par un compliment fort honnête & fort poli adressé aux oifeaux. L'auteur, forcé de les quitter, pour aller à son bureau, les prie de vouloir bien l'excuser, & leur fait ses adieux.

Adieu, charmans oifeaux, à regret je vous  
quitte,  
Mais ce n'est pas ma dernière visite.  
Je saisirai tous les moyens

De jouir de vos entretiens;  
 Sous l'ombre du feuillage  
 J'aurai souvent ce flatteur avantage,  
 Au plaisir donc de vous revoir;  
 Je vais répondre à la voix du devoir.  
 Plus loin, je l'entends qui m'appelle:  
 Le droit qu'il a de tout temps sur mon zèle;  
 Est pour mon cœur aussi sacré  
 Que tout ce qui chez vous est de plus respecté.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'avec cette tournure triviale, & cette basse simplicité, le génie de l'auteur n'est nullement propre au genre lyrique; cependant il a eu l'audace de lutter contre le grand *Rousseau*, & de composer une ode à *la Fortune*; cette pièce est vraiment curieuse dans son genre; elle contient, à-peu-près, les mêmes idées que l'ode de *Rousseau*; mais elles y sont habillées d'une manière si ridicule qu'on est tout surpris de ne trouver que des raisonnemens plats & burlesques, à la place de ces magnifiques & sublimes pensées que le prince de notre poésie lyrique a rendues avec tant de force & d'harmonie: la comparaison de ces deux pièces, est une

Giv.



preuve bien sensible  
de génie ne diffé-  
mauvais écrivains  
idées, que par la  
primer. Voici quel  
parodie de *Rousse*.  
sible.

En vain vous var  
De la fortune c  
Votre turpitude  
De l'injuste vils  
Un rien... la plu  
Va faire tomber  
Alors, qu'êtes-v  
Que verrons - noi  
Preuve de votre ig  
C'est qu'au soupçon

Vous mettez toute  
En quoi ? Dans l'or  
Sachez qu'un templ  
De la vertu n'est qu  
Eh ! que voit-on dan  
Sinon d'éclatantes sc  
Vous voulez survivre  
Mais que dira la renc

#### 4 L'ART DE LITTÉRAIRE.

car, en un peu grossier défi-  
la plus les plus touchantes  
sont bien de plus capable  
leur imagination des poètes que  
le récit du lever & du coucher du  
solaire : on en peut voir des descrip-  
tions très-belles dans plusieurs de nos  
poètes, & principalement dans le  
cinquième des quatre parties  
du poëme. Vous allez voir, Monsieur,  
en quelle couleur notre poète a  
peint ces magnifiques objets. C'est  
dans le poëme qui, seul dans la campagne  
avec la nature, l'entretien des  
choses qui ôtent la nature & lui parlent  
à l'âme :

Quel est cet esprit qui s'abandonne  
à contempler ces différents tableaux,  
à se laisser aller à nos côtes !  
Je ne sçais point malgré lui ne s'abandonne

à se laisser aller par degrés,  
à se laisser aller à la lumière,  
à se laisser aller à la nuit,  
à se laisser aller à la mort,  
à se laisser aller à la vie.

omens,

de sa dernière heure,

expirer à son tour:

du trône des ténèbres;

s, tous les flambeaux

, donner naissance au

à fait remarquer,

l'auteur convenoit

de foi que son style

est élégant; mais il

feroit dédommagé

de ses pensées, par

des leçons de morale qu'on

trouve presque à chaque

endroit, tâché de rendre tou-

jours pour but, dit-il,

de louer la vertu & les

vertus, j'ai cru que la naï-

veté des images

est la plus sûre & les

plus convenables pour

les esprits & en faire

des armes. Trop heureux

qui pouvoient augmen-

ter de ses partisans. Je

G vj

cules ; son pinceau grossier défigure les beautés les plus touchantes de la nature. Rien de plus capable d'enflammer l'imagination des poètes que le spectacle du lever & du coucher du soleil : on en peut voir des descriptions brillantes dans plusieurs de nos poètes , & principalement dans le charmant auteur des quatre parties du jour. Vous allez voir, Monsieur , de quelles couleurs notre poète a peint ces magnifiques objets. C'est un amant qui, seul dans la campagne avec sa maîtresse , l'entretient des beautés qu'offre la nature & lui parle en ces termes :

Que ne sent point l'esprit qui s'abandonne  
A contempler ces différens tableaux ,  
Dont un beau jour tapisse nos côteaux !  
Quel cœur d'étonnement malgré lui ne frissonne ?  
Et sans être ravi, peut-on voir par degrés ,  
Dans les bras de la nuit expirer la lumière ,  
Bientôt après, cette nuit meurtrière  
A sa perte accourir, à pas précipités,  
Abandonner sa tranquille demeure ;  
Sur l'aile rapide du tems

Suivre les volages momens ,  
 Aller, sitôt qu'enfin sonne sa dernière heure ,  
 Dans les bras du soleil expirer à son tour :  
 Descendre en soupirant du trône des ténèbres ;  
 Souffler, par ses soupirs , tous les flambeaux  
 funèbres ;  
 En rendant le dernier , donner naissance au  
 jour.

Je vous ai déjà fait remarquer ,  
 Monsieur , que l'auteur convenoit  
 lui-même de bonne foi que son style  
 étoit négligé & peu élégant ; mais il  
 s'est flatté qu'on seroit dédommagé  
 de la médiocrité de ses pensées, par  
 les excellentes leçons de morale qu'on  
 y trouve *répandues presque à chaque*  
*page, & qu'il a tâché de rendre tou-*  
*chantes.* « N'ayant pour but, dit-il ,  
 » que de faire aimer la vertu & les  
 » bonnes mœurs, j'ai cru que la naï-  
 » veté & la simplicité des images  
 » étoient la voie la plus sûre & les  
 » couleurs les plus convenables pour  
 » en présenter les attraits & en faire  
 » adorer les charmes. Trop heureux  
 » si mes tableaux pouvoient augmen-  
 » ter le nombre de ses partisans. Je

il a des plaisirs qui en dédommagent.

Vous n'imaginerez jamais quelle espèce de preuve il emploie pour faire voir que le mariage est un état desirable , & dans lequel on trouve beaucoup d'*émolumens* (c'est son expression).

Ce que j'avance est facile à prouver ;  
 Car on a vu plus d'une femme sage ,  
 Après un deuxième veuvage ,  
 Pour l'hymen encor soupirer ,  
 Par fois l'on est révolté de ses peines ,  
 À tort : les peines sont des ombres au tableau  
 Qui donnent au plaisir un piquant tout nouveau ,  
 Qui par degrés se glissant dans les veines ,  
 Nous fait oublier aisément  
 Et les intermèdes critiques  
 Et tous les assauts vénéfiques  
 De son lent acheminement.

Vous trouverez aussi , Monsieur , dans ce recueil quelques fables dont le ton répond parfaitement à celui des morceaux que je viens de vous citer : on y remarque des expressions de génie qui n'appartiennent qu'à

L'auteur : par exemple , personne ne s'étoit jamais avisé , avant lui , d'appeller un dindon *la volatile au glou glou* , & un chapon *la volatile eunuque*. Quoique notre poète n'annonce dans ses vers aucune prétention , & qu'il soit par-tout simple & naïf jusqu'à la bassesse , on distingue cependant , parmi cette foule de pièces écrites d'un style plat & trivial , quelques stances où il s'est efforcé de mettre de l'esprit , & ses efforts ont été si heureux que ces stances peuvent soutenir le parallèle avec le fameux sonnet de *Trissotin* sur la fièvre de la princesse *Uranie*. Elles sont adressées à une cousine de l'auteur qui venoit d'effluer une maladie dangereuse : voici les traits qui m'ont paru les plus curieux.

Par les symptômes du trépas ,  
Aimable enfant , qu'il te souviene  
De ne plus attrister la scène  
Où tu dévoiles tant d'appas.

Nous aimons un coup de théâtre ;  
Mais nous le voulons moins cruel ;  
On n'aime point voir sur l'autel  
L'objet que le cœur idolâtre.

Chère cousine , à nos dépens ,  
 Les dieux sans doute ont voulu fire ;  
 Car ils ne pouvoient te détruire  
 Sans violer le droit des gens.

Auriez - vous pu croire , Monsieur ,  
 qu'un auteur qui pense & qui s'ex-  
 prime dans ce goût-là ait osé chauffer  
 le cothurne , & ne vous semble-t-il  
 pas qu'une tragédie de sa façon doit  
 être une pièce fort plaisante ? Je vais  
 vous régaler de ce chef-d'œuvre dra-  
 matique que l'auteur a entrepris *pour*  
*se faire passer quelques momens agréables*.  
 Il est intitulé *Virginie, ou le Decem-*  
*virat* , c'est le même sujet que choisit  
 autrefois *Campistron* pour son coup  
 d'essai.

*Appius* ouvre la scène au point du  
 jour ; les remords que lui inspire sa  
 passion criminelle pour *Virginie* l'ont  
 empêché de dormir toute la nuit ; après  
 s'être dit à lui-même beaucoup d'in-  
 jures dans un long monologue , il tire  
 un poignard pour s'en percer : vous  
 voyez , Monsieur , que l'auteur est  
 fort échauffé dès la première scène ,  
 & frappe déjà les grands coups.

L'affranchi *Claudius* arrive à propos pour arrêter le bras d'*Appius*, il lui représente qu'il a grand tort de prendre au sérieux une pareille bagatelle, il l'exhorte à ne pas *changer ses lauriers en cyprès*; &, pour l'engager plus efficacement à conserver la vie, il lui déclare que le peuple romain se réjouira de sa mort, & *assouvira sa fureur sur sa cendre*; raison bien maladroite pour un habile flatteur tel que *Claudius*. *Appius* se fâche avec raison, & parmi les reproches qu'il fait à son affranchi, on remarque ce vers singulier.

Tu veux donc de mes faits *épouvanter l'histoire*?

A la fin de cet entretien, qui est d'une longueur assommante, on entend du bruit.

C L A U D I U S.

On frappe :

A P P I U S.

Ouvre, *Claudius*.

C L A U D I U S.

Seigneur, c'est un soldat  
Qui demande à vous voir pour affaires d'état.



## A P P I U S.

*Fais-le entrer.*

Ce style familier est fort extraordinaire dans une tragédie. *Appius* débute avec le soldat par une question non moins triviale.

*Eh bien , quelle nouvelle ?*

*De l'Equé & du Sabin Rome triomphe-t-elle ?*

Le soldat lui rend compte de ce qui s'est passé à l'armée , & sur-tout de l'assassinat du fameux guerrier *Siccius*. Ce récit moitié ampoulé , moitié burlesque , offre des traits dignes du poëme de la *Magdelaine* : après avoir dit que *Siccius* , attaqué par ses compagnons , en avoit lui seul terrassé six , le soldat ajoute :

De rage , trois d'entr'eux montent sur un rocher ,

*Là du premier objet se faisant un tonnerre ,*

*Ils triomphent enfin de ce foudre de guerre.*

Le second acte se passe dans la place publique. *Virginus* paroît & fait une longue lamentation ; mais

entendant quelque bruit , il se cache derrière une colonne. *Virginie* vient aussi soupirer sur cette même place. Le père & la fille se reconnoissent & tombent à la renverse chacun de leur côté , ce qui doit faire un coup de théâtre bruyant. *Numitorius* , frère de *Virginus* , est fort surpris en arrivant de trouver ces deux corps étendus : il prend d'abord *Virginie* & la porte un peu à l'écart , loin de la vue de son père. De - là il retourne à *Virginus* & lui demande de ses nouvelles par cet hémistiche comique.

*Hé bien Virginie ?*

L'évanouissement dure long-temps de part & d'autre , & *Numitorius* n'est pas peu embarrassé à courir tantôt à *Virginus* , tantôt à sa fille : jeu de théâtre le plus extravagant & le plus risible qui ait jamais paru sur la scène. Les deux malades reprennent enfin leurs esprits & s'entretiennent de leurs affaires , après quoi *Virginus* quitte sa fille pour aller s'informer d'*Icilius* , tribun du peuple , amant de *Virginie* , que le decemvir

a, dit-on, fait arrêter. *Numitorius* & *Virginie* restent sur la scène ; mais comme ils n'ont rien à se dire, *Virginie* prie *Numitorius* de suivre son père & de veiller à sa sûreté, & cet oncle imbécille laisse sa nièce seule au milieu d'une place publique, ce qui est contre toute convenance, & sur-tout contre les mœurs des Romains. *Virginie* au lieu de s'en retourner promptement chez elle, reste à se lamenter sur cette place jusqu'à l'arrivée d'*Appius*, avec qui elle a une conversation très-vive ; *Appius* menace sa maîtresse de la tuer si elle persiste dans ses refus, & *Virginie* répond par des bravades.

On revoit encore cette jeune Romaine dans la place publique au troisième acte ; elle y rencontre son père qui lui apprend qu'*Icilius* est libre & qu'on l'a vu sortir de Rome. Pendant l'entretien, *Appius* paroît sans les voir, *Virginie* veut aller tout uniment le poignarder, sa fille s'y oppose, & il en est si irrité qu'il lève le poignard sur elle, & prêt à la frapper lui dit :

*D'un tel empêchement sçais-tu quel est le prix ?*

Mais il ne tarde pas à se reprocher cette petite vivacité, il embrasse sa fille & l'emmène avec lui. *Appius* arrive, tenant une lettre qui lui apprend l'évasion d'*Icilius* : désespéré de cet accident, il exhale sa douleur dans ces beaux vers.

*Je lève donc enfin mon funeste bandeau  
A ma fatalité . . . . je vais mettre le sceau ;*

. . . . .  
*Ma chute est, j'en frémis . . . le fruit d'une foi-  
blesse.*

*Oui, le coup est frappé . . je tombe . . je le dois ;  
Je tombe . . & de ma main, ce coup, je le reçois.  
O honte pour Appius ! . . . Quel exemple pour  
Rome !*

*Dans l'image des Dieux je montre à peine  
l'homme.*

*Claudius* vient le consoler en lui apprenant qu'*Icilius* a été assassiné dans sa fuite ; pour preuve de ce qu'il avance, il lui produit un homme qui déclare avoir tué lui-même *Icilius*. Cet inconnu, que l'auteur appelle un

166 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

espion , ajoute , pour convaincre *Appius* , qu'*Icilius* , en mourant , lui a remis un portrait. Le decemvir lui demande de qui est ce portrait ; l'espion répond :

Ma mémoire infidelle

*Me trahit , attendez que je me le rappelle ;*

*Mais inutilement , je ne m'en souviens pas ,*

*Lisons plutôt , le nom doit être écrit au bas.*

*Appius* lit le nom de *Virginie* & demande à l'espion qu'il lui laisse le portrait. Celui-ci le refuse , disant qu'il a promis avec serment de le remettre à son adresse.

Le quatrième acte se passe dans la maison de *Virginie* , qui ouvre la scène par d'inutiles lamentations. Elle entend frapper à sa porte & regarde par une fenêtre quelle est la personne qui frappe. Reconnoissant sa nourrice *Emilie* , elle lui ouvre ; celle-ci lui remet le portrait d'*Icilius*. L'espion , à qui on avoit mal enseigné la demeure de *Virginie* , l'avoit donné à sa nourrice. A la vue des traits de son amant , *Virginie* pousse un grand cri

& soupçonne qu'il est mort. Le portrait renfermoit un billet, elle l'ouvre en tremblant, pour s'instruire de sa destinée ; mais, dans ce moment, elle est interrompue par l'arrivée d'une vieille intrigante nommée *Lycé* qu'*Appius* a chargé d'un message amoureux auprès de *Virginie*. C'est la première fois qu'on voit, dans une tragédie, un rôle de cette espèce. Les propositions de la vieille sont rejetées avec horreur. Lorsqu'elle est sortie, le premier soin de *Virginie* devoit être de lire le billet d'*Icilius* ; mais elle semble l'avoir oublié. Son père survient, il lui apprend que la mort d'*Icilius* n'est qu'une feinte, & l'exhorte à se présenter avec courage au tribunal du decemvir pour y attendre son jugement définitif.

Dans le cinquième acte l'auteur n'a rien changé à l'histoire, il suppose seulement qu'après le meurtre de *Virginie*, *Icilius* furieux monte à la tribune aux harangues & poignarde *Appius*.

Telle est, Monsieur, la marche de cette tragédie qui est si extra-

vagante d'un bout à l'autre , qu'elle ne mérite pas une critique sérieuse. Je suis , &c.

---

## LET TRE VIII.

*Essai sur le Bonheur , où l'on recherche si l'on peut aspirer au vrai bonheur sur la terre , jusqu'à quel point il dépend de nous , & quel est le chemin qui y conduit ; par M. l'abbé de G\*\*\* , vicaire général de Bordeaux , de la société royale des sciences & Belles-Lettres de Nancy , avec cette épigraphe :*

On ne le tire point des veines du Potosé.

*A Paris , chez Merigot le jeune , Libraire , quai des Augustins , au coin de la rue Pavée.*

---

O bonheur ! le mobile & la fin de tout être ,  
Sous quel nom aux humains te ferai-je con-  
noître ?

---

C'EST ainsi, Monsieur , que l'illustre Pope commence la quatrième épître de son *Essai sur l'Homme*, Rien n'est plus difficile

difficile en effet que de donner une idée bien claire de cet objet auquel tendent tous nos vœux. Nos métaphysiciens modernes, malgré leur sagacité si vantée, ont tous échoué dans cette définition; comme si la nature eût voulu nous apprendre par-là qu'il faut nous abandonner aveuglément à ses soins maternels, & que les sages mêmes sont des enfans qu'elle entraîne d'une manière irrésistible vers un but qu'ils ne connoissent pas. Les anciens qui définissoient en orateurs plutôt qu'en philosophes, n'ont point essayé de fixer avec précision cette notion vague du bonheur. Ils gravoient au fond des cœurs, avec des traits de feu, les vertus, qui peuvent le procurer, & leur tâche étoit remplie.

Voyez les traités de *Sénèque* & de *Cicéron*, le premier, de *Vita beatâ*; le second de *bonis & malis*. Vous y trouverez cette philosophie mâle & fière qui veut élever l'homme au-dessus des évènements, de la chaleur, des pensées profondes, des discussions éloquentes, & nulle explication de ce



qui constitue l'essence du bonheur. M. l'abbé de Gourcy nous dit, que c'est *un état de paix & de contentement parsemé de plaisir sans amertume & sans remords qui en égayent le fond.* Je n'entends guères cette phrase précieuse, & je crois que le mot de l'énigme reste encore à deviner. Que cela ne vous rebute point, un auteur peut quelquefois mal définir & bien raisonner sur les détails : & vous allez le voir dans l'analyse courte & précise de ce petit traité.

Peut-on espérer un vrai bonheur sur la terre ? A cette question, que l'auteur se propose d'abord, plusieurs philosophes ont répondu d'avance, que l'homme se fatigueroit inutilement à poursuivre ce fantôme séduisant. Les fastes de l'histoire, le spectacle de la vie humaine, l'expérience de chaque particulier, les disputes & les incertitudes des sages, tout semble confirmer cet arrêt d'une raison mélancolique. Notre auteur, plus consolant & plus humain, rappelle de ce tribunal au sentiment intérieur. C'est en nous-mêmes qu'il

consulte la voix de la nature , & c'est par elle qu'il va nous prouver que nous pouvons être heureux : mais pourquoi donc sommes-nous si loin de cet état où nous aspirons avec tant d'ardeur ? C'est toi qui l'as voulu , dirons-nous à tous ceux qui font cette demande. Que faut-il donc pour atteindre au terme de nos vœux ? *Mens sana in corpore sano*, de la santé , un cœur droit , un bon jugement. Le ciel , presque toujours , nous accorde ces biens & nous les empoisonnons. A force de nous répandre hors de nous , à force de nous créer des besoins factices , & de nous éloigner de la simplicité primitive , nous perdons de vue les vrais trésors de la nature , qui abandonne enfin des enfans aveugles & rebelles. Nous ne savons plus ni ménager les plaisirs des sens , ni goûter les plaisirs de l'esprit , ni même désirer les jouissances de l'ame ; & voilà pourtant les sources de notre félicité. L'auteur applique ces principes à toutes les conditions , à tous les âges ; il fait voir comment l'en-

sance même commence à s'égarer, faute de conducteurs fidèles qui dirigent les premiers pas. Il peint les grands & les petits, le peuple & ses maîtres, également esclaves de leurs préjugés, également dupes de l'apparence & livrés à des passions cruelles, qu'on n'affouvit jamais qu'aux dépens de la vertu & de la tranquillité. Enfin, après avoir épuisé les ressources que nous offre la sagesse humaine, il appelle au secours de cette sagesse, trop souvent impuissante, la religion, qui s'étend à tout, supplée à la faiblesse & à l'inconstance de nos moyens, corrige ce qu'ils ont de défectueux, console de tous les maux, sient lieu de tout où tout manque.

Le fond de cet ouvrage est intéressant pour tous les lecteurs, & le style n'affoiblit point l'intérêt du sujet. Il est en général pur, harmonieux, élégant même & fleuri. Peut-être seroit-il à souhaiter que l'auteur eût moins prodigué les citations de nos grands écrivains; leur multiplicité donne à son livre un air de compilation; quelquefois il ne paroît

que développer des idées fortement rendues en peu de mots. C'est la tâche d'un écrivain, & M. l'abbé de Gourcy devoit avoir la noble ambition de travailler en maître. Au reste, il est juste de le féliciter sur le choix des morceaux. Les vers brillans & philosophiques de *Voltaire*, les pensées fines de *Fontenelle*, les traits éloquens de *J. J. Rousseau*, amusent & réveillent l'esprit par une heureuse variété.

Au mérite du style, l'auteur eût pu joindre plus de profondeur & de nouveauté dans ses réflexions. Il est vrai que tant de plumes célèbres ont traité cette matière, tant de philosophes en ont fait l'objet de leurs méditations, qu'il est bien difficile d'ajouter à ces richesses morales; mais voyez avec quel art *Pope* a su éviter cet inconvénient. Dans sa quatrième épître de *l'Essai sur l'Homme*, il dit précisément les mêmes choses que M. l'abbé de Gourcy. Que fait-il pour rajouter des idées particulières? Il s'élève aux idées générales; il marque les rapports du bonheur de chaque homme

174 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

avec le bonheur de la société, avec le système de la nature, &c. & c'est ainsi que le génie aggrandit même les choses communes.

Je suis, &c.

---

L E T T R E I X.

*Dictionnaire Universel des Sciences ; morale , économique , politique & diplomatique , ou Bibliothèque de l'homme d'état ou du citoyen , tome I. in-48. de 700 pages , avec cette épigraphe :*

*Au temps & à la vérité.*

*A Paris chez Pankouke , libraire rue des Poitevins , hôtel de Thou.*

**A**P R È S les éloges pompeux prodigués, depuis vingt ans, au grand œuvre de la secte philosophique, on ne s'attendoit guères à voir l'architecte lui-même décrier l'édifice élevé sous ses ordres. Il est vrai qu'en avouant humblement les défauts & les irrégularités qui le

défigurent, il en a rejeté la faute sur l'ignorance des manœuvres subalternes, qui n'ont pu saisir & exécuter le vaste plan qu'il leur avoit tracé : mais il résulte toujours de cet aveu naïf & précieux, qu'au lieu d'un chef-d'œuvre immortel, d'un dépôt unique qu'on avoit fastueusement promis au public, l'Encyclopédie ne présente « qu'un gouffre ou des chiffonniers jettent pêle-mêle une infinité de choses » mal vues, mal digérées, bonnes, » mauvaises, détestables, vraies, » fausses, incertaines, & toujours incohérentes & disparates, &c. ». C'est M. Diderot lui-même qui en porte ce jugement, & son témoignage n'est pas suspect : aussi l'on a déjà vu cinq volumes *in-folio* ; destinés à réparer les omissions, & les erreurs, en tout genre, dont fourmille cette informe compilation : mais voici une nouvelle preuve de la pauvreté de ces prétendues archives, qui devoient renfermer toutes les connoissances humaines. Les seules sciences, morale, économique & politique, que l'on

croyoit épuisées dans l'Encyclopédie,  
 présentent aujourd'hui la matière  
 d'un nouvel ouvrage, à proportion,  
 plus étendu que le premier. Trente  
 gros volumes in-4°. suffisent à peine  
 pour réunir toutes les connoissances  
*nécessaires au citoyen & à l'homme d'état.*  
 Le *Dictionnaire Universel* n'a donc pas  
 tout dit sur ces matières importantes,  
 qui sont l'objet principal de la philo-  
 sophie. C'est la conséquence qui ré-  
 sulte de cet éternel Supplément, &  
 il faut que l'académie des compila-  
 teurs encyclopédistes convienne ou  
 de l'insuffisance de sa première com-  
 pilation, ou de l'inutilité de celle  
 qu'elle offre aujourd'hui à l'avidité  
 confiante du public. Cette alternative  
 est embarrassante pour eux. Cepen-  
 dant ils ont mieux aimé renoncer à  
 la gloire qui devoit leur revenir de  
 cette dernière entreprise, que d'a-  
 vouer qu'ils avoient échoué dans la  
 première.; & ils se voient obligés de  
 travailler, dans l'ombre & sous le voile  
 de l'anonyme, à un ouvrage qui est  
 une excellente critique de celui qu'ils  
 avoient emphatiquement annoncé

comme le *chef-d'œuvre & le dernier effort* de l'esprit humain. Mais les soins qu'ils prennent pour se dérober à la gloire qui leur est due sont inutiles. Tout déceit, & le génie sublime qui a tracé ce vaste plan, & les mains laborieuses qui l'ont exécuté. En effet, pourroit-on trouver, ailleurs que dans les ateliers où s'est forgée l'encyclopédie, des ouvriers assez infatigables pour élever en si peu de temps cet immense édifice ? Et l'esprit qui règne dans tout l'ouvrage ne fait-il pas assez connoître les génies bien-faisans à qui l'humanité sera redevable de ce nouveau trésor qui vient mettre le comble à nos richesses littéraires ? Il n'y a pas jusqu'à l'épigraphe qu'ils ont choisie, qui ne se ressentie du jargon de la philosophie. Ils ont consacré leur ouvrage *au temps & à la vérité*. Je ne devine point comment un livre peut être offert *au temps*. Est-ce pour lui procurer une plus longue durée ? Cette idée seroit trop bizarre, & je doute qu'il en vécût un lustre de plus. Quel autre sens imaginer ? On a dit que la *vérité* étoit fille du



178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*temps.* Peut-être ces Messieurs, en inscrivant sur le frontispice de leur bibliothèque, le nom respectable de la *vérité*, n'ont pas voulu la séparer de son *père*. Si ce n'est pas là le mot de l'énigme, ils auront, sans doute, la complaisance de faire comme le Mercure; ils nous le diront au prochain volume.

Cet ouvrage, Monsieur, quoiqu'annoncé, pour de bonnes raisons, plus modestement que l'encyclopédie, doit produire une sensation à peu près égale. Le même quant au fonds & quant à la forme, entrepris par le même esprit, tracé par les mêmes mains, rempli des mêmes principes, il en a tous les défauts & toutes les beautés; mélange bisarre, assemblage incohérent de choses bonnes & mauvaises, utiles & pernicieuses, mais sur-tout disparates.

L'étendue & l'importance des matières m'oblige d'entrer dans un examen sérieux & détaillé. Ce n'est point ici un de ces ouvrages frivoles & sans conséquence, sur lesquels la critique ne doit jeter qu'un coup-d'œil

rapide. Je me bornerai donc aujourd'hui à la discussion du discours préliminaire , qui contient des choses très-curieuses , & qui fait connoître l'esprit de tout l'ouvrage. Je reviendrai plusieurs fois sur la manière dont il est exécuté.

Le sujet de ce discours est *l'influence de la philosophie sur les mœurs & la législation*. Vous devinez déjà , Monsieur , que le sentiment de l'auteur est que cette influence a été très-grande & très-heureuse. Vous savez depuis long-temps que nos sophistes modernes n'aspirent à rien moins qu'à gouverner un jour ceux qu'ils instruisent ; & à force de répéter que les philosophes seuls peuvent tenir le timon des états , ils se flattent que pour établir des loix & les faire exécuter , ils seront choisis eux-mêmes ou du moins consultés. Les peuples , en effet , pourroient-ils rejeter des guides si expérimentés , & ne pas se soumettre à des *sages* , les *favoris de la nature* , les *interprètes de la raison* , destinés par état à *fixer les opinions publiques* , à

*éclairer l'univers , & à donner le branle aux choses humaines.* Voici un nouvel écho qui répète ce que nous avons entendu mille fois. Voyons s'il pourra donner un nouveau poids aux chimères qu'il renouvelle.

Il commence par donner une définition pompeuse de la philosophie, & tracer un portrait bien flatteur des philosophes. » La philosophie , » c'est l'amour de la sagesse , c'est- » à-dire du bien & du vrai. Amour » généreux... amour constant & fort.. » amour réfléchi... amour sublime... » amour ardent ». Qu'est-ce qu'un philosophe ? » C'est un homme dont » tous les sentimens sont *universels* & » *homogènes* , qui aime *tout* le vrai , » à l'exclusion de *tout* le faux , qui » chérit *tous* les hommes & déteste » *tous* les vices , qui apprend aux » hommes à aimer les choses hon- » nêtes , à se rendre dociles à la voix » de la raison , & à chercher le bon- » heur au sein de la justice ». Voilà , sans doute , une science admirable , & dont les partisans sont bien dignes

de nos hommages ! Mais où sont ces génies bienfaisans , élevés au - dessus de la sphère commune des mortels ? Qui sont-ils ? Ce sont, Monsieur, depuis les *gymnosophistes de l'Inde....* Jusqu'à *Quésnai & ses disciples* , tous ceux qui ont porté le nom de philosophes , à l'exception des chrétiens, bien entendu. C'est *Toussaint* , l'auteur du *livre des Mœurs* ; c'est *Helvetius* , l'auteur de *l'Esprit* ; ce sont *Hobbes* , *Epicure* , *Diogène* , *Aristippe* , *Sextus Empiricus* , &c. auxquels il a plu à l'auteur d'associer l'immortel *Fénelon* , dont les mânes doivent être bien indignés de se voir en pareille compagnie. Voilà , Monsieur , les hommes qui ont aimé TOUT le vrai à l'exclusion de TOUT le faux ! Tels sont les dieux que la philosophie propose à notre adoration. Mais remontons à l'origine de cet arbre généalogique , suivons-en les différens rameaux , & voyons ce que l'auteur pense sur chacune des familles philosophiques.

*Les philosophes Chaldéens & Egyptiens* , nous dit-on , avoient des notions assez justes de la vertu. Les mages de la

*Perse*, héritiers de leur sagesse, appuyent cette conjecture. Ce n'est, en effet, qu'une conjecture, pour ne rien dire de plus. N'importe; dans une généalogie les premiers degrés, quoique fabuleux, ne sont point à mépriser; & nos *Socrates* modernes sont très-flattés d'avoir pour ancêtres des gens qui éclairaient déjà le monde, il y a trois mille ans.

Tous les savans conviennent, d'après *Philostate*, que les gymnosophistes de l'Inde avoient des idées FORT SAINES des loix naturelles, & des loix de la morale; j'ai peine à croire qu'aucun savant de bonne foi ait osé hasarder une pareille assertion, sur la seule autorité d'un écrivain aussi suspect, aussi décrié que *Philostate*. Son histoire d'*Apollonius* est un tissu d'absurdités; & il faut être bien peu délicat, en fait de preuves, pour vouloir en tirer d'un pareil ouvrage. On y trouve des *sages*, qui habitent sur une colline environnée d'un nuage, qui leur sert de rempart, & à l'aide duquel ils se rendent visibles & invisibles, selon qu'il leur plaît, qui ont la fou-

dre & les éclairs à leur disposition ,  
 aussi bien que la pluie & les vents :  
 pour chanter des hymnes , ils s'élèvent  
 en l'air à la hauteur de deux coudées ,  
 quand ils prennent leur repas , des  
 échançons d'airain font le tour de la  
 table & versent à boire à chaque  
 convive ; la terre produit tout - à-  
 coup , à l'usage de la compagnie , des  
 lits de gazon ; & les mets viennent  
 d'eux-mêmes se placer sur la table ,  
 mieux assaisonnés , que s'ils l'eussent  
 été par le plus habile cuisinier. Ils  
 savent tout ce qu'ont fait ceux à qui  
 ils parlent ; ils se disent des dieux ,  
 ils font parler des arbres , se ressou-  
 viennent positivement de ce qu'ils  
 ont été plusieurs siècles auparavant ,  
 &c. &c. &c. Nos philosophes , qui se  
 portent pour *héritiers des brachmanes* ,  
 n'ont pas cependant recueilli leur suc-  
 cession en entier : car , avec toute  
 leur science , ils seroient fort embar-  
 rassés d'en faire autant que ces vieux  
 docteurs de l'Inde & de l'Ethyopie ;  
 ou plutôt , pour parler sérieusement ,  
 après avoir débité des fables aussi  
 ridicules sur le pouvoir merveilleux

des gymnosophistes, *Philostate* pourroit bien aussi avoir exagéré la pureté de leur morale ; & l'on ne peut s'étonner assez de la crédule ignorance ou de la mauvaise foi de nos sophistes modernes , qui citent avec confiance des témoignages aussi méprisables , tandis qu'ils se montrent si difficiles sur les preuves les plus authentiques de nos livres sacrés.

De l'Inde, l'auteur nous conduit en Chine. Il ressuscite tous les contes puériles dont on a si souvent bercé la crédulité publique sur la sagesse de cet empire si fameux ; comme si l'admiration qu'y excitent nos plus médiocres artistes , nos sçavans les plus ordinaires , n'étoient pas des preuves toujours subsistantes , que les arts & les sciences y sont encore dans l'enfance : mais ce qu'il dit de la morale de ce peuple mérite la plus grande attention. *Confucius*, dit-il, *enseigna une morale, qui, au jugement de Leibnitz, est plus excellente que celle d'AUCUN peuple de l'Europe.* Tout-à-l'heure il falloit nous soumettre à l'autorité de *Philostate* ;

maintenant c'est à celle de *Leibnitz*. Elle est, j'en conviens, d'un plus grand poids ; mais si *Leibnitz* a dit ce qu'on lui attribue ici, ce jugement est digne de *Philopstratus*. Les peuples de l'Europe, presque tous chrétiens, n'ont point d'autre morale que celle de l'évangile, qu'on nous permettra de croire aussi pure, aussi parfaite que celle de *Confucius*.

Ce qui doit étonner le plus dans *Confucius*, c'est qu'il a su résister à la tentation délicate de se faire adorer des Chinois. Il seroit leur dieu, s'il n'avoit préféré la satisfaction douce & pure de les rendre bons & heureux, à la gloire **T O U J O U R S** funeste de fonder une religion. Voilà, certes, une rare modestie : mais pourquoi la gloire de fonder une religion est-elle **T O U J O U R S** funeste ? Les fausses religions sont autant d'absurdités criminelles, & il ne peut y avoir aucune gloire à les établir ; mais la vraie religion, est-ce donc aussi une gloire funeste de l'avoir instituée ? Le législateur des chrétiens a donc été moins sage & moins ami de l'humanité



que le philosophe Chinois , en préférant *la gloire*, TOUJOURS *funeste*, de fonder une religion, à celle de rendre *les hommes bons & vertueux*.

Ce qui porte l'auteur à juger si favorablement de la morale & du gouvernement des Chinois, c'est que les lettrés, c'est-à-dire, ceux qui étudient la morale, l'économique, la politique, les *philosophes* enfin, y sont magistrats, gouverneurs de province, ministres d'état. Il n'est pas possible, après cela, qu'il y ait du désordre dans l'empire. Or les auteurs du nouveau Dictionnaire possèdent ces sciences au suprême degré, & par conséquent ils rempliroient aussi à merveille ces importantes fonctions ; qu'on se hâte donc d'en faire autant de petits *mandarins*. C'est le moindre prix qu'on doive aux soins généreux qu'ils prennent pour nous rendre *bons & vertueux* ; ils se consolent de notre ingratitude, en pensant qu'ils sont bien au-dessus des ministres, des rois, puisqu'ils en sont *les précepteurs*, & que ce sont eux qui forment & dirigent *les hommes d'état & les souverains*.

Mais passons en Grèce, le centre de la philosophie. J'admire avec l'auteur *Pythagore, Socrate & Platon &c.* & je suis étonné qu'au milieu des ténèbres du paganisme & de l'ignorance, ils aient, en tant d'occasions, fait briller le flambeau de la vérité. Mais je saurai me défendre d'un respect superstitieux ; je me garderai bien d'encenser toutes les rêveries qui ont trop souvent défigurée leur doctrine. L'auteur, au contraire, admire tout en eux, & il n'a jamais que des excès de sagesse à leur reprocher. Son admiration s'étend jusqu'aux philosophes les plus décriés. Tous ceux qui ont porté ce beau nom lui sont chers, il ne veut pas en abandonner un seul.

Vous connoissez, Monsieur, la doctrine d'*Epicure* ; elle a scandalisé les payens eux-mêmes. Le titre d'*Epicurien* a été de tout temps une injure. Mais voici un nouvel avocat d'un homme condamné par tous les siècles ; & ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'au lieu de prendre le ton modeste qui convient au défenseur

d'une cause désespérée, il parle avec autant d'aigreur que de fierté, & au lieu de rougir lui-même, il prétend nous faire honte d'avoir inventé ou adopté des calomnies odieuses. Cependant elles ont été adoptées par un homme dont l'auteur ne peut recuser le témoignage, par Cicéron, qui, de son aveu, sembloit avoir lui seul toute la sagesse de la république, aussi recommandable par la droiture de son ame, que par la beauté de son génie. Cicéron cependant déclare que l'honnête n'entroit pour rien dans le système d'Epicure\*. Déjà, de son temps, les partisans de ce philosophe soutenoient que leur maître n'avoit préconisé que les voluptés honnêtes & en quelque sorte spirituelles. L'orateur Romain nous apprend, qu'en entendant de pareils propos, il ne pouvoit s'empêcher de sortir de son caractère & de témoigner de l'humeur\*\*, & il dit qu'Epicure soutenoit formellement qu'il ne pouvoit même concevoir qu'il y eut d'autres plaisirs que ceux

\* De finibus boni & mali, c. 11, § 12.

\*\* Même Traité, c. 11 § 35.

de la bonne chère & de l'amour.  
*Testificatur Epicurus se ne intelligere  
 quidem posse , quid sit ullum bonum  
 præter illud quod cibo & potione & obs-  
 cena voluptate percipitur.*

Je me garderai bien de citer, pour  
 réfuter l'auteur, les pères de l'église,  
 ils n'ont aucune autorité contre un  
 philosophe. Mais il voudra bien avoir  
 quelqu'égard à celle de *Plutarque* dont  
 il fait lui-même le plus grand cas.  
 Voici ce que pensoit *d'Epicure* & de  
 la secte le sage conseiller de *Trajan*.  
*Afferit Epicurus esse summum bonum  
 circa ventrem , aliosque omneis carnis  
 meatus per quos se voluptas insinuat...  
 Non cedunt porcis , ovibusque felicitatem ,*  
*&c.* Si *Plutarque* & *Cicéron*  
 étoient de sages philosophes, de justes  
 appréciateurs du mérite, la doctrine  
 d'*Epicure* étoit donc infâme. Mais s'il  
 faut rougir d'avoir accusé le volup-  
 tueux docteur, *Plutarque* & *Cicéron*  
 & tous ceux qui leur ressembtent,  
 sont donc de vils calomniateurs  
 qu'il faut rayer de la liste des philo-  
 sophes ; & nos sophistes modernes  
 doivent les renier, & ne reconnoître

pour leurs ancêtres qu'*Epicure*, *Diogène* & *Aristippe*. Une origine aussi honteuse n'a rien qui les humilie, & l'auteur se reconnoît, sans rougir, pour un descendant & un imitateur de *Diogène* : il est vrai qu'il en donne une idée différente de celle qu'on a eue jusqu'ici de ce fameux cynique, & qu'il prétend que *Diogène* » donna » un lustre incroyable à la secte des » cyniques, en opposant l'austérité » de ses mœurs à la corruption de son » siècle, & la nature libre au joug arbitraire d'une fausse pudeur ».

Ce qui vous étonnera le plus, c'est que l'auteur, pour donner du poids à cette absurdité, assure que saint *Augustin* goûtoit beaucoup & le cynique *Diogène* & le voluptueux *Epicure*, & il cite le liv. VII des Confessions, ch. 16. Vous êtes effrayé, Monsieur, rassurez vous. Il n'y a pas un mot de cela dans ce livre des Confessions, je l'ai relu tout exprès, & le nom même d'*Epicure* n'y est point prononcé ; on n'y trouve rien qui ait trait à sa doctrine. Mais voici ce que j'ai trouvé dans le livre de saint

*Augustin*, intitulé de *Epicureis & stoicis* ; chap. 4. *Tota, igitur questio est : quid faciat vitam beatam ? Quid dicitis Epicurei ? Respondent, voluptas corporis ;* & dans le chap. 7 il gémit de ce que des chrétiens ont embrassé les sentimens des Epicuriens qu'il regarde comme des PORCS , & non comme des hommes. *Sententiam epicureorum , non hominum , sed porcorum.* Voilà comme saint *Augustin* goûtoit fort la morale d'*Epicure* ! Vous , Monsieur , qui savez apprécier les choses , que pensez-vous de cette calomnie bien philosophique ? voilà par quels moyens les philosophes sont parvenus à séduire leurs lecteurs.

Il faudroit un volume entier pour réfuter toutes les erreurs renfermées dans ce discours. Je ne ferai plus qu'indiquer les principales.

L'auteur se plaint amèrement que la philosophie ait pénétré si tard chez les Romains , que ce peuple sauvage n'ait eu aucune connoissance de cette

science qui règle les mœurs sans énerver le courage , & forme à-la-fois des gens de bien , des citoyens , des magistrats & des héros , jusqu'à ce qu'enfin les Athéniens soient venus leur apporter ce flambeau céleste ; comme si les Romains eussent eu besoin des Grecs pour devenir des gens de bien , des héros. Comme s'il y avoit la moindre comparaison à faire entre la gravité & la magnanimité , qui a fait le caractère des Romains dans les beaux temps de la république ; & la légèreté , la frivolité propre aux Grecs ; comme si le bon sens des premiers n'étoit pas infiniment préférable au babil sophistique de leurs rivaux. Comme si *Socrate* & *Zenon* avoient pu apprendre quelque chose à *Regulus* , à *Fabricius* & à *Caton*.

Mais si la philosophie a été si longtemps inconnue aux Romains , elle fut bien dédommée des outrages qu'elle en avoit reçus. L'auteur dorénavant la voit par-tout , & où vous ne l'auriez jamais soupçonnée. Par exemple , il trouve qu'elle s'illustra beaucoup aux champs de Mars dans *Sylla*. Je n'aurois pas cru qu'elle eût osé

osé s'applaudir d'un pareil élève, cruel de sang-froid, & auteur d'une proscription sanglante qui ne le cède guères à la saint *Barthelemi*.

*Auguste*, par un raffinement de politique, feint de vouloir quitter l'empire. L'auteur dit que c'est la *philosophie* qui lui inspira ce dessein, afin de venir sa puissance de la volonté libre du sénat. C'est un remords de conscience qu'il veut inspirer à tous les souverains de l'Europe. Ils ne seront pas décorés du beau titre de *philosophes*, jusqu'à ce qu'ils n'aient déposé leur couronne, & qu'ils ne la tiennent de la *volonté libre* du peuple, & de ceux qui sont destinés par la nature à éclairer les choix d'une multitude stupide & aveugle.

Les poësies licentieuses de *Pétrone*, prouvent qu'il étoit partisan sincère de la doctrine voluptueuse d'*Epicure*. L'auteur pense, au contraire, qu'il avoit un penchant secret pour la morale austère de *Zénon*. Cependant il s'avilit jusqu'à se faire le ministre infame des débauches de *Néron*; c'étoit encore là de la philosophie &



avec le caractère d'un empereur naturellement bienfaisant , dit , que les PHILOSOPHES *qui avoient beaucoup de crédit sur l'esprit de ce prince , étoient les ennemis déclarés des chrétiens , qui , par leurs exemples & leurs discours , démasquoient les fausses vertus de ces prétendus sectateurs de la sagesse.* Voilà qui peut servir de contrepoison à toutes les chimères dont on nous repait sur la charité universelle & la tolérance philosophique.

Nous avons vu un ancien ennemi de la philosophie absoudre *Julien* , & soutenir qu'il fut un vrai philosophe , chrétien même dans le fond de l'ame. Dans ce discours , au contraire , on prétend , avec raison , qu'il fut un payen bien décidé , & pour le titre de philosophe , l'auteur auroit bien quelqu'envie de le lui accorder ; mais , toute réflexion faite , il ne peut s'y déterminer. Eh ! pourquoi ? c'est que *la philosophie . . . rejette le payen* DÉVOT. S'il n'eût été que payen , ou même payen un peu sacrilège , oh ! il n'y a pas de doute , ce seroit le premier des philosophes. Mais *payen*

*dérot* ! cela n'est pas supportable. Il ne sera jamais inscrit sur la légende de la philosophie , qui ne peut souffrir la *dévotion* même chez les payens.

En poursuivant sa narration , l'auteur trouve une lacune de dix siècles , pendant lesquels la philosophie a cessé de nous faire sentir son heureuse influence. Il n'oublie rien de ce qui peut nous donner une idée affreuse de ces temps malheureux depuis les croisades jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes inclusivement. Après avoir chargé le tableau de son mieux ; il remarque que la lumière de l'évangile avoit remplacé le flambeau de la philosophie. Pourquoi donc tant de désordre ? *L'europe étoit chrétienne, du moins elle en portoit le nom ; mais elle n'avoit plus de PHILOSOPHES.* Voilà la cause de tout le mal , Monsieur. L'a-nonyme , à la page 27 , appelle l'auteur de notre religion , *divin maître* , je n'ose dire que ce soit par ironie , mais enfin ce *divin maître* a manqué son but pendant dix siècles. Il n'a pas connu les véritables moyens de faire

fleurir sa doctrine & sa morale. Il a employé je ne sais quels ministres, sans génie, sans talens, & il a négligé les seuls coopérateurs qui auroient pu maintenir son œuvre. Avez-vous cru, Monsieur, que dans un royaume chrétien, on eût osé dire, pour rendre raison de la corruption des mœurs, *il y avoit des chrétiens, mais il n'y avoit plus de philosophes.* Mais ayez la patience d'entendre jusqu'au bout. *Il n'y avoit plus de SAGES, qui formassent la jeunesse aux vertus spéciales, qui CONVERSASSENT AVEC LES ROIS, qui prêchassent au peuple l'union & la concorde, ou qui, ne pouvant faire mieux, opposassent de grands exemples à une grande corruption.* Privés de pareils guides, dans quels abîmes, en effet, les hommes ne devoient-ils pas tomber ! Où étiez-vous alors, *sensuel Aristippe ?* Avec quelle sagacité & quelle finesse, à l'aide d'une distinction neuve & vraiment philosophique, auriez-vous appris aux jeunes gens à posséder les *Laïs* sans en être possédés. *Austère Pétrone*, pourquoi n'avez-vous pu calmer la fureur de tant de tyrans,

en les entretenant la nuit dans une débauche agréable ? Diogène , qui donnâtes tant de lustre à la secte des cyniques , vous auriez accoutumé le peuple à secouer le joug arbitraire d'une fausse pudeur. Pour extirper la plus redoutable des passions , & déraciner l'adultère , sage Platon , vous n'auriez pas manqué d'établir la communauté des femmes. Et pour assurer la bonne foi , vous auriez , prudent Lycurgue , autorisé le larcin ?

Heureusement que de nouveaux docteurs sont venus enfin remplacer ceux dont les leçons nous étoient si nécessaires. *Machiavel* , par exemple , a réduit en art la tyrannie , son nom seul porte l'idée d'un politique perfide , ennemi du genre humain. Tout cela n'est qu'un mal entendu : l'anonyme nous apprend qu'il n'y a qu'à prendre le contrepied de son livre , & que nous y trouverons une doctrine admirable. Le merveilleux secret !

Je ne vous citerai pas , Monsieur , tous les illustres dont l'auteur a composé sa liste ; il y en a de bons , il y en a de mauvais ; mais les plus mau-

fleurir sa doctrine & sa morale. Il a employé je ne sais quels ministres, sans génie, sans talens, & il a négligé les seuls coopérateurs qui auroient pu maintenir son œuvre. Auriez-vous cru, Monsieur, que dans un royaume chrétien, on eût osé dire, pour rendre raison de la corruption des mœurs, *il y avoit des chrétiens, mais il n'y avoit plus de philosophes.* Mais ayez la patience d'entendre jusqu'au bout. *Il n'y avoit plus de SAGES qui formassent la jeunesse aux vertus sociales, qui CONVERSASSENT AVEC LES ROIS, qui prêchassent au peuple l'union & la concorde, ou qui, ne pouvant faire mieux, opposassent de grands exemples à une grande corruption.* Privés de pareils guides, dans quels abîmes, en effet, les hommes ne devoient-ils pas tomber ! Où étiez-vous alors, *sensuel Aristippe ?* Avec quelle sagacité & quelle finesse, à l'aide d'une distinction neuve & vraiment philosophique, auriez-vous appris aux jeunes gens à posséder les Laïs sans en être possédés. *Austère Pétrone*, pourquoi n'avez-vous pu calmer la fureur de tant de tyrans,

et les entretenant la nuit dans une débauche agréable ? *Diogène*, qui donnâtes tant de lustre à la secte des cyniques, vous auriez accoutumé le peuple à se courir le joug arbitraire d'une fausse pudeur. Pour extirper la plus redoutable des passions, & déraciner l'adultère, sage *Platon*, vous n'auriez pas manqué d'établir la communauté des femmes. Et pour assurer la bonne foi, vous auriez, prudent *Lycurgue*, autorisé le larcin ?

Heureusement que de nouveaux docteurs sont venus enfin remplacer ceux dont les leçons nous étoient si nécessaires. *Machiavel*, par exemple, a réduit en art la tyrannie, son nom seul porte l'idée d'un politique perfide, ennemi du genre humain. Tout cela n'est qu'un mal entendu : l'anonyme nous apprend qu'il n'y a qu'à prendre le contrepied de son livre, & que nous y trouverons une doctrine admirable. Le merveilleux secret ?

Je ne vous citerai pas, Monsieur, tous les illustres dont l'auteur a composé sa liste ; il y en a de bons, il y en a de mauvais ; mais les plus mau-

rien de devenir musulman , ni par conséquent à un musulman de devenir chrétien. Il y a plus que du fanatisme à allarmer les consciences pour des matières qu'on ne juge pas intéressantes à la gloire de Dieu. . . . Quel est donc le christianisme auquel les hommes seront disposés par de pareils principes ? Est-ce en les suivant que nous deviendrons les disciples de celui que vous avez appelé un *divin maître* ? Voilà , Monsieur , ce que je dirois à l'anonyme ; car jamais une fausse honte ne tiendra ma langue captive , & si sa prévention l'empêchoit de se rendre à l'évidence , au moins les personnes sensées conviendroient que cet ouvrage de ténèbres a eu le sort qu'il méritoit.

Je n'ai relevé , Monsieur , qu'une partie des erreurs échappées ( par ignorance ou par malice , je l'ignore ) à l'auteur de ce discours ; mais c'en est assez pour lui ôter tout degré de confiance & prémunir contre ses maximes , d'autant plus pernicieuses , qu'elles sont débitées avec beaucoup d'art. Habile à supposer ou à falsifier les faits , l'auteur les avance avec un

ton de confiance qui doit en imposer ; il feint de respecter l'autorité & les lumières des magistrats , lors même qu'il s'obstine à préconiser des ouvrages justement flétris par les ministres des loix ; timide apôtre de l'erreur , il n'attaque point de front la religion révélée ; mais il la présente comme inutile , comme inférieure à sa prétendue philosophie , & même comme la source de tous les maux qui ont désolé la terre jusqu'à ce qu'on ait ressuscité la sage philosophie d'*Epicure* & de *Sextus Empiricus*.

Quant au fonds , cet ouvrage , n'est , d'un bout à l'autre , qu'une déclamation vague & exagérée des biens que peut produire une sage & véritable philosophie ; heureux effets , que l'auteur attribue ensuite à ceux qui , de nos jours , ont usurpé ce beau nom , qui , jadis l'enseigne de la sagesse , est devenu un opprobre. Petite supercherie , artifice grossier , digne d'un sophiste , mais qui ne peut tromper personne. Le style du discours est presque universellement froid , sec & plein du jargon de la métaphysique.



Je suis , comme vous voyez , plus rigide qu'un journaliste qui vous a dit , que si vous ôtez des louanges , ( non pas fausses ) , » mais *trop fortes* , » données à *Epicure* , à *Diogène* , à » *Pétrone* , à *M. Toussaint* , ce discours préliminaire est un des meilleurs qu'on ait faits en ce genre ; » & que peut-être il est trop bon » pour être à la tête d'un dictionnaire » , & qui n'y a trouvé rien à reprendre. Mais vous jugerez si je ne suis pas aussi plus exact , plus juste , plus véridique.

Pour faire pardonner les défauts de son ouvrage & se concilier la bienveillance des François , l'auteur finit par un compliment général à la nation , de la finesse duquel vous allez juger. Selon lui , nous avons de grands hommes , *des hommes excellens* , avoués & reconnus pour tels en pays étrangers , en Russie , en Pologne , en Tartarie , par-tout ; en un mot , excepté en France , où nous n'en avons pas la même idée. Il demande d'où vient cette différence. En voici la raison. Qu'elle est glorieuse pour

nous , Monsieur ! *Tout est grand chez une nation philosophe. Nous admirons peu nos grands hommes , parce que nous sommes presque à leur niveau. C'est une marque non équivoque de grandeur de ne rien voir de grand autour de soi.* Ne pouvant persuader ses lecteurs , notre écrivain cherche au moins à les flatter , & afin que ceux dont il est le coriphée ne soient pas réputés des cirons , il veut bien nous reconnoître nous-mêmes pour des colosses. Je crois , Monsieur , que vous vous contenterez de votre taille ordinaire , & que l'envie de partager l'encens philosophique ne vous fera point changer de sentimens. Vous estimez les vrais savans , vous applaudissez sincèrement à leurs découvertes , quand elles sont utiles ; vous louez même leurs intentions , quand elles sont droites ; mais vous vous moquez de celui qui veut faire un corps de tous les philosophes passés & présens ; qui veut trouver de l'unité dans une multitude de gens dont plusieurs ont eu les idées les plus folles , & dont aucun n'est exempt d'erreurs , vous regardez

sur-tout comme une chimère dangereuse de séparer la morale & la politique de la religion , vous profitez avec plaisir de tout ce qu'il y a de bon chez les payens ; mais vous êtes persuadé aussi , que s'en rapporter entièrement à eux par exclusion à des docteurs d'une mission divine , ce seroit , ayant à marcher dans un chemin obscur & difficile , rejeter un flambeau lumineux , & préférer une foible lumière prête à s'éteindre au premier souffle.

Je suis , &c.

### POST-SCRIPTUM.

Je viens de tomber , par hasard , sur le passage des confessions de saint *Augustin* auquel l'anonyme fait allusion. Il se trouve dans le livre VI & non pas dans le VII<sup>e</sup> indiqué par l'auteur du discours. J'ignore si c'est une erreur typographique , ou une petite ruse pour empêcher de vérifier la citation. Quoi qu'il en soit , la

hardiesse de l'auteur est encore plus inconcevable, que si l'évêque d'*Hypone* n'eût point du tout parlé d'*Epicure*, puisqu'il dit précisément le contraire de ce qu'on lui attribue. Saint *Augustin* y dit, en effet, que dans le temps où il étoit plongé dans le bourbier, dans le gouffre des plaisirs sensuels, il aimoit beaucoup la doctrine d'*Epicure*, & que s'il n'avoit pas été fortement persuadé de l'existence d'une autre vie, il auroit embrassé, préférablement à tout autre système, les douces maximes de l'apôtre de la volupté, parce qu'il pensoit, dans ces temps de délire, que rien ne manqueroit à notre félicité, si nous étions immortels, & que nos sens fussent dans un sentiment perpétuel de plaisir. Voilà, Monsieur, ce que dit saint *Augustin*, liv. 6 des Confessions, chap. 16 ; mais il faut citer le texte même. Je me sers de la traduction de M. du Bois, de l'académie françoise\*.

\* Un académicien françois s'amuser à traduire les Confessions de saint *Augustin* !

Cet homme assurément n'étoit pas philosophe !

M. d'Alembert est prié de ne pas oublier

» L'impétuosité qui m'entraînoit  
 » dans le gouffre des *plaisirs sensuels* ,  
 » étoit un peu rallentie ; mais ce  
 » n'étoit encore que par la crainte de  
 » la mort , & de ce jugement terrible  
 » que vous devez exercer à la fin  
 » des siècles. Cette crainte m'étoit  
 » toujours demeurée . . . . J'avois  
 » à mes chers amis que rien ne m'a-  
 » voit empêché de donner la palme  
 » à *Epicure* , & de préférer ses senti-  
 » mens à ceux de tous les autres phi-  
 » losophes , que la ferme créance où  
 » j'avois toujours été que l'ame . . .  
 » reçoit , après la mort , le traitement  
 » qu'elle a mérité par ses actions . . . .  
 » car , leur disois-je , que manqueroit-  
 » il à notre félicité , si nous étions  
 » immortels , & que tous nos sens  
 » fussent dans un sentiment perpétuel  
 » de plaisir . . . Mais quand je parlois  
 » de la sorte , je ne prenois pas

cette circonstance quand il fera l'éloge de  
*M. du Bois*. On sait quelles louanges ont  
 attiré , dans la dernière séance , à l'abbé de  
*Choisi* ses ouvrages de piété , sa traduction  
 de l'*Imitation* sur-tout. Celle des *Confessions*  
 n'en mérite pas moins.

» garde , QU'IL N'Y A RIEN de plus  
» misérable que d'être abîmé *dans les*  
» *plaisirs sensuels.*

Voilà , Monsieur , ce que pensoit  
saint *Augustin*. Et l'on ose nous dire  
qu'il *goutoit fort la morale d'Epicure* !  
Et l'on ose , sur-tout , nous citer le  
passage même où il en fait un portrait  
affreux. Quel excès de hardiesse !  
Voilà par quels honteux artifices nos  
*sages* philosophes parviennent à sé-  
duire des femmes imprudentes , des  
jeunes gens frivoles qui sont infatués  
de ces apôtres de l'erreur.

---

*Lettre de M. Ruault , libraire , rue de  
la Harpe , aux auteurs de l'Année  
Littéraire.*

MESSIEURS,

IL y a dix mois que vous eûtes , à  
ma prière , la bonté d'annoncer les  
dramas de M. *Mercier* à un rabais con-  
sidérable ; & cette annonce fut assez  
piquante pour exciter la curiosité.  
Cependant je n'en ai pas été plus  
heureux , & le même nombre de

dramas m'est resté. Avant de me déterminer au *dernier usage*, je desiro encore essayer d'un second rabais, & s'il ne m'est pas plus favorable que le premier, il ne sera plus question au monde de ces malheureux dramas. . . .  
*Ils iront chez Buigni habiller le sucre & la cannelle.* Annoncez donc, je vous prie, que je les offre aux amateurs de la *dramaturgie* à SIX BLANCS la pièce, au lieu de 30 sols que je les vendois autrefois, quand je le pouvois, & de 10 sols, prix auquel je les ai offerts inutilement l'année dernière. Moyennant le rabais prodigieux auquel je me détermine, on aura quatre beaux dramas, *in-8°*. pour 10 sols.

Comme il est possible que vous ayez oublié les titres de ces dramas sublimes, faits, sans doute, pour aller à la première postérité; les voici.

CHILDERIC I<sup>er</sup>, drame *héroïque* en trois actes.

JEAN HENNUYER, évêque de Lisieux.

LE JUGE.

NATALIE, reçu à la comédie Française.

Que je vous aurois d'obligations, si, par une annonce un peu saillante, vous pouviez me procurer l'évacuation de ces milliers de drames, qui me feroient peut-être un jour éprouver le funeste sort de feu M. *Duchasne* mon confrère.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé RUAULT, Libraire,  
rue de la Harpe.

P. S. Si vous aimez mieux, au lieu d'annonce, imprimer ma lettre, vous en êtes les maîtres, je l'avouerai jusqu'au dernier drame.

### AVIS.

Nous ne sommes pas dans l'usage d'insérer dans notre feuille des annonces de vinaigres, de moutardes, &c. mais nous sommes persuadés que tout ce qui, en tout genre, concourt au bien de l'humanité, a des droits à la reconnoissance publique. C'est à ce titre que nous nous empressons de



publier que le sieur *Maille*, vinaigrier-distillateur ordinaire du Roi & de leurs majestés Impériales, a commencé le premier dimanche de ce mois de distribuer *GRATIS*, aux pauvres exposés aux engelures, par la rigueur du froid, une *moutarde* de sa composition, dont l'usage les délivrera promptement de cette incommodité. Cette distribution aura lieu tous les dimanches jusqu'au dernier Avril prochain, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Elle se fera même tous les jours en faveur de la Garde de Paris. Il faudra s'adresser au magasin général du sieur *Maille*, rue Saint-André-des-Arcs, la troisième porte cochère à droite en entrant par la porte Saint-Michel. MM. les curés, dans toute l'étendue du royaume, peuvent profiter du même avantage en faveur des pauvres de leur paroisse, on les prie seulement d'adresser MM. leurs correspondans au sieur *Maille*, avec un certificat du nombre des pauvres, & il se fera un plaisir de leur en donner la quantité suffisante.

Vous connoissiez déjà depuis long-

temps les talens du sieur *Maille* pour la distillation ; mais ce qui lui fait plus d'honneur, c'est qu'il préfère le titre de citoyen à celui d'habile distillateur. Son zèle généreux pour le soulagement des maux de ses semblables doit le lui assurer.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer que le sieur *Maille* a composé une multitude de vinaigres qui ont chacun leur propriété distinctive. Les petites-maîtresses apprendront , je crois , avec plaisir, l'existence d'un vinaigre fait pour conserver les roses de leur teint, l'émail de leurs dents, &c. Comme le talent de la musique est devenu , plus que jamais, un talent à la mode, le sieur *Maille* a composé un vinaigre qui ne fait pas mieux raisonner sur la musique ( si cela étoit , j'en conseillerois l'usage à M. de la Harpe ), mais qui a la propriété de conserver à la voix sa flexibilité. En un mot , le magasin du sieur *Maille* offre plus de trois cents sortes de vinaigres, dont lui seul est l'inventeur & le distillateur , dont le dénombrement ne finiroit pas.

214 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Liste des Almanachs nouveaux, chantans & lyriques, qui se trouvent pour cette année 1778, chez Valade, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.*

Les Etrennes de l'Amour, almanach chantant & lyrique.

Les Bouquets de l'Amour, au beau sexe, almanach lyrique, dédié aux amans ; par M. Gal.

Les Caprices ou l'Aimable fantaisie du beau sexe, étrennes amusantes sur des airs connus & choisis exprès.

Etrennes à ma Maîtresse, ou Code de l'Amour, almanach chantant.

Le Messager d'Amour, almanach chantant & lyrique.

Les Folies amoureuses, ou le Précepteur d'Amour, almanach chantant.

L'Almanach du Sort, chantant & amusant.

Tablettes de Flore, ou les Etrennes de l'Amour & de l'Amitié.

Passé-temps des Jolies Femmes, ou almanach des Lifes & des Suzons.

La Rosée de Cythère, almanach lyrique ; par M\*\*\*.

**A N N É E 1777. 215**

**Le Présent sans prétention , ou  
l'Amusement de la jeunesse.**

**L'Amusement des Coquettes , ou  
l'Emploi d'un quart-d'heure, Alma-  
nach chantant.**

**Les charmes de la Volupté , alma-  
nach dansant ; par M. Guillaume ,  
maître de danse , in-24, broché 15 s.**

*Cours d'Histoire Naturelle. M. Pal-  
mont de Bomare , démonstrateur d'His-  
toire naturelle , avoué du gouverne-  
ment , censeur royal , membre de  
diverses académies de l'Europe , & du  
collège de pharmacie de Paris , ouvrira  
son cours d'Histoire Naturelle , con-  
cernant les minéraux , les végétaux ,  
les animaux , les principaux phéno-  
mènes de la nature , en son cabinet ,  
rue de la Verrerie , la porte cochère  
en face de la rue des Deux-Portes ,  
le samedi 6 Décembre 1777 , à onze  
heures précises du matin , & en con-  
tinuera les séances les mardi , jeudi  
& samedi de chaque semaine , à onze  
heures & demie très-précises. Les  
personnes qui désireront suivre ces  
leçons , sont invitées à entendre le*

72 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

discours sur le spectacle & l'étude de la nature, que le professeur prononcera à l'ouverture de ce cours.

*Histoire générale de l'Eglise chrétienne depuis sa naissance jusqu'à son dernier état triomphant dans le ciel ; tirée principalement de l'Apocalypse de saint Jean, apôtre, ouvrage traduit de l'anglois de Mgr Pastorini, par un religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, 2 volumes in-12. A Rouen, chez le Boucher le jeune, Libraire, rue Ganterie ; & se trouve à Paris, chez Durand neveu, Libraire, rue Galande.*

*Essai sur les Comètes, où l'on tâche d'expliquer les phénomènes qu'offrent leurs queues, & où l'on fait voir qu'elles sont probablement destinées à rendre les comètes des mondes habitables, avec des observations & des réflexions sur le soleil & les planètes du premier ordre ; par André Olivier, traduit de l'anglois. A Paris, chez le Clerc, quai des Augustins, un volume in-8°. de 150 pag. Prix 2 livres 5 sols.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE X.

*Les vrais Principes du gouvernement françois , démontrés par la raison & par les faits , par un François ; 2 vol. in-8° d'environ 300 pages. A Genève , & se trouve à Paris , chez Moutard , Libraire , à l'Hôtel de Clugny , rue des Mathurins , & chez la veuve Duchesne , Libraire , rue Saint-Jacques , au temple du goût.*

DEPUIS le siècle d'Homère jusqu'à celui de M. de Voltaire , on n'a cessé de rechercher , Monsieur , quelle est la meilleure forme de gouvernement , quelle est la constitution politique la plus favorable au bonheur des peuples. Cette question , qui a servi long-

ANN. 1777. Tome VII. K

temps de pâture aux esprits oisifs, & donné lieu à une foule de systèmes & de spéculations plus ou moins frivoles. Toutes les législations Européennes ont obtenu tour-à-tour une prééminence exclusive : il n'est pas jusqu'à la constitution angloise qui ne s'honore du suffrage de *Montesquieu*, & le despotisme même a trouvé des défenseurs & des enthousiastes. Quoiqu'on doive se permettre rarement d'agiter ces controverses délicates, il est cependant des circonstances, où il devient nécessaire de s'en occuper. Lorsque les idées républicaines, par exemple, commencent à s'introduire & à fermenter sourdement au milieu d'un peuple, soumis depuis une longue suite de siècles à l'autorité monarchique ; lorsque de prétendus sages, osant porter des regards inquiets sur l'origine du pouvoir & les contrats primitifs des sociétés, affectent de rappeler, dans tous leurs écrits, les droits inaliénables de la liberté de l'homme ; lorsque représentant toutes les nations comme de vastes troupeaux d'esclaves, ils cherchent sans

cesse à les épouvanter & à les aigrir par le bruit des chaînes , qu'ils font retentir à leurs oreilles : alors , sans doute , on doit de justes éloges au bon patriote , à l'écrivain courageux , qui consacre sa plume & ses veilles à détromper ses concitoyens , & à leur faire aimer le gouvernement sous lequel le ciel les a fait naître. Tel est le but , Monsieur , que s'est proposé l'estimable auteur de l'ouvrage que je vous annonce , & dont je vais vous entretenir. Il prévient qu'il n'a pas eu la prétention d'exposer des idées nouvelles : » A Dieu ne plaise , dit-il , » que j'aspire à la gloire de créer un » système dans une matière dont les » hommes se sont occupés dès le premier instant de leur réunion : mes » principes sont répandus dans tous les » livres ; si je les réunis , c'est pour » former de ces vérités saintes , précieuses » sèment parce qu'elles sont anciennes , » un corps de preuves qui les mette » à l'abri des attaques , que l'intérêt » personnel & un faux amour de la » liberté osent quelquefois leur livrer ».



L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties. Il traite , dans la première , de la monarchie en général , développe les loix essentielles & fondamentales qui lui sont propres , & les caractères qui la distinguent de toute autre espèce de gouvernement. Il prouve que l'homme est né pour la société , mais qu'aucune société ne peut subsister sans gouvernement , sans loix , sans souverain. Ce souverain , dans l'aristocratie est l'assemblée des chefs de la nation ; dans la démocratie , c'est l'assemblée du peuple ; dans la monarchie , c'est le roi. Je ne m'affujettirai pas , Monsieur , à suivre la marche de l'auteur. Tous ses principes se tiennent & découlent les uns des autres ; c'est une suite lumineuse de conséquences , dont la principale force réside dans l'ensemble. Je me bornerai à quelques observations qui me paroîtront être plus susceptibles d'être détachées. On établit d'abord que la puissance du chef d'une monarchie est essentiellement pleine , absolue & indépendante. » Gouverner , c'est donner des loix à ses

» sujets , pour assurer la tranquillité  
 » publique , & avoir en même-temps  
 » la force nécessaire pour les faire  
 » exécuter : car la loi est impuissante  
 » par elle-même , elle a besoin d'un  
 » magistrat qui l'applique , & de force  
 » pour contraindre ceux qui lui ré-  
 » sistent. On ne peut donc concevoir  
 » l'autorité souveraine sans la réunion  
 » de trois pouvoirs : le pouvoir légis-  
 » latif ; le pouvoir de juger , c'est-à-  
 » dire , de connoître de l'infraction  
 » des loix ; & la force nécessaire pour  
 » punir ceux qui y contreviennent.  
 » Le peuple , souverain & sujet dans  
 » la démocratie , exerce ces pouvoirs  
 » par les magistrats qu'il commet :  
 » les chefs de la nation , dans l'aristo-  
 » cratie , les exercent par quelques-  
 » uns d'entr'eux. Le monarque les  
 » exerce par lui-même , ou par ses  
 » représentans ».

Les opinions , établies dans cet ou-  
 vrage , ne sont pas toujours conformes  
 à celles de M. de Montesquieu ; mais  
 comme c'est d'après les preuves &  
 non l'autorité d'un nom célèbre , qu'il  
 faut juger d'une assertion , il me semble

qu'on ne peut refuser à l'auteur des *Principes* &c. la gloire d'avoir quelquefois raison contre celui de *l'Esprit des Loix*.

M. de Montesquieu , par exemple , prétend que le monarque ne peut exercer par lui-même le droit de juger ses sujets. » Dans les états despotiques , dit-il , le prince peut juger lui-même ; il ne le peut dans les monarchies. La constitution de l'état seroit détruite , les pouvoirs intermédiaires dépendants anéantis ; on verroit cesser toutes les formalités des jugemens , la crainte s'empareroit de tous les esprits , on verroit la pâleur sur les visages , plus de confiance , plus d'honneur , plus d'amour , plus de sûreté , plus de monarchie ». Mais , répond l'auteur , il faudroit donc conclure de ce principe , que *Louis le Débonnaire* étoit un despote , lorsqu'il fixoit un jour d'audience par semaine , pour juger ses sujets dans son palais ; que saint *Louis* étoit un despote , lorsqu'en été , après avoir entendu la messe , il alloit s'ébattre au bois de Vincennes , se seyoit au pied

*d'un chêne , pour entendre les parties , & donner sa sentence selon l'équité ; que Charles VIII étoit un despote , lorsqu'il s'adressoit à la chambre des comptes , pour connoître la forme dans laquelle ses prédécesseurs donnoient audience au pauvre peuple , & comme Monsieur saint Louis y procédoit , il faudra donc conclure que le parlement lui-même favorisoit les actes de despotisme , lorsqu'il invitoit Charles VII à venir prendre part au procès de mondit sieur d'Alençon ?*

» Dans les états monarchiques ,  
 » ajoute M. de Montesquieu , le prince  
 » est la partie qui poursuit les accusés ,  
 » & les fait punir ou absoudre ; s'il  
 » jugeoit lui-même , il seroit juge &  
 » partie ». Cette objection n'est qu'une misérable subtilité. C'est au nom du prince qu'un officier poursuit l'accusé , comme c'est également au nom du prince que d'autres officiers le jugent. Le monarque est la partie nécessaire des accusés , parce qu'il est le représentant de la chose publique & le vengeur des injures faites à la société. Mais quoique partie , il n'a aucun

intérêt à trouver des coupables ; il conserve donc toute l'impartialité nécessaire pour juger. *Dans ces mêmes états , poursuit Montesquieu , le prince a souvent les confiscations —*

» Sans doute ; car les biens dont le  
 » coupable a mérité d'être dépouillé ,  
 » deviennent la chose publique , dont  
 » le monarque est le dépositaire ;  
 » mais pour lui supposer un intérêt ,  
 » il faudroit lui admettre des besoins ,  
 » & quels besoins peut avoir celui à  
 » qui la société est obligée de fournir  
 » tout ce qui est nécessaire à sa dé-  
 » pense , à la splendeur du trône , celui  
 » dont elle prévient jusqu'aux desirs ?  
 — *Il perdrait la plus bel attribut de*  
*la souveraineté qui est celui de faire*  
*grace. —* » Où avez-vous vu que le  
 » monarque , jugeant par lui-même ,  
 » perdrait le droit de faire grace , &  
 » qu'il soit contradictoire de pronon-  
 » cer la peine & de la remettre » ?

Après avoir démontré que la constitution monarchique est la moins sujette aux abus , aux révolutions , & la plus propre à maintenir la liberté & la propriété des citoyens ,

L'auteur jette un coup-d'œil sur les autres formes de gouvernement , dont il pèse les inconvéniens & les avantages. Il arrête particulièrement ses regards sur la constitution angloise, si vantée par *M. de Montesquieu*, & si admirée par tous nos philosophes angliomanes; constitution bizarre, compliquée, incohérente, qui, sous le vain simulacre de liberté, cache ce ferment de discorde, cet état de guerre intérieure, qui doit la conduire à sa destruction. Il suffit de connoître tous les ressorts qui entrent dans la composition de ce gouvernement, pour appercevoir l'abus des pouvoirs intermédiaires, & l'insuffisance de tous ces contrepoids, imaginés pour gêner & arrêter l'action de l'autorité suprême. Comment concevoir, en effet, que l'équilibre puisse subsister dans cette lutte éternelle de puissances opposées? Si toutefois cet équilibre vient à se rompre, le gouvernement change, les principes sont altérés, & il faut qu'il en résulte nécessairement une révolution, qui produise, ou le despotisme du monarque,

intér  
cor  
né

ou celui du corps représentatif de la nation. Aussi M. de Montesquieu n'a-t-il pu s'empêcher d'observer que les Anglois ont bien raison de conserver leur liberté ; parce que s'ils venoient à la perdre, ils seroient un des peuples des plus esclaves de la terre.

M. de Voltaire, qui veut aussi tenir son rang parmi les politiques, pense que le gouvernement anglois rassemble tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie, mais qu'il a aussi les inconvéniens de tous les trois, & qu'il ne peut subsister que sous un roi sage. Le but des pouvoirs intermédiaires, que présente la constitution angloise, est, sans doute, d'arrêter les abus d'autorité : mais si cette constitution ne peut subsister que sous un roi sage, de quel usage seront ces contrepoids, qui ne trouveront point d'abus à réprimer ? comment seront-ils utiles, s'ils deviennent impuissans au moment même où ils seroient le plus nécessaires, sous les règnes de monarques hardis & ambitieux ? Une grande question s'agit de aujourd'hui parmi les politiques, c'est

de savoir si le gouvernement anglois  
 décline vers la monarchie ou vers la  
 république. Voici les conjectures de  
 M. *Hume* ; elles semblent annoncer  
 que cet historien philosophe étoit per-  
 suadé que sa patrie étoit à la veille  
 d'une révolution. « Il est connu, dit-  
 » il , que chaque gouvernement a son  
 » période fatal ; le corps politique  
 » meurt comme le corps animal ; mais  
 » tous les genres de mort ne sont pas  
 » également désirables. On peut de-  
 » mander quel est celui qui convien-  
 » droit le mieux à notre constitution.  
 » Faudra-t-il souhaiter de la voir se  
 » résoudre en démocratie ou en mo-  
 » narchie absolue ? quelle sorte de  
 » république pourrions-nous espérer ?  
 » Il ne s'agit pas ici d'un de ces plans  
 » que les spéculateurs enfantent dans  
 » leurs cabinets ; il n'y a point de  
 » doute qu'on ne puisse imaginer une  
 » république plus parfaite que ne l'est  
 » la monarchie absolue : mais avons-  
 » nous lieu de croire que cet état  
 » puisse jamais s'établir sur les ruines  
 » de notre gouvernement ? Il faudroit  
 » donc abandonner notre sort au



ferfs ; l'établissement de la pairie ; l'institution du parlement , du grand-conseil , des cours des aides ; la nature & l'objet des assemblées , connues sous le nom d'états généraux ; l'origine des droits de gabelles , &c. Je ne m'engagerai point dans toutes ces discussions épineuses , pour lesquelles on peut recourir au livre même : je me bornerai à l'examen de quelques assertions paradoxales , avancées par M. l'abbé de Mably , sur la forme primitive du gouvernement françois \*. Cet écrivain , dont les rêves politiques ont presque toujours le mérite piquant de la singularité , a imaginé de créer une république des Francs , qu'il place à la tête de notre histoire : selon lui , Clovis ne fut pas un monarque , mais le premier magistrat d'une démocratie , & ce ne fut que sous la seconde race , que nos rois réunirent toute l'autorité , par la cessation des assemblées du champ de Mars. Il est vrai que ce système contredit tous les monumens de notre

\* Voyez les *Observations sur l'Histoire de France* , par M. l'Abbé de Mably.

histoire , & qu'il est formellement démenti par le témoignage de *Grégoire de Tours* , qui écrivoit sous la première race. Une autorité aussi décisive étoit sur-tout très-embarrassante : mais M. l'abbé de *Mably* s'en tire lestement ; il prend le parti de rejeter le témoignage de ce prélat contemporain , & voici les étranges motifs sur lesquels il fonde sa récusation. » Les évêques , dit-il , accoutumés au pouvoir arbitraire , sous des empereurs qui ne respectoient aucune loi , n'avoient joui qu'en tremblant des immunités qu'ils tenoient de la piété de *Constantin* & de quelques-uns de ses successeurs , & ne les avoient conservées qu'en avouant toujours qu'on pouvoit les leur ôter. Le clergé , plus instruit des matières de la religion , que de celles de la politique , & dont le propre est de conserver par une sorte de tradition le même langage , crut être sujet dans une monarchie , quand il étoit devenu le premier corps d'une république ; il ne s'aperçut pas que la nature de ses privilèges avoit

» relèvent pas du roi, & qui ne sont  
 » d'ailleurs dans la directe d'aucun  
 » seigneur. Au contraire, il n'est au-  
 » cun lieu dans le royaume, ni sacré  
 » ni profane, qui ne soit soumis à la  
 » souveraine juridiction & à la puis-  
 » sance du monarque ». L'auteur des  
*Principes* &c. observe que c'est après  
 avoir rapporté ce passage, & plu-  
 sieurs autres semblables de *Dumoulin*,  
 que M. l'abbé de *Mably* se permet la  
 déclamation suivante: » En lisant *Du-*  
 » *moulin* & *Loiseau*, qu'on appelle;  
 » *par habitude*, les lumières du bar-  
 »reau, on a quelque peine à conce-  
 » voir comment ils conservent leur  
 » ancienne réputation; elle devrait  
 » être un peu déchue, depuis qu'on  
 » met de la dialectique dans les ou-  
 » vrages, qu'on raisonne sur des idées  
 » & non pas sur des mots, qu'on  
 » commence à connoître le droit na-  
 » turel, qu'on le regarde comme la  
 » base & le fondement du droit po-  
 » litique & civil, que les savans ont  
 » publié une foule de monumens  
 » précieux qui nous mettent à portée  
 » de connoître notre histoire & notre

» droit public. J'avois d'abord eu  
 » dessein de recueillir les principales  
 » erreurs de ces deux jurisconsultes ,  
 » sur les matières relatives à nos anti-  
 » quités , & de les réfuter dans une re-  
 » marque : mais j'ai vu avec effroi  
 » qu'il me faudroit composer un gros  
 » ouvrage. D'ailleurs la conversation  
 » de quelques gens de robe m'a fait  
 » soupçonner qu'on ne revère encore  
 » la doctrine de ces deux écrivains  
 » que parce qu'on les lit peu , quoi-  
 » qu'on les cite souvent. *Dumoulin*  
 » très-supérieur à *Loiseau* , étoit un  
 » très-grand génie ; c'étoit le plus  
 » grand homme de son siècle. S'il  
 » renaîssoit dans le nôtre , il rougiroit  
 » de ses erreurs , & nous éclaireroit » .  
 Voilà bien la morgue & le ton tran-  
 chant de nos auteurs modernes ; voilà  
 les petits moyens dont ils usent pour  
 infirmer l'autorité qui les gêne ,  
 & écarter les contradicteurs de leurs  
 opinions : pour peu que ceux-ci soient  
 anciens , ce sont des barbares , des  
 hommes à préjugés , des écrivains  
 pour lesquels n'a point lui le jour pur  
 de la raison & de la philosophie. De

plus longues réflexions sur ce morceau seroient inutiles : il suffit d'avoir rapporté cette censure , pour en faire sentir l'indécence & l'amertume.

Pour établir sa chimère favorite , la république primitive des francs , M. l'abbé de *Mably* invoque plusieurs monumens de notre ancienne histoire : il prétend même que *Charlemagne* , en rétablissant les assemblées du champ de *Mars* ou de *Mai* , rendit à la nation la puissance législative , qu'elle avoit perdue sous les derniers rois de la première race ; il cite , entr'autres capitulaires , l'édit des *Pistes* de 864 , où il est dit que la loi résulte du consentement du peuple & de l'autorité du roi. » En lisant cette phrase , dit l'auteur des *Principes* , dans les observations de M. l'abbé de *Mably* , & dans les livres des défenseurs du système républicain , on prendroit cette maxime pour une loi fondamentale ; mais que penser de la fidélité de la citation , quand on prouvera que ce peu de mots a été détaché d'un chapitre fort long , où il n'est

» nullement question de fixer l'étendue de la puissance législative du monarque , & que ce capitulaire présente même un sens tout contraire à celui qu'on lui prête »? On avoit arrêté, dans une assemblée générale, que les seigneurs, dont les Normands avoient usurpé les terres, seroient contrainsts de retourner à la cour de leurs comtes, pour y juger & y être jugés, sous peine de confiscation de leurs biens, & même de bannissement. *Charlemagne* fit une loi de cet arrêté, & voici quel est le véritable sens de la maxime citée,  
 » Nous avons réglé par le conseil &  
 » consentement de nos féaux que. . .  
 » Mais parce que le consentement du  
 » peuple est insuffisant pour la confection  
 » de la loi, si notre autorité ne s'y joint ;  
 » nous voulons que les francs jurent,  
 » en vertu de notre présente ordonnance royale, que..&c. ». Ainsi, loin que ce capitulaire établisse que le consentement du peuple soit nécessaire pour donner à la loi toute sa perfection ; il porte expressément que les délibérations du peuple ne peuvent

avoir force de loi , qu'autant qu'elles sont revêtues de la sanction du monarque. Au reste , ériger *Charlemagne* en restaurateur du système républicain , c'est démentir , non-seulement tous ceux qui ont écrit l'histoire de son règne , mais même la collection entière de ses capitulaires.

M. l'abbé *de Mably* employe les couleurs les plus vives pour tracer le tableau des temps d'anarchie & de servitude que fit éprouver à la France l'introduction de la féodalité. « Cha-  
 » que terre , dit-il , fut une véritable  
 » prison pour ses habitans. Ici , ces  
 » prétendus hommes libres ne pou-  
 » voient disposer de leurs biens , ni  
 » par testament , ni par acte entre-  
 » vifs , & leur seigneur étoit leur  
 » héritier au défaut d'enfans domici-  
 » liés dans le fief ; là , il ne leur étoit  
 » permis de disposer que d'une partie  
 » médiocre de leurs immeubles ou de  
 » leur mobilier ; ailleurs , ils ne pou-  
 » voient se marier qu'après en avoir  
 » acheté la permission. Chargés par-  
 » tout de corvées fatigantes , de de-  
 » voirs humilians , & de contributions

» rûneuses, ils avoient continuelle-  
 » ment à craindre quelque amende,  
 » quelque taxe arbitraire, ou la con-  
 » fiscation entière de leurs biens.....  
 » Cette tyrannie des seigneurs avoit  
 » commencé dans les campagnes, &  
 » elle en chassa les plus riches habi-  
 » tans, qui se réfugièrent dans les  
 » villes; mais les maux qu'ils fuyoient  
 » les y poursuivirent, quand les  
 » comtes eurent changé leurs gou-  
 » vernemens héréditaires en princi-  
 » pautés souveraines. Ces nouveaux  
 » seigneurs exercèrent à leur tour sur  
 » les bourgeois la même autorité que  
 » les autres seigneurs avoient acquise  
 » sur les vilains de leurs terres; les  
 » péages, les droits d'entrée, d'es-  
 » corte & de marché se multiplièrent  
 » à l'infini; les villes furent sujettes,  
 » comme les campagnes, à une taille  
 » arbitraire, & obligées de défrayer  
 » leur seigneur & ses gens, quand il  
 » y venoit : vivres, meubles, che-  
 » vaux, voitures, tout étoit enlevé,  
 » & on auroit dit que les maisons des  
 » bourgeois étoient au pillage ». Telle  
 étoit la situation déplorable de la



France, lorsque ses rois, réduits à un vain fantôme de souveraineté, ne pouvoient réprimer les abus que de concert & avec le consentement de leurs vassaux; mais n'est-il pas bien étrange qu'après avoir gémi sur ces temps malheureux, M. l'abbé de Mably traite d'*usurpation* & d'*abus d'autorité* les sages moyens que nos rois employèrent pour rentrer dans la plénitude de la puissance législative? Un de ces moyens fut l'établissement des communes dans les villes, dont les habitans se mettoient sous la protection du roi. « Louis V III, dit à ce » sujet M. l'abbé de Mably, trompé » par son ambition & le dévouement » de la bourgeoisie à ses ordres, crut » en effet être le maître de toutes les » villes où la commune étoit établie, » & laissa à ses successeurs le droit de » réaliser cette prétention ». Du Cange dit à-peu-près la même chose; mais, plus juste ou plus instruit, il ajoute, que Louis XIII le crut avec raison, puisque les habitans des villes, vus par l'affranchissement du domaine de  
leur

leur seigneur , rentroient sous l'obéissance du roi.

Nos rois faisoient expédier des lettres de sauve-garde , par lesquelles ils affuroient la liberté des communes, qui réclamoient leur protection contre la tyrannie des seigneurs. M. l'abbé de Mably convient que ces sortes de lettres étoient connues sous les rois des deux premières races , & que l'usage ne s'en étoit perdu que par la foiblesse des derniers successeurs de Charlemagne. « Je ne fais , » observe-t-il ensuite , si les rois Mérovingiens apportèrent de Germanie » cette pernicieuse coutume , ou si ce » n'est qu'une suite de l'abus qu'ils » firent de leur autorité après la conquête. Quoi qu'il en soit , les rois » de la seconde race conservèrent » cette prérogative , qui n'étoit propre qu'à ruiner les principes du gouvernement ». — « Quoi ! s'écrie l'auteur des Principes , &c. la prérogative auguste qu'ont nos rois d'accorder leur protection à leurs sujets , » accablés par la tyrannie d'hommes

» puissans , est traitée de *pernicieuse*  
 » coutume , d'*abus d'autorité* , propre à  
 » ruiner les principes du gouvernement !  
 » En vérité , ceci ne mérite pas de  
 » réponse ».

Enfin M. l'abbé *de Mably* prétend que ce ne fut que sous le règne de saint Louis qu'on commença à croire que le roi étoit souverain par-dessus tout. Cette nouvelle assertion ne mérite pas plus de réponse que la précédente. On fait que cette vérité a toujours été la base de toute constitution monarchique. Mais *Beaumanoir* , dit-on , n'établissoit-il pas que chacun des barons est souverain en sa baronnie ? Soit , mais pourquoi ne pas rapporter ce qu'il ajoute en même-temps : voir est que li roi est souverain par-dessus tous , & a de son droit le général garde du royaume ; parquoi il peut faire tel établissement , comme il li plect , pour le commun proufit , & chi il establit , i doit être tenu. Comment , après un texte aussi formel , se permettre d'avancer que » *Beaumanoir* n'ose pas dire que » le prince ait entre les mains la puis-

» lance législative.. qu'il se contente  
 » d'insinuer que le roi peut faire des  
 » loix, qu'il croit les plus favorables au  
 » bien général du royaume ; & se  
 » borne à conseiller d'y obéir ; en pré-  
 » sumant qu'elles sont l'ouvrage d'une  
 » sagesse supérieure ? ». Quelle juste  
 dé fiance ne doit-on pas concevoir  
 d'un système, lorsqu'on voit son auteur  
 réduit à la nécessité de dénaturer les  
 citations , de tordre & de violenter  
 les textes pour lui procurer quelque  
 appui ?

Je finis par une dernière observa-  
 tion sur les monnoies. On sçait que  
 sous le règne de la féodalité , les  
 seigneurs usurpèrent le droit de faire  
 battre monnoie dans leurs terres , ce  
 qui donna lieu à l'altération des es-  
 pèces. *Philippe-le-Bel* , qui en avoit le  
 premier donné l'exemple, n'en fit plus  
 frapper que de bon titre : dès ce  
 moment la monnoie royale reprit un  
 nouveau crédit , & les vains efforts  
 des seigneurs pour maintenir leurs  
 mauvaise espèces , ne firent que con-  
 cilier au monarque la bienveillance

des peuples, & le mettre en état de faire respecter son autorité. Par une ordonnance de 1313, *Philippe le-Bel* mit tant d'entraves à l'exercice du droit de battre monnaie, que les seigneurs jugèrent plus utile d'y renoncer. M. l'abbé de Mably présente ce fait sous des couleurs bien étranges.

» Les barons, dit-il, se trouvant dans  
 » le piège, avant que de le craindre,  
 » furent obligés d'obéir. Ils étoient  
 » menacés du soulèvement de leurs  
 » vassaux & de leurs sujets, *hommes*  
 » assez simples, ou assez aveuglés par  
 » leur haine & leur vengeance, pour  
 » croire que Philippe, qui réformoit un  
 » abus en s'emparant d'un droit qui ne  
 » lui appartenoit pas, se repentiroit sin-  
 » cèrement du passé & voudroit faire le  
 » bien ». Saint Louis avoit également ordonné, en 1262, que sa monnaie auroit cours dans tout le royaume, & de plus, qu'elle auroit cours exclusivement à toute autre dans son domaine. M. l'abbé de Mably ose traiter encore l'ordonnance de ce saint roi, de *prétention*. Mais cet écri-

vain avoit sans doute oublié que , dans un autre endroit de son livre , il avoit rapporté un capitulaire de *Pépin*, de l'an 775 , qui régloit le taux des monnoies , & plusieurs autres capitulaires de *Charlemagne* , qui défendoient toute fabrication d'espèces , hors de son palais. La loi de saint *Louis*, celle de *Philippe le-Bel* n'étoient donc point une prétention , une innovation , puisque ces princes ne faisoient que rétablir un droit qu'avoient exercé leurs prédécesseurs.

Enfin l'auteur du livre des *Principes* , demande où nous conduiroit le système de M. l'abbé de *Mably*? A l'indépendance des grands d'une part ; de l'autre , à la servitude du peuple. Le défenseur de la liberté primitive des francs ne dissimule pas cette dernière conséquence ; mais il entreprend de prouver à la nation que , dans la position où nous nous trouvons , l'état d'esclavage seroit un bien , que cet état d'ailleurs est supportable , & n'a rien qui doive alarmer notre délicatesse. » Dans un

» gouvernement très-sage , dit-il ,  
» l'esclavage est un mal , parce qu'on  
» doit s'en passer , & que dégradant  
» les hommes , il apprendroit aux  
» citoyens à bannir l'égalité qui fait  
» leur bonheur. Mais dans un gou-  
» vernement où l'on ne connoît au-  
» cune égalité , non-seulement entre  
» les citoyens , mais entre les diffé-  
» rens ordres de l'état , la servitude  
» pourroit produire un bien & corriger  
» quelques inconvéniens des loix ...  
» La plupart des philosophes & des  
» politiques ont fait d'assez mauvais  
» raisonnemens sur la question de l'es-  
» clavage ou de la servitude. Ils ont  
» considéré la condition des esclaves ,  
» telle qu'elle étoit chez les anciens ,  
» & autrefois chez les seigneurs des  
» fiefs , & ils ont condamné l'escla-  
» vage ; certainement ils ont eu rai-  
» son. Mais est-il de l'essence d'un  
» esclave d'avoir un maître pour ty-  
» ran ? Ne pourroit-il pas y avoir entre  
» le maître & l'esclave des loix hu-  
» maines qui leur assignassent des de-  
» voirs respectifs ; pourquoi n'y au-

» roit-il pas un tribunal , dont l'es-  
 »clave pût implorer la protection  
 » contre la dureté de son maître » ?  
 Je ne rapporterai qu'une partie de la  
 réponse de l'auteur des *Principes* ,  
 elle suffira pour faire sentir le peu de  
 justesse des spéculations de l'apologiste  
 de la servitude. . . . . » Non , sans  
 » doute , il n'est pas de l'essence de  
 » l'esclave d'avoir pour maître un  
 » tyran ; mais il n'est que trop ordi-  
 » naire que les hommes abusent de  
 » leur pouvoir pour tirer de leur pro-  
 » priété un profit plus grand , quoi-  
 » qu'illégitime. Il existera , dites-vous ,  
 » des tribunaux , dont l'esclave aura  
 » le droit d'implorer la protection ;  
 » mais de qui seront composés ces  
 » tribunaux ? Des maîtres , sans doute ?  
 » Ils auront donc intérêt de tolérer  
 » les injustices des maîtres. Ne voyez-  
 » vous pas qu'en réduisant les hommes  
 » à l'esclavage , vous éteignez cette  
 » activité que l'intérêt personnel peut  
 » seul donner. Laissez agir la nature ,  
 » ne soumettez l'homme libre qu'à  
 » la seule nécessité que les loix , essen-



» tielles au maintien de la société, lui  
 » imposent, vous le verrez se dévouer  
 » volontairement à des travaux utiles,  
 » qui lui procureront son bien-être.  
 » La liberté publique arrêtera les  
 » efforts de l'homme puissant, & du  
 » choc réciproque des passions résul-  
 » tera la soumission volontaire de tous  
 » les membres de la société à des tri-  
 » bunaux, qui en maintiendront l'har-  
 » monie; pourvu qu'il existe au-dessus  
 » d'eux un modérateur qui ait la force  
 » nécessaire pour empêcher que les  
 » magistrats n'abusent de leur pouvoir,  
 » placé lui-même à une telle éléva-  
 » tion, qu'il ne soit susceptible d'autre  
 » ambition que d'une gloire méritée  
 » par les bienfaits ».

Je suis, &c. G\*\*\*



## LETTRE XI.

*Lettre à M. Fréron , au sujet du morceau de Lucain , traduit en vers , par M. de la Harpe.*

COMME l'Année Littéraire est le seul écrit périodique qui parvienne dans la petite ville que j'habite , j'ignorerois encore , Monsieur , si je n'avois appris par ce Journal , que M. de la Harpe , eut entrepris une traduction en vers de *Lucain*. Quelle a été ma surprise , quand j'ai reconnu dans le morceau que vous citez de cette sublime traduction , des hémistiches , des vers entiers qui m'appartiennent , & que je réclame ! Malheureusement ce plagiat , quelque évident qu'il soit , ne peut être prouvé , parce que l'ouvrage pillé ne jouit pas encore des honneurs de l'impression : mais j'espère que vous m'en croirez sur ma parole :

Un auteur tel que moi ,  
Quand il a dit un mot , en est cru sur sa foi.

L v

Vous saurez, Monsieur, que j'ai composé un poème épique intitulé, la *Bébétiade*. Mon héros, c'est *Bébé*, ce nain si fameux dans la littérature. Peut-être trouverez-vous extravagant que j'aie choisi un nain pour le héros de mon poème. Eh pourquoi non ? si ce nain s'est d'ailleurs signalé par des actions mémorables. *Gulliver*, qui chez les habitans de *Brobdingnag*, n'avoit qu'une coudée, n'a-t-il pas été célébré par une plume immortelle, & *Scaron* n'a-t-il pas fait de *Ragotin* le héros de son Roman comique ?

Mais revenons à l'accusation de plagiat que j'intente contre M. de la Harpe. Je me suis permis dans mon poème plusieurs imitations de *Lucaïn*. Il en est une sur-tout dont les rapports sont très-frappans, avec la traduction du poète journaliste. Voici comme il a pu en avoir connoissance. Je fis, il y a environ un an, un voyage à Paris ; j'y lus mon poème à quelques personnes ; elles avoient invité à cette lecture quelques rimeurs de leurs amis. Lorsque j'eus récité

les vers en question, une espèce de poète, que je n'avois pas apperçu, grimpa sur un fauteuil pour se faire remarquer, & me pria instamment de les répéter jusqu'à deux & trois fois. Je le fis avec plaisir & sans le moindre soupçon du tour qu'il méditoit. Il avoit ses raisons pour me demander une seconde lecture, car j'ai su depuis que ce poète par extrait, étoit M. de la Harpe lui-même, qui a si bien profité de cette séance (très-peu académique, je vous jure, car personne n'y dormoit). Pour vous faire sentir la vérité de ce que j'avance, il est nécessaire que j'entre dans un certain détail.

Après avoir décrit plusieurs aventures merveilleuses arrivées à mon héros, telles que les guerres qu'il déclara & qu'il soutint au *Mercur*, son voyage à Ferney pour y recevoir les avis d'un vieillard qui fouloit à ses pieds les passions humaines, les revers au théâtre; les prix fondés pour lui; après avoir parlé de son cabinet de médailles académiques, le plus riche en ce genre qu'il y

ait en Europe, des coups généreux qu'il porta au grand *Rousseau* ; de la rencontre fâcheuse qu'il fit d'un poète irrité d'une de ses petites espiègleries ; de la prudence rare & vraiment admirable qu'il montra dans cette occasion, &c. &c. &c. ; je le conduisois, à l'imitation de *Lucain*, sur les ruines de l'académie, que je supposois détruite physiquement comme elle l'est littérairement. Là, me livrant à ma fougue poétique, j'usois de la liberté accordée aux poètes ; je transposois tout à mon gré ; je mêlois les cendres de beaucoup d'auteurs vivans avec celles de beaucoup d'auteurs morts il y a plus de cent ans ; persuadé que la postérité met sur la même ligne les grands hommes qui ont éclairé la terre, sans s'occuper de la distance des temps auxquels ils ont vécu. En conséquence, je parlois aussi d'une infinité de belles choses arrivées de nos jours, comme si elles eussent été conçues & exécutées sous le règne des *Chapelains* & des *Brébeufs*. Tous ces anacronismes

m'arrangeoient, & je me les permettois sans aucun remord poétique. Vous allez voir s'ils ne forment pas un ensemble régulier : mais il est bon, avant de vous citer ce beau morceau de mon poëme, que je remette sous vos yeux celui de M. de la Harpe, afin que vous puissiez juger vous-même si mes plaintes ne sont pas fondées.

Cependant de *César* la haine encore trompée  
A perdu sur les mers la trace de *Pompée*.

Il vogue, mais en vain, vers ces bords qu'à  
jamais

L'amour rendit fameux par les maux qu'il a  
faits ;

Au détroit dont *Hellé* n'atteignit point la rive ;

Ou de l'amant d'*Héro* gémit l'ombre plaintive.

La renommée alors & l'orgueil de son nom

L'appellent aux débris de l'antique *Ilion*,

Aux sables de *Sigée*, Aux roseaux du *Sca-*  
mandre,

Au rocher qui d'*Ajax* a conservé la cendre,

A ces grands monumens, dont le nom respecté

Doit aux chants des neuf sœurs son immor-  
talité,

254 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Ses regards cherchent Troie , au moins , dans  
ses ruines ,

Ces remparts qu'ont jadis bâtis des mains di-  
vines ,

Sous la ronce & la mousse ils sont ensevelis.

D'informes rejettons , des troncs noirs & vieillis

Ont remplacé ces murs , qui du temps sont la  
proie ;

Le temps a dévoré jusqu'aux débris de Troie.

Le héros parcouroit ces bords religieux.

» Voici , lui disoit-on , l'autre mystérieux

» Où Cypris soupira pour le père d'Enée.

» On vit sur cette roche Hésione enchaînée.

» Ici le fils de Tros aux cieux fut transporté.

» Dans cette grotte assis pour juger la beauté ,

» Là Pâris à Vénus décernoit la couronne ;

» C'est ici qu'il trompa la trop crédule Enone.

L'antiquité respire en cette région.

Tout bocage a ses dieux , tout rocher a son  
nom.

Sur un lit sablonneux une eau faible serpente.

César , sans le sçavoir , avoit passé le Xanthe.

Plus loin sur le gazon il s'avançoit encor.

» Hélas ! ne marchez pas sur le tombeau  
» d'Hector ».

Il fouloit une pierre avec indifférence.

» C'est l'autel où Priam a péri sans défense ».

Vous avez remarqué , avec beaucoup de justice , que dans cette version *Lucain* étoit indignement travesti ; à coup sûr , vous ne me ferez pas le même reproche , parce que mon dessein n'a pas été de traduire *Lucain* , mais seulement d'employer , en grand maître , les beautés qu'il m'offroit , & qui pouvoient entrer dans mon sujet.

Ecoutez , . . . . .

*Mes chants vont seconder les accords de ma lyre.*

Cependant de *Bebé* la muse encor trompée  
Sur les pas de *Lucain* se perd dans l'épopée ;  
L'Hypocrène l'a vu du fond de ses marais  
Sortir en coassant les sots vers qu'il a faits ,  
Encor pésant de fange , il a gagné la rive  
Où de feu *Palissot* gémit l'ombre plaintive ;  
L'honneur philosophique & l'orgueil de son  
nom

Le poussent au parnasse , en dépit d'Apollon ,  
Il faisit , en grim pant , le journal satyrique ,  
D'où *LINGUET* foudroya l'hydre encyclopé-  
dique.

Il arrive à ce temple , autrefois si vanté ,  
Dédié vainement à L'IMMORTALITÉ.



256 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Là ses regards , errans sur les doctes collines ,  
Cherchent l'académie , au moins dans ses  
ruines ;

Le chardon croît aux lieux où tant de beaux  
esprits

Sous leurs fauteuils brisés gissent ensevelis.

Et l'Encyclopédie , où se fondoit leur joie ,

Comme eux , fournit aux vers une abondante  
proie.

*Cytharin* parcouroit ces bords *religieux*.

» C'est ici que des arts , tyrans mystérieux ,

» Le front énorqueilli de leurs vieilles cou-  
ronnes ,

» Quarante auteurs bâilloient sur leurs qua-  
rante trônes.

» Là , d'un sophiste adroit , le manège annuel

» Vendoit , à prix d'encens , un laurier so-  
lemnel ;

» Là , *Murville* & d'Oï\* \* qu'un même orgueil  
rassemble ,

» Ensemble couronnés , furent sifflés ensemble.

» Le mauvais goût respire en cette région ,

» Tout fauteuil eut son nain , & tout nain son  
chardon.

Plus loin , sur le gazon , les yeux distraits &  
sombres ,

*Cytharin* s'avançoit à travers les décombres :

» Quoi ! Vous foulez aux pieds les mânes de  
Cotin !

» Redoutez pour vous-même un semblable  
destin.

» Là, ce fameux *Boyer* fut berné sans défense.  
Il pouffoit des lambeaux avec indifférence.

» Ce velours a couvert le fauteuil de *Coras* !

» Sur *Perrault* votre frère, hélas ! ne marchez  
pas.

» Ces lieux sont pleins d'auteurs que vous  
nommez vos maîtres,

» Respectez les tombeaux où dorment vos an-  
cêtres, &c.

Il m'auroit été facile de pousser plus loin cette imitation de *Lucain* ; mais les vers que je viens de rapporter doivent suffire pour vous convaincre que la mémoire de M. de la Harpe l'a servi très-fidèlement, à moins que ce ne soit, *par instinct*, qu'il se soit rencontré avec moi. *Socrate* avoit un démon familier ; M. de la Harpe a un *instinct* qui le sert aussi bien, s'il faut l'en croire, & auquel il a les plus grandes obligations. Mais je puis assurer que ce n'est pas un

*instinct* poétique. Je vais joindre, si vous me le permettez, un petit commentaire à mes vers; je craindrois, sans cette précaution, qu'ils ne fussent pas mieux entendus de vos lecteurs que *Lucain* ne l'a été de M. de la Harpe. Vous devez voir d'abord que, dans les six premiers vers, il n'y a que les noms de changés, & que les rimes sont presque toutes les mêmes.

Il a gagné la rive,  
Où de feu *Palissot* gémit l'ombre plaintive.

Comme, depuis plusieurs années, je n'entends plus parler de M. *Palissot*, je présume qu'il a été étouffé sous la pesante édition de ses œuvres. Cependant on m'a certifié qu'il existoit encore, & qu'il s'étoit avisé de vouloir parler *François* sur la fin de sa vie; c'est s'y prendre un peu tard. Quoi qu'il en soit, je laisserai mon vers tel qu'il est, parce que M. *Palissot* est réellement mort à la littérature.

L'honneur philosophique & l'orgueil de son  
nom.

*L'orgueil de son nom* ; est on ne peut pas plus juste ; il suffit de connoître mon héros pour sentir la vérité de cet hémistiche.

*D'où Langues foudroya*, &c. Je veux parler du journal que cet éloquent crivain a été forcé d'abandonner , & dont M. de la Harpe a gaîment hérié. Pardon , Monsieur , de tous ces commentaires ; mais j'ai , comme mon héros , la manie des commentaires. Je suis d'ailleurs petit neveu de l'illustre *Mathanaphus* de prolix mémoire. Il faut bien , à sa considération , me passer quelque chose. Mon *instinct* me porte naturellement aux gloses.

Le chardon croît aux lieux , &c.

J'ai pensé que , par la même raison , que le myrthe naît à Paphos , le *chardon* devoit croître sur les ruines de l'académie.

*Cytharin* parcouroit ces bords religieux.

Vers très-heureux. On me reprochera peut-être d'appeller mon héros tantôt

d'une façon , tantôt d'une autre. Je répondrai à mes détracteurs par l'exemple de *Virgile* , qui tantôt appelle le sien *Æneas* , *Tros Anchisïades* &c. selon que l'exige la mesure de son vers. J'ai cru ne pouvoir suivre de plus sûr modèle. Mais *bords religieux* est au-dessus de tout éloge. *Bords* , tout le monde fait que le *Louvre* est sur les bords de la *Seine*. *Religieux* , quelle épithète ! qu'elle convient bien à ces lieux ! En effet , il suffit d'y aborder pour y respirer une odeur suave de religion & de sainteté ! Une foule d'ouvrages- *religieux* y sont éclos. Cette épithète seule est un trait de génie.

Plus loin , sur le gazon , les yeux distraits & sombres ,

*Sur le gazon* , est d'autant plus juste , que l'enceinte du *Louvre* offre maintenant , au goût des amateurs , de l'herbe à foison & des prés verdoyans où vient s'ébattre la jeunesse philosophique.

Respectez les tombeaux où dorment vos ancêtres.

*Ancêtres* , rien n'est plus vrai ; & je suis dans le cas de prouver à qui le voudra , que *Bébé* descend en ligne droite de *Cotin*. J'ai chez moi l'arbrisseau généalogique de cette famille lilliputienne. Maintenant sentez-vous, Monsieur, tout le mérite de ce morceau ? Comme je crains que vous ne le critiquiez , je me suis dépêché de le louer ; c'est assez l'usage de mes confrères les poètes. Mais que pensez-vous de ce plagiat ? N'est-il pas démontré ? Ce vers,

Il pouffoit des lambeaux avec indifférence.

que dans ma province on trouve admirable , plein de mouvement , qui présente une image si vraie , si naturelle , n'est-il pas pris tout entier , à l'exception qu'il *pouffoit* vaut beaucoup mieux qu'il *fouloit*. Il *pouffoit* , il semble voir le pied se lever , & *pouffer* ces lambeaux avec *indifférence* , je donne du sentiment à ce pied , & voilà ce que c'est que la poésie ! M. de la Harpe a énérvé cette belle expression ; je lui permets de s'en servir lorsqu'il réimprimera son morceau de

*Lucain.* Mais aussi, de mon côté, je suis déterminé, afin de prévenir le désagrément de me voir une seconde fois écorcher tout vif comme *Marsyas*, par un homme, encore plus *Marsyas* que moi, à faire imprimer au plutôt mon poëme de la *Bébétiade*; je ferai exprès cet hyver le voyage de Paris, &, d'ici à ce temps, je me garderai bien de le lire à qui que ce soit, ou si cela m'arrive, j'aurai soin de choisir des auditeurs qui n'auront ni la mémoire ni l'instinct cruel de M. de la Harpe. Je vous prie, Monsieur, de rendre ma lettre publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MATHANASIUS le faux prophète.



## L E T T R E   X I I .

*Suite de l'exposition des Peintures ;  
Sculptures & Gravures au salon du  
Louvre.*

J E n'entreprendrai point , Monsieur ; de discuter ici ce qu'on a répété mille fois au sujet de la décadence des beaux arts en France ; dans tout ce qu'on a écrit à ce sujet , on ne cesse de rencontrer des détracteurs ou des enthousiastes ; tenons-nous en garde contre ces deux excès : fermer les yeux sur les talens de nos contemporains pour exalter ceux que nous ne possédons plus , est une misantropie aussi injurieuse qu'affligeante ; vouloir établir une balance égale entre le mérite de tous nos artistes , & celui des hommes célèbres qui ont illustré le siècle de *Louis XIV* , seroit une entreprise aussi ridicule que chimérique. Si l'éloquence , la poésie , tous les arts enfin qui tiennent au génie , & qui



ont pour but l'imitation de la nature n'ont pas conservé le même degré d'élévation où ils furent portés dans le siècle dernier, tous n'ont pas déchu dans la même proportion. La sculpture, par exemple, semble avoir conservé cette supériorité qui l'approche, & l'égale même quelquefois aux chef-d'œuvres de l'antiquité. Avant de justifier ce que j'avance, pour l'examen des principaux ouvrages de sculpture, permettez-moi quelques réflexions relatives aux quatre statues qui ont été exposées dans la cour qui précède le salon.

J'ai vu plusieurs personnes, & même des artistes distingués par leurs talens, témoigner leurs regrets de ce que, dans ces quatre figures, on n'avoit pas employé le costume antique; mais n'eut-il pas été plaisant de voir *Fénélon*, la tête couverte du bout de son manteau, & par-dessus une couronne de chêne ou de peuplier comme un prêtre de *Jupiter* ou d'*Hercule*? Sous une draperie pittoresquement jettée, *Descartes* auroit donc paru presque

presque nud, *l'Hôpital* auroit eu la toge, *Sully* des brodequins, &c. Mais l'étranger qui seroit venu admirer ces statues auroit-il pu s'empêcher de rire en voyant un vieux prêtre du paganisme & un vieux philosophe Grec, sans barbe, qu'on auroit voulu lui faire prendre pour des François du seizième & dix-septième siècle ? Quelques motifs qu'on puisse alléguer pour justifier de pareils anacronismes, je doute qu'il soit facile de les excuser, & cela me rappelle ceux qui se trouvent dans les statues de deux auteurs vivans qui font le plus d'honneur à la littérature Française, MM. de *Voltaire* & de *Buffon* ; vous connoissez sans doute, Monsieur, le squelette très-bien fait & très-ressemblant du premier ; & si vous avez été voir la statue pédestre du second, placée sur le vestibule du cabinet d'Histoire Naturelle au jardin des plantes, vous conviendrez sûrement qu'il est absurde de vouloir laisser croire à la postérité que le *Plin* François étoit habillé, non pas comme l'ancien ;

mais comme l'on peint saint Jérôme dans le désert ; c'est-à-dire , absolument nud , & seulement enveloppé , d'une draperie pour dérober à la vue les parties que la pudeur ordonne de cacher. Il me semble au contraire que , dans une statue faite pour passer à la postérité , dès qu'on observe la ressemblance , il faut y joindre le costume , & des accessoires qui puissent indiquer l'état , le rang , la qualité du personnage qu'on représente , ainsi que la patrie & le siècle où il a vécu ; d'après cela rien n'étoit plus naturel que de représenter M. M. de Voltaire & de Buffon tels que des gens de lettres sont ordinairement vêtus dans leurs cabinets \*. Si le costume

\* Je ne parle point ici des figures allégoriques , elles sont d'un genre à part ; ce sont des espèces de types qui servent à désigner les vertus , les exploits ou les qualités morales , qu'on ne pourroit exprimer sans le secours de plusieurs figures qui leur servent d'emblèmes ; alors l'artiste jouit du même privilège que le poète , il peut choisir dans tous les êtres connus les symboles dont il a besoin ; mais l'imagination doit les distribuer avec intelligence.

actuel ne produit pas des formes aussi heureuses que celui des anciens, un artiste intelligent saura toujours en tirer parti ; avec du goût & du génie on surmonte tous les obstacles. C'est à l'imitation servile qu'on doit attribuer les anacronismes dont nous parlons ; depuis la naissance des arts en Italie l'on copie scrupuleusement les anciens ; rien de plus sage quand à l'imitation des beautés de la nature ; mais les Grecs & les Romains ne copioient point le costume égyptien dans les statues qu'ils érigeoient aux héros & aux grands hommes de leur nation. Ils ne faisoient pas des espèces d'hiéroglyphes pour avoir le plaisir de les expliquer par des inscriptions. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière ; on peut se rappeler à ce sujet une lettre écrite à mon père , par un homme de lettres connu , & qui

l'allégorie doit être claire & expressive ; sans cela , ce n'est plus qu'une énigme obscure & fatigante dont on néglige de trouver l'explication.

a été imprimée dans le premier volume de l'Année Littéraire 1773, page 50. Je reviens aux quatre statues nationales.

Celle de M. de Fénélon est de M. le Comte, elle renferme des beautés ; mais on auroit désiré dans l'attitude une simplicité noble qui caractérisât mieux le tendre & sublime auteur du *Télémaque* ; la tête est d'un beau caractère & très-bien étudiée, ainsi que les mains. A côté de cette statue étoit placée celle de Sully, exécutée par M. Mouchy. L'attitude en est simple & naturelle, mais froide & peu satisfaisante. Sully avoit une plus noble assurance lorsqu'il faisoit connoître à son auguste ami, que les véritables intérêts des rois sont inséparables de ceux du peuple. On ne peut cependant refuser à M. Mouchy le mérite de l'exécution ; les draperies sont d'un heureux choix, & les contours annoncent le nud avec beaucoup de vérité.

A l'autre extrémité de la cour étoient placées les statues de Descartes & du

chancelier de l'Hôpital, celui-ci est de M. *Gois*. L'artiste a choisi le moment où le chancelier se présente avec une fermeté stoïque au-devant de ses assassins ; l'attitude & le caractère du visage expriment parfaitement le courage & la noble assurance de cet immortel magistrat ; la tête est superbe , & le ciseau de l'artiste y a répandu l'ame & la vie ; la main droite est bien étudiée , mais il y auroit quelque chose à désirer dans le bras qui soutient la robe par derrière. Quoique sous une draperie épaisse , le nud pourroit être mieux senti. A cela près , cette figure réunit tous les suffrages. Celle de *Descartes* est de M. *Pajou*. Excepté les artistes & les amateurs instruits , peu de gens ont su apprécier le mérite de cette figure ; mais vous aurez sans doute applaudi à l'attitude de celle-ci , qui est noble , sage & imposante ; l'imagination semble même démêler dans le tour heureux de cette figure , la vivacité du génie , & la féconde hardiesse du philosophe , qui le premier fonda les

profondeurs de la nature. Des connoisseurs superficiels ont trouvé peu d'élégance dans cette figure ; mais l'artiste n'a pas voulu représenter un héros ni un être idéal ayant toutes les proportions qu'on rencontre dans les statues antiques ; on doit au contraire lui savoir gré des rapports qu'il a su mettre entre les formes du visage & le reste de la figure , où l'on trouve des vérités naïves qu'exige la convenance , & qui sont le fruit de la réflexion. M. *Pajou* paroît d'ailleurs n'avoir pas mis la dernière main à cette figure ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne lui fasse beaucoup d'honneur , soit pour la composition , soit pour l'exécution.

Dans les bustes que le même artiste a exposé au salon , vous aurez remarqué , Monsieur , de la vérité , du goût & de l'expression. Je ne vous ferai point le détail de tous ceux qui ont été exposés cette année au Louvre , soit en marbre , en plâtre & en terre cuite ; mais vous aurez sans doute distingué ceux de M. *Caffieri* , ils méritent les

mêmes éloges que les précédens, & ne peuvent qu'ajouter encore à la réputation de leur auteur. *M. Houdon* a réuni dans les siens le mérite de la ressemblance à celui d'une exécution moëlleuse & facile ; une figure en marbre par le même artiste , dont le sujet est *Morphée*, donne une haute idée de ses talens ; on y remarque un beau caractère, des formes élégantes, & un heureux choix de la nature. Le *Vulcain* de *M. Bridan*, figure en plâtre de six pieds de proportion, qui doit être exécutée en marbre pour le roi, offre une grande correction de dessin, de la sagesse, de la vérité, mais la tête pourroit avoir plus d'expression.

Avant de quitter le salon je n'omettrai point, Monsieur, de vous parler de *M. Falcon*, dont vous ne connoissez peut-être pas les talens. Une jeune bacchante, exécutée en marbre, aura sans doute attiré vos regards. Attitude heureuse, expression analogue, souplesse de la chair, jointe à une exécution moëlleuse, voilà ce que vous aurez remarqué avec plaisir



dans cette figure ; un buste en marbre du même artiste a obtenu tous les suffrages. La noblesse , la grace , la volupté se trouvent réunies dans cette tête charmante ; un sentiment pur & délicat semble animer le marbre & se communiquer aux spectateurs. C'est dommage que la main qui pose sur le sein n'ait pas un peu plus de faillie , il n'y auroit rien à désirer dans ce buste , qui d'ailleurs paroît digne des artistes de l'ancienne Grèce. M. *Berruer* , auteur du bas-relief qui décore la façade de l'école de Chirurgie , a exposé plusieurs modèles en plâtre ; & M. *Boizot* , plusieurs bustes en marbre qui ont le mérite de la ressemblance ; mais il me tarde de vous parler du mausolée de feu M. le Dauphin qui met le sceau à la réputation de M. *Coustou* que la mort vient d'enlever aux arts.

Je ne vous ferai point , Monsieur , la description de ce superbe monument que vous aurez admiré avec tout Paris. L'invention en est noble & poétique , la distribution élégante & majestueuse ; l'heureux choix des atti-

tudes, la finesse & la correction du dessin, la sagesse, la sublimité des caractères, tout annonce que le goût & le génie ont présidé à l'exécution de ce chef-d'œuvre; la figure de l'amour conjugal a sur-tout une expression si touchante, si énergique qu'elle fait éprouver à l'ame un sentiment de tristesse & d'attendrissement dont on aime à se pénétrer en l'admirant. Quelques critiques auroient désiré que ce monument caractérisât plus particulièrement, & sans le secours des inscriptions, les augustes époux auxquels il est consacré; leurs portraits en médaillons placés sur les faces latérales auroient peut-être pû entrer dans la distribution des accessoires, & répandre plus de clarté sur les symboles allégoriques, qui sont d'ailleurs employés avec beaucoup de discernement; mais cette omission, si c'en est une, ne sauroit diminuer le juste tribut d'éloges que l'on s'empresse de rendre à la mémoire du célèbre artiste dont la perte excite de si justes regrets.

Par les différens morceaux de sculpture, dont je viens de vous entretenir, vous aurez pu juger, Monsieur, du motif qui me fait croire que cet art a mieux conservé sa supériorité que celui de la peinture. Je n'examinerai point si ce dernier exige plus de génie ou une plus grande universalité de connoissances, cette dissertation excéderoit les bornes que je me suis prescrites ; je me contenterai, pour appuyer mon sentiment, de rappeler à votre imagination les beautés que vous aurez sans doute remarquées dans la *Diane* de M. *Allegrain*.

L'attitude, ou plutôt le mouvement de cette figure, car elle semble se mouvoir, exprime avec autant d'élégance que de noblesse la surprise de la déesse à la vue d'*Aïléon*. L'artiste, à l'exemple des anciens, paroît avoir fait choix des plus belles parties de ses modèles pour les réunir dans cette figure, qui semble être animée par les graces. Sous le ciseau de M. *Allegrain* le marbre a perdu

sa dureté, & n'offre de toutes parts que les formes voluptueuses de la jeunesse, & la correction des contours, jointe à cette naïve flexibilité des chairs que les Grecs ont peut-être négligés. S'il étoit permis de désirer quelque chose à cette belle statue, ce seroit dans la tête dont le caractère est très-agréable & plein de finesse & de vérité, mais qui ne rappelle pas l'idée de cette déesse sévère, qui punit l'imprudent chasseur d'une faute que le hasard seul avoit fait commettre ; mais trop de beautés étincellent dans ce moroeau, pour que cette remarque légère puisse diminuer les éloges que mérite l'habile artiste qui en est l'auteur ; j'ose assurer au contraire que sa réputation sera aussi durable que son ouvrage.

Il est fâcheux que les productions de la peinture ne puissent, comme celle de la sculpture braver une longue suite de siècles sans éprouver d'altération. Si le premier de ces arts avoit cet avantage, on n'auroit pas eu recours à toutes ces dissertations

savantes, pour être en état d'apprécier les ouvrages des peintres Grecs, & d'après lesquels encore on ne peut s'en former que des idées conjecturales. A quelque degré de perfection possible qu'on puisse porter la mosaïque, on n'imitera jamais qu'imparfaitement ces chef-d'œuvres de l'art, jamais on n'exécutera sans sécheresse le moëlleux & la correction des contours, la touche expressive du sentiment, & cette vapeur aérienne qui fait la magie de la peinture. D'ailleurs ce procédé ne peut avoir lieu que pour les grands ouvrages, les dômes ou autres sujets exposés très-loin de la vue. Il est un art plus moderne, qui, au local près, peut conserver toutes les beautés d'un tableau, le perpétuer, le reproduire, le multiplier chez toutes les nations, c'est la gravure en taille-douce; mais si cet art est d'une aussi grande utilité à la peinture, il peut lui être aussi très-préjudiciable, lorsque celui qui l'exerce est privé du goût, du génie, de la science du dessin, & des autres con-

noïssances relatives ; alors la gravure fait autant de tort à la peinture qu'une traduction ignorante , plate ou infidelle peut en faire à l'auteur d'un ouvrage qu'on s'efforce de faire passer dans une autre langue , c'est à regret que je l'observe ; cet art est un de ceux qui sont déchus du degré de perfection où ils furent portés dans le siècle dernier ; mais cette remarque n'est que générale , & plusieurs des artistes qui ont exposé des gravures au salon prouvent qu'ils sont dignes des grands maîtres dont ils suivent les traces. Je ne vous entretiendrai point, Monsieur, de leurs productions , parce que je vous en rends compte à mesure qu'elles paroissent.

Si le genre de l'histoire est négligé dans la gravure , comme dans la peinture , je le répète , ce n'est point aux artistes qu'il faut en faire des reproches. Les mêmes causes ont fait abandonner ce genre, les mêmes moyens peuvent le faire renaître , & sous les auspices du *Mécène* éclairé qui préside aux beaux-arts, ils peuvent tous

178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

reprendre leur brillant éclat , & faire  
de nouveau la gloire de la nation ,  
& l'admiration de l'Europe entière.

Je suis , &c.

---

*Lettre aux auteurs de l'Année Littéraire.*

MESSIEURS ,

ON doit vous adresser , de préférence , tout ce qui est relatif à l'illustre chancelier , que nos orateurs & nos flatuaires viennent de célébrer. Aucun Journal n'a recueilli plus exactement que le vôtre , les fleurs répandues sur son tombeau , & n'a examiné avec plus de soin , si elles étoient également dignes de lui être offertes. Au milieu de tous ces éloges & des discussions auxquelles ils ont donné lieu , on ne s'est point aperçu que le fils du médecin du connétable de Bourbon , n'étoit pas honoré sous son vrai nom. On écrit aujourd'hui , le nom du chancelier , comme celui de l'ancienne & noble famille de l'Hôpital , & ce n'est

pas ainsi que ce grand homme signoit. Nous avons sous les yeux une \* lettre bien certainement autographe, où la signature est telle : *M. Delospital* : elle est adressée au sieur de Gonnor, conseiller du roi en son privé conseil, & datée de Chatres le 15 janvier 1561. Dans les manuscrits du temps, on le trouve écrit de même ; & cette seule autorité suffiroit, s'il n'étoit pas possible de s'en procurer d'autres. Imprimons & gravons donc son nom comme il l'écrivoit, c'est une restitution à faire, à un homme qui n'a jamais eu la petite gloire, de bien des illustres de notre temps, c'est-à-dire, de chercher à s'identifier, en quelque sorte, avec une famille plus distinguée que la sienne. En écrivant son nom comme il le faisoit, on n'aura plus besoin de dire qu'il n'étoit point de la maison des *l'Hôpital* : il n'y aura qu'une ressemblance de prononciation, puisque dans le sien on ne trouve ni *h*, ni apostrophe, & l'on fait qu'en pareil cas, l'une de ces

\* Chez le Roi, Manuscrit de Bethune ;  
n° 8727, p. 19.



choses fait disparoître toute parité. Laissons - lui un nom qui est le sien, afin qu'il ne paroisse pas en avoir emprunté un autre : le chancelier de l'Hôpital a su s'illustrer, sans recourir à d'aussi ridicules ressources. Dans sa plus haute fortune, il n'a sûrement jamais rougi de sa médiocrité première, & de l'aveu qu'il en avoit fait, en disant avec une franchise qui va de pair avec les plus anciens titres de noblesse :

Me parvum atque humilem , vix fama & nomine

Notum .....

Et dans un autre endroit :

Ego cui bos nullus arat præpinguia terræ  
Jugera , cui nullæ pecudes in montibus errant,  
Denique nil est rure meum quod dicere possim.

Cet homme , vraiment grand , a mis toute sa gloire à pouvoir dire jusqu'au lit de la mort , ce qu'il avoit écrit bien des années avant.

Non oppugnavi patriam , patriæ ve parentem,  
Quem natura locum dederat mihi semper  
amavi ,

**A N N É E 1777. 281**

**Et natale solum colui haud invitus , in illo  
Constitui que domum, fortunas & simul omnes:**

**J'ai l'honneur d'être , &c.**

**Messieurs ,**

**Votre très-humble , &c.**

**AUFFRAY ,**

*des académies de Metz  
& de Marseille.*

---

## **L E T T R E X I I I .**

**V**OICI encore , Monsieur , une lettre d'un de mes souscripteurs qui vient à l'appui de ce que j'ai déjà dit de l'inexactitude volontaire , & des oublis très-adroits de certains libraires chez qui on souscrit pour l'*Année Littéraire* , & qu'il est inutile de nommer parce qu'il est facile de les reconnoître.

*Lettre de M. l'abbé Quinson , Prévôt  
d'Arles à M. Fréron.*

*A Arles , ce 12 Novembre 1777.*

La manière plaisante dont vous racontez , Monsieur , un des vieux

touts usés que Messieurs du parti ra-  
jeunissent de temps en temps pour  
retarder les progrès de votre excel-  
lent journal, me rappelle deux petites  
malices du même genre que j'ai essuyées  
de leur part, & dont je n'ai pu en-  
core avoir raison. Toutes les deux  
tiennent à une combinaison de petits  
moyens qui vous surprendra, quel-  
qu'au fait que vous soyez depuis si  
long-temps de leurs odieuses ma-  
noeuvres.

Figurez-vous, Monsieur, qu'ils  
connoissent mieux vos souscriptions  
que vous-même. Ils ont une liste très-  
circonscrite du nombre de vos sous-  
cripteurs, de leurs qualités, & du  
temps où ils ont commencé & con-  
tinuent de souscrire. Ne pouvant ab-  
solutement empêcher que votre journal  
ne se répande à mesure que vous le  
composez, ils s'étudient à empêcher  
qu'il ne se conserve. Quand ils voyent  
dans leur liste quelque souscripteur  
fidèle, qui, par un attachement suivi  
& inébranlable pour les bons prin-  
cipes, le reçoit depuis long-temps,  
ils entreprennent de le dégouter en

interrompant la collection & détournant pendant quelque temps l'envoi consécutif de plusieurs Numéros.

C'est là le premier tour qu'ils m'ont joué. J'étois possesseur en 1773 des 180 volumes, ou à peu près, qui composoient alors l'intéressante collection de l'Année Littéraire. Dès le N<sup>o</sup> 19, l'envoi est suspendu, j'attends les suivans, je me plains; ni envoi, ni réponse. Des affaires me rappellent à Paris au commencement de 1774, je vois La\*\*\* qui avoit reçu ma souscription; il me soutient qu'il a tout envoyé très-exactement. Je lui présente un certificat du directeur de la poste; ne sachant plus que répondre, il dit qu'il avoit adressé mes Numéros à Arras. La méprise est d'autant plus ingénieuse qu'il n'y a à Arras ni métropole ni prévôt. Ce n'est qu'une cathédrale dont le chef a le titre de doyen. D'ailleurs est-il imaginable que mon adresse ayant été très-exacte pour les dix-neuf premiers numéros que j'ai reçus, elle ait été changée par hasard pour les vingt-un autres? Peut-on supposer que M. le doyen

d'Arras eût reçu tout-à-coup , sans rien dire , une moitié de souscription qu'il n'auroit pas payée ?

Une autre finesse plus difficile à dévoiler parce qu'elle paroît plus simple , consiste dans l'arrangement des feuilles qui composent chaque numéro. Ceci n'est qu'une manipulation du libraire. Au milieu de l'article le plus intéressant , de la critique la plus fine & la plus piquante d'une production de ces Messieurs, le lecteur satisfait de la page qu'il vient de lire , lève avidement les yeux pour voir un second extrait sur le même sujet au N<sup>o</sup> suivant ; ce n'est plus cela , il a plu au libraire de se tromper encore. Il a doublé deux fois de suite la même feuille , & vous ne relisez que ce que vous venez de lire. Vous sentez, Monsieur , combien ces ruses éternelles , quelques spirituelles qu'elles soient , désolent un souscripteur de bonne foi , assez heureux de pouvoir payer pour s'instruire , & qui ne reçoit à ses plaintes d'autres réponses : c'est la faute du garçon.

Comme je n'entends pas raillerie

sur l'article de mes plaisirs, j'écrivis dans le temps à M. le lieutenant de police, ce magistrat condamna le sieur La \* \* \* à me satisfaire; il le promit. M. *Albert* quitta sa place & le libraire sa parole; j'en suis aujourd'hui pour le déplaisir très-sensible d'avoir un déficit d'une demi-année sur une collection de 200 volumes, que je regarde sans difficulté comme la meilleure de ce genre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'abbé DE QUINSON,  
*prevôt d'Arles.*

*Indications des Nouveautés dans les  
Sciences, la Littérature & les Arts.*

*Introduction aux observations sur la  
Physique, sur l'Histoire naturelle & sur  
les Arts, avec des planches en taille-  
douce, dédiées à Monseigneur le Comte  
d'Artois par M. l'abbé Rozier, Cheva-  
lier de l'église de Lyon, & membre de  
plusieurs académies de l'Europe; 2 vol.  
in-4°. A Paris, chez l'auteur, place  
Sainte-Geneviève, & chez Lejay, Barrois  
& Ruault, Libraires. Prix 24 liv. &*

30 liv. pour la province, franc de port par la poste.

Ce recueil, ou ce journal, commença à paroître au mois de juillet 1771, sous le format *in-12*, & fut ainsi continué jusqu'à la fin de 1772... En janvier 1773, & à la demande de tous les souscripteurs, il fut imprimé sous le format *in-4°*, parce qu'il multiplie moins le nombre des volumes, & les gravures étant plus grandes, détaillent mieux les objets. D'ailleurs ce format convient mieux à un livre de bibliothèque qui fait suite aux collections académiques.

Depuis long-temps l'édition des *in-12* est épuisée, & le public étoit privé d'une foule de mémoires qu'on ne trouve point ailleurs. Les demandes répétées ont engagé M. l'abbé Rozier à réimprimer les 18 volumes *in-12* en 2 volumes *in-4°*. & à les faire paroître sous le nom d'*Introduction*, &c. afin de ne point déranger l'ordre des 10 autres volumes *in-4°* suivans. Ces deux autres volumes seront distribués, à dater du premier janvier 1778.

L'éloge de ce Journal seroit superflu. Le public a justement applaudi à l'érudition, à la méthode, au style de M. l'abbé Rozier ; mais ce qui prouve mieux encore un succès mérité, c'est qu'on traduit cet ouvrage mois par mois, en italien & en allemand, & qu'on le contrefait en françois dans un autre pays.

On souscrit chez l'auteur & chez les principaux libraires du royaume, pour l'année 1778. Pour plus grande facilité on peut remettre au bureau des postes aux lettres de chaque ville le montant de la souscription, même sans l'affranchir, mais *affranchir seulement* la lettre qui donne avis du jour, de la somme, & indique le bureau où la somme aura été remise.

*Commerce de la Grande-Bretagne & Tableau des importations & exportations permises depuis l'année 1697, jusqu'à la fin de l'année 1773 ; par le chevalier Whitworth, membre du parlement, ouvrage traduit de l'anglois, à Paris, de l'imprimerie Royale.*

Cet ouvrage, Monsieur, est fait pour donner une idée juste des avantages que l'Angleterre a retirée de son com-



merce, des mouvemens & des changemens survenus successivement dans les importations & les exportations, depuis les époques marquées ci-dessus. Au détail de ces derniers articles on a joint une courte description de la situation, du climat, & de l'étendue de chacun des différens pays avec lesquels commercent les Anglois. Cette description, au premier coup-d'œil, peut paroître appartenir plus proprement à la géographie qu'au commerce; mais le commerce est si étroitement lié avec la géographie, que l'on a cru qu'il ne seroit pas inutile de rappeler ces circonstances de lieux, même à ceux qui les connoissent déjà. Nous conseillons la lecture de ce livre à ceux qui sont chargés de faire des réglemens pour le commerce, aussi bien qu'à ceux qui cherchent à profiter eux-mêmes de cet avantage. L'ordre & la méthode des différentes distributions ne leur laisseront presque aucun travail.

Nous avertissons que ce livre se vend, hôtel de Thou, rue des Poitevins: le prix est de 12 livres, blanc ou broché.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE XIV.

*Œuvres complètes de M. de Saint-Foix, Historiographe des Ordres du Roi. A Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

**L**ES ouvrages de M. de Saint-Foix sont déjà connus; son théâtre, ses lettres turques, ses essais historiques sur Paris, enrichissent depuis longtemps notre littérature. Quant aux pièces nouvelles insérées dans cette édition, elles paroissent plus propres à multiplier les volumes qu'à augmenter la réputation de l'auteur. Mon dessein n'est donc pas d'entrer dans

ANN. 1777. Tome VII. N

un grand détail sur des productions déjà examinées par la critique & jugées par le public. Je me borne à un coup-d'œil général sur le genre & la manière de cet écrivain, & à quelques réflexions échappées jusqu'ici à tous les journalistes. Un ouvrage dans sa nouveauté en impose souvent même aux connoisseurs. Le temps seul peut marquer le degré d'estime qu'on doit lui accorder. Ce n'est guères du vivant d'un auteur qu'on peut lui assigner sa véritable place : ses talens trop vantés par ses partisans, trop déprimés par ses ennemis, sont rarement appréciés à leur juste valeur. Mais, après sa mort, toute cabale cesse, tout intérêt personnel s'évanouit, l'homme a disparu, on ne considère plus que l'ouvrage, & c'est alors qu'on en porte un jugement sûr & équitable. Cette nouvelle édition est si volumineuse, que la seule nomenclature des pièces qui y sont contenues feroit presque la matière d'une lettre. Je me contenterai donc, dans celle ci, de vous rendre compte du théâtre de *M. de Saint-Foix*, qui,

sans contredit , est la partie la plus brillante de ses œuvres.

Cet auteur dramatique ne doit pas être confondu dans la foule de ces écrivains sans caractère & sans physionomie , qui n'ont rien de neuf , dont l'imagination ingrate & stérile ne sçait rien inventer , & qui sans cesse reproduisent sur la scène des situations usées , & des sujets communs & rebattus. Dans un genre déjà presque épuisé par les hommes de génie qui s'y étoient exercés , M. de Saint-Foix a su se distinguer par une manière qui est à lui. Pour vous donner , Monsieur , une idée plus juste du ton & du caractère particulier qu'on remarque dans ses pièces , permettez-moi de jeter d'abord un coup-d'œil rapide sur les différentes révolutions que le théâtre comique a éprouvées en France. Je ne remonterai point jusqu'à ces farces monstrueuses qui trop long-temps ont défiguré notre scène ; mais lorsque la comédie commença parmi nous à prendre une forme plus décente & plus régulière , nos auteurs ne présentèrent d'abord aux

françois que la peinture des mœurs espagnoles, comme *Plaute & Térence*, n'avoient fait jouer sur le théâtre de Rome que des comédies grecques : on ne connut long-temps que les pièces d'intrigue. Le *Parasite* de *Tristan* est peut être le premier ouvrage où l'on apperçoit le germe d'une comédie de caractère. L'honneur d'établir ce genre, le plus parfait de tous, étoit réservé au grand *Corneille*, qui dans le *Menteur*, a montré le véritable but de la bonne comédie. Cette pièce, avec la *Mère coquette* de *Quinault*, les deux meilleurs ouvrages faits avant *Molière*, sembloient annoncer & préparer la grande révolution que ce génie immortel alloit opérer sur le théâtre comique. Il bannit de la scène les intrigues espagnoles, pour y établir la peinture des mœurs & des ridicules de la nation ; il marqua le point de perfection que devoit envisager tout auteur comique, & fit voir par son exemple, qu'une excellente comédie devoit réunir une intrigue intéressante avec le développement d'un caractère ; mais lui,

même ne réunit pleinement ce double avantage que dans le *Tartuffe*. De son temps, *Boursaut* essaya d'établir le genre larmoyant ; mais, malgré le succès d'*Esopé à la cour*, le public ne fut pas moins persuadé que les larmes n'étoient point faites pour *Thalie*. Les imitateurs de *Molière*, moins habiles dans l'art de fonder toute une pièce sur le développement d'un caractère principal, s'attachèrent particulièrement à imaginer des intrigues piquantes égayées par d'agréables plaisanteries & des critiques ingénieuses de nos mœurs, pour suppléer au comique tiré du fond du sujet, ils mirent en œuvre les valets, les payfans, les ivrognes, les gâçons ; ressources presque inconnues à *Molière*. *Dancourt* & la foule des auteurs comédiens se saisirent des anecdotes & des vaudevilles du jour ; ils produisirent sur la scène les procureurs, les avocats, les financiers, les femmes galantes & les chevaliers d'industrie auxquels *Molière* n'avoit pas touché. Jusques-là une gaîté vive & naturelle avoit animé la scène comique, *Marivaux* tenta un

nouveau genre, & introduisit sur théâtre la métaphysique du cœur. *Boiffi*, moins raffiné, moins profond, mais plus brillant, fit applaudir comme de véritables comédies, de dialogues étincelans d'esprit & de traits saillans; alors les progrès de luxe, qui tendent toujours à éloigner l'esprit de la nature, effacèrent jusqu'aux moindres traces du bon comique : sous prétexte d'ennoblir la scène on en bannit les bourgeois, & l'on n'osa plus y montrer que des gens de qualité; une triste & ennuyeuse dignité, un jargon précieux, firent disparaître l'enjouement & les graces naïves de *Thalie*. Cependant la gaieté régnoit encore au théâtre des Italiens, qui depuis long-temps étoient en possession de donner des pièces Françaises; les auteurs qui travailloient pour ce spectacle, affranchis des règles austères de la vraisemblance, profitèrent de cette liberté pour produire des situations nobles & piquantes; dans cette décadence de la scène comique, on vit paroître un homme de génie, fait pour lui

tendre toute sa splendeur. Le *Glorieux* & le *Philosophe marié* semblèrent annoncer le retour du bon goût. Si l'on n'y trouva point cette force comique de *Molière* & de *Regnard*, on y admira des peintures vraies & naturelles, une raison exquise, une noble simplicité : cependant les chef-d'œuvres de *Destouches* ne purent empêcher le succès du genre larmoyant. *La chaufée*, dans ses drames lugubres, habilla de deuil la muse de la comédie. Les ris & les jeux épouvantés se réfugièrent à l'opéra comique, seul asyle qui leur restoit encore ; mais il ne tarda pas à leur être enlevé ; & lorsque l'ariette eut subjugué le vaudeville, la tristesse & l'ennui s'emparèrent universellement de tous nos théâtres, dont ils sont encore en possession.

*Destouches* commençoit à paroître avec éclat sur la scène ; lorsque M. de *Saint-Foix* entra dans la carrière ; né avec un goût exquis, il fut éviter l'abus de l'esprit, & ne chercha point à briller par les défauts à la mode ; mais persuadé qu'il falloit réveiller



les esprits des spectateurs par quelque nouveauté , il conçut le dessein d'exposer sur la scène françoise quelque fiction ingénieuse & piquante , dans le goût de celles qui étoient en usage au théâtre italien ; il choisit son sujet dans l'ancienne mythologie , & mit en dialogues la fable de *Pandore*. Comme cette pièce est peu connue , je vais , Monsieur , remettre sous vos yeux quelques - uns des traits les plus piquans que l'on y trouve. Telle est la scène où la statue nouvellement animée par *Jupiter* commence à considérer les objets qui l'environnent. Elle est dans l'appartement de *Vénus* , seule avec *Vulcain* qui observe tous ses mouvemens.

## P A N D O R E.

Où suis-je . . . . , d'où viens-je , & qui m'a mise ici ?

( *Elle se trouve auprès de la toilette de Vénus , & se contemple dans la glace.* )

## V U L C A I N à part.

Déjà au miroir.

PANDORE continuant de se regarder.

Cela s'approche & cela s'éloigne  
comme moi.

VULCAIN à part.

Elle ne le quittera plus . . . . . pa-  
roissons.

(Au bruit qu'il fait elle se détourne &  
marque quelque frayeur en le voyant.)

Né craignez pas, c'est moi qui vous  
ai donné la naissance.

PANDORE.

Ah! . . . & l'avez-vous aussi donnée à  
ce que je vois là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez là est votre  
ressemblance , votre image.

PANDORE d'un air satisfait

Ma ressemblance.

N v.

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le soupçonnois.

(*Se regardant avec la plus grande complaisance.*)

Comment, en vérité, je suis belle ;  
.... mais très-belle. Vous devez avoir  
bien du plaisir à me regarder ? Ah,  
que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien ; mais il me semble que je  
mérite aussi que vous me regardiez  
un peu , & que ma figure est assez  
gracieuse.....

PANDORE *ingénument.*

Oh non.

VULCAIN.

Oh non ? (*à part*) La petite impertinente ! mortifions-la. (*haut*) Nous ne

sommes pas les seuls sur la terre, &c  
il y en a d'autres. . . .

**P A N D O R E** *vivement.*

Oh ! allons vite chercher ces autres ;  
je veux qu'ils me voyent.

**V U L C A I N.**

N'ayez point tant d'empressement ;  
vous ne leur plairez pas.

**P A N D O R E.**

Eh pourquoi ?

**V U L C A I N.**

Parce que pour plaire, il faut être  
comme je suis.

**P A N D O R E.**

Comme vous êtes ! vous plaisantez.

**V U L C A I N.**

Vous verrez que je ne plaisante  
point.

**N vj**

P A N D O R E.

Quoi, mes yeux ne sont pas plus beaux que les vôtres?

V U L C A I N.

Non.

P A N D O R E.

Votre bouche est plus agréable que la mienne?

V U L C A I N.

Oui.

P A N D O R E.

Et votre gros nez?

V U L C A I N.

Et mon gros nez.

P A N D O R E.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes?

V U L C A I N.

Vous devez être contente, vous vous plairez à vous-même.

P A N D O R E.

Mais puisqu'il y en a d'autres ;  
apparemment qu'on se cherche , qu'on  
vit ensemble , que par conséquent on  
desire réciproquement de se plaire ,  
& que de ce desir , il naît certaines  
unions , certains plaisirs ....

V U L C A I N.

Vous pourrez peut-être vous en  
procurer en tâchant de vous faire  
aimer par votre bon caractère.

P A N D O R E.

Oh ! je prétends que ce soit aux  
autres à tâcher de se faire aimer de  
moi.

V U L C A I N *à part.*

Ma foi , l'orgueil & la coquetterie  
naissent avec toutes , cela me raccom-  
mode presque avec ma femme.

P A N D O R E.

*( Elle examine tout ce qui est sur la table )*

*lette de Vénus, des rubans, des éventails; des fleurs, des bagues, des bracelets, des peignes, &c.)*

Plus je considère toutes ces choses là, plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage, & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres, cela doit m'appartenir.

*(Elle met quelques fleurs dans ses cheveux en se regardant au miroir.)*

Cela fait fort bien.

*(Elle aperçoit un petit vase de rouge)*

Vous êtes-vous servi de cette couleur pour former celle que j'ai sur les joues? . . . . S'il y en avoit davantage, je crois que je serois encore mieux.

*(Elle se met du rouge.)*

Cette situation est, sans doute, très-agréable, elle étoit même neuve alors au théâtre françois; mais M. de Saint-Foix pouvoit aisément en avoir pris l'idée dans le *Pygmalion* de la Motte, donné à l'opéra long-temps auparavant: c'est dans les deux pièces une statue qui est animée; mais le langage

que M. de Saint-Foix met dans la bouche de *Pandore* a une tournure plus piquante, & plus comique, en ce qu'il tend à prouver que la coquetterie est naturelle aux femmes. Ce genre de drames peut être admis sans conséquence à l'opéra & à la comédie italienne, spectacles où l'on est convenu de se prêter à l'illusion théâtrale & de donner plus à l'imagination qu'à la raison; mais il paroît peu convenable à la scène françoise, qui par sa nature ne doit admettre que des événemens fondés sur la vraisemblance. Des êtres allégoriques ne peuvent point être les personnages d'une comédie régulière. Les dieux de l'antiquité figurent mal sur un théâtre destiné à peindre les hommes. *Jupiter*, *Vulcain*, *Vénus*, sont des acteurs bien minces auprès d'*Arnolphe*, *Alceste* & *Philaminte*.

Je vais maintenant, Monsieur, passer en revue les différentes pièces qui composent le théâtre de M. de Saint-Foix, en observant l'ordre dans lequel elles sont rangées dans cette nouvelle édition.



*L'Oracle.* C'est, de toutes les pièces de M. de Saint-Foix; celle que le public revoit avec le plus de plaisir, elle passe, avec raison, pour un chef-d'œuvre de naïveté, de sentiment & de délicatesse, on y trouve la situation peut-être la plus piquante que l'on puisse exposer au théâtre; la manière dont l'auteur l'a présentée est assurément neuve & lui appartient absolument: quant au fond des idées, il a pu l'emprunter de plusieurs ouvrages déjà connus sur la scène. En effet, qu'est-ce qui nous intéresse dans *L'Oracle*? n'est-ce pas le développement de l'amour dans le cœur d'une jeune personne qui ne s'en doute pas, & qui ignore entièrement la nature du sentiment qu'elle éprouve? Or, cette situation se retrouve dans le conte de *la Fontaine*, intitulé *les Oies du frère Philippe*; c'est précisément la même chose. Dans le conte, on voit un jeune homme à qui un hermite a persuadé que les femmes sont des oies; dans *L'Oracle* on voit une jeune fille à qui une fée a persuadé que les hommes sont des machines & des

automates. *De Lisle* se faisit du conte de *la Fontaine*, & le mit en œuvre avec beaucoup d'adresse dans sa comédie intitulée *le Faucon ou les Oies de Bocace*; cette pièce que les Italiens viennent de remettre au théâtre, & dans laquelle l'inimitable *Carlin* s'est surpassé, offre des détails qui ne le cèdent point à ceux qu'on admire dans *l'Oracle*; *la Fontaine* lui-même, sous le nom de *Champmélé*, avoit autrefois composé sur le même fonds la *Coupe enchantée*. On apperçoit encore les mêmes idées dans les *Amans ignorans* & *la Magie de l'amour*, pièces d'*Autreau*. Il paroît que tous les modernes qui ont traité ce sujet se sont proposés pour modèle, le roman grec de *Daphnis* & de *Chloé*, où l'on trouve une peinture charmante des inquiétudes & des agitations d'un jeune cœur qui aime sans le savoir. Cette situation est si naturelle & si touchante, qu'un grand nombre d'auteurs se sont efforcés de la reproduire sous des formes différentes, & toujours avec succès. On ne doit donc pas regarder l'idée de *l'Oracle*, comme absolument neuve;

ce qu'il y a dans cette pièce de plus nouveau, c'est l'usage que l'auteur a fait de la féerie ; mais cette nouveauté ne doit pas lui faire beaucoup d'honneur : les prestiges de la magie ne sont pas faits pour un théâtre fondé sur la raison & sur la vérité : les fées doivent être releguées à l'opéra ou à la comédie Italienne , où les spectateurs sont convenus de ne point chercher la vraisemblance. Je sais que ces fictions donnent lieu quelquefois à des scènes intéressantes , qui en font excuser l'absurdité ; mais il ne faut pas que les poètes s'accoutument à imaginer des situations heureuses aux dépens du bon sens. Le vrai mérite de l'art est de savoir intéresser sans choquer la vraisemblance ; si le merveilleux étoit une fois admis sur la scène françoise , comme les esprits se portent toujours vers ce qui est le plus facile , on ne nous donneroit plus , au lieu de comédies , que des contes de fée.

Le même défaut se rencontre dans *Deucalion & Pyrrha* , petite pièce dont l'idée est d'ailleurs très-ingénieuse : les fables de l'ancienne mythologie

ne sont guères plus convenables à la scène comique que les contes des fées & des génies; on aime à voir le portrait fidèle des hommes avec qui l'on vit, mais on s'embarrasse fort peu de ce qu'ont pu penser & dire *Deucalion* & *Pyrrha*. On admire l'art de l'auteur qui a soutenu la pièce avec deux interlocuteurs; mais *Piron* a fait à la foire un tour de force bien plus surprenant dans son *Arlequin Deucalion*, où il n'y a qu'un seul acteur qui parle. M. de Saint-Foix transporta, avec plus de raison, sur la scène lyrique, le sujet de *Deucalion* & *Pyrrha*, & en fit un ballet très-agréable.

*Le Sylphe*. L'auteur nous apprend lui-même que cette pièce eut le plus grand succès. Elle le méritoit à bien des égards; les détails en sont très-agréables, & le dénouement sur-tout est filé avec beaucoup d'adresse; mais le fond n'en étoit pas neuf, & le roman du comte de *Gabalès* avoit déjà fourni le sujet de deux pièces représentées long-temps auparavant, le *Sylphe supposé* à la foire Saint-

Laurent, & la *Sylphide* à la comédie Italienne.

*L'Isle sauvage*. Le fond de cette pièce est romanesque & peu vraisemblable, il n'y a qu'une situation qui soit neuve & piquante, c'est celle de deux jeunes filles, à qui leur mère a persuadé que l'amour enlaidit. *L'Isle sauvage* eut peu de succès dans sa nouveauté. L'auteur attribue cette disgrâce à l'acteur chargé du principal rôle, dont l'âge & la figure ne convenoient point au personnage qu'il représentoit.

Le défaut de vraisemblance qui règne dans cette pièce & dans la précédente peut être excusé jusqu'à un certain point; le théâtre Italien sur lequel elles ont été jouées admet de pareilles libertés : mais on ne peut avoir la même indulgence pour *Julie* ou *l'heureuse Epreuve*, comédie représentée sur le théâtre François; on se persuadera difficilement qu'une jeune personne, avec des cornettes avancées & sans rouge, soit déguisée au point d'en imposer à deux amans accoutu-

més à la voir & à lui parler tous les jours. L'auteur s'efforce en vain, dans la première scène, d'excuser cette invraisemblance par les raisons les plus plausibles qu'il peut imaginer, il n'en est pas moins constant qu'il est absurde de supposer qu'un amant prenne sa maîtresse pour une autre, parce qu'elle est en négligé. Le son seul de la voix suffiroit pour la lui faire reconnoître ; mais en passant à l'auteur cette supposition, il en résulte des situations intéressantes qui firent réussir la pièce.

*Egerie.* On ne s'imagine pas d'abord que les secrets de la politique de *Numa* puissent être la matière d'une comédie ; aussi cette pièce est-elle d'un genre beaucoup plus neuf que toutes les autres du même auteur, elle n'eut cependant point de succès. Le public trouva le dénouement froid, parce qu'il étoit en récit. *M. de Saint-Foix* n'avoit pas cru risquer sur la scène comique l'ombre de *Romus* sortant de son tombeau & parlant aux Romains. Il avoit consulté à ce sujet

M. de Fontenelle , qui lui fit la réponse suivante.

« Je vous envoie, Monsieur, votre  
 » *Egerie* ; de toutes vos pièces , c'est ,  
 » sans contredit, celle où vous avez  
 » jetté le plus d'idées fines , déli-  
 » cates & neuves. Une jeune per-  
 » sonne , à qui tout doit persuader  
 » qu'elle est une divinité , & à qui  
 » son cœur insinue qu'elle est une  
 » mortelle , forme le tableau d'une  
 » sorte de sentiment qui n'avoit ja-  
 » mais été traité. Vous m'avez dit  
 » qu'on vous donnoit de l'inquiétude  
 » sur votre dénouement , & qu'on  
 » prétendoit que l'ombre de *Remus*  
 » sortant de son tombeau & parlant  
 » aux Romains , paroîtroit trop un  
 » dénouement par machine , si vous  
 » le mettiez en action ; pour moi , je  
 » pense qu'un dénouement par ma-  
 » chine & de prestige , doit paroître  
 » très-naturel dans une pièce où vous  
 » introduisez *Numa* & son *Egérie* ».

M. de Saint-Foix ne suivit point l'avis de M. de Fontenelle , précisément parce qu'il pensoit comme lui. Il fut

d'autant plus piqué du mauvais succès de cette pièce, qu'à l'en croire, c'est de tous ses ouvrages celui qu'il aimoit le plus : ce n'est cependant pas le meilleur ; mais on doit se défier de ces prédilections des auteurs, qui semblent quelquefois avoir une affection particulière pour leurs productions les plus foibles. *Corneille* mettoit son *Nicomède* au-dessus de tous les autres ouvrages, & la tragédie de *Bérénice* étoit celle que *Racine* aimoit le plus.

*Le double Déguisement.* L'auteur ; dans une petite préface, nous avertit que cette pièce réussit beaucoup, qu'on la trouva agréablement intriguée, bien conduite & bien dénouée, que le dialogue en est vif, & qu'il y a de la chaleur dans les détails. On peut souscrire à ces éloges ; mais il faut convenir en même temps que c'est une chose révoltante & contraire aux bienséances de voir d'un côté, un jeune homme déguisé en femme, & qui sert sa maîtresse en qualité de suivante ; de l'autre, une jeune fille déguisée en homme, qui



### 312 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

vient chercher un amant infidèle pour le forcer à l'épouser. Ces déguisemens occasionnent des scènes peu décentes, parmi lesquelles on en remarque une imitée de *la Femme juge & partie*. De pareilles mascarades sont au-dessous de la dignité du théâtre françois, & M. de Saint-Foix avoit l'imagination assez féconde pour n'avoir pas besoin de recourir à des moyens de cette nature pour nouer une intrigue & amener des situations.

*Zeloïte*. Une tragédie en un acte en prose, jouée à la comédie italienne, est une nouveauté assez singulière. On y trouve une situation neuve & pathétique ; c'est celle d'un fils, qui, pour sauver la vie de son père, se trouve dans l'affreuse nécessité d'exposer à la mort une femme qu'il aime. Dans le compte que le Mercure rendit de cette petite tragédie, il étoit dit que le fonds en étoit très-intéressant, & que c'étoit dommage qu'elle n'eût pas les dimensions ordinaires du poëme dramatique. L'auteur ne fut point content de cette restriction ; il prétendit qu'il étoit plus  
difficile

difficile de faire une tragédie en un acte qu'en cinq. Ce paradoxe paroîtra un peu étonnant à ceux qui sçavent combien il est difficile de conduire une intrigue & d'en soutenir l'intérêt pendant cinq actes.

*Arlequin au ferrail.* M. de Saint-Foix venoit d'achever *Zéloïde*; pour dissiper les images lugubres dont il avoit la tête remplie, il chercha à s'égayer sur quelque idée folle & bouffonne, & composa son *Arlequin au ferrail*, farce très-réjouissante, qui eut le plus grand succès dont les pièces de ce genre soient susceptibles; c'est-à-dire qui fit beaucoup rire.

*Le Rival supposé.* L'idée de cette pièce est ingénieuse & délicate. C'est un roi, qui, pour s'assurer s'il est véritablement aimé pour lui-même, cache son rang, & se présente à sa maîtresse sous le nom d'un de ses courtisans. L'histoire du prince de Tharse dans le roman de *Zaïde*, offre un trait à peu près semblable. On distingue dans cette comédie le caractère d'un vieux seigneur Espagnol, plein de franchise & de probité, ennemi de

### 314 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

la cour & des courtisans, qui dir librement ses pensées avec une noble hardiesse. Le *Rival supposé* fut représenté le même jour à la suite de *la Colonie*, comédie en trois actes du même auteur. Dans cette dernière pièce, *Poisson*, qui remplissoit le rôle principal, se trouva yvre; il chargea son jeu plus qu'à l'ordinaire, & il lui échappa quelques gestes & quelques termes indécens qui excitèrent de grands murmures dans le parterre. Il est vrai qu'il jouoit un personnage un peu délicat; il étoit déguisé en femme & on vouloit le marier à un paysan qui le pressoit vivement de consentir à cette union. Le lendemain de la représentation, le ministre de Paris & le procureur général envoyèrent chercher le manuscrit des comédiens, & le double qu'on avoit déposé à la police suivant l'usage; ils furent très-étonnés de n'y pas trouver la moindre obscénité, & firent dire aux comédiens de continuer les représentations. Cet ordre, suffisoit pour la justification de M. de Saint-Foix; mais piqué d'avoir été si in-

justement accusé , il retira sa pièce avec le *Rival supposé* , quoiqu'il eût eu beaucoup de succès.

*La Cabale.* Dans cette pièce épisodique , l'auteur introduit des hommes & des femmes de toutes les conditions , qui se rendent chez la *Cabale* , pour la prier de faire valoir leur mérite : le caractère le plus original & le plus saillant , est celui d'un homme qui fait métier d'enseigner aux gens en place la manière de représenter avec dignité : il y a une scène fort comique dans laquelle ce maître , d'une nouvelle espèce , montre à un intendant de province les airs qu'il doit prendre lorsqu'il donnera audience.

*Les Gracés.* C'est , avec l'*Oracle* , la pièce qui fait le plus d'honneur à M. de Saint-Foix , & qui lui assure un rang parmi les écrivains originaux. Rien n'est plus riant , ni plus ingénieux que l'idée de cette petite comédie. L'amour au pied d'un arbre , au milieu des trois graces , qui l'ont lié avec des guirlandes de fleurs

présente un des plus gracieux tableaux qu'on ait vus au théâtre.

*Alceste* est un de ces ouvrages du moment , qui tirent leur principal mérite de la circonstance pour laquelle ils ont été composés. En 1752 , M. le dauphin étant attaqué de la petite vérole , Madame la dauphine voulut absolument rester auprès de lui. Quand les alarmes des François furent cessées, M. de Saint-Foix essaya de tracer le tableau des sentimens de douleur & d'admiration qu'ils avoient éprouvés , & choisit , pour cet effet , l'allégorie d'*Admete* & d'*Alceste*.

*Les Veuves Turques*. Voici encore une pièce qui doit une partie de son succès à l'à propos. Madame la duchesse de \*\*\* voulant donner une petite fête à *Said Effendi*, ambassadeur de la Porte Ottomane auprès du roi de France , demanda à M. de Saint-Foix une comédie qui fût absolument dans les mœurs turques. Celui-ci composa les *Veuves turques* sur un canevas qu'il avoit , dit-il , tracé par hasard quelques années auparavant. J'ignore quel hasard avoit pu engager

l'auteur à vouloir exposer sur notre théâtre comique la peinture des mœurs turques ; quoi qu'il en soit , la pièce fut jouée en société & fort applaudie. Le fils de l'ambassadeur , qui commençoit à entendre le François , s'amusa à la traduire dans sa langue. *M. de Saint-Foix* plaisante agréablement sur cet honneur. » Nos meilleures pièces , » dit-il , ont été traduites en anglois , » en hollandois , en allemand , en » danois ; mais il n'est , je crois , en » core arrivé qu'à celle-ci de recevoir un pareil honneur en turc , & » peut-être a-t-elle déjà été représentée plusieurs fois dans le ferrail » du capitain bacha , du reis effendi , » du mouphti , du grand-seigneur lui-même. Quelle gloire ! j'en suis tout » ébloui ».

*Les Parfaits amans , ou les Métamorphoses.* L'occasion qui donna naissance à cette pièce est à peu près la même qui engagea *M. Duclos* à composer le conte d'*Acajou*. *M. de Saint-Foix* , conduit par le hasard dans le magasin de la comédie italienne , y vit des décorations qui lui parurent

singulières. On lui dit qu'elles avoient été faites pour une comédie qu'on n'avoit pas pu représenter. Il imagina d'en faire une sur ces décorations, & traça le canevas des *Parfaits amans*, ou son idée a été uniquement d'amener des scènes plaisantes & des *lazzi* entre les acteurs comiques, avec des danses, du chant & des machines. Cette pièce, quoique d'un genre peu susceptible de beautés vraies & solides, offre cependant au dénouement une situation nerve & touchante entre deux amans qui se rencontrent & se croient morts.

*Les Derviches.* On raconte au sujet de cette petite comédie l'anecdote suivante. M. de Saint-Foix avoit dit, dans ses *Essais sur Paris* que les Carmes déchauffés possédoient à Paris cinquante mille écus de rente en maisons; mais que ces richesses n'avoient rien diminué de l'humilité de ces moines, qui, malgré cela, alloient tous les jours à la quête pour recevoir les aumônes des fidèles. Les carmes ne furent point contens de cet éloge de leur humilité; au con-

traire , ils firent imprimer trois lettres dans lesquelles ils se plaignirent amèrement & en expressions peu mesurées de l'auteur des *Essais*. On prétend que M. de Saint-Foix leur répondit par la comédie du *Derviche* ; dans laquelle , sous prétexte de se moquer des religieux mahométans , il s'égayait aux dépens des moines en général. Quelques critiques trouvèrent , non sans quelque raison , le tableau que cette comédie présente , un peu trop libre : l'auteur fut piqué de ce reproche , & comme on jouoit alors *Iphigénie en Tauride* ; il prit de là occasion de s'écrire d'un ton pathétique. » Quoi ! on peut mettre au » théâtre des hommes assez barbares » pour arroser les autels de leurs » dieux du sang de tout étranger qui » aborde dans leur pays , une prêtresse qui alloit égorger son frère , » & qui l'ayant reconnu , imagine , » pour la sauver & s'enfuir avec lui , » de faire assassiner un roi. On peut , » dis-je , exposer sur la scène française ces objets de sang & de carnage , & qu'on ne devroit présenter



» qu'à une nation féroce ou qu'on  
 » veut rendre telle , & on ne pourra  
 » pas y mettre un pauvre ture  
 » échappé d'un naufrage , & qui se  
 » trouvant le seul homme dans une  
 » île avec six jeunes filles , se re-  
 » cueille dans la joie de son cœur ,  
 » & se prépare à les épouser toutes  
 » les six. Quelle bisarrerie » ! Il n'y a  
 point à cela de bisarrerie ; on ne nous  
 présente les actions atroces que pour  
 en inspirer de l'horreur , & pour nous  
 préserver des passions violentes qui  
 en sont le principe ; mais les images  
 licencieuses , en flattant l'imagination,  
 séduisent le cœur & introduisent la  
 débauche & la corruption des mœurs.

*Le Financier.* Il y a dans cette co-  
 médie de l'intérêt , une morale sans  
 étalage , un dialogue vif , précis &  
 naturel ; mais le dénouement est un  
 peu du genre de ces drames lar-  
 moyans que l'on essayoit alors d'éta-  
 blir sur la scène , & qui ont eu de-  
 puis une si grande vogue.

On trouve à la suite du *Financier*  
 des extraits de *Pandore* , de *la Veuve*  
*à la mode* , un fragment des *Trois*

*Esclaves.* Cette dernière pièce ne fut point achevée par l'auteur ; les deux autres apparemment n'ont point été jugées dignes d'être imprimées en entier.

Tels sont , Monsieur les ouvrages qui composent le théâtre de M. de Saint-Foix. On peut les ranger en deux classes ; la première , composée de pièces d'un genre neuf & particulier à l'auteur , telles que l'*Oracle* & *les Grâces* ; la seconde , beaucoup plus nombreuse , qui contient les pièces où M. de Saint-Foix suit à peu près la route ordinaire. Quant au genre des pièces de la première classe , on peut adopter le sentiment de l'auteur lui même. » Nous avons , dit-il , d'ex-  
 » cellentes comédies de caractère ,  
 » quelques bonnes pièces d'intrigue ,  
 » pourquoi n'admettroit-on pas au  
 » théâtre un troisième genre dont les  
 » sujets moins étendus , plus unis &  
 » toujours dans le gracieux , ne pré-  
 » senteroient uniquement que la simple  
 » nature & le sentiment ; n'a-t-on pas  
 » toujours dit que la poésie & la pein-  
 » ture étoient sœurs ; & dans la

» peinture, n'y a-t-il pas le paysage ?  
 » Je suis persuadé que ce nouveau  
 » genre de comédie plairoit beaucoup  
 » par la naïveté de ses tableaux, s'ils  
 » étoient travaillés avec cet art, cette  
 » élégance & ce naturel qu'un habile  
 » pinceau pourroit leur donner ».

Ajoutons que ces qualités se rencontrent dans *l'Oracle & les Graces*. Pour ce qui regarde les comédies de la seconde classe, il faut convenir que M. de Saint-Foix ne s'est point élevé au-dessus du genre des petites pièces d'intrigue ; mais il l'a traité avec ce goût & cette élégance qui caractérisent sa manière. Peu d'auteurs ont mieux connu l'art difficile de traiter une action simple sans écarts, sans remplissage, avec les seuls acteurs qui y sont absolument nécessaires. L'on ne trouve point chez lui de scènes vuides, son dialogue est d'un naturel & d'une précision qui peuvent servir de modèle en ce genre. Jamais il ne fait dire à ses acteurs que ce qu'ils doivent dire selon leur caractère, dans la situation où ils se trouvent. Il sçait toujours cacher

l'écrivain ; on ne voit que la nature embellie & la vérité en action ; les plaisanteries sont fines & délicates, & même dans les farces qu'il s'est permises, il s'est toujours respecté ainsi que le public. Enfin ce qui prouve que M. de Saint-Foix avoit vraiment de l'invention & du génie, c'est qu'il ne se répète point, & que dans un assez grand nombre de pièces, il n'y en a pas deux qui se ressemblent.

Je suis, &c.



## L E T T R E X V.

*Essai sur l'éloquence de la chaire, seconde édition, revue, corrigée & considérablement augmentée ; avec un Discours de la Cène, prononcé devant le roi en 1777 ; & un Panégyrique de saint Bernard, prononcé à Paris la même année ; dédié à Monsieur, par M. l'abbé de Besplas, vicaire général du diocèse de Besançon, prédicateur du roi, & aumônier de Monsieur.*

Quis mihi dabit videre pulverem oris illius per quod magnalia & ineffabilia Christus locutus est, & admiranda illa oracula orbi protulit spiritus sanctus ?

*A Paris, chez les frères de Bure, quai des Augustins, près la rue Pavée.*

S'IL étoit parmi nous un ordre de littérateurs que la contagion du mauvais goût dût respecter, il semble, Monsieur, que ce privilège seroit réservé à la tribu de nos lévites. Séparés, par devoir, d'un monde qu'ils condamnent, uniquement occupés des subli-

mes fonctions de leur ministère, attachés nuit & jour à la méditation des livres saints, remplis des plus hautes idées que la Divinité puisse communiquer à l'esprit humain, comment ne sont-ils pas inaccessibles à la manie du bel-esprit, au raffinement du luxe littéraire, au faux enthousiasme des novateurs? Dans le siècle des *Bazile* & des *Chrysostome*, tandis que l'éloquence profane, depuis long-temps dépouillée de ses beautés naturelles, achevoit de s'enervier & de se corrompre sous la plume des sophistes, l'éloquence chrétienne enfanta des chef-d'œuvres, où la pompe & l'énergie du style répondoient à la majesté des sujets. La mollesse asiatique, la décadence entière des beaux arts, l'avilissement de l'esclavage & la corruption des mœurs n'étendirent point leur influence sur le génie de ces ministres zélés, qui, du sein de la retraite, venoient enchaîner les passions humaines par la force de la parole. Ce phénomène, si glorieux à la religion, ne s'est pas renouvelé. Aujourd'hui les interprètes de l'Evangile

sont accusés de tous les défauts justement reprochés aux parleurs académiques. Cependant nos orateurs sacrés n'ont-ils pas des modèles qui manquoient à leurs anciens maîtres ? Ne sont-ils pas également persuadés des vérités éternelles qu'ils nous annoncent ; & comme les temps de trouble & de révolte produisent les grands guerriers & les grands politiques, maintenant que le christianisme est attaqué de toutes parts ; le zèle de ses défenseurs ne devrait-il pas se signaler par de nouveaux efforts & de nouveaux prodiges ? Je vous laisse, Monsieur ; la solution de ce problème intéressant. Pour moi, je me bornerai à vous exposer les observations qui m'ont frappé.

J'ai suivi les prédicateurs célèbres de la capitale. Quelques-uns (encore faut-il bien resserrer le sens de ce mot) quelques-uns m'ont paru avoir assez profité des exemples de nos *Bourdaloue* & de nos *Massillon* ; mais le reste compose un peuple nombreux de discoureurs fleuris, de déclamateurs illuminés & de froids raison-

neurs. Vous diriez que les uns n'ont étudié que des contes moraux, les autres des productions dramaturgiques, & les derniers ces mélanges de littérature fameux chez les géomètres. Il seroit utile de rappeler enfin les principes invariables de la nature & de l'art. Quoique les préceptes n'aient jamais opéré une heureuse révolution dans la république des lettres, ils peuvent quelquefois ramener au vrai de jeunes talens qui commençoient à s'égarer. C'est là, sans doute, le but que s'est proposé M. l'abbé de Besplas, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*.

Il suppose au lecteur la connoissance des élémens de réthorique, & ne veut que bien développer le sens de cette parole mémorable de *Quintilien*, *pectus est quod disertos facit*. Voilà, Monsieur, en peu de mots, l'analyse du traité que je vous annonce. Tout se rapporte à ce dogme fondamental. Il sera donc à propos de l'éclaircir & de le discuter. La littérature, vous le savez, compte plus d'un siècle où des principes incontestables sont devenus



dangereux par de fausses applications. Nos écrivains enthousiastes disent aussi, *c'est le cœur qui fait les hommes diserts*, & sous prétexte d'obéir à l'impétuosité de ses mouvemens, ils entassent les apostrophes, les exclamations & les métaphores outrées. Notre auteur condamne cet excès, & pourtant sa doctrine le favorise. Il compare le raisonnement aux fondemens de l'édifice qui sont toujours cachés. Vous ferez, je crois, d'un avis différent. Il faut que le raisonnement forme le corps du discours, & se présente sans nuage aux yeux de l'auditoire. L'orateur, j'en conviens, ne doit pas se traîner avec les entraves pesantes de la dialectique. Qu'il ait une marche libre, mais réglée. S'il m'entraîne, au hasard, vers un objet non déterminé, au lieu de me conduire, il m'égare, & je reviens bien-tôt de ma première illusion; en un mot, qu'il occupe à-la-fois le cœur & l'esprit; le cœur, par la force ou la douceur des sentimens; l'esprit, par l'enchaînement lumineux des idées. Il est même une espèce d'éloquence particulière à la raison.

*Démofthène & Paschal* en font les modèles éternels, Leurs succès ont-ils été moins brillans que ceux d'*Hypéride* ou de *Maffillon*? *Bourdaloue*, qui s'attachoit plutôt à convaincre qu'à persuader, prêchoit un jour devant *Louis XIV.* Le maréchal de *Grammont*, ravi, hors de lui-même, oubliant & ceux qui l'environnoient, & le prédicateur & le roi, s'écria: *Morbleu il a raison.* Souvenez-vous que ce maréchal étoit un homme distingué par sa frivolité, un de ces plaisans de la bonne compagnie, qui se font un jeu de déconcerter par une épigramme tout l'appareil de la philosophie & de la théologie argumentante. Quel est donc le mérite de cette logique oratoire qui dompte l'esprit le plus rébelle! Pour obtenir un pareil triomphe, il ne faut pas moins de talent que pour arracher des larmes.

Ecoutez *M. de Besplas* lui-même; il contredit, en détail, la règle générale qu'il a établie. « La sagesse des idées est un de leurs caractères les plus précieux. C'est ce qui fera

### 332 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

» idées élémentaires elles-mêmes sont  
» très-arides , si on ne leur donne du  
» corps, en les accompagnant de leurs  
» conséquences , de leurs rapports ,  
» enfin en les exposant à tous les re-  
» flets de lumière qu'elles peuvent  
» recevoir du dehors. C'est l'ordre &  
» la méthode , qui seuls peuvent pro-  
» duire ce bel effet. L'esprit veut être  
» fixé, & ne l'est point dans un sujet  
» où l'orateur marche sans règle : on  
» attendoit ce fleuve à la mer ; &  
» continuellement hors de son lit, il  
» s'est perdu dans les sables. Il est  
» vrai que pour les grands talens ,  
» comme pour les médiocres, la mé-  
» thode est ce qui leur coûte le plus :  
» aux premiers , parce qu'ils voient  
» toujours au-delà du but ; aux se-  
» conds , parce qu'il faut pour y at-  
» teindre une continuité de percep-  
» tion qui est au-dessus de leurs forces :  
» mais ceux-ci doivent s'attacher aux  
» modèles ; les autres , avoir le cou-  
» rage de revenir sur eux-mêmes , s'ils  
» aspirent au mérite d'intéresser.

» Ce qui égare quelquefois , même  
» les plus grands esprits, c'est d'ima-

» giner que les idées ont par elles-  
 » mêmes leur propre grandeur , qu'un  
 » beau trait est toujours beau quel-  
 » que part qu'il se rencontre , de  
 » quelque manière qu'il soit présenté ;  
 » l'idée , disent-ils , est toujours l'idée.  
 » Ils se trompent ; c'est le progrès des  
 » pensées , leur rapport , qui fait leur  
 » grandeur & qui leur imprime le  
 » sceau du sublime.

» Et pour vous souhaiter tous les malheurs  
 ensemble ,  
 » Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

» Qu'un progrès de sentimens &  
 » d'idées n'eût pas préparé , amené ce  
 » trait véhément , le sublime dispa-  
 » roissoit.

» *Qu'il mourût* , est de même dans  
 » les *Horaces*.

» Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;  
 » Moi seule en être cause & mourir de plaisir.

» Encore sublime par la liaison avec  
 » ce qui a précédé.

» Le *moi* de *Médée* , offre la même  
 » réflexion,

» Tout étoit Dieu , excepté Dieu  
 » même , dans *Bosquet* est sublime , par  
 » la liaison avec les phrases qui avoient  
 » devancé. Sur mille idées accumulées  
 » s'élève la majesté de cette dernière  
 » pensée : il semble au lecteur voir le  
 » vrai Dieu abaissé au pied de ses ou-  
 » vrages. C'est donc l'ordre & la chaîne  
 » qui fait le sublime. Des descriptions  
 » très-brillantes , quelquefois même  
 » des traits de sentiment peuvent se  
 » rencontrer où ne règne pas la mè-  
 » thode ; mais le sublime ne marche  
 » pas sans elle , parce que les grands  
 » effets de la nature ne sont jamais  
 » isolés , & qu'ils ne nous enlèvent  
 » à nous-mêmes qu'en se rendant  
 » maîtres à la fois de toutes nos fa-  
 » cultés.

» Le même ordre qui fait rencon-  
 » trer le sublime dans un morceau , le  
 » fait régner dans tout un discours ,  
 » dans tout un ouvrage ; c'est parce  
 » que beaucoup d'idées frappent à un  
 » but ; parce qu'au milieu d'elles il en  
 » paroît une dominante , soutenue par  
 » toutes les autres , qu'un ouvrage est  
 » grand & majestueux. Qu'est-ce qui

rend le discours sur l'Histoire universelle de l'évêque de Meaux si fort, si imposant? c'est cette longue chaîne qui tient toutes les vérités unies, suspendues à un principal anneau, tenu lui même par le bras d'une puissance universelle & suprême. Qu'est ce qui produit la beauté de l'Histoire naturelle du célèbre *Buffon*? c'est l'harmonie des parties; c'est de voir l'homme lever avec majesté son sceptre au milieu de la nature.

Le chapitre du style est un des meilleurs de l'ouvrage & m'a fait le plus grand plaisir. Des détails qui annoncent un littérateur instruit & digne de donner des leçons; des remarques fines ou profondes; une grande connoissance de notre langue & de l'harmonie qui lui est propre. Les rhéteurs enfarinés de latin, qui ont voulu former notre période d'après la période latine, citent pour modèle l'exemple suivant de *Cicéron*:  
*Si quantum in agro totiusque desertis au-*  
*diat prope, tantum in foro ac in*  
*judiciis impudentia valetet; — non*

### 336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» *minus in causâ cederet Aulus Cœtina*  
 » *Sexti Abutii impudentiæ*, — quan-  
 » *tum in vi faciendâ cessit audaciâ*. La  
 » seule inspection des mots fait voir  
 » combien les loix de la période  
 » étoient rigoureuses : cette symétrie  
 » de membres & d'articles devoit cau-  
 » ser d'étranges perplexités au génie.  
 » Cet ornement est donc plutôt l'ou-  
 » vrage de l'art que celui de la na-  
 » ture dont les mouvemens ne sont  
 » pas aussi mesurés.

» Mais laissons la langue de *Cicéron*  
 » & de *César* jouir de sa gloire. Tour-  
 » nons les yeux vers notre langue ;  
 » on voit cette période.

» Autant qu'il faut de soins, d'égards & de  
 » prudence,

» Pour ne pas diffamer l'honneur & l'inno-  
 » cence ;

» Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,

» Pour déferer un traître à la société.

*Gresset*

» Cette harmonie des membres donne  
 » lieu à la même réflexion que nous  
 » avons faite sur la période latine. Le  
 » génie

» génie a trop de grandeur , le Fran-  
 » çois trop de liberté & de vivacité  
 » pour pouvoir être assujétis à de  
 » telles règles. Nos plus fameux ora-  
 » teurs auroient peine à en fournir  
 » beaucoup d'exemples. Tout ce que  
 » disent à ce sujet nos grammairiens  
 » & nos rhéteurs est moins applicable  
 » à la période proprement dite qu'à la  
 » construction élégante & à l'harmo-  
 » nie de la phrase. Ainsi embrassant à  
 » peu près l'opinion d'*Aristote* , nous  
 » disons qu'il suffit de chercher un  
 » certain rapport dans les membres ; &  
 » nous définissons la période , une  
 » juste étendue de discours , dont les  
 » membres ont un rapport raisonnable,  
 » procurent un repos suffisant à l'o-  
 » reille ; & dont le tout a un sens com-  
 » plet & un parfait repos : ou , si l'on  
 » veut , la période est un sens achevé ,  
 » enfermé dans un mouvement com-  
 » plet pour l'oreille. Alors je trouve  
 » la période chez les grands orateurs  
 » de toutes les nations , & jusques  
 » dans des portions d'oraison de huit  
 » membres & au-delà , s'ils sont assez  
 » courts pour permettre ce nombre.



» Cette définition laisse à la période,  
» avec la liberté du discours, toute  
» la majesté qu'elle peut recevoir de  
» l'harmonie.

» De la distribution savante des pé-  
» riodes, naît l'oraison périodique ou  
» nombreuse, dont le goût peut seul  
» diriger les mouvemens & la marche.  
» C'est à la raison à juger quand elle  
» est satisfaite du rapport des idées,  
» & à l'oreille à décider du repos. On  
» demandera peut-être quelle espèce  
» de périodes il faut adopter : aucune  
» exclusivement. Deux membres dans  
» une période donnent plus de liberté  
» au discours ; l'action en est plus  
» rapide & plus vive ; mais il en faut  
» au moins deux, parce qu'il est né-  
» cessaire de compter deux temps  
» pour procurer un repos à l'oreille.  
» L'ame part d'un mouvement & ar-  
» rive à un autre.

» Par le même principe, il faut que  
» chaque membre ait à peu près le  
» même nombre de mots, ou plutôt  
» le même rythme ; c'est-à-dire, que  
» les mots exigent à peu près le même  
» temps pour être prononcés. Cette

» loi est une des plus essentielles pour  
 » la perfection de la période. Il faut  
 » encore , comme pour la phrase ,  
 » rompre la cadence quand on sent  
 » que la période approche trop de  
 » la mesure des vers & de la cadence  
 » de la poésie , autrement la prose  
 » deviendrait chantante & perdrait sa  
 » liberté ».

Après plusieurs réflexions sages sur  
 l'emploi trop multiplié des textes ,  
 qui rend nos sermons semblables à  
 ces vers bigarrés de grec & de latin ,  
 qu'*Horace* a tournés en ridicule , l'au-  
 teur ajoute : » Cet abus n'a pas été  
 » sans quelque avantage ; j'y trouve la  
 » cause de l'empire que certains tours  
 » orientaux ont acquis sur nos timides  
 » pensées. Plusieurs phrases , plusieurs  
 » figures , qui n'étoient pas originai-  
 » rement dans notre langage , sont  
 » passées dans notre manière de con-  
 » cevoir : notre génie s'est agrandi  
 » de celui des anciens peuples : nous  
 » n'oserions nous permettre les li-  
 » cences du style anglois ; & nous  
 » avons des phrases beaucoup plus  
 » hardies qui nous viennent du livre

» de *Job*, des Prophètes, de *Daniel* ;  
 » d'*Isaïe*, d'*Exéchiel* & même de l'Apo-  
 » calypse : nous rejettons souvent les  
 » pensées italiennes, à cause de leur  
 » trop grande mollesse ; & nous en  
 » avons de plus molles, dont la source  
 » est dans les livres saints, & particu-  
 » lièrement dans celui des Cantiques.  
 » Un savant qui s'occuperoit à mon-  
 » trer les emprunts que nous avons  
 » faits par succession de temps dans  
 » les langues orientales, sur-tout au  
 » moyen des écritures, enrichiroit les  
 » lettres d'un ouvrage utile & curieux ;  
 » on y verroit par quelles voies toutes  
 » les nations se sont rapprochées. Un  
 » savant, aussi recommandable par la  
 » vaste étendue de ses connoissances  
 » que par la sagacité de sa critique, a  
 » frayé la route ; & en nous montrant  
 » *le monde primitif*, il nous a fait mieux  
 » connoître celui que nous habitons ».

Les bornes d'un extrait ne me per-  
 mettent pas de citer davantage,  
 Monsieur, mais je vous exhorte à  
 lire l'ouvrage entier. Par-tout il res-  
 pire un goût sain, le goût de l'an-  
 tiquité. On sent que M. l'abbé de

*Besplas* est nourri de la fleur des écrivains d'Athènes & de Rome. *Platon*, *Longin*, *Cicéron*, *Quintilien*, sont ses guides. Aux belles idées de ces législateurs de l'éloquence, il joint celle des pères de l'église, encore plus analogues à la matière qu'il traitoit. On dira, peut-être, que ces vieilles leçons du goût & du bon sens n'ont pas l'attrait piquant des paradoxes littéraires, & ne pourront jetter un grand éclat. Pour moi, je félicite notre auteur de les avoir préférées à la fausse gloire de créer un système, comme tant de modernes fabricateurs de rhétoriques ou de poétiques. Qu'eût-il fait après tout ? En dépit de lui-même, il eût été réduit à copier. Qu'on s'échauffe la tête, qu'on se batte les flancs, tout ce qui s'appelle théorie nouvelle en littérature n'a réellement d'autre nouveauté que de mettre en principes ce qui fut mis en exemples. Quand *Aristote* rédigea le code des orateurs & celui des poètes, il se régla sur les chef-d'œuvres d'*Homère* & de *Sophocle*, de *Lyfias* & de *Démofthènes* : & quand le dramaturge,

dominé par l'esprit de la pythie son ayeule , s'écrioit : *tombez murs impuissans , qui séparez les genres* , le dramaturge voltairisoit \*.

Ce n'est pas que les progrès de l'esprit humain ne fassent naître, par la suite des temps , quelques remarques échappées aux premiers philologues. Ce n'est pas non plus que tout écrivain n'ait droit d'avoir des opinions à lui. Il y a loin de cette juste liberté à la licence des productions systématiques qui bouleversent les principes émanés de la nature. *Dabitur licentia sumpta prudenter*. Vous approuverez que M. l'abbé de Besplas , dans le choix des sujets , recommande aux prédicateurs de s'attacher aux sujets sombres. Indépendamment des raisons qu'il apporte, le silence & le recueillement d'un peuple nombreux , la majesté de nos temples & de nos cérémonies , le chant grave & un peu lugubre dont les oreilles retentissent encore , la sévérité de la morale évangélique ,

\* Personne n'ignore le mot de *Démasthènes* , qui disoit d'une pythie qu'elle *Philippisoit* , pour dire qu'elle ne prédisoit que ce qui pouvoit plaire à *Philippe* , Roi de Macédoine.

favorisent l'orgueil humain au milieu des tombeaux ou aux pieds du trône d'un Dieu vengeur. D'ailleurs les hommes rassemblés aiment les émotions violentes : *Si sacra licet conferre profanis*, une tragédie médiocre attire une plus grande affluence que les comédies du divin *Molière*. Mais ne seroit-ce point outrer une idée raisonnable que de prétendre envelopper l'éloquence des crêpes funèbres du triste *Young*. Ce poète anglois est trop loué par *M. de Besplas*. Son nom mérite-t-il d'être mêlé aux noms immortels d'*Homère* & de *Milton* ? *Young*, je l'avoue, a des beautés sublimes ; personne n'a peint d'une manière plus touchante & plus forte les misères humaines, & l'éternelle félicité que nous promet la religion ; mais combien de défauts ! quelle obscurité ! que d'imaginations gigantesques ! il obscurcit, par des flots de fumée, quelques traits d'une lumière pure : on regrette, à chaque page, que le jugement n'ait pas dirigé son génie, & que son enthousiasme ne produise souvent qu'un galimathias pompeux.

Voici une autre opinion particulière à notre auteur, & qui n'a, selon moi, aucun fondement. Il soumet l'éloquence à l'influence du climat. Il donne aux Anglois le genre simple, aux Italiens & aux Espagnols le sublime, & le tempéré aux François. On se permettra de lui demander dans quel climat est né *Bossuet* ; on le priera de chercher, parmi les farces pieuses de l'Italie & de l'Espagne, un discours ; un seul discours qui soit comparable à ceux de l'évêque de Meaux : ajoutez que ces mots, *simple*, *sublime*, *tempéré*, sont relatifs, & que les Orientaux trouveroient naturels & les mouvemens & les images qui nous paroissent exagérés.

Il est temps de finir, Monsieur, concluez de cette analyse, où tour-à-tour se succèdent la critique & l'éloge, que cet ouvrage est véritablement intéressant. Bien différent de M. l'abbé *Maury*, M. l'abbé de *Besplas* entend ce qu'il enseigne ; il est clair & précis ; sa diction est ferme, nerveuse, riche en métaphores & assez correcte. Vous lui reprocherez seulement de sacrifier quelquefois la douceur & la simpli-

cité au goût d'un peuple amolli , qui ne parle que d'énergie. Mais il faut bien payer un tribut à son siècle , & les meilleurs auteurs n'en sont pas exempts.

Je suis , &c.

P. S. Je ne vous ai point entre-tenu d'un *Discours sur la Cène* , & d'un *Panegyrique de saint Bernard* , qui sont à la suite de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* ; ils feront la matière d'un autre extrait.

## LE T T R E X V I.

*Le Service récompensé , comédie en un acte , mêlée d'ariettes , par M. Fardeau. A Paris , chez la veuve Duchesne , Libraire , rue Saint-Jacques , au temple du goût , & chez le Boucher , Libraire , quai des Augustins , entre les rues Pavée & Gît-le-cœur , à la prudence.*

**R**IEN de plus délicat , & de plus ingénieux que le *Service récompensé* : plan , intrigue , dénouement , versifi-



cation , tout y est neuf , & je suis persuadé , Monsieur , que , dès que je vous aurai rendu compte de ce petit chef-d'œuvre , vous serez très-surpris que M. Fardeau ne se soit pas avisé d'enrichir les Italiens de sa production unique dans son genre.

*Colette & Colin s'aiment beaucoup , & desirer d'être bientôt unis , mais Colette craint que l'ambition de ses parens ne lui fasse prendre contre son gré , & peut-être contre son intérêt , un autre parti. Il faudra , dit-elle , que j'épouse , malgré moi , un homme que je n'aurai jamais ni vu ni connu , & que je n'aimerai pas ; tel est l'usage actuel , & c'est ce qui cause le trouble & la division dans les ménages. Colin arrive ; grandes protestations d'amour des deux parts. Le père de Colette survient ; l'amant s'échappe. Qu'est-ce que ce garçon à qui tu parlois à l'instant , lui dit Lucas ? — Mon père , c'est Colin. — Que te disoit-il de bon ? — Rien , mon père ; il paroissoit être là sans conséquence & s'amusoit à glaner. — Prends garde qu'il ne se glane. — Oh que je ne suis pas si sotte ! Cet échanton du dialogue ne vous semble-t-il*

pas charmant ? Quelle simplicité ! quel naturel ! quelle délicatesse ! Mais poursuivons. *Lucas*, à qui *M. Fardeau* a donné tout son esprit, soupçonne qu'il y a là quelque diablerie, & que les deux jeunes gens s'aiment sans lui en avoir demandé la permission ; il en est furieux, il fait tapage ; *Martina* sa femme arrive & l'augmente sans savoir absolument de quoi il est question. Au milieu de tout ce vacarme, la marquise de *Champ-fleuri* & *Madame Cathos* sa dame de compagnie, viennent le plus naturellement du monde. La marquise cherche à se défendre du sanglier qu'elle chasse, & qui est dans la plus grande fureur ; *Lucas* vole à son secours, &, à coups de fourche, détourne l'animal. *Que je suis heureuse*, dit aussi-tôt la marquise, d'avoir été secourue avec autant d'empressement que d'activité & d'adresse, par l'homme le plus estimable que j'aie rencontré, à qui j'ai obligation de la vie ! Tu peux compter, mon cher *Lucas*, non-seulement sur mon souvenir, mais sur toute mon estime & ma reconnoissance, il faut que je retourne à mon château pour prendre un peu de

348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*repos. Lucas & Martine s'offrent à l'accompagner ; & comme il ne faut pas que la scène reste vuide , Lucas prie Cathos la dame de compagnie de rester-là & d'avoir pour agréable de garder ce qui lui appartient. Arrive de je ne sçais où un M. Fortin qui jouit de certains petits revenus , & à qui , par parenthèse , Lucas doit vingt-cinq louis. A peine connoît-il Madame Cathos , & il débute lestement par la prier de lui accorder sa main , elle le refuse de même en dépit du gentil compliment qu'il lui tourne ; je n'ai besoin, Madame, pour m'excuser auprès de vous que d'invoquer vos graces , votre esprit & vos charmans attraits , mes sûrs garans que je ne suis ni un capricieux ni un indiscret. Il sort. Lucas & Martine reviennent du château , la marquise leur a donné cinquante louis pour servir à la dot de la petite Colette ; tout le village en est instruit , ils sont dans une joie inexprimable. Pédagogue le magister vient la troubler , & demande , au nom de M. Fortin , les 25 louis dus, ou la main de Colette. L'émisfaire est refusé ; M. Fortin vient lui-*

même & fait la même demande ; nouveaux refus de la part de *Martine* & de *Lucas* ; enfin la marquise reparoit pour le dénouement ; *Fortin* se défist du projet d'avoir *Colette* , & lui fait présent des vingt-cinq louis que lui devoit *Lucas* ; Madame *Cathos* , que ce procédé enchante , accorde sa main à *Fortin* qui la lui redemande , & les jeunes villageois se marient.

Tel est, Monsieur, le canevas du *Service récompensé* , que M. *Fardeau* auroit , ce me semble , mieux fait d'intituler le *Service payé*... Peut-être serez-vous curieux de voir quelques-unes des lignes rimées qu'on nous donne pour des vers , & que l'auteur nomme *airs* , *duo* , *trio* , &c. Voici comment s'ouvre la scène. *Colette* est seule :

Lorsque *Colin* veut faire mon bonheur ,  
 C'est m'assurer du sort le plus flatteur ,  
 Et je me crois heureuse pour la vie  
 Si mon destin avec lui m'associe , &c.

Vous vous appercevez sans doute que M. *Fardeau* a profité du privilège

350 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

que s'arrogent presque tous les auteurs qui se signalent dans ce genre de comédie, celui de ne point parler françois ; on dit , *assurer* un sort à quelqu'un , & non *assurer* quelqu'un d'un sort. Au troisième vers il faut , *je me croirai* , & non , *je me crois* ; je me garderai bien de relever toutes les fautes dont fourmille cette pièce , mais je ne puis me dispenser de vous citer l'air que chante M. Fortin à la dame de compagnie.

De la vie la plus douce image  
Ne nous présente qu'agrément ,  
Pourvu que , *par quelque talent* ,  
*Au ciel nous puissions rendre hommage.*  
Celui qui se trouve isolé  
Souvent est à charge à lui-même.  
Au travail l'homme est appelé ;  
*Il y goûte un plaisir extrême.*

Avouons , Monsieur , que l'auteur  
du *Service récompensé* pourroit , à juste  
titre , dire , en parlant de ses vers :

La rime & la raison n'y sont pas trop exactes ;  
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

**A N N É E 1777. 351**

Comme je n'ai pas l'honneur de le  
connoître , j'ignore si

*Par quelque talens*

*Au ciel il peut rendre hommage ;*

Mais ce n'est certainement point  
par son talent pour la poésie :

Soyez plutôt maçon , si c'est votre métier.

Je suis , &c.

*Indications des Nouveautés dans les  
Sciences , la Littérature & les Arts.*

*Prix proposé par l'académie des Sciences , Arts & Belles - Lettres de Châlons-sur-Marne , pour l'année 1779.*

On s'est occupé dans tous les temps de l'éducation de la noblesse , & de celle de la partie aisée de la nation , mais on n'a jamais donné qu'une attention superficielle à l'instruction du peuple. Ces considérations ont déterminé l'académie des Sciences , Arts & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne , à proposer pour sujet du prix qu'elle adjugera dans son assemblée du 25 août

352 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

1779 : *Quel seroit le meilleur plan d'éducation possible pour le peuple ?* L'académie invite tous les amis de la patrie à travailler sur un sujet qui intéresse également le bonheur du peuple & la gloire de la nation. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trois cens livres. Les pièces seront écrites, lisiblement, en françois ou en latin, & elles seront envoyées, franchises de port, à M. *Sabbathier*, secrétaire perpétuel de l'académie, six mois avant la distribution du prix. Tout paquet, adressé à M. *Sabbathier* sans être franc de port, ne sera pas retiré de la poste, de quelque pays qu'il vienne. Les auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront seulement une devise à la tête ou à la fin de leur mémoire. Ils joindront un billet cacheté, qui contiendra leurs noms, qualités & demeure, s'ils veulent se faire connoître ; & la devise sera répétée sur ce billet.

L'Académie a déjà annoncé au public qu'elle adjugeroit, dans son assemblée du 25 août 1778, un autre prix, dont le sujet consiste à trouver : *Les*

**A N N É E 1777. (183)**

*moyens les moins onéreux à l'état & au peuple, de construire & d'entretenir les grands chemins. Les conditions de ce dernier programme sont les mêmes que celles du précédent.*

*Cours de Sciences politiques & de Grammaire Allemande.*

M. Junker, de l'université & de l'académie des Belles-Lettres de Goettingen, censeur royal, ancien professeur de l'école royale militaire de Paris, a recommencé, le premier décembre, son *Cours de Sciences politiques*, aussi bien que celui de *Grammaire Allemande*, & les continuera pendant six mois, tous les lundis, mercredis & vendredis; le premier, depuis les dix heures du matin jusqu'à midi; & le second, de midi à une heure, ou bien de neuf à dix heures, suivant que l'on en conviendra.

Dans le *Cours de Sciences politiques* il explique successivement les principes du droit naturel, du droit politique, ou de la théorie de la société civile, & du droit des gens naturel.



### 354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Puis après avoir développé les évènements qui ont produit la présente forme de gouvernement de chaque état, il fait connoître la constitution tant physique que politique & le droit public des royaumes & républiques d'Europe. Il passe ensuite au droit des gens conventionnel ( vulgairement appelé le droit public d'Europe ) ayant pour objet les obligations & droits réciproques des nations, fondés sur les traités de paix, d'alliance, de commerce, & desquels traités il fait une analyse raisonnée & pragmatique ; & il finit par des observations solides & utiles sur les intérêts des princes, aussi bien que sur les fonctions de négociateur, d'ambassadeur & de ministre public. Il suffit d'indiquer ces objets, si dignes d'occuper la jeune noblesse, pour faire sentir combien ils doivent intéresser tous ceux qui veulent voyager avec fruit, ou qui se destinent aux affaires d'état ; & si M. *Junker* ajoute que ses leçons sont propres à faire aimer les devoirs d'homme & de citoyen, & chérir la constitution.

françoise, il ne craint pas d'être contredit par les personnes qui les ont suivies jusqu'ici.

Le prix de ce *Cours* est de six louis pour les six mois ; & celui de *Grammaire Allemande* de trois louis, qui se payent d'avance. Les personnes qui voudront suivre l'un ou l'autre, sont priées de se faire inscrire quelques jours auparavant.

M. *Junker*, qui donne aussi chez lui des leçons particulières, demeure rue Mazarine, en entrant du côté du collège des Quatre - Nations, la seconde porte cochère à gauche.

On trouve actuellement chez *Merigot* le jeune, libraire, quai des Augustins, l'*Eloge du chancelier de l'Hôpital*, par M. l'abbé TALBERT, dont nous avons donné l'extrait dans le N<sup>o</sup>. 28 de l'Année Littéraire ; prix 30 sols.

L'*Eloge* de Philippe d'Orléans, régent du royaume pendant la minorité de Louis XV, discours qui a remporté le prix de l'académie de Villefranche, par M. l'abbé Talbert ; prix 30 sols.

Nous parlerons de cet *Eloge* intéressant le plutôt possible.

# T A B L E

## D E S M A T I È R E S

### C O N T E N U E S

DANS CE SEPTIEME VOLUME.

*L'Egoïsme , comédie en cinq actes & en vers , représentée par les comédiens François ordinaires du Roi , le jeudi 29 Juin 1777 , par M. Cailhava , avec cette épigraphe ,*

*Mes portraits déplairont par trop de ressemblance.*

*A Paris , chez la veuve Duchesne , Libraire , rue Saint - Jacques , au Temple du Gout.* Page 3

*Eloge de Michel de l'Hôpital , chancelier de France ; discours qui a obtenu le second accessit du prix de l'académie françoise en 1777. A Paris , chez Demonville , imprimeur de l'académie françoise , rue Saint - Severin.* 40

**DES MATIERES. 357**

**LETTRE à M. Fréron. 58**

**L'ESPRIT d'Addifson , ou les Beautés  
du Spectateur , du Babillard & du  
Gardien ; consistant principalement  
dans une collection des feuilles de  
M. Addifson, avec un précis de sa vie :  
ouvrage nouvellement traduit de l'An-  
glois , par M. J. P. A. , 3 vol. in-8°.   
A Yverdon, & se trouve à Paris , chez  
Merigot le jeune , libraire , quai des  
Augustins , au coin de la rue Pavée.  
Prix 7 liv. 10 s. broché. 73**

**ELOGE de Michel de l'Hôpital , chan-  
celier de France , par M. Doigni.  
A Paris , chez Demonville , Impri-  
meur de l'académie Françoise , rue  
Saint-Severin. 105**

**CONSEILS à un jeune poëte , ou lettre  
d'un academicien François à M. de la  
Harpe , au sujet de la traduction d'un  
morceau de Lucain , insérée dans le  
N°. 21. du Journal de Politique &  
de Littérature , 15 octobre 1777. 123**

**LIVRES nouveaux. 144**

**MES Récitations , ou Mélange de pièces fugitives en vers , suivies de Virginie , ou le Decemvirat , tragédie en cinq actes en vers , par M. S\*\*\* D\*\*\*.**  
*A la Haye , & se trouve à Paris chez Hardouin , libraire , passage du Louvre , colonnade Saint-Germain-Auxerrois.*

145

**ESSAI sur le Bonheur , où l'on recherche si l'on peut aspirer au vrai bonheur sur la terre , jusqu'à quel point il dépend de nous , & quel est le chemin qui y conduit ; par M. l'abbé de G\*\*\* , vicaire général de Bordeaux , de la société royale des sciences & Belles-Lettres de Nancy , avec cette épigraphe :**

*On ne le tire point des veines du Potosé.*

*A Paris , chez Merigot le jeune , Libraire , quai des Augustins , au coin de la rue Pavée.*

**DICTIONNAIRE Universel des Sciences , morale , économique , politique & diplomatique , ou Bibliothèque de l'homme d'état ou du citoyen , tome I.**

DES MATIERES. 359

in-4<sup>o</sup>. de 700 pages., avec cette épi-  
graphe :

*Au temps & à la vérité.*

*A Paris chez Pankouke , libraire ,  
rue des Poitevins , hôtel de Thou. 174*

LETTRE de M. Ruault , libraire , rue de  
la Harpe , aux auteurs de l'Année  
Littéraire. 209

LES vrais Principes du gouvernement  
françois , démontrés par la raison &  
par les faits , par un François ; 2 vol.  
in-8<sup>o</sup> d'environ 300 pages. A  
Genève , & se trouve à Paris , chez  
Moutard , Libraire , à l'Hôtel de Clu-  
gny , rue des Mathurins , & chez la  
veuve Duchesne , Libraire , rue Saint-  
Jacques , au temple du goût. 217

LETTRE à M. Fréron , au sujet du mor-  
ceau de Lucain , traduit en vers , par  
M. de la Harpe. 249

SUITE de l'exposition des Peintures ,  
Sculptures & Gravures au salon du  
Louvre. 263

360 T A B L E , &c.

LETTRE aux auteurs de l'Année littéraire. 278

LETTRE de M. l'abbé Quinson , Prevôte d'Arles , à M. Fréron. 281

INDICATIONS des Nouveautés , &c. 285

ŒUVRES complètes de M. de Saint-Foix , Historiographe des Ordres du Roi. A Paris , chez la veuve Duchesne , libraire , rue Saint-Jacques , au temple du goût. 289

ESSAI sur l'éloquence de la chaire , seconde édition , revue , corrigée & considérablement augmentée ; avec un Discours de la Cène , prononcé devant le roi en 1777 , & un panégyrique de saint Bernard , prononcé à Paris la même année ; dédié à Monsieur , par M. l'abbé de Besplas , vicaire général du diocèse de Besançon , predicateur du roi , & aumônier de Monsieur. 324

LE Service récompensé , comédie en un acte , mêlée d'ariettes , par M. Fardeau. 345

INDICATIONS des Nouveautés , &c. 351

Fin de la Table des Matières du septième Volume.

**L'ANNÉE**  
**LITTÉRAIRE.**  
ANNÉE M. DCC. LXXVII.  
Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.  
*Parcere personis, dicere de vitiis. MART.*  
**TOME HUITIÈME.**

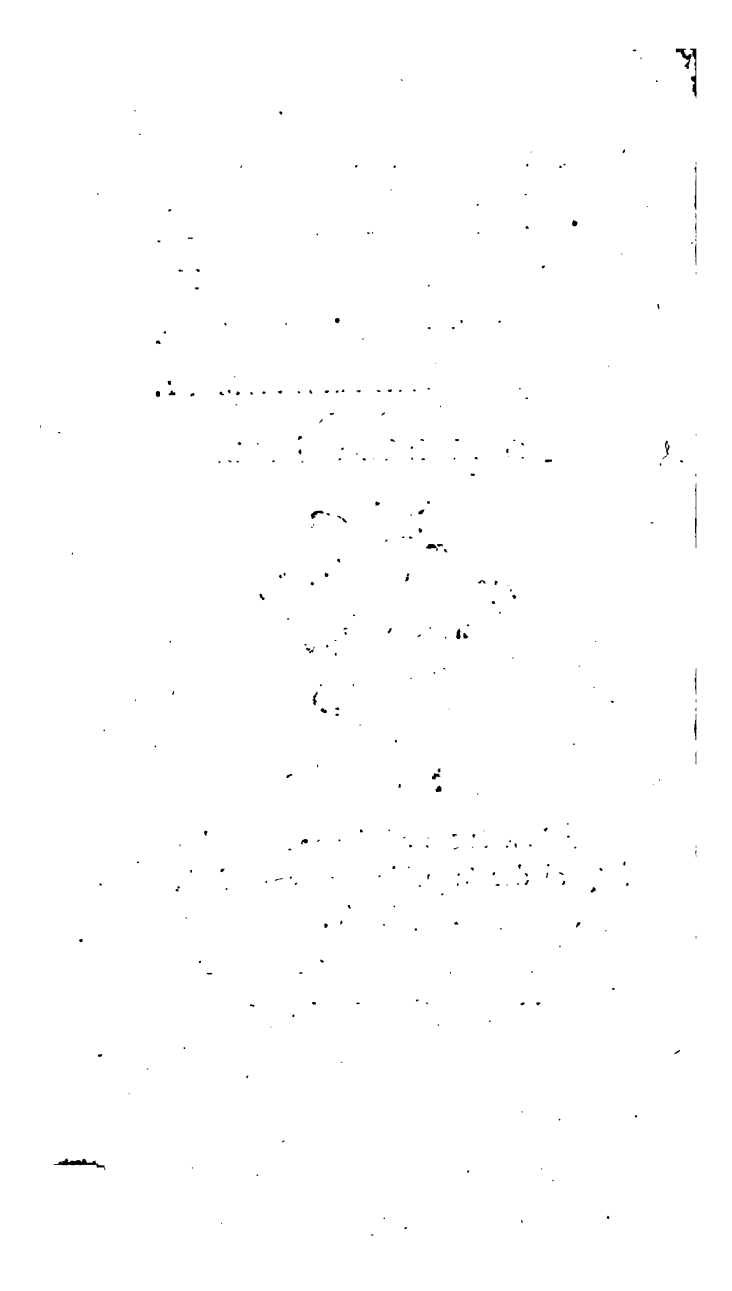


A PARIS,  
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire,  
Quai des Augustins, au coin de la  
rue Pavée.

---

M. DCC. LXXVII.





3

---

# L' ANNÉE

## L I T T É R A I R E.

---

### L E T T R E I.

*Histoire naturelle , générale & particulière , avec la description du cabinet du roi : tomes XIV , XV , XVI , XVII , XVIII & XIX in-12 ; DES OISEAUX ; par M. le comte de Buffon. A Paris , de l'imprimerie royale , & se trouve chez Panckouke , libraire , hôtel de Thou , rue des Poitevins.*

**J**E me rappelle , Monsieur , de vous avoir déjà rendu compte , en 1771 , des deux premiers de ces six volumes , dans lesquels M. de Buffon entreprend de décrire l'histoire & les mœurs de la tribu brillante des habitans de l'air : je me bornerai donc aujourd'hui à

A ij

## 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

vous entretenir des quatre tomes suivans , où l'auteur continue de parcourir les classes nombreuses & variées qui partagent l'ornithologie. M. le comte de Buffon prévient ses lecteurs, dans un avertissement placé à la tête du cinquième volume , qu'une maladie grave & longue ayant interrompu pendant près de deux ans le cours de ses travaux , & que ne voulant point renoncer au projet de l'histoire des minéraux , dont il s'occupe depuis plusieurs années , il a cru devoir associer à son travail sur les oiseaux M. Gueneau de Montbeillard , son ami , qu'il annonce comme l'homme de lettres dont la façon de voir , de juger & d'écrire ait le plus de rapport avec la sienne. » Je l'ai engagé , dit-il , » à se charger de la plus grande partie » des oiseaux ; je lui ai remis tous mes » papiers à ce sujet , nomenclature , » extraits , observations , correspondances ; je ne me suis réservé que » quelques matières générales & un » petit nombre d'articles particuliers , » déjà faits en entier ou fort avancés. » Il a fait de ces matériaux informes

» un bon & prompt usage ; qui justi-  
 » fie bien le témoignage que je viens  
 » de rendre à ses talens ; car ayant  
 » voulu se faire juger du public sans se  
 » faire connoître , il a imprimé sous  
 » mon nom tous les chapitres de sa  
 » composition , depuis l'autruche jus-  
 » qu'à la caille , sans que le public ait  
 » paru s'appercevoir du changement  
 » de main ; & parmi les morceaux de  
 » sa façon , il en est , tel que celui du  
 » Paon , qui ont été vivement applau-  
 » dis , & par le public & par les juges  
 » les plus sévères. Il ne m'appartient  
 » donc en propre , dans le second  
 » volume *in-4°* de l'histoire des oi-  
 » seaux , que les articles du pigeon ,  
 » du ramier & des tourterelles : tout  
 » le reste , à quelques pages près de  
 » l'histoire du coq , a été écrit & com-  
 » posé par M. de Montbeillard ». Cette  
 » déclaration , Monsieur , ne fait pas  
 » moins honneur à la modestie & à la  
 » franchise de M. de Buffon , qu'aux ta-  
 » lens & aux connoissances de M. de  
 » Montbeillard ; le choix du *Pline* de la  
 » France étoit le plus bel éloge qu'il pût  
 » faire de son associé. Voici d'abord la

description du *paon*, faite par M. de Montbeillard, & qui a réuni tous les suffrages : vous reconnoîtrez aisément dans ce morceau la pureté , l'élégance , la richesse & l'éclat de style qui distinguent la manière de M. de Buffon. » Si l'empire appartenoit à la  
 » beauté & non à la force , le paon  
 » seroit , sans contredit , le roi des  
 » oiseaux ; il n'en est point sur qui la  
 » nature ait versé ses trésors avec  
 » plus de profusion : la taille grande ;  
 » le port imposant , la démarche fière ;  
 » la figure noble , les proportions du  
 » corps élégantes & sveltes , tout ce  
 » qui annonce un être de distinction  
 » lui a été donné ; une aigrette mo-  
 » bile & légère , peinte des plus  
 » riches couleurs , orne sa tête & l'é-  
 » lève sans la charger ; son incompa-  
 » rable plumage semble réunir tout ce  
 » qui flatte nos yeux dans le coloris  
 » tendre & frais des plus belles fleurs ;  
 » tout ce qui les éblouit dans les reflets  
 » pétillans des pierreries ; tout ce qui  
 » les étonne dans l'éclat majestueux  
 » de l'arc-en-ciel : non seulement la  
 » nature a réuni sur le plumage du

» paon toutes les couleurs du ciel &  
 » de la terre pour en faire le chef-  
 » d'œuvre de sa magnificence, elle  
 » les a encore mêlées, assorties,  
 » nuancées, fondues de son inimi-  
 » table pinceau, & en a fait un  
 » tableau unique, où elles tirent de  
 » leurs mélanges, avec des nuances  
 » plus sombres, & de leurs opposi-  
 » tions entr'elles, un nouveau lustre  
 » & des effets de lumières si sublimes,  
 » que notre art ne peut ni les imiter  
 » ni les décrire. Tel paroît à nos yeux  
 » le plumage du paon, lorsqu'il se pro-  
 » mène paisible & seul, dans un beau  
 » jour de printemps; mais si sa femelle  
 » vient tout-à-coup à paroître, si les  
 » feux de l'amour se joignant aux se-  
 » crettes influences de la saison, la  
 » tirent de son repos, lui inspirent  
 » une nouvelle ardeur & de nouveaux  
 » desirs; alors toutes ses beautés se  
 » multiplient, ses yeux s'animent &  
 » prennent de l'expression, son aigrette  
 » s'agite sur sa tête, & annonce l'émo-  
 » tion intérieure; les longues plumes  
 » de sa queue déploient, en se rele-  
 » vant, leurs richesses éblouissantes,

## 8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» sa tête & son cou se renversant no-  
» blement en arrière , se dessinent avec  
» grace sur ce fond radieux , où la  
» lumière du soleil se joue en mille  
» manières , se perd & se reproduit  
» sans cesse , & semble prendre un  
» nouvel éclat plus doux & plus moël-  
» leux ; de nouvelles couleurs plus  
» variées & plus harmonieuses ; cha-  
» que mouvement de l'oiseau produit  
» des milliers de nuances nouvelles,  
» des gerbes de reflets ondoyans &  
» fugitifs , sans cesse remplacés par  
» d'autres reflets & d'autres nuances,  
» toujours diverses & toujours admi-  
» rables . . . mais ces plumes brillantes  
» qui surpassent en éclat les plus belles  
» fleurs , se flétrissent aussi comme elles  
» & tombent chaque année. Le paon ,  
» comme s'il sentoit la honte de sa  
» perte , craint de se faire voir dans cet  
» état humiliant , & cherche les re-  
» traites les plus sombres pour s'y  
» cacher à tous les yeux , jusqu'à ce  
» qu'un nouveau printemps lui ren-  
» dant sa parure accoutumée le ra-  
» mène sur la scène pour y jouir des  
» hommages dûs à sa beauté ; car on

» prétend qu'il en jouit , en effet ,  
 » qu'il est sensible à l'admiration , que  
 » le vrai moyen de l'engager à étaler  
 » ses belles plumes , c'est de lui donner  
 » des regards d'attention & des louan-  
 » ges ; & qu'au contraire , lorsqu'on  
 » paroît le regarder froidement &  
 » sans beaucoup d'intérêt , il replie  
 » tous ses trésors & les cache à qui  
 » ne fait point les admirer ». Vous  
 conviendrez , Monsieur , que cette  
 description du paon est bien digne de  
 la plume brillante qui nous avoit dé-  
 ja tracé celles du lion , du cheval ,  
 de l'aigle , &c. & que la critique la  
 plus pénétrante devoit être loin de  
 soupçonner que de pareils coups de  
 pinceau , dans l'ouvrage de M. de  
*Buffon* , fussent le produit d'une main  
 étrangère.

Cet article du paon présente des  
 détails intéressans , tant sur le pays  
 natal de cet oiseau , que sur ses mœurs  
 & ses habitudes naturelles. Quoique le  
 paon soit depuis long-temps natura-  
 lisé en europe , il n'en est cependant  
 pas originaire. Ce sont les Indes  
 orientales , c'est le climat qui produit



le saphir , le rubis , la topase , qui doit être regardé comme son pays natal ; c'est de là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie & dans la Grèce. Les Grecs le reçurent , dit-on , des Barbares , qui ne peuvent être que les Indiens , puisque c'est aux Indes qu'*Alexandre* , qui avoit parcouru l'Asie , & qui connoissoit bien la Grèce , en a vu pour la première fois ; & ce conquérant fut tellement frappé de leur beauté , qu'il défendit de les tuer , sous des peines très-sévères. D'ailleurs il n'est point de pays où l'espèce du paon soit plus généralement répandue & en aussi grande abondance que dans les Indes ; on en trouve dans toutes les parties de cette vaste région , & si l'on ajoute que les paons y vivent dans l'état de sauvage , qu'ils ne font nulle part ni si grands ni si féconds , on ne pourra guères s'empêcher de regarder cette contrée comme le climat naturel de ces oiseaux. Cette opinion paroît même confirmée par le texte sacré ; car on voit que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de *Salomon* rapportoit tous les

trois ans ; & il est clair que c'est ou des Indes , ou de la côte d'Afrique la plus voisine , que cette flotte , équipée dans la mer rouge , & qui ne pouvoit s'éloigner des côtes , tiroit ses richesses ; or il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique , puisque jamais aucun voyageur n'a dit avoir aperçu dans toute l'Afrique , ni même dans les isles adjacentes , des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres & naturels à ces pays.

Transportés des Indes dans l'Asie occidentale , les paons passèrent bientôt dans la Grèce ; mais ils y furent d'abord si rares , que dans la ville d'*Athènes* , on les montra pendant trente ans , à chaque néoménie , comme une curiosité , & qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir. Mais il y a toute apparence que peu de temps après *Alexandre* , ils devinrent fort communs ; car on voit dans le poète *Antiphanes* , contemporain de ce prince , qu'une seule paire de paons , apportés en Grèce , s'y étoit multi-

plée à un tel point , qu'il y en avoit autant que de cailles. Ces oiseaux se répandirent ensuite, de proche en proche , dans les parties méridionales de l'Europe, en France, en Allemagne, en Suisse , & jusques dans la Suède. Il est bon d'observer que les Suisses sont les seuls qui se soient appliqués à détruire les paons dans leur pays , avec autant de soin , que toutes les autres nations en ont mis à les multiplier ; leur motif étoit la haine qu'ils portoient aux ducs d'Autriche , contre lesquels ils s'étoient révoltés , & dont l'écu avoit une queue de paon pour cimier.

Le coq-paon n'a pas moins d'ardeur pour ses femelles , ni moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles , que le coq ordinaire de nos basse-cours ; il lui faut , dit-on , cinq ou six paones. Cependant des personnes , qui ont élevé des paons en Bourgogne , ont certifié à l'auteur que les mâles ne se battent jamais , & qu'il ne leur faut à chacun qu'une ou deux femelles au plus. Peut-être cette différence ne provient-elle que

d'un moindre degré de chaleur dans notre climat. C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent & se joignent. On a observé qu'après la ponte , & pendant tout le temps de l'incubation , la paone évite soigneusement le mâle , & tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs ; car dans cette espèce , comme dans celle du coq , le mâle , plus ardent & moins fidèle au vœu de la nature , est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce ; & s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs , il les casse en s'approchant d'elle. Les paonéaux , jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts , portent mal leurs aîles , les ont traînantes & ne savent pas encore s'en servir ; dans ces commencemens , la mère les prend tous les soirs sur son dos , & les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit ; le lendemain matin , elle saute , devant eux , du haut de l'arbre en bas , les invite à en faire autant , & les accoutume ainsi peu à peu à faire usage de leurs aîles.

#### 14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans les basse-cours où ils vivent, & se font respecter de l'autre volaille, qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas. *Pline* dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons & les paons; & *Cléarque* parle d'un de ces derniers qui avoit pris un tel attachement pour une jeune pigeonne, que l'ayant vu mourir, il ne put lui survivre. Mais une sympathie plus naturelle & mieux fondée, est celle qu'on a observée entre les paons & les dindons; ces deux oiseaux sont du petit nombre de ceux qui redressent leur queue & font *la roue*, ce qui suppose bien des qualités communes; aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille.

Si les Grecs faisoient un cas particulier du paon, c'étoit uniquement pour raffasier leurs yeux de la beauté de son plumage; mais les romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, se sont réellement rassasiés de sa chair. Ce fut l'orateur *Horun-fus* qui imagina le premier d'en faire

servir sur sa table, & son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome. On vit des Empereurs, un *Vitellius*, un *Heliogabale* mettre leur gloire à remplir des plats immenses de têtes ou de cervelles de paons : mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense excessive. Dans ce tems-là, un troupeau de cent de ces oiseaux, en n'exigeant de celui auquel l'on en confioit le soin, que trois paons par couvée, pouvoit rapporter soixante mille sesterces, c'est-à-dire, dix ou douze mille francs. Chez les Grecs, le mâle & la femelle se vendoient mille dragmes, ce qui revient à huit cents quatre-vingt-sept livres dix sols; selon la plus forte évaluation, & à vingt-quatre livres, selon la plus foible : mais il paroît que cette dernière est beaucoup trop foible; autrement on ne pourroit attacher aucun sens à ce que dit *Athénée* : n'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons, dont le prix n'est pas moindre que celui des statues? — *An non furiosum est alere domi pavones; cum eorum pretio queant*

*emi statua* ? Ce prix étoit bien tombé au commencement du seizième siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sols six deniers de ce tems-là, que M. *Dupré de Saint-Maur* évalue à trois livres quinze sols de notre monnoie actuelle. Mais il paroît que le prix de ces oiseaux se releva dans la suite. « Au reste, dir  
 » l'auteur, il n'y a guères que les jeu-  
 » nes paons que l'on puisse manger,  
 » les vieux sont trop durs, & d'autant  
 » plus durs que leur chair est naturel-  
 » lement fort sèche; & c'est sans doute  
 » à cette qualité qu'elle doit la pro-  
 » priété singulière, & qui paroît assez  
 » avérée, de se conserver sans cor-  
 » ruption pendant plusieurs années.  
 » On en sert cependant quelquefois  
 » de vieux, mais c'est plus pour l'ap-  
 » pareil que pour l'usage, car on les  
 » sert revêtus de leurs belles plumes.  
 » C'étoit sur un paon ainsi préparé  
 » que nos anciens chevaliers faisoient,  
 » dans les grandes occasions, leur  
 » vœu, appelé le *vœu du paon* ». On  
 employoit autrefois les plumes de

paon à former des couronnes pour les poètes, connus sous le nom de *Troubadours*. *Gesner* dit avoir vu une étoffe, dont la chaîne étoit de soie & de fil d'or, & la trame de ces mêmes plumes : tel étoit, sans doute, le manteau, tissu de plumes de paon, qu'envoya le pape *Paul III* au roi *Pepin*.

L'histoire du *coq* est encore un des morceaux les plus étendus & les plus complets de cet ouvrage: elle contient une foule de faits, d'observations & de détails peu connus sur le pays natal de cet oiseau domestique, sur sa forme extérieure, la structure de ses parties internes, les variétés que la différence des climats, des alimens & le mélange des races a introduites dans l'espèce, sur ses habitudes naturelles ou acquises, ses amours, la formation de l'œuf, la ponte, l'incubation naturelle & artificielle, les développemens du poulet, son éducation, &c. Tous ces objets sont discutés avec autant de sagacité que de critique, & l'auteur n'avance rien qui ne soit le résultat de ses propres observations ou de celles qu'il a recueillies. Après.



avoir donné la description de la forme extérieure du coq, son historien expose les attributs qui doivent le distinguer, & fait connoître ses qualités morales. « Un bon coq, dit-il, » est celui qui a du feu dans les yeux, » de la fierté dans sa démarche, de la » liberté dans ses mouvemens, & » toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait, » n'imprimerait pas la terreur à un » lion, comme on l'a dit & écrit tant » de fois, mais il inspirera de l'amour » à un grand nombre de poutes; si » on veut le ménager, on ne lui en » laissera que douze ou quinze... Le » coq a beaucoup de soin, & même » d'inquiétude & de souci pour ses » femelles; il ne les perd guères de » vue; il les conduit, les défend, les » menace, va chercher celles qui » s'écartent, les ramène, & ne se » livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour » de lui; à juger par les différentes » inflexions de sa voix, on ne peut » guères douter qu'il ne leur parle » différens langages : quand il les perd,

» il donne des signes de regrets. Quoi-  
 » qu'aussi jaloux qu'amoureux, il n'en  
 » maltraite aucune, sa jalousie ne  
 » l'irrite que contre ses concurrens ;  
 » s'il se présente un autre coq, sans  
 » lui donner le temps de rien entre-  
 » prendre, il accourt l'œil en feu, les  
 » plumes hérissées, se jete sur son  
 » rival, & lui livre un combat opi-  
 » niâtre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre  
 » succombe, ou que le nouveau venu  
 » lui cède le champ de bataille, &c ».

Les hommes ont su mettre en œuvre,  
 pour leur amusement ; cette anti-  
 pathie invincible que la nature a  
 établie entre un coq & un coq ; ils  
 ont cultivé cette haine avec tant d'art,  
 que les combats de deux oiseaux de  
 basse-cour sont devenus des spectacles,  
 capables de passionner jusqu'à des  
 peuples polis. Ces grotesques tour-  
 nois étoient autrefois fort en usage  
 chez les Rhodiens, les Tangriens &  
 ceux de Pergame ; c'est encore aujour-  
 d'hui la folie des Chinois, des habi-  
 tans des *Philippines*, de *Java* ; de  
 l'isthme de l'Amérique & de quelques  
 autres nations des deux continens.

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux qu'on ait fait servir à ces luttes bizarres ; les Athéniens employoient aussi les cailles , & les Chinois élèvent encore aujourd'hui , pour le combat , certains petits oiseaux , qui ressemblent à des cailles ou à des linottes. Ce que l'auteur trouve sur-tout de remarquable , c'est que les coqs de Rhodes , qui étoient plus grands , plus forts , & beaucoup plus ardens au combat que les autres , l'étoient au contraire beaucoup moins anprès de leurs femelles ; il ne leur falloit que trois poules , au lieu de quinze ou vingt ; soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où on les faisoit vivre , soit que leur colere , trop souvent excitée , eût étouffé en eux des passions plus douces. » Tant » l'art , dit l'historien , avoit bien » réussi à dépraver la nature. ! Tant » l'exercice des talens de la guerre est » opposé à ceux de la propagation » !

L'auteur explique , avec autant de clarté que de précision , la manière dont s'opère la formation de l'œuf. « Les poules , dit-il , n'ont pas besoin

» du coq pour produire des œufs ; il  
 » en naît sans cesse de la grappe com-  
 » mune de l'ovaire , lesquels , indé-  
 » pendamment de toute communica-  
 » tion avec le mâle, peuvent y grossir,  
 » & en grossissant , acquièrent leur  
 » maturité , se détachent de leur ca-  
 » lice & de leur pédicule , parcourent  
 » l'*oviductus* dans toute sa longueur ;  
 » cheminant faisant s'assimilent , par une  
 » force qui leur est propre , la lymphe  
 » dont la cavité de cet *oviductus* est  
 » remplie , & composent leur blanc,  
 » leurs membranes, leurs coquilles , &  
 » ne restent dans ce viscère que jusqu'à  
 » ce que ses fibres élastiques & sensi-  
 » bles étant gênées , irritées par la  
 » présence de ces corps , devenus  
 » désormais étrangers , entrent en  
 » contraction & les poussent en de-  
 » hors , le gros bout le premier ». A  
 l'aide de cette explication , il est aisé  
 de rendre raison des variétés acci-  
 dentelles qu'on remarque quelquefois  
 dans la forme de l'œuf. Il n'est  
 pas rare , par exemple , de trouver  
 deux jaunes dans une seule coque ,  
 ce qui arrive lorsque deux œufs , éga-

lement mûrs, se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, & formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe. On comprend de même comment on y trouve quelquefois une épingle, ou tout autre corps étranger, qui aura pu pénétrer jusques dans l'*oviductus*.

Un des besoins les plus marqués de la poule, est celui de couver. Ce desir pressant s'annonce dans la plupart d'entr'elles par un glouffement particulier, par des mouvemens & des attitudes énergiques, auxquelles il n'est pas possible de se méprendre. Si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une femelle d'une autre espèce, & même des œufs de pierre ou de craie; elle couvera encore, après que tout lui aura été enlevé, & on la verra se consumer en regrets & en vains mouvemens. S'il arrive que ses recherches soient heureuses & qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans quelque lieu retiré & convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les

échauffe, les retient doucement les uns après les autres, pour leur communiquer à tous un égal degré de chaleur, & cette tendre poule se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire & le manger \*. Lorsque ses pousins viennent à éclore, autres soucis, autres sollicitudes maternelles. « Son attachement, fortifié par la vue de ces  
» petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours  
» par les nouveaux soins qu'exige leur  
» foiblesse; sans cesse occupée d'eux,  
» elle ne cherche de la nourriture que  
» pour eux; si elle n'en trouve point,  
» elle gratte la terre avec ses ongles,  
» pour lui arracher les alimens qu'elle

\* Je ne peux m'empêcher de rapporter ici un autre exemple qui prouve jusqu'à quel point les femelles des oiseaux portent l'attachement pour leurs œufs. *M. de Buffon*, dans son article du pigeon, cite une femelle entre autres, dont les pattes gélèrent & tombèrent, & qui, malgré cette douleur cruelle & cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos: ses pattes avoient gelé, parce que son panier se trouvoit placé près de la fenêtre de la volière.

» recèle, & elle s'en prive en leur  
 » faveur ; elle les appelle lorsqu'ils  
 » s'égarent, les met sous ses ailes, à  
 » l'abri des intempéries, & les couve  
 » une seconde fois : elle se livre à ces  
 » tendres soins avec tant d'ardeur &  
 » de souci, que sa constitution en est  
 » sensiblement altérée, & qu'il est fa-  
 » cile de distinguer de toute autre  
 » poule une mère qui mène ses petits,  
 » soit à ses plumes hérissées & à ses  
 » ailes traînantes, soit au son enroué  
 » de sa voix, & à ses différentes infle-  
 » xions toutes expressives, & ayant  
 » toutes une forte empreinte de sollici-  
 » tude & d'affection maternelle : mais si  
 » elle s'oublie elle-même pour conser-  
 » ver les petits, elle s'expose à tout  
 » pour les défendre : paroît-il un éper-  
 » vier dans l'air, cette mère si faible, si  
 » timide, & qui, en toute autre cir-  
 » constance, chercheroit son salut dan-  
 » la fuite, devient intrépide par ten-  
 » dresse ; elle s'élance au-devant de la  
 » serre redoutable, & par ses cris  
 » redoublés, ses battemens d'ailes &  
 » son audace, elle en impose souvent  
 » à l'oiseau carnassier, qui rebuté  
 » d'une

« d'une résistance imprévue, s'éloigne  
 « & va chercher une proie plus fa-  
 « cile ». La poule paroît avoir toutes  
 les qualités morales qui décèlent un  
 bon cœur ; mais ce qui ne fait pas  
 autant d'honneur à son intelligence,  
 c'est que si, par hasard, on lui donne  
 à couver des œufs de cane, ou de  
 tout oiseau de rivière, son affection  
 n'est pas moindre pour ces étrangers  
 qu'elle le seroit pour ses propres pou-  
 sins. « Elle ne voit pas, dit l'auteur,  
 « qu'elle n'est que leur nourrice ou  
 « leur *bonne*, & non pas leur mère ;  
 « & lorsqu'ils vont, guidés par la  
 « nature, s'ébattre ou se plonger dans  
 « la rivière voisine, c'est un spectacle  
 « singulier de voir la surprise, les in-  
 « quiétudes, les tranges de cette pau-  
 « vre nourrice, qui se croit encore  
 « mère, & qui, pressée du desir de les  
 « suivre au milieu des eaux, mais rete-  
 « nue par une répugnance invincible  
 « pour cet élément, s'agite, incer-  
 « taine sur le rivage, tremble & se  
 « désole, voyant toute sa couvée dans  
 « un péril évident, sans oser lui don-  
 « ner de secours ».



Quel que soit le pays natal du coq, qu'on croit être la Perse, il est certain que ses variétés sont très-nombreuses. Parmi les races étrangères, décrites par les naturalistes ou indiquées par les voyageurs, on remarque le *coq nègre*, lequel a la crête, les barbes, l'épiderme & le périoste absolument noirs; ses plumes le sont aussi ordinairement, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux *Philippines*, à *Java*, à *Delhi*, à *Sanjago*, l'une des îles du Cap - Vert : on prétend même que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais. M. de Montbeillard pense que, si le fait est vrai, on ne doit attribuer cette teinture noire qu'à la nature des alimens que les oiseaux trouvent dans cette île. Il ajoute que cette poule nègre est connue en France, mais que sa chair, lorsqu'elle est cuite, étant noire & dégoûtante, il n'est pas probable qu'on cherche à en multiplier la race. Une autre variété plus remarquable, c'est le *coq sans croupion*: cette partie du corps manque à tous les poulets & à tous

les coqs de Virginie, quoiqu'ils soient certainement de race angloise. Les habitans de cette colonie assurent que tous les oiseaux de cette espèce qu'on y transporte perdent leur croupion en fort peu de temps. L'auteur observe, à ce sujet, comme une très-grande singularité, que dans le chien, comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très-différens, sont le plus domestiques, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans croupion. « On me montra, dit-il, il » y a plusieurs années, un de ces » chiens nés sans queue; je crus alors » que ce n'étoit qu'un individu vicié, » un monstre, & c'est pour cela que » je n'en fis aucune mention dans » l'histoire du chien. Ce n'est que » depuis ce temps que j'ai revu ces » chiens sans queue, & que je me suis » assuré qu'ils forment une race constante & particulière, comme celle » des coqs sans croupion. Le sieur » *Fournier* \* m'a assuré, que lorsque

\* Le sieur *Fournier* est un curieux, qui a élevé, pendant plusieurs années, pour lui,

» cette race de coqs se mêle avec la  
 » race ordinaire, il en provient des  
 » métis qui n'ont qu'un demi-crou-  
 » pion, & six plumes à la queue, au  
 » lieu de douze : cela peut-être, mais  
 » j'ai de la peine à le croire ».

- Voulez-vous, Monsieur, jouir du  
 spectacle d'un bon ménage, & con-  
 noître un des modèles les plus par-  
 faits de la tendresse & de la fidélité  
 conjugale ? Observez un couple de  
 perdrix, mâle & femelle, partageant  
 d'abord ensemble l'ennui de l'incu-  
 bation, & se livrant ensuite aux soins  
 qu'exigent l'éducation & la conser-  
 vation de leur famille naissante. « La  
 » perdrix couve avec beaucoup d'assi-  
 » duité, & on prétend qu'elle ne  
 » quitte jamais ses œufs sans les cou-  
 » vrir de feuilles. Le mâle se tient  
 » ordinairement à portée du nid, &  
 » tentif à sa femelle, & toujours prêt  
 » à l'accompagner lorsqu'elle se lève  
 » pour aller chercher de la nourriture,  
 » & son attachement est si fidèle & si

même, pour S. A. S. Mgr le comte de Cler-  
 mont, & pour plusieurs seigneurs, des  
 poules & des pigeons de toute espèce.

» pur , qu'il préfère ces devoirs pénis-  
 » bles à des plaisirs faciles , que lui  
 » annoncent les cris répétés des autres  
 » perdrix , auxquels il répond quel-  
 » quefois , mais qui ne lui font jamais  
 » abandonner sa femelle , pour suivre  
 » l'étrangère \*. Au bout du temps mar-  
 » qué & lorsque la couvée va bien ,  
 » les petits percent leur coque assez  
 » facilement , courent au moment  
 » même qu'ils éclosent , & souvent  
 » emportent avec eux une partie de  
 » leur coquille..... Le mâle , qui n'a  
 » point pris de part au soin de cou-  
 » vrir les œufs , partage avec la mère  
 » celui d'élever les petits ; ils les

\* Il s'en faut bien que les mœurs & les  
 amours des tourterelles soient aussi pures !  
 M. le Roi , lieutenant des chasses de Versailles ,  
 écrivoit à M. de Buffon : » La tourterelle  
 » diffère du ramier & du pigeon par son  
 » libertinage & son inconstance , malgré sa  
 » réputation. Ce ne sont pas seulement les  
 » femelles , enfermées dans les volières , qui  
 » s'abandonnent indifféremment à tous les  
 » mâles ; j'en ai vu de sauvages , qui n'étoient  
 » ni contraintes ni corrompues par la domes-  
 » ticité , faire deux heureux de suite , sans  
 » sortir de la même branche ».

trouve aussi sur les cimes des alpes, & des pyrénées. Un de ses attributs les plus distinctifs est d'avoir des plumes, ou un duvet très-délié, jusques sous les pieds. Son plumage est d'un blanc éblouissant dans le cours de l'hiver, mais son dos & ses ailes brunissent dans les autres saisons. Sa grosseur est celle d'un pigeon; la qualité de sa chair est excellente; mais son séjour de préférence sur les sommets des montagnes les plus élevées, annonce un naturel sauvage & peu susceptible d'être apprivoisé. Cependant *Rhédi* parle de deux lagopèdes, qu'il nomme *perdrix blanches des pyrénées*, qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand duc. Cet oiseau, par sa singulière organisation, paroît déterminé à ne se plaire que dans une température glaciale; car, à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte & va chercher, sur les cimes les plus hautes, celle qui ne fond jamais. Non seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à

l'abri des rayons du soleil, qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder. Ces *lagopedes* volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ils sont de la classe des oiseaux pesans. Lorsqu'ils voyent un homme, ils restent sur la neige pour n'être point apperçus; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils ne paroissent point épouvantés de la vue de l'homme: souvent, pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent à considérer ce nouvel objet, pour leur passer au cou un lacet ou pour les tuer par derrière à coups de perche. On dit même qu'ils n'oseroient jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, & qu'ils vont constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux pièges que les chasseurs leur ont préparés. M. Gagneau de Montbeillard parle aussi du la-

*gopede* ou perdrix blanche, qui se trouve à la baie d'*Hudson*; celle-ci passe les nuits dans les trous qu'elle fait se creuser sous la neige, dont la consistance, dans ces contrées, est comme celle d'un sable très-fin : le matin elle prend son essor & s'élève droit en haut, en secouant la neige de dessus ses aîles; mais elle ne paroît pas craindre le soleil comme le *lagopede* des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons dans le temps où ils ont le plus de force. En général, l'histoire du *lagopede* est peu connue; « il faut droit avoir des aîles, dit l'auteur, » pour étudier à fond les mœurs & » les habitudes des oiseaux, & sur- » tout de ceux qui ne veulent point se » plier au joug de la domesticité, & » qui ne se plaisent que dans des lieux » inhabitables ».

L'intérêt des matières que renferment les tomes III & IV, ne m'a pas permis, Monsieur, de vous entretenir des deux volumes suivans : ceux-ci pourront devenir le sujet d'une autre lettre. Les principaux oiseaux, dont

il est encore parlé dans les volumes que je viens de parcourir, & que je n'ai pu vous indiquer, sont l'*outarde*, le *dindon*, la *peintade*, le grand & petit *coq de bruyere*, la *gêlinotte*, l'*atagias*, le *faisan*, le *hocco*, la *caille*, le *pigeon*, le *ramier*, la *tourterelle* &c. avec toutes leurs variétés & toutes les races étrangères qui s'y rapportent. En résumant les autorités des voyageurs, pour prouver que le *dindon* n'est pas un oiseau originaire de l'Asie, il est échappé une légère erreur à M. *Gueneau de Montbeillard*. « Le père » du *Halde*, dit-il, assure qu'on ne » trouve à la Chine que les dindons » qui y ont été transportés d'ailleurs ; » il est vrai que dans le même endroit, » ce jésuite suppose qu'ils sont fort » communs dans les Indes orientales : » mais il paroît que ce n'est, en-effet, » qu'une supposition fondée sur des » oui-dire, au lieu qu'il étoit *témoin* » *oculaire* de ce qu'il dit de la Chine ». Le père du *Halde* n'a pu être *témoin oculaire* du fait dont il s'agit, puisqu'il est certain qu'il n'a jamais été à la Chine : ce jésuite étoit à Paris le



correspondant de la plupart des missionnaires de la société, & l'éditeur des mémoires qu'ils faisoient passer en France.

Je fais, &c. G\*\*\*

## LETTRE II.

*Fables de M. Boissard, de l'académie des Belles-Lettres de Caen, secrétaire du conseil & des finances de Monsieur, frère du roi, seconde édition, en deux volumes in-8°. avec figures. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue de Tournon.*

ON a dit depuis long-temps, Monsieur, que c'étoit le sort des grands écrivains de mettre à la mode & de rendre intéressans pour leur nation, les divers genres de littérature, dans lesquels ils se sont distingués. La Fontaine a partagé cette gloire avec tous nos excellens génies. Avant qu'il eût composé des fables célèbres par leur

supériorité, cette espèce de poëme, foiblement estimée parmi nous, étoit presque abandonnée. Aujourd'hui la plupart des auteurs publient des rames entières de fables. Ivres de leurs productions, ils exagèrent sans pudeur, dans leurs prologues verbeux ou dans leurs préfaces plus verbeuses encore; l'importance de l'apologue; & s'il faut en croire cette populace fabuliste, tous les genres de poésie doivent céder le premier rang au genre estimable, mais subalterne, où s'exerce la médiocrité. On a porté l'enthousiasme jusqu'à placer la *Fontaine* au-dessus des *Racine*, des *Boileau*, des *Corneille*, qui tous ont prouvé des talens, sans doute plus extraordinaires encore que les siens, dans des genres bien plus graves & plus difficiles; comme s'il n'étoit pas insensé d'accorder au soldat les mêmes honneurs qu'au général: comme si ce n'étoit pas insulter au jugement de toutes les nations, que d'élever sur le même autel *Phèdre* & *Virgile*, *Esopé* & *Pindare*. Pour vous, Monsieur, qu'une raison saine contient toujours

dans les bornes du juste & du vrai ; vous admirez *la Fontaine*, vous estimez le genre de poésie que ses talens ont illustré, sans vous laisser surprendre à cet enthousiasme du moment qui se plaît à exagérer son objet & ne voit rien d'utile & de grand, hors les ouvrages du poète qu'il a choisi pour idole ; vous plaignez sérieusement tant de fabulistes nouveaux nés qui d'avance s'imaginant voir leur petit buste placé parmi les statues de nos meilleurs écrivains, n'ont pas même le mérite de copier *la Fontaine* avec quelque succès, & nous amusent tour-à-tour de leurs chûtes, en voulant suivre les pas d'un athlète littéraire qu'ils ont, d'une voix unanime, déclaré invincible. *La Fontaine* réunit, en effet, tant de qualités supérieures, qu'il sera l'éternel désespoir des fabulistes. On se représente généralement ce divin génie comme un poète pour qui la nature a fait beaucoup plus que l'art & l'étude, négligé, incorrect, mais plein de graces & de naïveté. Ceux qui se sont fami-

liarités avec ses ouvrages, qui les ont profondément médités, y remarquent au contraire un vaste savoir, une mémoire enrichie des beautés de tous les anciens, un art infini, soit dans l'ordonnance des poèmes, soit dans la tournure, la phrase & la coupe des vers, une hardiesse de style sans exemple, une combinaison réfléchie dans les mouvemens du récit, une harmonie naturelle, mais étudiée dans le mélange des rimes; qualités rares, qui prouvent le travail le plus obstiné. La négligence même du poète leur paroît souvent le fruit d'une mûre réflexion, & le plus grand effort de l'art, puisqu'elle sert à le cacher. Presque toutes les fables de *la Fontaine* forment une espèce de drame, tantôt plaisant, tantôt sérieux, remarquable sur-tout par la manière dont il dessine, soutient & fait contraster les différens caractères de ses acteurs; où les scènes sont quelquefois marquées si distinctement, qu'on a mis de nos jours sur le théâtre plusieurs de ces pièces charmantes, sans avoir eu d'autre

peine, que celle de leur donner un peu plus d'étendue : mais ce qui m'étonne davantage dans *la Fontaine*, c'est l'adresse avec laquelle il prête toujours aux animaux qu'il met en scène les qualités morales, le génie, le langage qui conviennent à leur espèce : il ne peindra point le renard sous les traits de la force ; le lion, comme un animal paîtri de ruse. Chaque personnage est représenté avec le caractère & les mœurs les plus conformes à sa nature. Par ce moyen l'auteur donne de la vraisemblance à ses poèmes, l'illusion s'empare du lecteur, il oublie que les animaux sont muets, privés de la raison & croit en effet les entendre parler de la manière dont le poète feint qu'ils parlent. *La Fontaine* semble avoir appliqué à la fable toutes les règles du genre dramatique, & sa fidélité à les observer est peut-être la source principale de cet intérêt qui règne dans toutes ses productions, & qui vous invite à les relire encore, quand vous les avez déjà lues plusieurs fois : mais cet art admirable qui distingue ses écrits,

vous le chercheriez vainement dans les ouvrages de ses copistes. La plupart ne connoissent même ni la forme, ni la nature de l'apologue ; ils la confondent tour-à-tour avec l'allégorie, le conte ou l'épigramme. Le nouveau recueil de fables que je vous annonce est plein de ces méprises. Quelquefois même on ne fait trop quel nom donner à certaines pièces de vers que M. *Boissard* baptise du titre de *Fables* ; & ce nouvel imitateur de *la Fontaine*, quoiqu'il ait d'estimables qualités, pourroit bien éprouver le sort de ses confrères, déjà noyés dans le fleuve de l'oubli ; sa collection est divisée en huit livres, & chaque livre composé d'environ trente ou quarante fables. Dans une épître dédicatoire, adressée à MM. *de Fontette*, le modeste auteur se fait adresser par eux ce doux compliment. *Oh ! nous allons bien vite oublier la Fontaine ! nous sommes bien enfans, le bon homme est bien vieux ; un sage, comme vous, nous convient beaucoup mieux.* Voilà déjà, ce me semble, un défaut d'art ; le poète parle ici par la bouche de ses personnages ; des

enfans ne peuvent trahir ainsi la vérité : mais voyons comment il justifie les éloges dont il se fait caresser.

*Le Volcan.*

Un voyageur alloit franchir une montagne,  
Dont le sommet de neige & de glaçons cou-  
vert,

Avec un bruit affreux, tout à coup entr'ouvert,  
D'un torrent de bitume inonda la campagne.  
Le salpêtre en fumée, en flammes s'exhalant,  
Remplissoit l'air au loin d'une odeur empestée,

Le voyageur, pâle & tremblant,  
Fuyant avec horreur cette plage infectée :  
Qui l'eût cru, disoit-il, en détournant les yeux,  
Que tant de glacé eût couvert tant de feux !

Je vous demande, Monsieur, si l'on peut appeller *fable* ces vers, qui ne sont autre chose que la foible description d'un accident physique. La fable exige une sorte de merveilleux. Il n'est pas un seul phénomène dans la nature sur lequel on ne puisse faire une réflexion morale ; mais il ne s'ensuit pas que la peinture de ces phénomènes puisse former ce qu'on nomme

une fable. Que les animaux soient frappés de la peste, c'est un événement naturel, dont le récit peut fournir matière à la plus belle morale, sans que ce récit eût rien de commun avec l'apologue ; mais que les animaux, dans cette affliction publique, tiennent conseil ; qu'ils prennent la résolution de sacrifier le plus coupable d'entre eux, & que l'âne, pour avoir tondu dans un pré de moine, un peu d'herbe, soit la victime dévouée, quand le tigre & le lion sont fouillés des plus grands crimes ; voilà le merveilleux qu'exige l'apologue ; voilà une fable parfaite. Que signifie d'ailleurs cette misérable réflexion du voyageur. *Qui l'eût cru*, disoit-il, *en détournant les yeux*, *que tant de glace eût couvert tant de feux !* C'étoit bien la peine de peindre les ravages d'un volcan, d'exposer un homme à ses fureurs, pour lui mettre dans la bouche une exclamation si puérile ! M. Boisard ressemble, en cette occasion, à la montagne en travail d'enfant ; il jette des cris terribles, pour enfanter du vent. Je pourrois vous



#### 44 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

citer un grand nombre de fables aussi défectueuses, prises au hasard dans ce recueil, mais il vous fera facile de les distinguer vous-même, je veux vous faire observer des défauts d'un autre genre.

##### *Les Figues.*

Un habitant de Tyr cultivoit des figuiers,  
Dont les fruits tous les ans vendus au voisinage

Durant les douze mois entiers,  
Lui rapportoient de quoi suffire à son ménage,  
Non magnifiquement : la denrée au pays  
Étoit assez commune, & partant à bas prix ;

Si bien que se laissant séduire  
A l'appât des profits qu'il fera sur la mer,  
Il risque enfin dans un navire,  
Sur un douteux espoir, un profit net & clair.

Tout annonce un heureux voyage,  
Ciel d'azur, onde unie... ô revers ! ô douleur !  
Un coup de vent survient, les figues font naufrage.

Des flots en rapportant les preuves au rivage,  
Le pauvre trafiquant, va conter son malheur  
A sa famille consternée.

Il faut vivre de rien ou de peu cette année ;

Mais cependant sur frais nouveaux

Il cultive ses arbrisseaux ;

Le printems lui promet de nouvelles richesses,

Et l'automne propice acquitte ces promesses.

Cette fois en lieu sûr ayant mis son avoir ,

Le Tyrien par un beau soir ,

Affis auprès du port , oubloit ses fatigues ;

Mais comme il vit la mer, humble & tranquille  
alors ,

Et murmurant à peine en caressant ses bords ,

Je vous entends , dit-il, vous demandez des  
figues.

M. *Boisard* ne sauroit se plaindre que  
je choisisse, parmi ses fables, celles qui  
sont les plus médiocres, afin de les cri-  
tiquer plus à mon aise. Sans doute il  
a rassemblé toutes ses forces pour  
soigner celle que vous venez de lire,  
puisqu'il avoit à lutter contre *la Fon-  
taine*, qui nous a donné une fable sur  
le même sujet, intitulée, *le Berger &  
la mer*. Permettez - moi de vous la  
rapporter. *Quintilien* dit qu'on ne  
juge bien que par comparaison.

*Le Berger & la Mer.*

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans  
soins ,

46 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.

Si sa fortune étoit petite ,

Elle étoit sûre tout au moins.

A la fin les trésors déchargés sur la plage

Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,

Trafiqua de l'argent , le mit entier sur l'eau :

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis ,

Non plus berger en chef comme il étoit jadis ,

Quand ses propres moutons païssoient sur le rivage.

Celui qui s'étoit vu *Coridon* ou *Tircis* ,

Fut *Pierrot* & rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits ,

Racheta des bêtes à laine ;

Et comme un jour les vents , retenant leur haleine ,

Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux ,

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux ,

Dit-il, adressez-vous , je vous prie, à quelqu'autre ,

Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé ;

Je me fers de la vérité

Pour montrer par expérience ,  
 Qu'un fou , quand il est assuré ,  
 Vaut mieux que cinq en espérance ;  
 Qu'il faut se contenter de sa condition ;  
 Qu'aux conseils de la mer & de l'ambition  
 Nous devons fermer les oreilles.  
 Pour un qui s'en louera , dix mille s'en plain-  
 dront ;  
 La mer promet monts & merveilles ,  
 Fiez-vous-y ; les vents & les voleurs vien-  
 dront.

Je n'ai pas besoin de vous avertir  
 que cette fable est une des plus négli-  
 gées qui soient dans le recueil de *la*  
*Fontaine*. Admirez cependant com-  
 bien elle est supérieure à celle de son  
 copiste. Quel art pour persuader au  
 lecteur la morale qu'il veut en tirer !  
 Il feint d'abord que le berger étoit  
 heureux. C'étoit un berger en chef,  
 qui vivoit sans soins. Comme il le dé-  
 grade après son imprudence ! Il fut  
 jadis *Coridon* , il n'est plus que *Pierrot*  
 & rien davantage. Comme il rend  
 d'ailleurs vraisemblable l'ambition ,  
 ensuite la sagesse du berger ! Il étoit

voisin d'Amphitrite , il voyoit continuellement décharger des trésors sur la plage : il fut tenté. S'il résiste après son malheur aux *conseils* de la mer , c'est que non-seulement il a perdu l'argent qu'il lui avoit confié ; mais pour recouvrer son premier état , il s'est encore vu forcé de garder des troupeaux qui n'étoient plus les siens ; il a subi une longue infortune. Quel charme , quel naturel , quelle concision dans le récit ! Rien d'apprêté , rien d'inutile , rien de vague. Au contraire, dans la parodie que M. Boissard a faite de cette fable , rien n'est motivé. Pourquoi cet habitant de Tyr , qui trouvoit dans la culture de ses figuiers de quoi suffire à son ménage , s'est-il laissé séduire à l'appât des profits qu'il fera sur la mer ? *On ne desiré point ce qu'on ne connoît pas.* La perte de ses figues est-elle d'ailleurs une calamité assez grande pour le rendre sage ? Il sera plus heureux en risquant des figues une seconde fois ; & remarquez encore comme tout est tronqué , & cependant fini dans le récit ! Quelle légèreté ! Par quelle

quelle pitoyable pointe il finit sa fable ?

Je vous entends , dit-il , vous demandez des figures.

*La Fontaine* s'est bien gardé de s'arrêter après ces mots :

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux :

Il ajoute : *vous n'aurez point le nôtre.* En général , M. *Boisard* paroît avoir la manie de terminer ses fables par des pointes. Ici , vous lirez que *le zèbre d'abord si prôné , si choyé , aujourd'hui , comme on sait , n'est qu'un âne rayé.* Là , c'est une brebis qui s'écrie , à propos des toisons qu'on enlève à ses semblables : *notre peau nous venge . . . . puisque le genre humain . . . tient de nous le parchemin.* Ailleurs c'est un brigand , assassin de son père & de sa mère , qui dit à son camarade : *Dieu m'a fait une grace , & je l'en remercie ; c'est que j'ai toujours eu de la religion , &c. &c.* La fable est ennemie de cette affectation de bel esprit. *La Fontaine* n'a point donné cet exemple à M. *Boisard* qui

ne cesse de le copier. Le plus grand nombre de ses fables est calqué sur celles de cet excellent maître ; c'est le même sujet , la même morale , ce sont les mêmes détails défigurés. Sans doute il est permis d'imiter les grands hommes , & même on doit le faire pour arriver à la perfection ; mais être plagiaire , ce n'est pas imiter. L'auteur ne se borne point à piller le fonds des poèmes de son modèle , il parodie , car c'est l'expression qui convient à la manière dont M. *Boisard* imite jusqu'à son style. C'est toujours *mon compère le brochet & ma commère la carpe*. Toutes ces expressions agréables dans *la Fontaine* , parce qu'il sut les placer à propos , à force d'être rebattues par les imitateurs , sont devenues ridicules dans leurs ouvrages. M. *Boisard* auroit dû les rejeter ; mais il eût supprimé les deux tiers de sa collection , s'il en avoit retranché tout ce qui appartient à *la Fontaine* , & peut-être auroit-il fait par ce sacrifice une chose utile à sa réputation ; car les pièces les plus piquantes de son recueil , ( & sans doute il en

contient quelques-unes qui vous feroient plaisir ) sont celles où l'auteur s'est abandonné à son propre génie.

*Le Taureau & le Veau.*

Par un sentier étroit , raboteux , escarpé ,  
Et de ravins entrecoupé ,  
Un taureau vers le soir regagnoit son étable  
A pas comptés ,  
Avec un flegme inaltérable ,  
Surmontant les difficultés  
En faisant ce qu'il falloit faire  
Tout juste , à chaque pas , pour se tirer d'affaire.

Cependant au haut d'un fossé  
Un veau se tourmentoit , & d'un air empressé ,  
Courage , disoit-il , vous avez de la peine ;  
Mais dans l'occasion il faut qu'on se démène ,  
Détournez par ici ; puis détournez par là ;  
Bien , justement , vous y voilà.  
Soyez ferme du pied , aidez-vous de la corne ,  
Ecartez cette pierre , évitez cette borne.  
Mon fils , dit le taureau , c'est fort bien raisonné ;  
Mais je savois cela que tu n'étois pas né.

Le fonds de cette fable est commun,



52 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

le style n'a rien de neuf, mais elle est contée d'une manière pittoresque. Les huit premiers vers sont parfaitement coupés & peignent par leur marche la pesante marche du taureau. Le récit est plein; point de longueur, rien de tronqué. Vous lirez avec le même plaisir la fable suivante.

*Le Ramier & la Fauvette.*

Vous n'aimez que la tourterelle;  
Disoit la fauvette au ramier.  
Un cœur si tendre & si fidèle  
Ne devoit pas s'en défier;  
Cependant votre ame charmée  
De ses chastes roucoulemens,  
Sur la foi de sa renommée,  
Se laisse abuser bien long-temps.  
En tête à tête sous l'ombrage  
Elle reçoit jusqu'au moineau.  
Avec un fou, quand on est sage;  
Que fait-on deux sur un rameau?  
L'occasion est périlleuse,  
Je vous entens, dit le ramier  
Mon danger peut vous effrayer;  
Mais l'apparence est bien trompeuse;

A ne juger que par mes yeux,  
 Je vous croirois un peu coquette.  
 Pardonnez-moi, sage fauvette,  
 Mon cœur vous juge beaucoup mieux;  
 Ce cœur pur & sans artifice  
 D'aucun soupçon n'est combattu,  
 J'ai de la peine à croire au vice,  
 Et j'aime à croire à la vertu.

Les différentes fables que j'ai déjà citées, fussent pour vous donner une idée du talent de M. Boisard. Son style est en général sans couleur & sans mouvement, ce qui prouve peu d'imagination. Mais il a su se défendre du mauvais goût du siècle; il ne se tourmente pas, pour mettre dans ses expressions une vigueur étrangère à son génie, & ne déguise point la pauvreté de ses pensées sous l'emphase pompeuse des grands mots, il montre son esprit tel qu'il est. De la simplicité, quelquefois de la grace, souvent une correction sèche, trop d'abondance sans richesse, tel est le caractère de son style. Cependant je ne dois pas dissimuler qu'il s'est permis des

négligences impardonnables; en vain citeroit-il l'exemple de *la Fontaine*, pour s'excuser. Ce seroit peut-être ici l'occasion de répondre une fois à tous ces rimeurs du siècle qui s'appuyent de l'autorité de ce grand homme, pour justifier leurs fautes & de prouver que la plupart des corrections, des mauvaises rimes, des licences, éparées dans ses ouvrages, sont le fruit de l'ignorance des imprimeurs; mais cette discussion ne peut trouver place dans un extrait. Je me contenterai de dire à M. Boisard, que les beautés d'un grand poëte peuvent bien excuser ses propres négligences, mais non celles de ses copistes.

*Et paye dans l'hiver les dettes du printemps, ma commère, le roi vous demande, hâtez-vous. Où les amours de ce boccage n'ayent reçu mille fois, &c. Paye, ce mot ne peut entrer dans le corps d'un vers, sans être élidé. Demande, hâtez-vous, ce vers renferme une syllabe de trop, parce que l'h, dans hâtez-vous, est une h aspirée. N'ayent, ne peut jamais entrer dans*

un vers. Vous trouverez une foule de fautes aussi graves dans l'ouvrage de M. *Boisard*; mais vous n'y remarquerez point ces hardiesses heureuses d'expression, ces rapprochemens pittoresques de mots qui paroissent d'abord disparates, ces épithètes qui peignent une idée, ces beautés originales qui caractérisent *la Fontaine* & justifient ses licences. M. *Boisard* n'a rien ajouté aux richesses de notre langue, son style est celui de tous les auteurs médiocres, mais sensés; & *la Fontaine* reste encore à imiter.

Je suis, &c.



## L E T T R E   I I I .

*Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantès, traduction nouvelle, avec des notes, ornée de figures en taille-douce ; par M. Lefebvre de Villebrune. Le Sor puni, nouvelle sixième. A Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.*

N O U S vous avons annoncé, d'une seule fois, les deux premiers numéros de cette collection, parce qu'ils sont d'une autre main que les suivans. M. L. en a prévenu le public par un petit avertissement qui se trouve en tête du *Jaloux d'Estramadure*. En annonçant le mérite du traducteur de ces deux nouvelles, M. L. nous dit que cet écrivain, qu'il connoît sans doute, auroit pu mieux faire. En effet on y remarque une teinte de ce faux goût qui infecte & abâtardit tous les genres de littérature. M. Lefebvre

à fu éviter les défauts justement reprochés à son prédécesseur. Toujours simple & naturel , tel enfin qu'il devoit l'être pour suivre son original , il a su s'en pénétrer au point de ne lui rien devoir que le fond des choses ; & assez souvent il fait reconnoître par ses notes l'homme éclairé formé par la lecture des anciens ; qu'on abandonne aujourd'hui pour des estampes. Afin de vous mettre plus à portée de juger sa traduction , nous vous parlerons dans cette lettre du *Sot curieux* , que vous comparerez à votre loisir avec le *Curieux indiscret* , de notre mauvaise copie françoise du dom *Quichotte* ; titre impropre & même absurde , sous lequel *Destouches* nous a donné une comédie si inférieure à l'original de *Cervantès*. Il ne faut que jeter les yeux sur la nouvelle traduction pour en être convaincu : au moins le traducteur rend il à *Cervantès* presque la moitié de son original , que les rigoristes de *Port Royal* lui ont ôtée dans leur traduction informe de ce roman , parce qu'ils n'ont pas eu le talent d'en faire sortir les traits.

« *Anselme & Lothaire*, deux jeunes  
 » cavaliers, riches & de la première  
 » distinction, avoient lié entre eux  
 » une si étroite amitié, qu'on ne les  
 » appelloit plus à Florence que les  
 » bons amis.

« *Anselme*, éperdument amoureux  
 » de *Camille*, demoiselle de la plus  
 » haute naissance, & non moins re-  
 » commandable par les qualités du  
 » cœur que par l'éclat de ses char-  
 » mes, forma la résolution de la  
 » demander en mariage, & fut assez  
 » heureux pour le conclure ».

Mais à peine *Anselme* étoit-il ma-  
 rié qu'il est inquiet sur la fidélité de  
*Camille*, & veut que ce soit son ami  
*Lothaire* qui la mette à l'épreuve la  
 plus délicate, persuadé que *Lothaire*  
 s'arrêtera lorsqu'il sera sûr du con-  
 sentement de *Camille*, si elle est assez  
 foible pour se rendre à ses vives solli-  
 citations.

Telle est donc la sotte curiosité  
 d'*Anselme*, & en général la crainte &  
 le jugement de tous les Espagnols,  
 dont cette nouvelle est une critique  
 des plus adroites. *Lothaire* se refuse à

cette demande, en fait sentir toute l'absurdité à son ami. *Anselme* convient de son tort, de sa folie, & cependant persiste dans sa résolution.

Toutes les représentations de *Lothaire* sont inutiles ; il est obligé de céder en apparence aux instances d'*Anselme*, de peur qu'il ne se deshonne ; car *Anselme* le menace de s'adresser à tout autre, qui ne sera peut-être pas si scrupuleux. *Anselme* satisfait lui fournit les occasions les plus favorables. *Lothaire* ne peut encore se résoudre à oublier ce qu'il doit à l'amitié. Seul avec *Camille*, loin de la solliciter, il s'endort sur son siège. *Anselme* reparoît & ils sortent ensemble. *Lothaire* lui persuade qu'il a déjà fait quelques tentatives ; mais *Anselme* veut s'assurer, par lui-même, de la franchise de *Lothaire* ; car il croit à peine que *Camille* ait résisté à une première séduction. Il lui remet une grosse somme pour l'offrir à sa femme, & lui en promet encore autant pour lui acheter des bijoux.

*Lothaire* se trouve seul avec *Camille*. Il ne lui dit rien. *Anselme*, pour



s'affurer de tout, avoit fait semblant de sortir ; mais il étoit rentré dans une chambre. Il regarde par un trou, voit les deux acteurs aussi taciturnes l'un que l'autre, reparoit quelque temps après, frappe à la porte, demande *Lothaire* en particulier, & lui fait les plus vifs reproches. *Lothaire*, courroucé de ce reproche, lui promet de le satisfaire pleinement.

*Anselme* feint une lettre, s'absente pour laisser *Lothaire* en pleine liberté, car il compte désormais sur lui. *Lothaire* qui ne veut plus mériter les reproches d'*Anselme*, fait les premières avances. *Camille* justement révoltée, écrit aussi-tôt à son mari. — « Mon cher *Anselme*, armée sans  
 » général, château sans châtelain,  
 » rien n'y va bien ; mais je vous  
 » assure que jeune femme au logis  
 » sans son mari, c'est encore pis, &c.  
 » Quel homme, juste ciel, m'avez-  
 » vous laissé pour compagnie ! Loin  
 » de s'occuper de vos intérêts, il ne  
 » songe qu'à ce que je n'oserois même  
 » vous faire soupçonner sans rougir.  
 » Vous êtes prudent, je ne vous en

» dirai pas davantage ; je ne puis  
 » même *le faire* ». Cette lettre ne  
 laissa plus de doute à *Anselme*. Il s'ap-  
 plaudit de sa conduite , & répond à  
*Camille* de laisser toutes choses dans le  
 même état ; & qu'il sera bientôt de re-  
 tour. *Camille* , sans appui que sa vertu ,  
 & une ferme résolution de résister aux  
 sollicitations de *Lothaire* , croit pou-  
 voir se trouver avec lui sans le crain-  
 dre. « — Mais elle ignoroit la foi-  
 » ble d'un cœur qui n'a jamais vu  
 » ses charmes en danger d'une défaite  
 » imminente. L'amant passionné s'y  
 » prend avec tant d'artifice , presse  
 » avec tant de souplesse , que la vertu  
 » de *Camille* succombe ».

*Camille* avoit une femme-de-  
 chambre nommée *Léonelle*. La maî-  
 tresse croit entrevoir du risque à  
 lui cacher cette intrigue : elle lui en  
 fait part , de l'aveu même de *Lothaire*.  
*Léonelle* est d'autant plus intéressée à  
 garder le secret , qu'elle aime un jeune  
 homme dont elle reçoit de secrettes  
 visites. *Anselme* revient , persuadé que  
*Camille* avoit toujours été invincible.  
 & il se rend chez *Lothaire* , qui le

confirme dans cette idée avantageuse.

Dans ces circonstances *Camille* se trouve seule avec *Léonelle*. Elle lui expose le trouble de son ame, ses inquiétudes. *Léonelle* tâche de la rassurer. Cette scène très-intéressante doit être lue avec ce qui précède & ce qui suit; nous nous croyons dispensés de la rapporter ici. Le dialogue y est infiniment mieux conduit que dans l'original. C'est une naïveté charmante qui cache l'art le plus étudié. *Camille* se rassure, & avertit *Léonelle* d'être au moins prudente avec le jeune homme qui la venoit voir; mais *Léonelle*, autorisée par l'inconduite de sa maîtresse, ne s'observe plus en rien.

Le jeune homme est apperçu par *Lothaire*, qui s'imagine aussi-tôt que *Camille* ne l'aime pas lui seul, «sa » faute déposoit contre elle.

*Lothaire* veut se venger de cette infidélité, qui n'est cependant pas réelle. Il va trouver *Anselme*, l'assure que *Camille* est enfin convenue de se rendre à ses sollicitations. *Anselme* étonné ne peut comprendre cet aveu, si contraire à ce qui lui avoit été dit & à

la lettre de *Camille*. Il convient avec *Lothaire* de se cacher dans une garde-robe , pour être témoin de la lâche condescendance de son épouse , & paroître au moment de prévenir le deshonneur. *Lothaire* sent vivement l'outrage qu'il fait à *Camille*, vient la trouver & lui avoue sa faute, *Camille*, sans se déconcerter, lui dit de paroître à l'heure qu'il avoit donnée à *Lothaire*, & qu'elle sauroit sortir de ce pas glissant. En effet, *Lothaire* entre; le curieux étoit caché dans la garde-robe , & on lui avoit donné toute la liberté d'observer tout sans être vu. A peine *Camille* voit-elle entrer *Lothaire* qu'elle fait semblant de vouloir le poignarder, d'un air même si sérieux , que *Lothaire* ne fait trop qu'en croire. Il arrête le bras de cette femme irritée, se sauve, & *Camille*, pour se laver de tout soupçon , se porte un coup de poignard, dont elle ne se fait qu'une légère égratignure. *Anselme* étoit prêt de voler à elle; mais il est si troublé, si interdit, qu'il n'a plus la force de paroître. Il engend. ensuite *Léonette* & son épouse se

64 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dire, que la blessure n'étoit pas dangereuse, qu'elles n'étoient qu'inquietes des moyens de la lui cacher; il reste où il est, persuadé qu'on le croyoit dehors. Cette scène est accompagnée des discours les plus animés de la part de *Camille*; c'est pour le sot curieux la preuve triomphante qu'il avoit une *Porcie* pour épouse. Il félicite *Lothaire* en particulier d'avoir si bien conduit son projet; mais *Léonelle* imprudente deffille enfin les yeux du sot.

Il croit entendre, de nuit; parler dans la chambre de cette fille, veut ouvrir; on lui résiste. Il entre enfin & voit un homme sauter par la fenêtre. *Léonelle* pour obtenir sa grace, lui promet de lui apprendre le lendemain quelque chose de plus grande importance. Il lui pardonne jusqu'à ce moment là; mais elle se sauve, pendant la nuit, en se coulant, avec ses draps, par la fenêtre. *Anselme* entièrement rassuré sur le compte de *Camille*; par la conduite qu'elle venoit de tenir avec *Lothaire*, ne se doute pas que la déposition de *Léonelle* regarde son épouse. Il vient se coucher, & raconte

à *Camille* ce qu'il a vu dans la chambre de *Léonelle*. *Camille* se tait, profite du sommeil de son mari, se sauve chez *Lothaire*, avec ce qu'elle peut emporter. Celui-ci la conduit secrètement dans un couvent. *Anselme*, à son réveil, ne trouve plus *Camille* ni *Léonelle*, personne ne les avoit vu fuir. « Il va, vient, monte, descend, sort, » rentre & tombe sur son lit. Il vole » chez *Lothaire* : *Lothaire* a disparu. Il » rentre chez lui, ne trouve plus per- » sonne. Furieux, désespéré, il prend » un cheval, se rend à l'Aldée (hameau) » chez l'ami où il étoit resté pendant » que *Camille* avoit succombé aux inf- » tances de *Lothaire*. Cet ami le re- » garde avec effroi. — Qu'avez- » vous donc, mon cher ami? avez- » vous vu quelque personne de la » ville, répartit *Anselme*? — Non. — » Eh bien, donnez-moi de l'encre & » du papier : laissez-moi seul quelques » instans dans votre cabinet, vous en » ferez davantage après cela.

» *Anselme* considère, mais trop tard, » le précipice où il est tombé. Egaré » dans le cahos d'horreurs que lui

» peint son imagination , il ne voit  
» plus que la mort pour sortir de cet  
» état affreux. Il prend une plume en  
» frissonnant , écrit quelques lignes ,  
» & rend le dernier soupir sur le pa-  
» pier ». L'ami le voyant trop tarder ,  
monte & le trouve mort.

Nous ne porterons aucun juge-  
ment particulier , ni sur cette nou-  
velle , ni sur les autres dont  
nous parlerons. La réputation de  
l'original est faite. C'est un de  
ces écrivains , dont les défauts ne  
contribuent qu'à faire briller les qua-  
lités. Ces nouvelles sont , dans la tra-  
duction , aussi intéressantes pour la lit-  
rature que pour l'amusement.

Je suis , &c.



## LETTRE IV.

*Lettres du marquis de Sézannes au comte de Saint Lis, par mademoiselle M\*\* ; 2 parties. A Bruxelles, & à Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

LES productions de mademoiselle M\*\* se succèdent rapidement. Je vous les ai déjà fait connoître, & vous avez applaudi au talent qu'elle annonce dans un âge si tendre; elle vient de publier un nouveau roman que vous ne lirez pas avec moins de plaisir que les précédens. Vous n'y trouverez ni ce tissu mal ordonné d'aventures décosuës, ni cet entassement ridicule qui défigurent presque tous les ouvrages de ce genre qui ont paru & disparu de nos jours. Vous en trouverez le sujet heureux par sa simplicité.

Le marquis de Sézannes que sa naissance & sa fortune attachent à la cour & aux plus brillantes sociétés



de la capitale, a conçu pour les femmes une espèce de haine que les lettres supposées du comte de Saint-Lis son ami, n'ont pu vaincre. Cette antipathie prend sa source dans un grand fond de sensibilité qui lui fait exagérer, les défauts d'un sexe fait pour inspirer l'indulgence. Cependant il éprouve le vuide que laisse dans l'ame l'indifférence; son cœur sent vivement le besoin d'aimer, mais l'idée extraordinaire qu'il s'est faite de la maîtresse qu'il veut avoir, les perfections rares & sublimes qu'il exige dans l'objet qui peut seul mériter & partager sa tendresse, l'empêchent de faire un choix. Au défaut de l'être réel qu'il cherche en vain, son imagination ardente lui crée une maîtresse fantastique possédant au suprême degré tous les charmes extérieurs & toutes les qualités de l'ame; son ami le plait inutilement sur cette folie; elle fait son bonheur. Tel est l'état où il se trouve lorsque le hasard fait succéder dans son cœur, à la douce illusion qui l'occupe, une réalité plus douce encore.

La baronne de *Vasie*, son amie, lui communique une lettre que la marquise de *Rédille* a reçue de mademoiselle de *Ceri*. Cette lettre contient l'histoire intéressante de mademoiselle de *Nofai*, qui prévenue par les qualités du cœur du chevalier de *Cysa*, le préfère, quoique d'une laideur extrême, aux charmes de la figure & à l'éclat de la fortune qu'elle trouve dans un autre amant. Mademoiselle de *Ceri* donne, dans la fin de sa lettre, les plus grands éloges à la conduite de madame de *Cysa*, dont cet événement l'a rendue l'amie inséparable.

Cette lettre fait sur le marquis de *Sézannes* une impression profonde & le rend éperdument amoureux de mademoiselle de *Ceri*. Cette jeune personne a réalisé la chimère adorable qui enchantait le marquis, il se fait introduire chez le comte de *Ceri*; rencontre le lendemain mademoiselle de *Ceri* seule & lui déclare son amour; elle s'échappe sans lui répondre, mais il a vu quelques larmes s'échapper de ses yeux, il en tire un augure favorable, il la voit tous les jours, tous les

jours la presse & ne peut obtenir l'aveu qu'il desire ; il en est au désespoir lorsqu'un événement imprévu lui procure le bonheur auquel il aspire depuis si long-temps. Mademoiselle de *Ceri* laisse tomber par mégarde un papier ; *Sézannes* le saisit avec empressement , sort & par une curiosité indiscrette , mais peut être pardonnable à un amant , ouvre le billet d'une main tremblante & y trouve les expressions de l'amour le plus tendre de mademoiselle de *Ceri* pour lui. Cette fille aimable , trop remplie du sentiment qui la pénètre , confie au papier seul , ou peut-être à son amie madame de *Cysa* , dont j'ai déjà parlé , toute sa tendresse pour *Sézannes*. Il est au comble de l'ivresse , fait demander son amante au comte de *Ceri* son père , l'obtient & après quelques légères difficultés que son caractère ardent fait naître , devient le plus heureux époux , comme il a été l'amant le plus extraordinaire.

La naissance , les progrès & les suites des amours du marquis & de mademoiselle de *Ceri* , sont tracés

d'une manière tout-à-fait intéressante. Le marquis est toujours enthousiaste, toujours enflammé, mademoiselle de Ceri toujours réservée, toujours timide.

Tel est, Monsieur, le canevas de ce joli roman qui, comme vous le voyez, contient peu d'événemens, point d'épisodes, & marche rapidement au but; mais c'est sur-tout par les détails qu'il est agréable.

Ce que j'ai dit, doit suffire pour vous donner une idée de tout l'ouvrage. Il eût été à souhaiter que l'auteur eût resserré davantage son style, & corrigé ses expressions qui, quelquefois, n'ont pas assez de noblesse. C'est sur-tout dans les productions de ce genre, dans les ouvrages d'imagination, qu'on ne sauroit trop s'appliquer le précepte de *Despreaux*.

Corrigez quelquefois & souvent effacez,

Je dois encore vous prévenir que je n'ai pas vu, sans une certaine peine, le ridicule que l'auteur semble vouloir jetter sur les femmes qui s'occupent des lettres; les productions char-

mantes dont mesdames *de la Fayette*, *de Grafigny*, mademoiselle *de Lusfan* & tant d'autres femmes ont enrichi la littérature ; la réputation dont elles jouissent , doivent être un motif puissant d'émulation pour celles qui ont le courage de préférer à la vie douce & oiseuse , qu'elles mènent ordinairement , les peines & les troubles inséparables de l'état des gens de lettres, & mademoiselle M\*\*\*, prouve elle-même, par son ouvrage, combien le sentiment qu'elle expose mérite d'être condamné.

Quelque succès, au reste, qu'obtiennent ces lettres , je doute, monsieur , qu'elles fassent naître , parmi nous , des amans comme le marquis *de Sézannes* & des maîtresses , telles que mademoiselle *de Ceri*.

Amour n'est plus ; le pauvre compagnon  
Fut enterré sur les bords du Lignon.

Je suis , &c.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE V.

*Réveries philosophiques, par M. Imbert  
A Paris, chez Delalain, libraire,  
rue de la Comédie française.*

**I**L ne paroît guères de brochures nouvelles, Monsieur, qui ne rappellent au lecteur le nom de M. de Voltaire. Cet homme célèbre est l'unique modèle de nos jeunes auteurs ; on leur pardonneroit de copier sa manière, si du moins ils faisoient un choix parmi la foule de ses productions. Quelques-unes ont été inspirées par le bon goût & peuvent en servir de règle ; ses romans philosophiques, par exemple, morceaux charmans, pleins d'esprit & de gaieté, embellis de toutes les graces d'un

ANN. 1777. Tome VIII. D

style enchanteur : c'est là qu'on voit la morale dépouillée de sa triste austérité, & parée de toutes les fleurs de l'imagination. L'homme du monde ne se défie point des préceptes cachés sous le voile d'un badinage ingénieux, & le philosophe aimable qui, pour me servir de l'expression de *Perse*, joue autour du cœur, s'en rend bientôt le maître. C'est une agréable trahison dont le vice ou la frivolité ne peuvent se défendre ; on lit cent fois *Memnon*, *Zadig* & *Babouc* ; on les retient aussi facilement que des vers : on veut les lire encore ; & tout en riant des travers & des foiblesses de l'espèce humaine, on apprend à l'aimer, on devient plus cher à soi-même & aux autres ; la douceur, l'indulgence, le goût de la raison s'insinuent dans l'ame ; on s'étonne de n'avoir pas toujours pratiqué ces vertus faciles & attrayantes. Il faut Pavouer, M. de Voltaire, en ce genre, ne compte point de rivaux. Antoine Hamilton, génie vraiment original, a peut-être une tournure plus vive, plus saillante, plus hardie, mais quelle

trace la lecture des contes de *Fleur d'Epine* ou du *Belier* laisse-t-elle dans la mémoire ? L'idée d'un songe amusant. Vous applaudissez au talent de l'auteur , & vous regrettez qu'il ne l'ait pas mieux employé. M. de *Voltaire* a senti que ces bagatelles du moment étoient susceptibles d'un intérêt universel & durable. Il a mêlé l'agréable à l'utile , & c'est ce mélange heureux qui lui donne sur *Hamilton* un avantage incontestable ; reste à ce dernier le mérite de l'invention , que M. de *Voltaire* n'a que très-rarement , beaucoup d'autres qualités excellentes , & particulièrement la gloire d'avoir ouvert le premier cette carrière.

M. *Imbert* , né sans doute avec beaucoup de talent , & ayant fait ses preuves en plus d'un genre , veut marcher sur les traces des deux grands conteurs que je viens de nommer : il essaye le goût du public , & desiré savoir s'il est appelé à cette sorte d'ouvrage. Pignore , à cet égard , le jugement que le public a porté de ces essais. L'examen impartial dans lequel je vais entrer , vous mettra peut-être à



portée, Monsieur, de vous décider sur ce que vous devez en penser.

De ces quatre contes, l'un est intitulé, *l'Aventure merveilleuse, histoire peu vraisemblable*. L'auteur auroit dû ajouter & *un peu libre*. Cette raison me dispense de vous la mettre sous les yeux. Un autre a pour titre : *Nos jugemens, fable un peu longue*. L'auteur plaisante, sans doute, car ce conte est le plus court de son recueil. Comme il pourroit, contre ses intentions & les miennes, prêter à des allusions malignes, vous me pardonnerez, Monsieur, de le soustraire encore à votre curiosité; je ne vous entretiendrai que du premier & du dernier conte.

Le premier est intitulé : *la Montagne, l'Enigme & le Roi, histoire orientale, morale, &c.* En voici le fonds.

Les Scythes avoient un roi qui montrait un caractère d'originalité dans toutes ses actions; moyen très-adroit employé par l'auteur, pour faire imputer toutes les rêveries qui lui passeront par la tête, à son héros original. Ce roi des Scythes, persuadé qu'un

courage qui ne tue personne est comme un argent qui dort chez un commerçant, n'avoit d'autre passion que celle de la guerre. » Il annonçoit ses expéditions militaires comme on arrange une partie de chasse. Il ne voulut jamais se marier, prétendant qu'il y avoit bien moins de plaisir à faire des enfans, qu'à défaire des hommes, & qu'il n'y avoit pas de comparaison d'une nôce à une bataille . . . Mais il ne prenoit les villes que pour les rendre, & non pour les posséder . . . . . S'il eût gardé ses conquêtes, il n'eût point eu d'ennemis à combattre ; & n'avoir personne à tuer, quand on a du courage, cela est bien ennuyeux, bien triste ». S'étant rendu maître de la capitale de la Chine, il résolut de faire asseoir sur le trône, celui des deux fils de l'empereur vaincu qui monteroit avec sa troupe au sommet d'une montagne, dont l'accès seroit défendu par une troupe de soldats Scythes. Mais, par un trait *d'originalité*, peu conforme à son caractère, il ne voulut pas qu'on employât d'autres armes que celles

dont la nature a pourvu chaque individu. Quoiqu'il ne fût point curieux des hautes sciences , il exigea cependant du vainqueur qu'il devinât le mot d'une énigme écrite au sommet de la montagne. Avant de partir pour cette expédition , les deux jeunes rivaux se rendirent chez leurs maîtresses , dont l'auteur , par un *esprit d'économie*, ne trace qu'un seul portrait. Elles avoient cependant un caractère bien différent. Celle de l'aîné lui ordonna , *tout naïvement* , d'être vainqueur , & il jura , tout naïvement aussi , qu'il le seroit. Celle du cadet , au contraire , par un raffinement de tendresse tout-à-fait nouveau , soumit son amant à une épreuve beaucoup plus rude. Elle exigea de lui qu'il fît à l'amour le sacrifice de sa gloire , jugeant que c'étoit un exploit trop commun que de triompher pour la maîtresse , que c'en seroit un bien plus rare , que de se laisser battre pour l'amour d'elle : cette amante , aussi originale que le roi des Scythes , assura *Kalankis* que mieux il seroit battu , plus il seroit aimé , & *Kalankis*

jura tout bonnement qu'il alloit se faire *bien battre*, ce qui n'étoit pas si aisé qu'on pourroit le croire :

*Ilikan*, qui s'attendoit bien à gravir la montagne, ne songea point à consulter son amante sur le mot de l'énigme ; mais le cadet, que cet article ne devoit nullement inquiéter, puisque l'énigme ne devoit être proposée qu'à celui qui seroit monté vainqueur au sommet de la montagne, revint sur ses pas, pour demander à sa maîtresse ce qu'il devoit répondre. » Vous voilà bien embarrassé, lui dit-elle, criez le premier mot qui se présentera, *pantoufle*, par exemple ».

Les deux frères exécutèrent ponctuellement leur résolution. L'aîné, avec une partie de sa troupe, fit des prodiges de valeur, tandis que l'autre division escaladoit *furtivement* la montagne par une *ouverture caverneuse* & détournée qui avoit l'air d'un précipice. Mais, prêts d'arriver au sommet, quelques soldats tombèrent au fond du précipice sur un rocher pointu, & noufferent des cris perçans. Les Scythes avertis du danger qui les

menaçoit , accoururent au bruit & renversèrent sans peine le reste des soldats ; au même instant un énorme rocher qui se détache de la montagne , ou plutôt qui tombe des nues , vient fondre sur la première division de la troupe d'*Ilikan* qui combattoit avec intrépidité & avoit déjà gagné bien du terrain. Le rocher entraîne , par sa chute , & les soldats & le chef , qui cependant en fut quitte pour cinq ou six blessures très-dangereuses. Jugez à présent de la tendresse & de la prudence de cette amante , qui avoit ordonné au cadet de se laisser bien battre , & qui préféroit un amant balaféré à un vainqueur couronné.

Cependant *Kalankis* employa toute son adresse à se faire vaincre. Dans la vue de plaire à sa maîtresse , il regardoit sa défaite comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Ayant apperçu un défilé presque impraticable , il y plaça la moitié de son monde , & fit des efforts étonnans pour réprimer le bouillant courage de ses autres soldats. Mais ceux qu'il croyoit perdus

dans le défilé , n'ayant apparemment reçu aucun ordre pour rester dans l'inaction , & s'apercevant que l'avenue n'étoit point gardée , arrivèrent , sans aucun obstacle , au haut de la montagne , & poussèrent un grand cri. Les Scythes éperdus abandonnèrent la place. *Kalankis* , détestant sa victoire , y fut porté malgré lui. De dépit , il cria *pantoufle*. C'étoit le mot de l'énigme. Aussitôt tout retentit de ses louanges. On ne savoit ce qu'on devoit admirer le plus de sa valeur ou de sa science. Il fut à grands cris proclamé empereur , & s'en vint , tout humilié , annoncer ce désastre à sa maîtresse , qui cependant lui pardonna & la couronne & le laurier dont son front étoit orné.

Le malheureux *Ilikan* , au contraire , ne s'échappa de dessous la roche qui devoit mille fois l'écraser , que pour entendre sa cruelle maîtresse insulter à son malheur par l'ironie la plus cruelle.

La moralité qui résulte de ce petit conte , c'est que la réputation militaire , est souvent un effet du ha-

sard , & dépend d'un caprice de la fortune. « C'est ainsi qu'*Ilikan* se des-  
 » honora , & que *Kalankis* fut illuf-  
 » tré : & voilà comment va la  
 » gloire ».

Malgré l'in vraisemblance des faits ,  
 & le peu d'intérêt qu'ils inspirent ,  
 le style épigrammatique dont cette  
 historiette est écrite , les faillies ingé-  
 nieuses & piquantes dont le récit est  
 semé , l'ironie & la gaité qui y sont  
 répandues , en rendent la lecture  
 agréable. Vous trouverez encore plus  
 d'esprit & d'enjouement dans le conte  
 intitulé : *Zamaleski*.

*Zamaleski* avoit reçu en partage  
 tous les charmes de l'esprit & de la  
 figure. Heureux dans sa ville natale ,  
 s'il avoit su connoître son bonheur , il  
 s'y ennuya , parce qu'il n'avoit plus  
 rien à desirer. N'y trouvant point de  
 beauté rebelle , il voulut obtenir les  
 faveurs d'une maîtresse plus difficile  
 & plus capricieuse ; c'étoit la fortune.  
 Il résolut de se faire présenter à la  
 cour. Les dames ne furent pas fâchées  
 de l'y introduire. L'amour lui servit  
 de *marcchepied* pour arriver jultqu'au

trône; il plut au grand Kan de Tartarie, qui ne lui trouva qu'un défaut; c'étoit d'avoir une large barbe & une épaisse chevelure. Le grand Kan étoit chauve, raison pour avoir en exécration la barbe & les cheveux. *Zamaleski*, dès ce moment, prit en haine sa barbe noire & sa belle chevelure. Il fit confidence de cette aversion à son valet-de-chambre, qui lui indiqua un secret infailible, mais très-douloureux; pour devenir en peu de temps aussi chauve que le grand Kan. *Zamaleski* n'hésita point, il se soumit à une opération cruelle; au milieu de ses tortures, il répétoit, & son valet-de-chambre avec lui: *La cour, le roi, la faveur, les honneurs*, mots qui sont des calmans merveilleux pour un courtisan qui souffre. L'opération eut un grand succès. Le lendemain *Zamaleski* parut sans barbe & sans cheveux. Un si grand sacrifice le porta bientôt au comble de la faveur; mais son élévation ne fut pas d'une longue durée. Un jour il marcha par mégarde sur la patte d'une petite chienne; jusqu'ici vous ne voyez pas que ce



» des lunettes ; & qu'il étoit bien plus  
 » agréable de garder un bon œil jus-  
 » qu'à son trépas , que d'en perdre  
 » deux au milieu de sa vie. Enfin ils  
 » lui avoient fait tant d'éloges de son  
 » incommodité , qu'il étoit fort con-  
 » tent & tout fier d'être né borgne.  
 » Aussi quand *Zamaleski* lui fut pré-  
 » senté , ce qui se fit en grande céré-  
 » monie : Ah ! le bel homme , s'écria-  
 » t-il ! je n'ai jamais vu de seigneur  
 » aussi bien fait. En vérité , cet homme-  
 » là seroit parfait s'il étoit borgne ».  
*Zamaleski* s'en retourne & se fait ar-  
 racher un œil ; il reparoît devant le  
 roi , qui fut *surpris étonnamment* , pour  
 me servir de l'expression de M. *Mer-*  
*cier* le dramaturge. Il demanda la rai-  
 son d'un si prompt changement. *Zama-*  
*leski* répondit : « qu'il avoit trouvé  
 » fort insolent qu'un sujet eut un œil  
 » de plus que son souverain. Cette  
 » manière de faire sa cour parut nou-  
 » velle ; on dit tout bas autour de  
 » lui : Voilà , ma foi , un hardi flat-  
 » teur ; & l'empereur dit : Voilà un  
 » fidèle sujet » ! Il ne manqua pas de  
 récompenser son zèle ; le nouveau

favori s'applaudissoit , & prenoit bien garde , quand il marchoit , s'il n'y avoit pas quelque petite chienne sur son passage. Une victoire remportée , l'empire sauvé par sa valeur , devoient affermir encore son crédit. Il vint raconter cet exploit à l'empereur , qui éternua au beau milieu du récit. Tous les courtisans , suivant la loi fondamentale du royaume , se prosternèrent ; *Zamaleski* seul , soit qu'il ignorât cet usage sacré , soit qu'il fût uniquement occupé du récit de ses triomphes , resta debout. L'empereur courroucé lui ordonna de sortir & d'attendre chez lui ses ordres souverains. A peine étoit-il rentré , qu'il reçut de sa part une brochure intitulée : *La Civilité puérile & honnête*, avec le billet suivant. « L'empereur » du Japon prie instamment *Zama-* » *leski* d'aller lire , hors de ses états , » cette petite brochure , pour y apprendre à saluer quand on éternue. » S'il n'est pas parti dans quatre heures , il aura la bonté de permettre » qu'on le décapite , ou bien qu'on le » bâtonne , jusqu'à ce que mort s'en

» suive. Il choisira celui des deux  
» partis qui lui fera le plus de plaisir ». *Zamaleski* trouva le style du billet fort poli, mais l'ordre un peu brutal ; cependant il se sauva précipitamment, de peur d'être obligé d'aller remercier sa majesté ; car c'étoit l'usage de cette cour extrêmement polie ; quand le roi infligeoit quelque peine à un courtisan présent, celui-ci devoit se retourner & dire : « Je remercie votre » majesté, & le roi répondoit : il n'y » a pas de quoi ».

*Zamaleski*, pestant contre les cours, mais peu guéri de l'ambition, se présente au palais du grand mogul, qui étoit bossu, & n'admettoit auprès de sa personne que des gens contrefaits comme lui. *Zamaleski*, un peu déconcerté, fait venir trois médecins fameux, met une grande somme d'argent sur la table, & dit qu'elle leur est destinée, s'ils veulent non pas le guérir, mais le rendre bossu. La chose leur parut d'abord difficile ; mais à l'aspect de cet or qui brilloit à leurs yeux, ils la trouvèrent aisée. Ils se mirent donc à opérer.

Toutes les ressources de l'art n'aboutirent qu'à guérir une petite tumeur que *Zamaleski* avoit sur l'estomac, & que toute la science de la faculté n'avoit pu jusqu'alors faire disparoître. *Zamaleski*, homme d'esprit, ne perdit pas toute espérance; il se ressouvint qu'il avoit à l'épaule une espèce de verrue; il fit appeller trois autres médecins célèbres, & les pria d'employer leurs talens à le débarrasser de cette excroissance incommode. Ils opérèrent en vrais médecins. La verrue, au lieu de disparoître, s'accrut en moins de trois jours, au point de l'emporter en grosseur sur les plus belles bosses de la cour. Les médecins confus se retirèrent bien payés, & *Zamaleski*, énivré de joie, reparut tout radieux à la cour du grand mogul; Sa bosse le fit parvenir au faite des grandeurs. Il étoit heureux, autant qu'un ambitieux peut l'être, lorsque son chat, trouvant sous sa patte le serin de l'empereur, ne se fit aucun scrupule de le croquer. Dès ce moment *Zamaleski* perdit tout son crédit, tous ses biens furent confisqués, il

fut condamné à une amende honorable , & l'empereur à qui deux fois il avoit sauvé la vie , le bannit de ses états.

Le beau *Zamaleski*, devenu chauve, borgne & bossu , ne sachant plus où trouver un asyle , passa par Isphahan. Le sophi, instruit de ses malheurs, lui offrit une retraite à sa cour. Il n'étoit pas possible , sans ingratitude , de refuser une offre si polie. La passion dominante du sophi étoit la musique , & la place de premier ministre étoit au concours ; celui qui charmeroit l'oreille du prince par des sons plus mélodieux , devoit l'obtenir. *Zamaleski* n'hésita point à se servir des moyens employés en Italie pour adoucir le timbre de sa voix ; mais un songe de l'empereur qui , pendant son sommeil , crut le voir entre les bras de sa maîtresse , rendit son sacrifice inutile ; il ne put pénétrer jusqu'au monarque , & le convaincre de la fausseté du songe. Dégoûté enfin des faveurs incertaines de la cour , il se retira dans un désert de l'Ethiopie , & y vécut en sauvage ; jusqu'au jour où il

fut arrêté comme un brigand & conduit à la cour du grand *Neghus*. Ce prince se montra sensible à ses malheurs; il laissa même entrevoir qu'il étoit sincèrement fâché de ne pas lui voir une couleur semblable à la sienne. *Zamaleski*, en peu d'heures, reparut à la cour du grand *Neghus*, avec le teint d'un Ethiopien. Ce nouveau moyen, sur lequel il fondeoit sa grandeur future, lui devint encore inutile par la mort du grand *Neghus*. Son fils, à qui *Zamaleski* faisoit quelque ombrage, jugea prudemment qu'il falloit l'écarter. Le héros de ce conte, désespéré de toutes ses tentatives infructueuses, reprit la route de sa patrie. Il se présenta d'abord chez un notaire pour recevoir de l'argent qui lui appartenoit. Le notaire, après une longue explosion d'éclats de rire, répondit qu'il rendroit la somme, quand il se présenteroit un *Zamaleski blanc*, ayant barbe & cheveux, un œil de plus, une bosse de moins. *Zamaleski* ne savoit pas tout: Une femme qu'il avoit aimée autrefois, & qui lui avoit conservé, malgré sa difformité, un reste d'attachement en-

tre tenu par les plus tendres souvenirs, cette femme, avec laquelle *Zamaleski* avoit hérité d'une petite fortune, n'eut pas plutôt appris l'opération cruelle faite sur son amant & renouvelée depuis sur *Abailard*, qu'elle prit la fuite. Un vieil oncle de quatre-vingt-quinze ans, qu'il croyoit mort, vint encore insulter à ses malheurs, en le priant de ne le pas oublier dans son testament. » L'ennui le saisit » & ne le quitta plus. Il cessa pourtant » de s'ennuyer un an après, car il » mourut, ou plutôt il se fit enterrer ; » il étoit mort deux ans auparavant ».

Ce conte présente deux points de morale bien importants & bien instructifs. L'auteur y développe d'abord les excès de bassesse auxquels l'ambition peut entraîner ; les tourmens & les affronts qu'un cœur dévoré de cette passion est obligé de supporter. M. *Imbert* fait aussi connoître, par cette anecdote, quelle est l'instabilité des faveurs de la cour, & avec quelle facilité les grands oublient les services qu'on leur a rendus.

Ce conte est celui qui vous fera le

plus de plaisir par la légèreté du style, les peintures des mœurs & les faillies de la plaisanterie la plus agréable. C'est dommage que tous les faits soient jettés dans le même moule, ce qui donne à la narration une teinte de monotonie. On prévoit trop facilement qu'à chacune des cours visitées par *Zamaleski*, cet amant de la faveur ne manquera pas d'adopter les défauts dominans du prince, & de décheoir tout-à-coup de sa haute fortune, par une manière un peu uniforme. On pourra trouver encore que le projet de se faire bossu est d'une charge trop forte; mais la narration & les détails en sont charmans, & si la fable étoit plus naturelle & plus variée, ce conte moral & philosophique auroit la perfection que *M. de Voltaire* a donnée aux miniatures que nous devons à ce grand faiseur de contes. Quoique ce dernier n'ait pas fait preuve d'un goût bien sûr, sur-tout dans le genre de la bonne plaisanterie, & qu'il se soit permis une foule de pointes misérables, d'antithèses puériles, de calemb-



bourgs insipides, il en est encore plus sobre que M. Imbert. C'est sur-tout dans les métaphores que ce jeune auteur me paroît échouer; elles manquent presque toutes de justesse, ou bien elles sont forcées & précieuses; on s'apperoit encore d'une prétention pénible pour l'épigramme & le persiflage; on voit qu'il grimace, à force de vouloir rire; l'homme le plus gai ne peut pas toujours l'être: M. Imbert sauroit dû sentir cette vérité; au reste, il ne doit regarder ces observations critiques que comme des marques de l'intérêt que nous prenons à sa gloire, & de l'estime que nous avons conçue pour ses talens. Afin de motiver nos jugemens, nous allons vous transcrire, Monsieur, quelques phrases qui pourront vous donner une idée du mauvais goût qui dépare les ouvrages de M. Imbert, & sur-tout ses ouvrages en prose. *Quand la gloire & l'amour brûlent dans un foyer commun, cela doit produire un feu bien ardent, & c'est à ce feu-là qu'ILIKAN avoit allumé son courage, &c. . . Ce sentier étoit impraticable; mais tandis qu'on ne voyoit là*

qu'un précipice à se rompre le cou ; le prince y vit un canal propre à voiturer furtivement un nuage de coups qui iroient crever inopinément au sommet sur le dos de la garnison, &c. .... Il ne s'agissoit pas d'acier bien trempé, mais de bras vigoureux. Dans ces sortes de combats, le commerce est beaucoup plus sûr. .... Hikan qu'on voyoit par-tout à la fois, & qui, par le nombre des blessés dont il peuploit la montagne, auroit pu la faire surnommer la montagne des Invalides.. Et le malheureux, au lieu de se laisser mourir, sans dire mot, se mit à pousser des cris horribles... Ils mirent bien moins de temps à descendre, qu'ils n'en avoient mis à monter ; ( pour dire qu'ils tombèrent au fond du précipice ) mais presque au même temps, une roche qui se détache par hasard, & qui auroit dû rester en place encore un jour au moins. .... Il descendit un peu plus vite qu'il n'auroit voulu ; & arrivé au pied de la montagne, il se trouva n'avoir rapporté de son voyage que cinq ou six blessures assez dangereuses. .... Il poussa des soupirs, dont l'un alla trouver la couronne de la Chine, & l'autre sa belle maîtresse. .... Le premier jour qu'il se présenta chez sa

*maîtresse*, elle lui dit qu'il prît garde de ne pas trop s'échauffer, que cela pourroit rouvrir ses blessures, & que l'amour ne valoit rien à la santé. . . . . Leur crédit avoit su, dans bien des cas, même sans parler haut, se faire entendre à des sourds, un crédit qui ne parle pas haut, & que des sourds entendent ! Il fit un portrait fort pâle de cette grande ville. On pourroit dire aussi bien, il fit un portrait fort rouge ; Junon qui écoutoit de toutes ses oreilles immortelles. . . . . Pour exprimer les changemens que l'ambition avoit produits dans l'ame de *Zamaleski*, & la couleur éthiopienne qu'il s'étoit donnée pour plaire au grand *Neghus*, *M. Imbert* dit que *physiquement & moralement*, *Zamaleski* avoit changé, en peu d'heures, du blanc au noir. Vous avouerez, Monsieur, que ce calembourg seroit à peine supportable, s'il étoit harfardé dans un cercle. *M. Imbert* écrit, en général, assez purement ; voici cependant une phrase dont la construction n'est pas françoise. « Il parloit » amour, on lui répondoit amitié ; & » si celle-ci n'est pas l'amour, elle est » am

» au moins de la famille. D'ailleurs,  
 » lorsqu'à ce sentiment, comme il arri-  
 » voit ici, se joint celui de la recon-  
 » noissance, j'ai connu bien des amours  
 » qui ne valoient pas cette amitié-là ».

Ce dernier membre de la phrase n'a  
 aucun rapport avec le premier ; il  
 » faudroit : « lorsqu'à ce sentiment se  
 » joint celui de la reconnoissance,  
 » cette amitié-là vaut bien des amours  
 » que j'ai connus ». Si j'ai relevé, avec  
 quelque sévérité, les taches qui dépa-  
 rent ces opuscules, je ne rends pas  
 moins de justice à l'élégance & à la  
 légèreté du style, dont plusieurs  
 morceaux sont écrits. Celui-ci, par  
 exemple, sur les médecins, est d'une  
 ironie fine & ingénieuse. » *Esculape*  
 » est reconnu par-tout pour le dieu  
 » de la médecine. C'est lui qui, tou-  
 » ché du sort d'*Hyppolite*, tué par un  
 » monstre marin, d'un homme mort  
 » fit un homme vivant. Ses doctes en-  
 » fans depuis ont souvent fait tout le  
 » contraire. Cela soit dit sans re-  
 » proche, il ne faut pas leur en vou-  
 » loir. Tout est bien, dit *Candide*.  
 » Dans le fond, quand ils embarquent

98 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» un malade pour l'autre monde , fou-  
» vent ce n'est pas un mal pour celui  
» qui s'en va , & c'est un bien pour  
» ceux qui restent. D'ailleurs ils com-  
» pensent d'ordinaire le bien & le  
» mal ; s'ils font des orphelins , ne  
» font-ils pas aussi des héritiers , des  
» veuves » ?

Les médecins n'applaudiront pas à  
ce ton épigrammatique , & s'écrieront  
en chorus :

Avec quelle irrévérence  
Parle des dieux cet auteur ;

mais M. *Imbert* s'en consolera par  
d'autres suffrages & par une très-  
bonne santé.

Je suis , &c.



## LETTRE VI.

*Remarques critiques sur quelques endroits  
des deux premiers volumes des Ques-  
tions sur l'Encyclopédie.*

**L**ES ouvrages qui méritent de fixer l'œil de la critique sont devenus si rares ; il est d'ailleurs un si grand nombre d'auteurs qui ont le crédit de se soustraire à ma censure \*, enfin ces feuilles se succèdent avec tant de rapidité \*\*, que j'ai presque

\* Souvent on surprend à l'autorité des ordres pour m'empêcher de parler d'ouvrages dont les autres journalistes ont la liberté de dire leur sentiment. Bien souvent ces ordres m'ont mis dans l'embarras, & vous ont privé d'articles que je croyois piquans. Dans ce N° encore, il y en avoit un qu'il m'a fallu entièrement supprimer. Cela me donneroit presque, en vérité, l'amour-propre de croire que ma critique est devenue redoutable.

\*\* Il n'y a pas un seul journal aussi chargé que celui-ci. Nous donnons 40 N° par an, tandis que les autres n'en donnent que 24 au plus. Aussi l'on a dû remarquer que nous analysons un plus grand nombre d'ouvrages qu'aucun journaliste.

épuisé les matières qui peuvent vous intéresser. La lecture des nouvelles Questions sur l'Encyclopédie m'a fait penser que dans ce moment de disette, sur-tout, vous me verriez avec plaisir relever les erreurs, les faux jugemens répandus dans le cours d'un ouvrage, dont les premiers volumes sont un peu anciens, mais qu'aucun critique n'a combattu. L'autorité de M. de Voltaire est si grande dans la république des lettres, que ses opinions sont regardées, par les jeunes gens sur-tout, comme autant d'arrêts irréfragables. On ne peut donc s'attacher avec trop de soin à leur défiller les yeux.

Cet auteur, qui n'a jamais pu souffrir la critique la plus modérée, s'en permet souvent de minucieuses & d'injustes. A l'article *Amour-propre*, il essaye de tourner en ridicule cette pensée de Nicole. *Par le moyen des roues & des gibets on réprime les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.* Il trouve étrange que Nicole ait pris le vol & l'assassinat pour de l'amour-propre. C'est-là une chicane

biên misérable. Qui ne voit que *Nicole* parle de l'amour-propre dans le sens le plus étendu ; c'est-à-dire, de l'amour de soi ; & cette acception est familière. C'est dans ce sens que *M. de la Rochefoucault*, & après lui *M. Helvétius* ont dit, que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions. Ils auroient écrit une grande absurdité s'ils avoient entendu par amour-propre, ce sentiment qui *approche de la vanité*, & non celui qui nous fait centre de tout, si l'on peut parler ainsi. Dans ce sens il est certain que *Néron* assassina sa mère par amour-propre, il l'assassina pour se délivrer de ses reproches & de son ambition.

J'allois vous parler de la fin de cet article ; mais j'ai senti la pudeur se révolter. Par la même raison je passerai rapidement sur l'article de *l'Amour socratique*. On y lit que « l'ex-jésuite » *Desfontaines* fut sur le point d'être » brûlé en place de Grève, pour avoir » abusé de quelques petits savoyards » qui ramonoient sa cheminée ». C'est un spectacle bien humiliant pour l'humanité, qu'un vieillard qui, après



avoir passé sa vie à calomnier, semble s'arrêter sur les bords de sa tombe pour distiller le fiel qui le dévore. C'est une bassesse dégoûtante d'outrager ceux qui ne peuvent plus nous entendre. Heureusement l'excès, l'absurdité de ces calomnies les rend moins dangereuses. Un tel calomniateur est un assassin mal-adroit, que la fureur égare. Voilà donc les fruits de cette philosophie bienfaisante, qui ne respire que l'amour de l'humanité ! voilà les beaux exemples de ces vertus que nous fournit le vieux druide de la philosophie !

Au mot *Amplification*, M. de Voltaire cite ces beaux vers de Virgile :

Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem  
Corpora per terras, Sylvæque & sæva quierant  
Æquora : cum medio volvuntur sydera lapsu,  
Cum tacet omnia ageo, pecudæ pictæque volueres ;

Quæque lacus late liquidos, quæque aspera  
dumis

Rura tenent, somnopositæ sub nocte silenti  
Lenibant curas, & corda oblita malorum,

At non infelix animi Phœnissa,

Voici comme il les traduit.

Les astres de la nuit rouloient dans le silence ;  
 Eole a suspendu les haleines des vents ,  
 Tout se tait sur les eaux , dans les bois , dans  
 les champs ,  
 Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître ,  
 Le tranquille taureau s'endort avec son maître.  
 Les malheureux humains ont oublié leurs maux.  
 Tout dort , tout s'abandonne aux charmes du  
 repos ,  
 Phénix veille & pleure.

*Les haleines des vents*, me semble une expression impropre autant que désagréable. Je crois qu'il faut écrire l'haleine des vents. Vous avez remarqué, Monsieur, dans ces vers trois hémistiches de suite, qui tiennent ensemble, ce qui est une faute essentielle contre l'harmonie ; mais le défaut de cette traduction le plus remarquable, c'est qu'aucune des images de l'original n'y est rendue. Je n'y vois ni le *sæva aquora*, ni le *pictæ volucres*, ni l'*aspera rura*, ni sur-tout cette belle image *quaque lacus latè liquidos*. Cependant les principes de traduction

qu'adopte M. de Voltaire sont très-rigoureux. Il dit au même endroit *qu'il faut rendre image pour image, beauté pour beauté*. Il tance rudement l'abbé Desfontaines, pour avoir omis dans sa traduction de l'*Enéide*, de rendre l'*apparent rari rantes*; mais le *lacus late liquidos* n'est-ce pas une beauté à peu près du même genre? Pour peu qu'on ait de goût, on sent combien ce *late*, qu'on ne peut prononcer qu'en ouvrant une bouche immense, peint merveilleusement une vaste étendue.

Après la traduction infidelle de ce morceau de l'*Enéide*, vous lirez, Monsieur, une critique de la description de la tempête qui se trouve dans l'*Electre* de Crébillon, une dissertation de deux pages sur ces deux vers du rôle d'*Oreste*.

Nous voguâmes long-temps  
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des  
vents.

M. de Voltaire fait une remarque géographique sur le mot *long-temps*, employé mal à propos en cet endroit, puisqu'*Oreste* n'avoit besoin que de

trois jours , & d'un bon vent d'est , pour aller de Samos , d'où il étoit parti , à Epidanre , où il vouloit se rendre. Est-ce bien M. de Voltaire qui s'arrête à des observations aussi pédantesques ? En voici une autre qui n'est pas plus juste « Le confident d'*Oreste* » eût pu dire *si vous avez essuyé une tem-  
pête , vous n'avez pas vogué au gré de  
vos desirs* ». Le confident eût dit une grande sottise. *Oreste* auroit pu lui répondre : c'est avant d'avoir essuyé une tempête que je vous dis que j'ai vogué au gré de mes desirs. Si vous aviez donné quelque attention à ce que je vous ai raconté , vous ne m'eussiez pas fait une objection si ridicule.

Nous partîmes comblés des bienfaits de *Thyre-  
rene* ,

Tout nous favorisoit , nous voguâmes long-  
temps

Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des  
vents ;

Mais signalant bientôt toute son inconstance ;  
La mer en un moment se mutine & s'élance ;  
L'air mugit , le jour fuit , une épaisse vapeur

E v

106 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :  
La foudre éclairant seule une nuit si profonde ;  
A filons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;  
Et comme un tourbillon embrassant nos vais-  
seaux ,

Semble en source de feux bouillonner sur les  
eaux.

Les vagues quelquefois nous portant sur leurs  
cimes ,

Nous font rouler après sous de vastes abîmes ;  
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous ,  
Dans des gouffres de feu sembloient nous  
plonger tous.

Le pilote effrayé , que la flamme environne ;  
Aux rochers qu'il fuioit lui-même s'abandonne ;  
A travers les écueils , notre vaisseau poussé  
Se brise , & nage enfin sur les eaux dispersé.

Cette peinture énergique paroît à l'auteur des Questions , une amplification boursouflée. Il n'y voit que le poète qui veut éblouir les spectateurs par des images frappantes , & non le personnage qui est partagé entre la haine qu'il porte au tyran d'*Argos* , & l'amour qu'il a pour sa fille. Cependant vous conviendrez , Monsieur,

qu'il est assez naturel qu'*Oreste* peigne avec des traits de feu le spectacle de la nature le plus effrayant, dont il a été le témoin & presque la victime. Après avoir vu son vaisseau brisé par la tempête, il doit lui être permis d'en parler à son confident. *Juvat meminisse laborum.*

On aime à raconter les maux qu'on a soufferts.

Si le poète se montre trop dans cette description, j'en connois une qui ne mérite pas le même reproche, quoiqu'elle se trouve dans un poème épique, où le poète peut & doit se montrer. La voici, Monsieur, ces comparaisons servent à former le goût.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit,  
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin  
mugit :

Les vents sont déchainés sur les vagues émues;  
La foudre étincelante éclate dans les nues,  
Et le feu des éclairs & l'abyme des flots,  
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.

Dans cette description tronquée,  
E vj

faite après mille autres , je ne vois pas un trait remarquable , pas une étincelle de génie.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit.

*Crébillon* a dit la même chose en deux mots. *Le jour fuit à l'instant* est foible. *L'air siffle* ; cette circonstance est petite. L'auteur d'*Electre* a dit bien mieux *l'air mugit*. Cette expression convient davantage au fracas de la tempête. La rime des deux premiers vers est mesquine.

Les vents sont déchainés sur les vagues émues.

C'est le zéphir qui peut émouvoir les flots. Les aquilons les soulèvent & bouleversent les mers. Dans *Crébillon* ; vous avez vu les *vagues en fureur* & non les vagues *émues*.

La foudre étincelante éclate dans les nues.

*Les nues* est le mot thecnique. *La nue* me semble plus noble.

Et le feu des éclairs & l'abyme des flots ;  
Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.

*Montrer la mort* est d'une foiblesse extrême ; l'imparfait dont se sert le poète affoiblit encore l'expression.

M. de *Voltaire* agite la question de la prééminence entre les anciens & les modernes, qu'on a si souvent agitée.  
 » Les hommes , dit-il , ont toujours  
 » prétendu que le bon vieux temps  
 » valoit mieux que le temps présent ».

Les hommes en tout temps , ont pensé qu'autrefois  
 De longs ruisseaux de lait serpentoient dans  
 les bois.

Ce dernier vers rappelle celui-ci de *Boileau*.

Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.

Le premier ne pouvoit être plus mauvais.

Selon *Fontenelle* , toute la question se réduit à savoir si les arbres qu'on voit aujourd'hui dans nos campagnes sont aussi grands que ceux des siècles passés. Et en ce cas , nous pouvons égaler les grands hommes qui nous



ont précédés. *M. de Voltaire* a raison de dire que *Fontenelle* a mal saisi l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature , dans nos siècles modernes , a pu produire d'aussi beaux génies , que dans des temps plus reculés , mais si elle en a produit en effet. Je remarque , comme une singularité , que deux hommes de génie (*Racine & Boileau*) se sont déclarés pour les anciens , & que les modernes comptent dans leur parti trois écrivains auxquels on a trouvé plus d'esprit que de génie , savoir , *la Motte* , *Fontenelle & M. de Voltaire*. Voici comme ce dernier a jugé ce grand procès. » Il y a des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens , & d'autres , en très-petit nombre , dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

*M. de Voltaire* en parlant de l'art dramatique , ne fait guères que répéter ce qu'il a dit dans les Commentaires sur *Corneille*. Il préfère l'*Iphigénie* de *Racine* à toutes ses autres

pièces en général. Cependant *Athalie* est regardée comme son chef-d'œuvre. Mais, il ne seroit pas juste que M. de *Voltaire* fût de l'avis de tout le monde. Il reproduit ici la critique qu'il a faite ailleurs du caractère de *Joad*. » Ce  
 » grand prêtre, dit-il, est factieux,  
 » insolent, enthousiaste, inflexible,  
 » sanguinaire, il trompe indignement  
 » sa reine, il fait égorger par des  
 » prêtres, cette femme âgée de quatre-  
 » vingt ans, qui n'en vouloit certai-  
 » nement pas à la vie du jeune *Joas*,  
 » qu'elle vouloit élever comme son  
 » propre fils ».

Cette critique est pleine d'injustice & de mauvaise foi. Il est vrai qu'*Athalie* dit à *Joas* :

Je prétends vous traiter comme mon propre  
 fils.

Mais tous les discours qu'elle lui tient, ne tendent qu'à le faire tomber dans le piège qu'elle lui dresse. Cet enfant l'allarme. Elle veut savoir quel il est. Elle s'en est expliquée avec *Mahon*.

YI2 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;  
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait  
juger,  
Laissez-moi, cher *Mathan*, le voir, l'interro-  
ger.

Comment peut-on dire qu'*Athalie*  
n'en veut pas à la vie de *Joas*? Elle  
qui l'avoit déjà poignardé de sa main,  
qui a versé des flots de son propre sang,  
qui s'étonne, qui s'indigne de se trou-  
ver sensible à la pitié; elle, ennemie  
déclarée du Dieu qui a sauvé les jours  
de cet enfant, elle livrée aux conseils  
sanguinaires d'un Prêtre implacable,  
qui lui a conseillé de l'immoler à sa  
sûreté, elle qui vouloit l'égorger  
avant de le connoître!

Bientôt de *Jézabel* la fille sanguinaire  
Instruite que *Joas* voit encor la lumière,  
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.  
Déjà sans le connoître elle veut l'égorger.

*Joad* n'est ni factieux, ni insolent.  
La preuve la plus certaine qu'on en  
puisse donner, c'est qu'il intéresse.  
*M. de Voltaire* doit savoir que les fac-  
tieux & les insolens ne peuvent ja-  
mais intéresser. *Joad* est un juif, en-

thoufiste il est vrai , plein d'une confiance sainte en la parole de l'Eternel , & croyant , d'après cette parole , que la race de *David* , dont *Joas* est le reste , ne doit pas s'éteindre sans avoir donné le roi promis aux nations. Tant que les jours de son pupille sont en sûreté dans le temple , il ne trame ni complots ni factions. Il l'élève obscurément à l'ombre des autels. Mais quand il voit qu'on veut le sacrifier à la frayeur d'un songe , quand il craint qu'on ne coupe le dernier rejetton de la tige sacrée ; réduit à choisir entre une femme parricide , & un enfant malheureux , il sauve son roi & fait mourir *Athalie*.

En fait de goût , Monsieur , je ne connois pas de juge plus éclairé que *M. de Voltaire* , mais il n'en est point de plus partial. Dans l'énumération des meilleures tragédies françoises & des plus beaux rôles de ces tragédies , il ne parle pas de *Crébillon*. Cette réticence est injuste & maladroite. Elle fait souvenir que le *Nestor* de la littérature a toujours été le détracteur de ce fameux tragique. Il auroit pu citer

à côté des plus beaux rôles de *Racine* & de *Corneille*, ceux de *Rhadamiste*, de *Zénobie*, de *Pharasmane*, d'*Electre* & de *Palamède*; il prétend que depuis la mort de *Molière*, jusqu'au *Joueur de Regnard*, on n'eût pas une bonne pièce en France; » & il faut avouer, » (ajoute-t-il) qu'il n'y a eu que lui » seul, après *Molière*, qui ait fait de » bonnes comédies en vers ». Mais la *Métromanie* ! Mais le *Méchant* !

En général, la manie du questionneur encyclopédique, est de déprimer tous les talens. *Boucardon* disoit qu'après avoir lu *Homère*, tous les hommes lui sembloient des géans. Quand on a lu les ouvrages de *l'Homère* françois, les plus grands hommes paroissent des nains. J'aurai plus d'une occasion de vous le faire remarquer. Il demande, en parlant de nos comédies modernes, pourquoi elles sont souvent écrites en prose. » N'est-ce point, répond-il, » que les hommes, en tout genre, » veulent réussir sans beaucoup de » travail. *Fénélon* fit son *Télémaque* en » prose, parce qu'il ne pouvoit le » faire en vers. » Pourquoi ne le pou-

voit-il pas ? Le plus difficile n'est pas de faire des vers , d'être poète ; & personne ne l'est plus que *Fénelon* , si du moins la poésie consiste dans l'élevation & l'harmonie du style , dans la richesse des descriptions , dans la grandeur des images , dans l'abondance & la beauté des comparaisons. J'ose avancer qu'il y a beaucoup plus de cette poésie dans le *Télémaque* , que dans la *Henriade*. Si le *Télémaque* n'est pas rimé , c'est qu'il ne devoit pas l'être ; c'est que l'auteur vouloit entrer dans des détails auxquels la poésie ne pouvoit se prêter. On sait que *M. de Voltaire* a la prétention de passer pour le seul poète épique de sa nation ; il ne peut souffrir qu'on s'accoutume à ranger dans cette classe l'illustre archevêque de Cambrai. Il ne perd pas une occasion de rabaisser le mérite du *Télémaque*. A propos d'*Aristote* , il nous dit que celui qui donna le plus de vogue au *Télémaque* , ce fut la critique de la fierté de Louis XIV , & de la dureté de Louvois qu'on crut appercevoir dans ce poème. Mais aujourd'hui que ces allusions malignes n'intéressent plus

personne ; la vogue de cet ouvrage subsiste encore. Le succès de *Fénélon* n'a donc pas été l'effet d'une circonstance étrangère , c'est au charme de son style , à la sublimité de sa morale qu'il faut l'attribuer. C'étoit une entreprise hardie de faire parler & agir la déesse de la Sagesse : c'est un prodigieux mérite de ne lui avoir pas fait prononcer une seule parole qui soit au-dessous de l'idée qu'on se fait d'une telle divinité.

Comment M. de *Voltaire* peut-il regarder ce Mentor dont elle emprunte les traits , comme un ennuyeux discoureur ? Ses discours sont pleins d'une onction qui pénètre & qui attendrit. La douce persuasion semble couler de ses lèvres aussi naturellement que l'eau qui s'échappe de sa source. Je ne crois pas , en un mot , qu'on puisse lire *Télémaque* sans désirer de devenir meilleur ; & c'est un éloge que bien peu d'ouvrages ont mérité.

C'est sur-tout contre les écrivains qui ne sont plus , que le questionneur se permet les sarcasmes les plus

amers.. *Montesquieu* est maltraité dans vingt endroits de cet ouvrage. Je vous citerai seulement le petit paragraphe inséré contre lui à l'article *Aristote*. M. de *Voltaire* se plaint que dans les nations modernes on ne trouve pas un *Physicien*, un *Géomètre*, un *Métaphysicien*, un *Moraliste* même qui ait bien parlé de la poésie. Je ne fais si ce reproche s'adresse à un *Géomètre* de nos jours fort connu, qui a beaucoup écrit sur la littérature & sur la poésie; & qui a soutenu que la plupart des personnages de *Racine* ont moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie\*. Quoiqu'il en soit, ces reproches généraux sont rarement fondés, & pour ne parler ici que de *la Bruière*, personne n'a fait un parallèle plus juste de *Racine* & de *Corneille*. Il faut qu'il ait senti vivement le mérite de ces deux grands hommes, pour les avoir si bien caractérisés. « Il n'y a pas, ajoute » l'auteur, jusqu'à *Montesquieu* qui,

\* Lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau de Genève sur les spectacles.



» dans son livre amusant des Lettres  
 » Persannes , a la petite vanité de  
 » croire qu'*Homère & Virgile* ne sont  
 » rien en comparaison d'un homme  
 » qui imite , avec esprit & avec suc-  
 » cès , le Siamois de *Dufreni* , &  
 » qui remplit son livre de choses har-  
 » dies , sans lesquelles il n'auroit pas  
 » été lu. Qu'est-ce que les poèmes  
 » épiques ? dit-il , je n'en fais rien ;  
 » je méprise les lyriques autant que  
 » j'aime les tragiques.

Je conviens que M. de *Montesquieu* peut avoir tort de mépriser les poètes lyriques , mais enfin ce tort lui étant commun avec M. de *Voltaire* , méritoit quelque indulgence de la part de ce dernier. Il a dit plus d'une fois que ce genre est ennuyeux. Il est vrai qu'il n'a essayé de le décrier qu'après y avoir échoué. Mais M. de *Montesquieu* qui n'a jamais fait de vers , n'a pas dû être inspiré par le dépit & par une basse envie contre le *Pindare Grec ou François*. Cette façon de parler , il n'y a pas jusqu'à un tel n'est pas polie , elle est sur-tout bien déplacée envers un homme aussi

justement célèbre que *Montesquieu*. S'il s'est cru supérieur à *Homère* & à *Virgile* pour le génie, il a eu grand tort ; mais il est certain que les *Lettres Persanes* sont autant au-dessus du Siamois, que la *Henriade* est au-dessus du poème de *Charlemagne*, ou l'*Enéide* au-dessus de la *Henriade*. Comment M. de *Voltaire* ose-t-il avancer que cet ouvrage n'eût pas été lu sans les choses hardies dont il est rempli ? Lui même convient qu'il est amusant. Il n'y a donc que les choses hardies qui lui semblent amusantes. Réduire ainsi le mérite d'un livre, n'est-ce pas l'anéantir ? Ce qui a fait la fortune de celui-ci, c'est la critique ingénieuse & légère de nos mœurs & de nos ridicules, & non pas quelques traits trop hardis qu'on y voit à regret. *Montesquieu* auroit pu négliger cette ressource qui est ordinairement celle de la médiocrité. Mais il n'y a que la fureur du paradoxe, que la folie de railler les meilleurs ouvrages, qui puissent faire dire que les *Lettres Persanes* ne seroient pas supportables si on supprimoit trois ou quatre pensées

hardies semées dans ce livre *amusant*.  
 M. d'Alembert n'est pas de l'avis de  
 M. de Voltaire sur les *Lettres Persanes*.  
 Il faut voir ce qu'il en dit dans l'é-  
 loge de M. de Montesquieu. Je ne  
 vous en citerai que peu de chose.

« la peinture des mœurs orientales ,  
 » réelles ou supposées , de l'orgueil  
 » & du flegme de l'amour asiatique ,  
 » n'est que le moindre objet de ces  
 » lettres ; elle n'y sert , pour ainsi  
 » dire , que de prétexte à une satire  
 » fine de nos mœurs , & à des ma-  
 » tières importantes que l'auteur ap-  
 » profondit en paroissant glisser sur  
 » elles. Dans cette espèce de tableau  
 » mouvant , *Usbek* expose sur-tout ,  
 » avec autant de légèreté que d'é-  
 » nergie , ce qui a le plus frappé ,  
 » parmi nous , les yeux pénétrants. A  
 » cette peinture vive , mais sans fiel ,  
 » il oppose , dans l'apologue des Tro-  
 » glodites , le tableau d'un peuple  
 » vertueux , devenu sage par le mal-  
 » heur : morceau digne du portique.

Vous voyez , Monsieur , que les  
 philosophes ne sont pas toujours d'ac-  
 cord entr'eux. En voici encore une  
 preuve

preuve tirée des questions encyclopédiques. J'ai déjà dit que M. de Voltaire exige d'un traducteur qu'il rende image pour image, beauté pour beauté. Il fait cette remarque *en faveur des commençans*. M. de la Harpe pense, au contraire, qu'il est ridicule de n'oser se permettre des équivalens. Il recommande bien de *se garder de cette servitude malgré l'avis de quelques pédans*. Je ne sais s'il a voulu parler de M. de Voltaire. Mais si j'osois décider entre deux grands hommes, je ne serois pas de l'avis de M. de la Harpe.

L'encyclopédie, comme vous pouvez croire, Monsieur, est louée outre mesure par le questionneur. Peut-être cette profusion d'éloges sied-elle mal dans la bouche d'un des architectes de ce palais des sciences. C'est ainsi que M. de Voltaire appelle l'encyclopédie à laquelle on fait qu'il a contribué. Il nous apprend qu'on en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les libraires, & que ceux qu'on peut trouver aujourd'hui, par un hasard heureux, coûtent dix-huit cent francs. Il y a long-temps

qu'on sait que la cherté d'un ouvrage n'est pas une preuve de sa bonté. J'ai vu vendre dans la nouveauté le système de la nature, quatre ou cinq louis, & le théâtre de *Racine* six francs. Aujourd'hui le prix des livres est en proportion des choses hardies qu'ils renferment, & du risque qu'on court en les débitant. Dans le moral comme dans le physique, ce n'est pas toujours la bonté réelle des choses qui en fait le prix, c'est la rareté, c'est le caprice du moment, c'est quelquefois le mauvais usage qu'on en peut faire. Les alimens coûtent moins que les poisons. Je ne veux pas dire qu'il y ait du poison dans l'encyclopédie, je veux dire seulement que les livres qui se vendent le plus cher ne sont pas toujours les meilleurs. A l'article *Ana*, M. de *Voltaire* dit « qu'il y a actuellement des articles de l'encyclopédie » qui doivent servir d'instruction au genre » humain, &c ».

Le second volume de ces questions finit ainsi : « Il y a plus de vérité dans » deux pages de l'encyclopédie, concernant la Physique, que dans toutes

« les bibliothèques d'Alexandrie, dont  
 « pourtant on regrette la perte ». Il  
 faut convenir que ce regret n'est pas  
 raisonnable depuis que nous avons  
 l'encyclopédie. L'encyclopédie doit  
 nous tenir lieu de tout. Il vaudroit  
 mieux avoir perdu tous les autres ou-  
 vrages que de ne point posséder celui-  
 là. On dit qu'on en prépare une nou-  
 velle édition en Hollande, avec cette  
 épigraphe :

Rudis indigestaque moles.

Je suis, &c.

## LETTRE V.

*Discours de la Cène, & Panégyrique  
 de Saint Bernard, par M. l'abbé de  
 Belplais.*

Je vais remplir, Monsieur, la pro-  
 messe que je vous ai faite de vous  
 donner l'analyse des deux discours qui  
 suivent l'Essai sur l'éloquence de la  
 chaire. Le premier est un discours sur

la cène , prononcé devant le roi en 1777 ; le second , un panégyrique de saint *Bernard*. Nous allons suivre pas à pas , la marche de l'orateur , & nous verrons s'il est fidèle aux règles qu'il a prescrites.

Vous connoissez , Monsieur , cette belle cérémonie de la cène , une des plus touchantes , des plus sublimes , des plus consolantes pour les infortunés que le christianisme ait institués. Le prince , dépouillé de cette pompe éblouissante qui annonce au peuple l'arbitre de sa destinée , vient s'abaisser humblement aux pieds du pauvre , & le lave de ses mains royales. » Les anciennes religions , » dit l'orateur , n'avoient pas décon- » vert aux monarques cette espèce de » grandeur ; & qu'ici la sagesse hu- » maine s'anéantisse , il a fallu la ve- » nue d'un Dieu pour rétablir l'éga- » lité sur la terre : en effet aucune de » ces religions osa-t-elle jamais in- » troduire le sombre tableau de la » misère dans le palais des rois , éle- » ver les pauvres au-dessus de toutes » les grandeurs , apprendre aux souve-

» rains à fléchir avec majesté le genou  
 » devant ce que l'humanité a de plus  
 » obscur & de plus foible ?

Ces idées amènent bien naturelle-  
 ment le sujet que l'orateur se pro-  
 pose de développer. Un autre mor-  
 ceau de l'exorde le prépare encore  
 mieux. » Sire, que de sages ministres  
 » éclairent vos conseils & guident vos  
 » entreprises ; pour nous , la plus no-  
 » ble , comme la plus douce fonc-  
 » tion de notre ministère , c'est de  
 » vous apprendre à aimer , à secou-  
 » rir les malheureux ? Hélas ! Sire, vos  
 » premiers jours ont coulé dans le  
 » deuil ; frappé dans vos sentimens  
 » les plus chers , vous n'avez vu long-  
 » temps autour de vous dans ce pa-  
 » lais que des larmes : hélas , éprouvé  
 » dans un âge si tendre , comment ne  
 » seriez-vous pas sensible & bon roi !  
 » Le caractère simple de vos mœurs a  
 » fait concevoir de votre majesté les  
 » plus hautes espérances ; vous avez  
 » atteint , en quelque sorte , dès le  
 » commencement de votre règne , à  
 » l'héroïsme de la grandeur , en écar-  
 » tant de vous cette pompe royale ,



» ce fragile éclat de la puissance qui  
 » ne frappe que les yeux, & en ré-  
 » servant toute votre grandeur pour  
 » votre âme. Quand le faste est banni  
 » des cours, l'abondance règne sure-  
 » ment dans le peuple ; le plus grand  
 » outrage fait à l'amour des sujets,  
 » c'est d'employer leurs trésors, de  
 » convertir leurs sueurs en de vaines  
 » dépenses ; votre bonté, Siré, ne se  
 » permettra point : ce cœur royal  
 » s'est déjà montré si sensible ! Et qu'il  
 » est consolant pour notre ministère  
 » de rappeler à cette auguste assem-  
 » blée ce jour mémorable de ce fu-  
 » neste hiver qui a précédé celui qui  
 » s'écoule, & où votre majesté at-  
 » tendrie sur le sort des pauvres, se  
 » transporta au milieu d'eux ; visita les  
 » places publiques, présida elle-même  
 » à la police de la cité, confiant aux  
 » magistrats celle du riche, se réser-  
 » vant à elle seule celle qui intéresse  
 » les malheureux ! Puissiez vous, Siré,  
 » vous rappeler long-temps ce beau  
 » jour où la nation vous proclama  
 » son père, & ajouter à votre inépu-  
 » sable tendresse cette fermeté con-

» rageuse & constante qui est la vérité  
» table bonté des rois » !

Il nous semble, Monsieur ; que ce juste éloge est très-adroitement placé. Avant d'exposer au jeune roi ces devoirs de la charité chrétienne, n'est-ce pas une heureuse finesse de l'art que de lui rappeler les engagements qu'il a pris lui-même, pour l'avenir ; par tous ces actes de bienfaisance qui ont rendu son nom si cher aux François ? Remarquez, en même temps, quelle noblesse, quelle onction, quelle élégante simplicité ! On a reproché à ce *Bourdalone* le désespoir éternel des prédicateurs, d'avoir quelquefois caressé, sans ménagement, l'orgueil de *Louis XIV*, & imité dans la chaire de vérité le langage du courtisan. M. l'abbé de *Besplas* n'essuiera point ce reproche. Ici, rien qui sente la bassesse de l'adulation, rien d'exagéré, rien qui ne dût tourner à l'avantage & du discours & de l'auditoire ; la louange se trouve confondue avec la leçon.

Nous féliciterons aussi l'orateur d'avoir enfin brisé ce joug importun

des divisions symétriques , tant de fois & si vainement critiquées. La charité des rois , dit-il , doit être universelle , courageuse & compatissante. Voilà une exposition claire & facile à retenir. Il enchaîne ces différentes parties ; il poursuit rapidement la carrière qu'il s'est tracée , & ne s'arrête point au milieu de sa course.

Charité universelle des rois. Elle ne se bornera pas à verser quelques bienfaits sur les pauvres qui peuvent les solliciter ; elle s'étendra sur tous les pauvres du royaume. Elle portera des secours au laboureur indigent , à ce père accablé d'une famille trop nombreuse , à ces vieillards épuisés de l'excès de leurs travaux , réduits à mendier le pain qu'ils donnoient à nos cités. Elle formera des établissemens utiles , préviendra ces aveux de la honte , & cherchera moins à nourrir les malheureux qu'à leur fournir les moyens de se nourrir eux-mêmes. Le soin des hôpitaux excitera son zèle & sa vigilance. C'est dans ces lieux , bâtis par les mains de la cha-

rité, qu'on voit cet affreux supplice  
 qu'inventa la tyrannie, des cadavres  
 unis à des corps vivans. De ces  
 tristes asyles de l'humanité souffrante,  
 la charité des rois descendra même  
 au milieu des cachots. « Un lieu de  
 » sûreté ne peut, sans une énorme  
 » injustice, devenir un séjour de dé-  
 » sespoir : vos magistrats s'efforcent  
 » d'y adoucir l'état des malheureux ;  
 » mais privés des secours nécessaires  
 » pour la réparation de ces antres  
 » infects, ils n'ont qu'un morne si-  
 » lence à opposer aux plaintes des  
 » infortunés ; oui, j'en ai vu, Sire,  
 » & mon zèle me force ici, comme  
 » Paul, à honorer mon ministère, oui,  
 » j'en ai vu, qui couverts d'une lè-  
 » pre universelle par l'infection de  
 » ces repaires hideux, bénissoient  
 » mille fois dans nos bras, le mo-  
 » ment fortuné où ils alloient enfin  
 » subir le supplice. Grand Dieu ! sous  
 » un bon prince, des sujets qui en-  
 » vient l'échafaud » !

C'est-là, Monsieur, c'est-là de la  
 véritable éloquence. Ces tours éner-  
 giques, ces mouvemens enflammés

font partis d'une ame vivement affectée. Il n'y a pas jusqu'à cette parenthèse brusque & sèche (mon zèle me force ici, comme Paul, à honorer mon ministère) qui ne vous avertisse que le morceau tout entier est l'ouvrage de l'enthousiasme ; mais qu'il est touchant sur-tout d'entendre le ministre d'un Dieu bienfaisant se citer pour témoin des horreurs qui règnent au fond des prisons ! Les mêmes paroles, dans une autre bouche, n'au-  
roient plus le même effet. Voilà ce que j'appelle une beauté propre au genre.

Je me hâte de passer, non pas à la seconde partie, mais à la seconde proposition ; *charité couragée des rois.*  
 « Qu'importe aux monarques de con-  
 » noître que leur charité doit par-  
 » tout se répandre, si leur courage ne  
 » renverse les obstacles, ne détruit  
 » les maux qui arrêteroient leurs bien-  
 » faits ? Or ce courage, ils ne le pu-  
 » seront que dans la religion ; elle  
 » seule rend les cœurs constamment  
 » sensibles aux maux du pauvre ;  
 » écarte les dégoûts inséparables de

» la sollicitude de la charité, abaisse  
 » l'orgueil qui le dédaigne, corrige  
 » la dureté qui le repousse, réveille  
 » l'indifférence qui le fait oublier.  
 » Cette charité des rois doit se mon-  
 » trer dans leurs actions & dans leur  
 » puissance ; que leur exemple & leurs  
 » loix empêchent le luxe, c'est-à-dire,  
 » la recherche dans les commodités de  
 » la vie, provenant ou des climats  
 » éloignés, ou même du propre sol ;  
 » par les funestes découvertes des  
 » arts corrupteurs & avides ; oui,  
 » Messieurs, il est impossible à la vraie  
 » politique de la tolérer ; le luxe cor-  
 » rompt ; il est donc le fléau des em-  
 »pires ; point de distinction de royau-  
 » mes ; aucun raisonnement qui ne  
 » vienne ici se briser ».

Nous faisons gré à l'orateur d'avoir  
 osé combattre ce danger & un paradoxe  
 de la philosophie moderne, adopté  
 malheureusement par le plus grand  
 nombre des politiques. C'est à la cour  
 des souverains, c'est au séjour de la  
 mollesse & du luxe, qu'il faut rap-  
 peler ces vérités oubliées, sur les-  
 quelles s'appuyoit la sagesse antique.

des anciens législateurs. C'est devant un prince , ami de la simplicité & des mœurs , qu'il faut plaider la cause des mœurs & de la simplicité. Jugez, Monsieur , combien sont foibles , auprès de pareilles leçons, celles même des vrais philosophes , qui , sans compter la date des opinions , défendent celles qu'a-  
voué la raison de tous les temps ? L'interprète de l'évangile , peut seul détruire efficacement les sophismes des courtisans & la séduction de l'exemple.

La charité du monarque doit encore modérer les graces. Souvent un don , mieux partagé , fourniroit le nécessaire de pauvres familles , lorsqu'il suffit , à peine , à contenter la soif d'une cupidité toujours renaissante. Les richesses de l'état s'épuisent ; les malheureux se multiplient : les travaux de la campagne languissent ; tout cela pour satisfaire les besoins factices de quelques hommes qui n'ont d'autre droit aux bienfaits qu'une ardeur importune à les solliciter ; un avide empressement à les recevoir , & la fureur d'en abuser.

L'indiscrette prodigalité entretient leurs vices ; & leurs vices se répandent. Plus d'innocence ; on ne cherche que la fortune : plus d'équité ; l'on détermine les jugemens : plus de commisération ; elle s'éteint dans la jouissance.

» Mais quel prodige médite la bonté  
 » divine ! Déjà l'impie élevoit sa voix ;  
 » le malheureux gémissant cherchoit  
 » d'un pas incertain la providence  
 » dans l'univers ; offusqué par-tout  
 » de ténèbres, il ne pouvoit la ren-  
 » contrer ; sensible, dans l'ordre phy-  
 » sique, dans le mouvement des cieux  
 » & le renouvellement de la nature ,  
 » elle se déroboit à chaque instant à  
 » ses yeux dans l'ordre moral ; Dieu  
 » est touché ; il appelle ses esprits im-  
 » mortels ; écarterez, dit-il, les nuages  
 » qui enveloppent ma gloire, *que le*  
 » *couchant ouvre ses magnifiques portes*  
 » *à mon char majestueux* ; que la terre  
 » s'incline, j'envoie ma providence ;  
 » elle va se reposer sur le trône des  
 » rois » ?

Enfin, troisième proposition, charité compatissante des rois. La pitié,



cette première vertu de la nature humaine, s'allie difficilement avec leur condition. L'infortuné est trop loin de leurs yeux : ils ne soupçonnent pas même le détail de ses maux. On leur dérobe ce spectacle affligeant. Ils ne sont environnés que d'objets riants, occupés que de sensations agréables. Cependant la pitié ne se nourrit que par le sentiment, ou du moins par la vue des souffrances. Les bons rois sont ceux qui se rapprochent volontairement des misères de l'humanité, ou que des revers ont soumis aux rigueurs de la loi commune ; ceux qui s'arrêtent avec attendrissement devant une humble chaumière, qui se mêlent quelquefois parmi le peuple, qui, sous un toit rustique, vont chercher la conversation d'un vieillard. Ici, Monsieur, vous croyez lire l'histoire du bon *Henri*. L'orateur cite l'exemple de ce monarque à jamais adoré. « *Henri* » avoit continuellement dans l'intérieur de son palais, le tableau de » l'impôt général. Son cœur troublé » par l'idée du pauvre, vouloit se

« suffuter à chaque moment par ce  
« spectacle. Son peuple étoit, pour  
« ainsi dire, toujours présent à ses  
« yeux, comme l'univers l'est tou-  
« jours aux yeux de Dieu même. Ah !  
« Sire, ah ! royal enfant du plus com-  
« paignant des pères, cette auguste  
« image sera gravée dans votre cœur  
« avec des traits si marqués que le  
« temps ne le pourra jamais effacer.  
« Saint Paul disoit, nous n'avons point  
« un pontife qui ne puisse pas compatir  
« à nos infirmités. Les malheureux  
« vous adresseront ces mêmes pa-  
« roles : nous n'avons pas un sou-  
« verain, s'écrient-ils, qui ne sente  
« pas nos maux ; il les voit, les dé-  
« ploie, les partage.

« Je finis, Monsieur, cette analyse un  
« peu longue, mais dont la longueur  
« n'a point dû vous fatiguer. La péro-  
« raison n'offre pas moins de beautés  
« que le corps même du discours. L'ora-  
« teur met dans la bouche du roi ces  
« paroles, qui ne sont que l'expression  
« des sentimens de sa majesté. » O vous  
« tous enfin qui souffrez, qui portez  
« des fardeaux trop pesants, vous qui

136 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» avez soif , accourez , je suis le père  
 » du pauvre , l'ami de l'orphelin ,  
 » l'appui de la veuve. Que la majesté  
 » qui défend mon palais , ne vous re-  
 » pousse point : une garde qui entoure  
 » la bonté n'effraye ni les besoins ,  
 » ni les larmes. Grands de mon empire ,  
 » ministres de mon pouvoir , prêtres  
 » de la loi sainte , auguste famille ,  
 » amis de mon cœur ! Non , non , ce  
 » ne sera plus mon crime , si le moindre  
 » de mes sujets est dans la souffrance ;  
 » faites-moi connoître ses besoins , &  
 » je proteste aux cieux , à la terre , à  
 » mon royaume , à ces temples vivans ,  
 » à mon cœur de ne jamais rejeter  
 » un infortuné , toutes les fois que  
 » je le pourrai secourir. Ah ! fire , à  
 » cette touchante parole , je crois  
 » entendre quelque mère élever sa  
 » voix du milieu de cet auditoire ,  
 » comme celle qu'avoient frappé les  
 » discours de J. C. dont les bons rois  
 » font une si vive image , je crois l'en-  
 » tendre s'écrier *heureux le sein qui*  
 » *vous a porté , heureuses les mamelles*  
 » *qui vous ont allaité* : & toute la na-  
 » tion répéter de concert : que ce

» monarque , ami du pauvre , vive &c  
» soit béni dans les siècles des siècles ».

Vous ne ferez point étonné d'apprendre , Monsieur , que ce discours de la cène obtint le plus grand succès. Le roi & les princes l'écoutèrent très-attentivement. Le morceau des cachots leur fit sur-tout la plus vive impression. Quand l'orateur , comme frappé d'une inspiration soudaine : *j'ai vu , sire , oui j'ai vu , &c.* , un frémissement universel d'horreur & de pitié s'empara des auditeurs : les larmes s'échappèrent des yeux de monseigneur le Comte d'Artois : elles couloient en abondance dans plusieurs endroits de la salle , sur-tout du côté qu'occupaient messieurs les officiers des gardes françoises. A la fin de la peroraison , où l'orateur suppose une mère attendrie qui élève sa voix & bénit le souverain bienfaisant , si la présence des augustes personnages n'en avoit imposé , tout l'auditoire ( tant il étoit ému ) alloit répéter , après lui , *que ce monarque , ami du pauvre , vive ! &c.*

Je ne passerai pas sous silence une anecdote que vous lirez sûrement avec

beaucoup de plaisir. Le lendemain , au lever de monseigneur le comte d'Artois , on s'entretenoit du sermon de la eène. Un courtisan dit que M. l'abbé de Besplas avoit parlé trop fortement contre l'état des prisonniers ; que *c'étoit une partie de la peine*. Que dites-vous , reprit aussitôt le digne frère de notre monarque ? *sait-on encore s'ils sont coupables ? On n'en est assuré qu'après l'arrêt*. Parole mémorable qui atteste également &c la bonté du cœur de ce jeune prince , &c la droiture de son esprit. En effet , les meilleurs raisonnemens du fameux ouvrage *dei delitti , delle pene* , sont fondés sur cet axiome d'équité naturelle.

Après toutes ces anecdotes si honorables au prédicateur , après tous les éloges que j'ai prodigués à son éloquente production , vous croyez , peut-être , que je n'aurai pas le courage d'en relever les taches. Non , Monsieur , je connois mes engagemens avec le public , &c je saurai toujours les remplir. Il m'a semblé que M. l'abbé de Besplas ne lie point assez facilement les différens membres de sa composition. Il est un

art de fondre les couleurs, d'unir par des nuances légères toutes les figures d'un tableau. Cet art ne me paroît pas être le sien; ses transitions sont brusques & tranchantes. Au lieu d'enchaîner les idées avec les idées, il se laisse emporter par un excès de chaleur, & multiplie les apostrophes & les exclamations. Mais l'abondance des images, la tendresse & la vivacité des mouvemens, rachètent ce défaut qui tient aux principes & au caractère ardent de l'orateur.

Le panégyrique de saint Bernard n'a pas le mérite littéraire du sermon de la cène, mais un mérite plus grand, selon moi, celui de venger un grand homme des outrages de la calomnie. Parcourez ce panégyrique, & vous verrez quel étoit cet abbé de Clairvaux, dont tant de peintres faux ont noirci les portraits. Pénétré d'une humilité profonde, amoureux de la solitude, s'il se livre au tumulte des affaires, s'il se montre sur le théâtre du monde, c'est pour le bien des peuples & de la religion. Génie tout de feu : vous concevez à peine son acti-

vité : vous le voyez , tout à la fois ; au milieu de ses disciples , animant leur piété , maintenant la règle monastique dans toute sa rigueur : à la cour des princes , calmant les animosités & les querelles , rétablissant la concorde & l'amitié : au fond de sa cellule , méditant les matières les plus difficiles , composant une foule d'ouvrages où tous les sujets sont traités avec la même sagacité. *Bernard* fut le prodige de son siècle par la réunion des grands talens & des grandes vertus. Echauffé de cette noble audace qu'inspire le mépris des vanités humaines , il ose attaquer le vice sur le trône & sous le dais. Tous les esprits furent soumis à son empire ; peuples , rois , pontifes , tout obéissoit aux oracles émanés de sa plume ou de sa bouche. Il eut la gloire de présider à deux conciles : il renversa du siège pontifical le fourbe *Anaclet* : il ramena , au sein de l'église , le duc d'*Aquitaine* , ce fier *Guillaume* , qui bravoit l'indignation de ses sujets & les foudres des papes. Le moyen qu'il employa , me paroît , humainement parlant , ce que

l'éloquence des signes a jamais fait de plus admirable. Ce trait seul prouve que le ciel avoit remis à *Bernard* l'empire des cœurs. Je ne suis plus surpris qu'il ait dirigé les mouvemens de l'europe entière & balancé l'autorité des souverains. Ce même homme qui dominoit par les armes de la religion, dans un temps de fanatisme & d'ignorance, combattit les délires de la superstition, confondit les apôtres menteurs qui répandoient parmi le vulgaire des opinions & des alarmes favorables à l'aggrandissement des monastères, & ne permit à ses religieux de l'enrichir qu'en défrichant des terres incultes. Nos sophistes l'ont pourtant accusé d'avoir englouti les trésors de l'état, & profité de son ascendant pour contenter son ambition: Ils n'ont pas oublié l'histoire de la croisade qu'il prêcha, la funeste réussite d'une expédition dont il avoit garanti le succès. M. de *Besplas* détruit solidement ces frivoles accusations. Je voudrois qu'il eut aussi bien justifié l'abbé de *Clairvaux* de la persécution qu'il suscita contre *Abailard*.



Je ne fais, Monsieur, si les malheurs & les talens d'*Abailard* n'ont pas séduit mon jugement en faveur de cet infortuné. Il commit des fautes impardonnables, j'en conviens; il ne fut pas le delfin de cet esprit philosophique qui veut éclaircir des mystères impénétrables. Mais il méritoit des ménagemens. Il avoit de grandes lumières; & quoique notre orateur le trouve *plus abondant que profond*, j'ose dire qu'en métaphysique, en morale, il étoit infiniment supérieur à son siècle. *Leibnitz* a pris de lui le système de l'optimisme; il a copié tous ses principes: dites-moi, maintenant, quel jugement vous porterez de l'inventeur! Je n'oserois dire que le zèle de saint *Bernard* fût trop vif; mais du moins j'aime mieux la conduite de ce *Pierre* le vénérable qui prodigua au malheureux *Abailard* les consolations de l'amitié. Cependant on ne reprochera point à *Pierre* le vénérable un tolérantisme criminel. Voici le portrait qu'en trace l'orateur: « Génie majestueux, élevé, supérieur » à nos éloges, digne chef d'un or-

» dre qui répandoit tant de gloire dans  
 » tout l'Occident ; assez magnanime  
 » pour encourager celui de Cîteaux  
 » qui lui alloit contester cette gloire ;  
 » homme de paix au milieu des dis-  
 » putes, conciliateur au sein des an-  
 » mosités, homme d'un grand savoir  
 » au milieu de tant d'ignorance, d'un  
 » goût délicat au milieu de tant de  
 » grossièreté, le confident des rois,  
 » le conseil des pontifes, capable de  
 » donner à tous de grandes leçons,  
 » & encore de plus grands exemples,  
 » ami généreux ; quelquefois malgré  
 » de justes plaintes contre Clairvaux,  
 » peut-être contre *Bernard* lui-même,  
 » pardonnant comme s'il eût été l'au-  
 » teur de l'offense, l'ornement de  
 » l'état religieux & de l'église, homme  
 » enfin que la religion peut se glori-  
 » fier d'avoir possédé ».

Il vous est facile, Monsieur, après  
 tant de citations diverses, de juger M.  
 l'abbé de *Besplàs*. Une imagination  
 forte & brillante, une sensibilité ar-  
 dente, un stile mâle & nerveux,  
 forment le caractère de ses produc-

tions. Je ne doute point qu'avec le temps il ne mérite une place distinguée parmi nos écrivains. A ce motif de gloire qui doit encourager ses efforts & qui lui est commun avec tous ceux qui sont d'abord accueillis favorablement du public , se joint encore un motif particulier pour lui : honoré des regards & des bienfaits d'un prince ami des lettres & de la vraie philosophie , & qui est à portée d'apprécier tous les talens , que ne sera-t-il point pour s'illustrer sous ses yeux & obtenir le plus flatteur de tous les suffrages !

J'ai l'honneur d'être , &c.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VIII.

*Œuvres complètes de M. de Saint-Foix, historiographe des ordres du roi, six volumes in-8°. A Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au temple du Goût. Second extrait.*

ON vous a fait connoître \*, Monsieur, le mérite & le caractère particulier qui distinguent les compositions dramatiques de M. de Saint-Foix, contenues dans les tomes I & II de la nouvelle édition de ses œuvres; il me reste à vous entretenir aujourd'hui des quatre volumes suivans,

\* Voyez l'Année Littéraire, tom. VII, pag. 289, année 1777.

qui présentent des productions d'un autre genre, les *Essais historiques sur Paris*, & l'*Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*. Si ce n'est point aux *Essais sur Paris*, que M. de Saint-Foix a dû sa réputation littéraire, on peut dire au moins qu'aucun de ses ouvrages n'a trouvé plus de lecteurs : chez une nation frivole & légère, on est toujours sûr de plaire & d'être lu, quand on amuse. Cet ouvrage ne doit point être considéré comme une histoire régulière ou une description exacte de Paris, puisqu'on n'y fait connaître ni tous les quartiers, ni toutes les rues, ni tous les monumens publics que renferme l'enceinte de cette ville immense : le plan que l'auteur a suivi n'est proprement qu'un cadre, à la faveur duquel il a rassemblé un grand nombre d'anecdotes, empruntées de notre histoire, & distribuées sous le titre des rues, carrefours, emplacements, temples, palais, &c. auxquels elles sont relatives. Ainsi, à l'article *rue de la Féronnerie* on trouve le récit de l'assassinat de *Henri IV* ; à l'article *rue du Temple*, toute l'histoire de la destruc-

tion des Templiers; à l'article *rue de la Verrerie*, l'origine & l'introduction en France des cartes à jouer, &c. le titre d'*Essais sur Paris*, ne convient même proprement qu'au premier volume : le second & le troisième n'embrassent que des matières absolument étrangères à l'histoire de cette capitale; ils n'offrent qu'un vaste recueil où sont jetés pêle-mêle différens traits de notre histoire & de celle de nos voisins, des considérations sur le génie, le caractère, les mœurs & les usages des Francs & des Gaulois nos ancêtres, comparés avec les nôtres, des anecdotes sur différentes villes de nos provinces, des réflexions politiques, morales, critiques, littéraires, des opuscules polémiques, &c. Quel rapport, par exemple, peuvent avoir avec l'histoire de la capitale du royaume, des réflexions telles que les suivantes, qu'on trouve isolées dans autant d'*alinea*? — « La chasse, les jeux » de commerce, la plupart des visites » & des conversations, prouvent que » l'homme s'ennuieroit & se plaindroit

» d'être immortel. — Combien de  
 » dévots & de dévotes, qui ne le sont  
 » que pour tuer le temps ! — On n'a  
 » tant de répugnance à mourir que  
 » par l'habitude d'exister. — Si l'a-  
 » mour double les plaisirs de la vie,  
 » souvent il en double aussi les peines.  
 » — Y a-t-il bien des supérieurs dignes  
 » d'avoir des inférieurs ? — Une  
 » femme, à sa première passion,  
 » n'aime que l'amant; souvent, dès  
 » la seconde, elle sacrifie moins à  
 » l'objet qu'à l'amour. — Une femme  
 » qui devient véritablement dévote,  
 » avoit l'ame véritablement tendre,  
 » &c. ». De pareils centons de mo-  
 rale remplissent des pages entières;  
 d'autres présentent des dépouille-  
 mens de l'histoire des Grecs & des  
 Romains; d'autres encore ne con-  
 tiennent que le récit des usages & des  
 coutumes des peuples sauvages de  
 l'Inde & de l'Amérique; & tout cela  
 forme des volumes, intitulés *Essais sur*  
*Paris* ! L'auteur, ou ses éditeurs après  
 lui, eussent mieux fait, sans doute,  
 de substituer à ce titre celui de *Mé-*  
*langes*, qui convenoit mieux à la phi-

lologie variée qu'offrent les deux derniers volumes de cet ouvrage.

Cependant, Monsieur, malgré l'irrégularité du plan & cette incohérence des matières, on ne peut disconvenir que les *Essais sur Paris* ne fournissent une lecture très-attachante. Des anecdotes, des traits historiques bien choisis, présentent toujours par eux-mêmes un fond intéressant ; & M. de Saint-Foix a su répandre sur tous ces faits un nouvel agrément, tant par la manière de les rapporter, que par les réflexions saillantes, & quelquefois caustiques, dont il les accompagne.

Quoique cet ouvrage soit très-connu, je ne puis me dispenser, Monsieur, d'entrer dans quelques détails. Cette édition contient un grand nombre d'anecdotes nouvelles, parmi lesquelles il en est plusieurs dont vous me ferez gré de vous faire part : je passerai ensuite à quelques observations critiques.

*Collège Royal.* L'auteur, pour donner une idée de l'ignorance & de la barbarie qui régnoient en France avant la fondation de ce lycée litté-



*fus que le mari de votre nièce alloit être exécuté, j'assemb lai notre chapitre, & je représentai qu'il convenoit de profiter de cette occasion favorable pour vous marquer notre très-respectueux attachement & notre très profonde vénération. A peine votre neveu étoit-il pendu, qu'avec grand luminaire, nous allâmes le prendre à la potence & nous le fîmes porter dans notre église; où nous l'avons enterré honorablement & gratis. Saint père, nous continuons de vous demander très-humblement votre sainte & paternelle bénédiction. J. THOMAS, chevecier.*

En parlant des mœurs du treizième siècle, M. de Saint-Foix fait mention d'une société de fanatiques bien extravagans, appelé la *ligue des amans*. Leur objet étoit de prouver l'excès de leur amour, par une opiniâtreté invincible à braver les rigueurs des saisons. Les chevaliers, les écuyers, les dames, les demoiselles, qui étoient initiés dans le nouvel ordre, devoient, suivant leur institut, se couvrir très-légèrement dans les plus grands froids, très-chaudement dans les plus grandes chaleurs. L'été, ils allumoient de

grands feux, auxquels ils se chauffoient, comme s'ils en eussent eu grand besoin. L'hiver, c'eût été une honte d'en trouver dans leurs maisons; leurs cheminées alors n'étoient garnies que de feuillage ou d'autre verdure, si l'on pouvoit en avoir. Lorsqu'un d'eux entroit dans une maison, le mari, soigneux de donner au cheval de son hôte tout ce qu'il lui falloit, le laissoit lui-même maître de tout, & ne rentroit point qu'il ne fût sorti. Il éprouvoit à son tour, s'il étoit de la même confrérie, la même complaisance de l'époux, dont la femme, associée à l'ordre, étoit l'objet de ses soins & de ses visites. Cette ridicule société subsista jusqu'à ce que la plupart de ces amans transis fussent morts de froid, en ne cessant de parler de l'ardeur & de la vivacité de leurs feux.

Vous applaudirez, Monsieur, à cette preuve de force & de courage que donna un jour *François I*, devant des témoins, dont ce prince galant devoit être plus particulièrement jaloux de mériter l'estime & les sus-

frages. Etant à Amboise, il imagina, parmi les divertissemens qu'il vouloit donner aux dames, de faire saisir, en vie, un des plus énormes sangliers de la forêt; cet animal, qu'on avoit transporté dans la cour du château, devenu furieux par les petits dards & les bouchons de paille qu'on lui jettoit des fenêtres, monta le grand escalier, & enfonça la porte de l'appartement où étoient les dames. *François I* défendit à qui que ce fût d'approcher, attendit la bête, & lui enfonça son coutelas dans la tête entre les yeux : ce prince n'avoit alors que vingt-un ans.

L'auteur trouve souvent occasion de rappeler quelle étoit la triste condition des serfs en France, & jusqu'à quel point on y pouvoit la dégradation de l'homme, durant les temps malheureux de la féodalité. Ces serfs composoient les deux tiers & demi des habitans du royaume ; ils ne pouvoient disposer d'eux-mêmes, se marier hors de la terre de leur seigneur, ni en sortir sans sa permission : celui-ci étoit le maître de les

donner, de les vendre, de les échan-  
ger & de les revendiquer par-tout.  
L'abbé de Saint-Denis en 858 fut  
pris par les Normands : on donna  
pour sa rançon six cents quatre-vingt  
cinq livres d'or, trois mille deux  
cents cinquante livres d'argent, des  
chevaux, des boeufs, & plusieurs serfs  
de son abbaye, avec leurs femmes &  
leurs enfans. On rapporte encore  
qu'un pauvre gentilhomme se pré-  
senta un jour, avec deux filles qu'il  
avoit, devant *Henri*, surnommé *le*  
*Large*, comte de *Champagne*, & le  
pria de vouloir bien lui donner de  
quoi les marier. *Artaud*, intendant  
de ce prince, devenu riche, arrogant  
& dur, comme tout intendant, re-  
poussa ce gentilhomme en lui disant,  
que son maître avoit tout donné,  
qu'il n'avoit plus rien à donner ; *Tu*  
*as menti, vilain*, dit le comte, *je ne*  
*t'ai pas encore donné ; tu es à moi.*  
*Prenez-le*, ajouta-t-il, en s'adressant  
au gentilhomme, *je vous le donne &*  
*je vous le garantirai.* Le gentilhomme  
empoigna son *artaud*, l'emmena, &  
ne le lâcha point qu'il ne lui eût payé

cinq cents livres pour le mariage de ses deux filles.

L'idée originale du combat suivant, ordonné par un Empereur d'Allemagne, auroit mérité d'être reproduite & consacrée par le burin grotesque de *Callot*. Deux gentilhommes, l'un Espagnol & l'autre Allemand, recommandables par leur naissance & par les services qu'ils avoient rendus à l'empereur *Maximilien II*, lui demandoient en mariage la belle *Hélène Scharfequinn*, sa fille naturelle. Ce prince, après bien des délais, leur dit un jour, que les estimant également, & que ne pouvant être que très-embarrassé sur la préférence, leurs propres forces & leur adresse alloient en décider ; mais que ne voulant pas risquer de perdre l'un ou l'autre, en leur permettant de se combattre avec des armes offensives, il avoit ordonné qu'on apportât un grand sac, & que celui qui viendrait à bout d'y faire entrer son rival, obtiendrait sa fille. Ce combat, si étrange entre deux gentilhommes, se fit en présence de toute la cour impériale & dura près d'une

heure. Enfin l'Espagnol succomba ; & l'Allemand, *André Eberhard*, baron de *Talbert*, l'ayant enveloppé dans le sac, & chargé sur son dos, le déposa aux pieds de l'empereur, & le lendemain épousa la belle *Hélène Scharfjequinn*.

Il y avoit déjà cinq brèches aux murailles de Saint-Quentin, & c'étoit l'onzième assaut que les Espagnols y donnoient, lorsqu'ils prirent cette ville en 1557. Les chanoines refuserent de profiter de la permission que le commandant Espagnol leur accordoit d'y demeurer & de continuer de jouir de leurs canonicats. Ils se retirèrent à Paris : *nous ne voulons pas, tirent-ils, demeurer dans une ville, où il ne nous seroit pas permis de prier Dieu publiquement pour la prospérité des armes de la France.*

On a souvent poussé fort loin les soins & l'exactitude pour la garde d'un prisonnier ; mais j'ai peine à croire qu'on puisse citer un grand nombre de traits semblables au suivant. Le cardinal *Mazarin* ayant fait transférer les princes de *Condé* & de *Conti* de

Vincennes à Marcouffi , & de-là au Havre-de-Grace , les confia à un gascon , nommé *de Bar* , qui s'acquitta si scrupuleusement de sa commission , qu'il voulut obliger l'aumônier de dire la messe en françois ; parce que , n'entendant pas le latin , il craignoit qu'on n'ajoutât , aux paroles de la messe , les nouvelles qu'on voudroit donner à ses prisonniers. Le cardinal lui écrivit qu'il lui savoit gré de son zèle , mais qu'il le pouffoit trop loin.

L'ironie étoit une arme familière à *M. de Saint-Foix* , & plusieurs de ses réflexions , par la tournure même qu'il leur donne , deviennent de véritables épigrammes. C'est sur-tout contre les moines , qu'il n'aimoit pas , qu'il se permet souvent ces faillies fines mais caustiques. Il remarque , par exemple , que les *Joyeuses* , qui étoient au nombre de cinq frères , au temps de la ligue , ont tous fini misérablement : » *Anne & Claude* furent tués » indignement par les capitaines *Bordeaux & Descentiers* , à la bataille de » *Coutras* ; *Georges* fut trouvé mort

» d'apoplexie dans son lit , la veille  
 » de ses noces ; *Antoine-Scipion* se  
 » noya dans la rivière de Tarn , après  
 » le combat de Villemur ; & *Henri* ,  
 » pair & maréchal de France , mourut  
 » capucin ». Il observe encore que , sous  
 le règne de *François I* , le total des loyers  
 de toutes les maisons de Paris ne mon-  
 toit qu'à la somme de trois cents  
 douze mille livres ; qu'aujourd'hui les  
 seuls carmes déchauffés , indépen-  
 damment du vaste terrain qu'occupent  
 leurs jardins & leur couvent , jouissent  
 de près de cent mille livres de rente ,  
 en loyers de maisons qu'ils ont fait  
 bâtir dans la rue de Vaugirard & dans  
 les rues adjacentes , quoiqu'ils n'aient  
 commencé à prendre racine en France  
 qu'en 1611 , par une très-petite mai-  
 son que leur donna un bourgeois ,  
 nommé *Nicolas Vivian* . » Au reste ,  
 » ajoute-t-il , il faut leur rendre justice ;  
 » les richesses ne les enorgueillissent  
 » pas ; ils continuent toujours d'en-  
 » voyer des frères quêter dans les  
 » maisons ».

L'humeur que *M. de Saint Foix*  
 avoit conçue contre les moines se



décèle presque à chaque page de ses *Essais* : la prévention est un guide infidèle ; il rend souvent injuste. Aussi arrive-t-il qu'un grand nombre de ses plaisanteries manquent de sel , parce qu'elles sont dépourvues de fondement & de vérité. J'en citerai quelques exemples. » En France , dit » l'auteur des *Essais* , dès qu'un bon » citoyen veut examiner & réfléchir , » il doit souvent s'attendre à se fâcher » ou à rire. Par exemple , n'est-il pas » plaisant de voir des communautés » religieuses se nourrir précisément » comme si elles étoient destinées dans » l'état pour la population ? Il n'est » pas douteux que la substance huileuse du poisson y est plus propre » que celle des viandes , &c. ». Si les fondateurs des ordres piscivores n'avoient eu d'autre vue & d'autre motif , en faisant choix de certains alimens , que de trouver & de prescrire les substances les plus favorables à la population ; sans doute , il seroit très-plaisant qu'on eût astreint à un pareil régime des hommes qui , par état , vivent dans la retraite & la priva-

tion des femmes, & ne sont point destinés à devenir pères de famille : mais si ces législateurs monastiques ; par l'interdiction des viandes, se sont uniquement proposé d'ajouter à l'austérité de leurs autres règles un nouveau moyen de mortification & de pénitence ; & si cette abstinence habituelle des viandes est réellement par elle-même une privation dure & pénible pour les sens ; où est le ridicule de ces instituts, & que devient la plaisanterie de M. de Saint-Foix ? Il observe encore ailleurs, comme un trait piquant de singularité, que, » ce » sont des hommes, condamnés par » état à porter des habits de bure ; » qui nous ont procuré les plus riches » étoffes. Deux moines, venant des » Indes, apportèrent à Constantinople » des œufs de vers à soie, avec l'instruction pour les faire éclore ». Est-il donc si étrange que des religieux, que des missionnaires, que le zèle conduisoit au fonds de l'Asie ; enaient rapporté des productions qu'ils jugeoient pouvoir être utiles dans leur propre pays ? La soie devoit-elle leur

être exclusivement réservée , & cette étoffe brillante ne pouvoit-elle être d'aucun usage pour leurs autres concitoyens ? C'est le seul cas , où il eût été très-singulier que des hommes , que leur état condamnoit à ne se vêtir que de bure , se fussent donné la peine de transporter en Europe l'insecte précieux qui nous donne ces riches tissus.

M. de Saint-Foix se permet de trouver encore de la singularité dans une pratique religieuse , que son antiquité auroit dû lui rendre respectable ; je parle de l'usage d'allumer des feux la veille de la saint *Jean*. « En 1605 , dit-il , *Myron* , prévôt des marchands , » donna à la place de cette longue bougie ( c'étoit celle que la ville de Paris » présentoit chaque année à Notre- » Dame ) une lampe d'argent avec » un cierge , qui brûle jour & nuit » devant l'autel de la sainte Vierge : » cette dévotion est aussi respectable , » qu'il est singulier de faire tous les » ans la procession autour de deux » ou trois cents fagots , auxquels on » met le feu pendant les plus grandes » chaleurs de l'été. » Après bien des re-

» recherches sur cette ridicule cérémonie », &c.. Encore une fois, cet usage n'est ni singulier ni ridicule : il le seroit sans doute, si, durant les grandes chaleurs de l'été, on n'allumoit ces feux *que pour se chauffer* ; mais il n'est personne qui ne sache que ces piles enflammées ne sont que des symboles de l'allégresse publique ; que leur usage remonte à la plus haute antiquité, & que chez les Grecs & les Romains, comme parmi nous, on allumoit des feux pour célébrer tous les grands événemens qui intéressoient l'état, tels que la naissance des princes, les publications de paix, les victoires remportées, &c. C'est s'aviser bien tard de trouver de la bisarrerie dans une pratique aussi ancienne & aussi universellement adoptée.

M. de Saint-Foix jouissoit, Monsieur, de la réputation d'être exact ; d'après cette opinion publique, je ne m'étois pas mis en devoir, en relisant son ouvrage, de vérifier les faits & les citations. Cependant une anecdote, qu'il rapporte, m'a paru si extraordinaire & si peu vraisemblable,

qu'elle a piqué ma curiosité. Voici le fait, tel qu'il est énoncé par l'auteur des *Essais sur Paris*. « Le cardinal » *Pallavicin* rapporte qu'en 1562, les » pères assemblés au concile de Trente » délibérèrent de donner un bal à » *Philippe II*, roi d'Espagne; que » toutes les dames de la ville y furent » invitées; que le cardinal *de Martoue* » ouvrit le bal, & que *Philippe II* & » tous les pères du concile y dansèrent ». J'ai suspecté cette étrange anecdote, parce qu'elle m'a paru avoir quelque rapport avec celle où M. de *Voltaire* fait danser si gaîment les François dans l'église de *Sainte-Sophie*, après la prise de Constantinople. J'ai donc eu recours à l'ouvrage de *Pallavicin*, & vous devez juger, Monsieur, quelle a été ma surprise, en découvrant que cette joviale historiette n'avoit pas plus de réalité que celle dont il a plu à M. de *Voltaire* d'égayer son *Essai* sur l'histoire générale. Le récit de M. de *Saint-Foix* contient autant d'erreurs que de mots. 1<sup>o</sup>. ce ne fut pas en 1562, mais en 1551 que *Philippe*, à son retour d'Al-

lemagne , passa à Trente , où se tenoit  
 le concile ; 2°. Ce prince n'étoit pas  
 encore *Philippe II* ni roi d'Espagne ,  
 puisque *Charles - Quint* son père , ne  
 se démit de ses états qu'en 1555 ;  
 3°. les pères du concile ne délibère-  
 rent pas de donner un bal à *Philippe* ;  
 il allèrent en cavalcade le recevoir  
 hors de la ville , le conduisirent au  
 palais qui lui étoit destiné , & lui ren-  
 dirent tous les honneurs dus à son  
 rang & à sa naissance. *Pallavicin* nous  
 a conservé tous les détails de cette  
 réception. Le lendemain de l'arrivée  
 de *Philippe* , le cardinal *Crescenzo* ,  
 légat du saint siége , & le cardinal de  
*Trente* , conduisirent ce prince , avec  
 tous les seigneurs de sa suite , dans  
 une petite île , située à trois cents pas  
 de distance de la ville. On y avoit  
 dressé une tente très-riche & très-  
 ornée , sous laquelle on servit un  
 splendide festin , accompagné de mu-  
 sique. Après le repas , commencèrent  
 des danses allemandes , auxquelles  
*Philippe* lui-même se mêla : *Post epu-  
 lum , germanorum more choreæ ductæ* ,

*inter quas Philippus ipse sedit*\*. L'historien du concile de Trente n'en dit pas davantage ; 4°. il n'est donc pas vrai que toutes les dames de la ville furent invitées à ce prétendu *bal*, puisque, par l'ordre & la distribution même des tables, toutes destinées pour les seigneurs de la suite du prince, on voit que les femmes ne furent point admises à cette fête. 5°. Il n'est donc pas vrai que le cardinal de Mantoue ouvrit ce bal & que tous les pères du concile y *dansèrent*, puisque les deux cardinaux, que j'ai nommés, furent les seuls qui parurent à ce festin. Cependant, M. de Saint-Foix cite un historien grave, un écrivain décoré de la pourpre romaine, & dont l'ouvrage se trouve répandu jusques dans les plus chétives bibliothèques ! N'importe, le trait est plaisant, peu de lecteurs auront le courage & la patience de le vérifier. C'est ainsi que s'est perfectionné de nos jours l'art

\* Je me sers de la traduction latine de l'histoire du cardinal Pallavicin, n'ayant pas sous la main l'édition italienne.

d'égayer l'histoire , art si bien connu de M. de Voltaire ; & que malheureusement il a si bien su mettre à la mode.

Je ne doute pas , Monsieur , que ce travail de vérification ne fût nécessaire pour bien d'autres articles des *Essais sur Paris* ; ils présentent une suite nombreuse de faits & d'anecdotes , très-singulières & très-piquantes , sans doute , mais qu'on ne se rappelle pas d'avoir lues ailleurs , dont on n'indique ni les sources ni les garants , & sur lesquelles il faut s'en rapporter aveuglement à la bonne - foi du rédacteur. Par exemple , le trait suivant ne pourroit-il pas aller encore de pair avec le bal donné à Trente & les joyeux entrechats des pères du concile ? . . . .

» J'excommunie le roi de Navarre ,  
 » disoit *Jules II* , parce qu'il est allié  
 » & qu'il communique avec un prince  
 » ( *Louis XII* ) que j'ai excommunié.  
 « Ce même *Jules II* , la cuirasse sur le  
 » dos , marchoit à la tête d'un escadron  
 » de turcs qu'il avoit à sa solde ». M. de  
*Saint-Foix* ne dit pas où il a puisé ce  
 fait ; il n'en cite aucun garant : cependant des preuves eussent été né-



cessaires pour nous persuader qu'un pape ait pu se montrer armé à la tête de soldats turcs , & que des turcs aient voulu se laisser soudoyer par un pape. Il nous apprend encore ailleurs, que » dans les premiers siècles » de l'église , on appelloit *œuvre de* » *miséricorde*, lorsque quelqu'un épou- » soit une fille dont la conduite avoit » été déréglée ». J'ai lu l'histoire ecclésiastique , & j'avoue que j'ignorois encore que l'église eût jamais recommandé aux fidèles, le mariage avec une fille de joie , comme une action aussi méritoire que celles de consoler les affligés , de visiter les prisonniers , d'ensevelir les morts , &c. La morale de l'église ne varie pas ; pourquoi , dans nos catéchismes modernes , n'est-il plus parlé de cette *œuvre miséricordieuse* ? L'intention de l'époux peut, sans doute , la rendre telle ; mais l'église en a-t-elle fait mention ? L'a-t-elle préconisée ?

» Chez les Assyriens , dit M. de » *Saint-Foix* , chez les Mèdes , les » Perses, les Grecs, les Romains, les » Gaulois, les Germains , en un mot, » dans

» dans l'histoire d'aucun des anciens  
 » peuples , il n'est point fait mention  
 » de guerres de religion. Comment  
 » se peut-il qu'elles aient pris naissance  
 » dans le sein du christianisme , qui  
 » ne recommande que la douceur &  
 » la charité » ? On a déjà prouvé  
 mille fois que l'histoire des Egyptiens , des Assyriens , des Mèdes , des Perses , des Grecs & des Romains , fournit des exemples fréquens de guerres religieuses. Comment ce reproche trivial contre le christianisme a-t-il pu échapper encore à la plume de M. de Saint-Foix ? Il ne se rappelloit pas , sans doute , ces vers où *Juvenal* explique si bien le motif & l'objet des combats sanglans que se livroient les *Ombes* & les *Tentyrites*. Les vainqueurs portoient la fureur jusqu'à dévorer les membres palpitans des vaincus.

..... Summus utrinque  
 Inde furor vulgo , quod numina vicinorum .  
 Odit uterque lacus ; quàm solos credat habendos

Esse Deos , quos ipse colit.

» Les Romains , dit encore l'auteur

» des *Essais* , laissoient aux esclaves  
 » & aux gens de la plus basse extraction,  
 » le soin de cultiver les terres & d'aller  
 » à la chasse. Les Francs , sortis d'un  
 » pays barbare , & ne connoissant  
 » d'autre profession que celle des  
 » armes , chargèrent , après la con-  
 » quête des Gaules , le peuple sub-  
 » jugué de la culture des terres ; mais  
 » ils se réservèrent la chasse , qui de-  
 » vint alors un exercice noble ». Ce  
 n'est pas depuis les Francs que la  
 chasse est devenu un exercice noble ,  
 & M. de Saint-Foix se trompe quand  
 il avance que, chez les Romains , elle  
 étoit abandonnée aux esclaves & aux  
 gens de la plus basse extraction. Il est aisé  
 de voir , par tous les monumens qui  
 nous restent de la littérature romaine,  
 que tout ce qu'il y avoit alors de grands  
 hommes , que les *Sylla* , les *Pompée* ,  
 les *Sertorius* , les *Jules-César* , les  
*Cicéron* , les *Marc-Antoine* , autorisoient  
 la chasse par leur exemple , & la  
 mettoient au nombre de leurs amu-  
 semens & de leurs plaisirs. *Horace* ,  
 qui devoit être instruit des mœurs  
 & des usages de sa patrie & de son

siècle , parle toujours de la chasse d'une manière honorable. Dans son épître dix-huitième du livre premier, il la recommande à *Lollius*, citoyen distingué, comme un exercice noble, chéri de tout temps par les Romains, propre à entretenir la santé & à augmenter les forces du corps, capable même de procurer de la gloire :

Romanis solemne viris opus, utile famæ,  
Vitæque & membris. . . . .

Il est clair qu'il ne parle pas encore d'un *esclave* ou d'un vil mercenaire, lorsqu'il dit dans la première de ses odes :

. . . . . Manet sub jove frigido,  
Venator teneræ conjugis immemor,  
Seu visa est Catulis cerva fidelibus,  
Seu rupit teretes marsus aper plagas.

Les idées des Romains sur la chasse ne changèrent point avec leur gouvernement, elle continua d'être également en estime long-temps après la république. *Plin*, dans son panégyrique de *Trajan*, se moque avec raison de ces empereurs, qui tiroient vanité d'une fausse adresse, quand ils

avoient tué un grand nombre de bêtes fauves, resserrées dans une enceinte :  
 » *Trajan*, dit-il, joint la peine de les  
 » chercher à la gloire de les dompter ;  
 » & le plus grand, le plus agréable  
 » plaisir pour lui, c'est de les trou-  
 » ver. La chasse, chez les Romains,  
 n'étoit donc pas abandonnée aux es-  
 claves & aux gens de la plus basse ex-  
 traction.

Cette nouvelle édition des *Essais sur Paris*, est annoncée avec une augmentation de près d'un volume. Les éditeurs paroissent, en effet, y avoir vuide tout le porte-feuille de M. de *Saint-Foix* ; mais cette surabondance de richesses ne fait qu'accroître la confusion, le désordre & l'incohérence qui regnent entre toutes ces matières, qu'on prendroit plutôt pour les matériaux encore informes d'un ouvrage, que pour un ouvrage même. On ne s'est pas même aperçu de répétitions fréquentes, & du double emploi de réflexions & d'anecdotes, qui se trouvent reproduites en plusieurs endroits, sans aucun changement. Par exemple, à la page 411

**tome IV**, (de la nouvelle édition) on lit de suite quatre *alinea*, qui se trouvent réimprimés en entier dans le volume suivant : Ils sont exactement conformes, & pas un mot de changé, pas une seule virgule déplacée. Je mettrai en regard les deux premiers.

» *Catherine de Medicis*, les *Guises* ;  
 » le chancelier de *Birague* & les *Gon-*  
 » *dis*, étoient des étrangers qui gou-  
 » vernoient le royaume ; ils forme-  
 » rent & dirigèrent le complot du  
 » massacre de la *Saint Barthelemi*. Il  
 » me semble qu'on doit en reprocher  
 » un peu moins l'horreur à notre na-  
 » tion, que celle des proscriptions  
 » aux Romains : *Sylla* & *Auguste*  
 » étoient Romains.

» Ces guerres de religion, &c. «

Ouvrez, Monsieur, le tome V ;  
 page 405 ; & vous y trouverez :

» *Catherine de Medicis*, les *Guises* ;  
 » le chancelier de *Birague* & les *Gon-*  
 » *dis*, étoient des étrangers qui gou-  
 » vernoient le royaume ; ils forme-  
 » rent & dirigèrent le complot du  
 » massacre de la *Saint-Barthelemi*. Il  
 » me semble qu'on doit en reprocher

» un peu moins l'horreur à notre  
 » nation , que celle des proscriptions  
 » aux Romains : *Sylla & Auguste*  
 » étoient Romains. . . .

• » Ces guerres de religion , &c.

A l'article *Maudon*, il est rapporté qu'un archer ayant été condamné à être pendu , les chirurgiens obtinrent du roi la permission de l'ouvrir tout vivant , pour connoître d'où provenoit la maladie de la pierre ; dont cet homme étoit atteint ; on l'ouvrit , & après l'opération , ce criminel fut si bien pansé , qu'il guérit en quinze jours & obtint sa grace. La même anecdote se trouve encore racontée dans le même volume , à l'article *ru Saint-Severin* , parce que l'opération sur cet archer se fit dans le cimetière de l'église de *Saint-Severin*. Je ne multiplierai pas les exemples de pareilles répétitions , qui n'auroient pas dû échapper à des éditeurs attentifs ; ils devoient savoir que rien n'est plus fastidieux pour le public que ce double emploi des matières , & qu'il laisse un soupçon & un préjugé de négligence , qu'on excuse difficilement.

*L'Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, qui occupe le dernier volume, n'a obtenu qu'un succès médiocre. Cet ouvrage est encore en anecdotes ; sa partie la plus considérable se réduit à une suite de traits de bienfaisance, d'humanité, de désintéressement, de courage & d'intrépidité, tirées de la vie des différens particuliers que nos rois ont admis dans cet ordre. Cependant l'auteur s'est attaché à découvrir l'origine de quelques usages qu'on y a conservés ; il a donné sur plusieurs de ses statuts des éclaircissemens absolument nécessaires, & a relevé quelques erreurs échappées à nos historiens.

M. de Saint-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, pense qu'on a jeté trop d'odieux sur le caractère de *Grégoire III*, & que les historiens, en déchirant sa mémoire, n'ont pas assez réfléchi aux circonstances, dans lesquelles ce prince se trouvoit ; il rapporte, dans son *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, à l'occasion de *Charles-Robert de la Mark*, duc de Bouillon, une anecdote qui vient à l'appui de



cette réflexion. *Henri III*, pendant une de ces retraites qu'il faisoit assez souvent à Vincennes, avec dix ou douze de ses pénitens, avoit ordonné un jeûne & une abstinence, dont *Charles-Robert de la Mark* s'ennuya. Celui-ci vint secrètement à Paris, & y acheta lui-même, en plein marché, deux belles soles, avec tout ce qu'il falloit pour y faire une excellente sauce. Tandis qu'il les apprêtoit, l'odorat de *Henri III*, qui passoit par hasard dans le dortoir, en fut frappé: il regarda par le trou de la serrure, apperçut *la Mark* qui souffloit le feu du réchaud sur lequel étoit son plat, & lui cria plusieurs fois: *Frère Robert, je vous vois, ouvrez*; en lui reprochant sa gourmandise & sa désobéissance à la règle. *Frère Robert*, de fort mauvaise humeur, quitta son réchaud, s'approcha de la porte, & lui déclara nettement qu'il ne vouloit plus être pénitent; que sa majesté & les autres pouvoient faire abstinence tant qu'ils voudroient; qu'il alloit achever de faire cuire ses soles; qu'il n'ouvriroit qu'après les avoir mangées, & qu'alors on pourroit le chasser, si l'on

vouloit, de sa cellule & de la confrairie. « Les écrivains qui rapportent » ce trait, ajoute M. de Saint-Foix, » disent que *Henri III* vouloit en im- » poser au peuple par de prétendus » actes de dévotion qu'il ne pratiquoit » pas, & que ses fréquentes retraites » au bois de Vincennes, de Boulogne » & autres lieux, n'étoient que des » parties de libertinage & de débau- » che; mais, puisqu'il enjoignoit le » jeûne & l'abstinence; puisqu'il en » reprochoit la transgression; puisque » *La Mark* étoit obligé de se cacher » pour manger deux soles; n'est-ce » pas une preuve que ces retraites » n'étoient point des parties de liber- » tinage & de débauches, & que » toutes ces infâmies, qu'on disoit » qui s'y passaient, n'étoient que des » calomnies que la rage des ligueurs » répandoient parmi le peuple » ?

Cette *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit* n'est encore que commencée; l'auteur ne l'a conduite que jusqu'à la cinquième promotion du règne de *Henri IV*, faits en 1608.

Je suis, &c. G\*\*\*

## L E T T R E I X.

*Lettre de maître André , perruquier ,  
auteur de la tragédie intitulée , le  
Tremblement de terre de Lisbonne ,  
à M. Mercier , au sujet du nouvel  
examen de la tragédie Française , pu-  
blié par le dramaturge.*

Mon cher maître en dramaturgie ,

**J**E viens de lire votre *Nouvel examen de la tragédie Française* : ces *Harpies*, *fléaux du génie* , les journalistes ne manqueront pas de dire que ce n'est ici qu'un réchauffé, & la quintessence de toutes les rêveries que vous aviez semées avec tant de profusion dans vos *Essais dramatiques* ; mais moi , qui suis un bon juge du génie , parce que je suis sans goût & sans connoissances , je ne puis assez applaudir au zèle courageux qui vous fait revenir sans cesse à la charge à travers cette nuée de traits acérés dont vous êtes percé de toutes parts. Vous avez à renverser des préjugés qui opposent à vos efforts

*une masse de vingt siècles : ce n'est que par des coups redoublés que vous pourrez triompher de ces têtes à préjugés. Le génie malheureusement ne parle qu'un idiome inintelligible , & toute idée absolument neuve , est pour le genre humain une idée absolument inintelligible. Ce n'est donc qu'à force de les répéter & de les reproduire , sous toutes les formes possibles , que vous pourrez parvenir à inculquer vos sublimes conceptions. Vous le savez , quand la nature forme une tête elle lui donne une empreinte particulière & le cachet est à jamais brisé. Vous êtes cet homme rare , unique , qu'elle n'a pu enfanter qu'après vingt siècles de travail , & qu'elle ne reproduira jamais. Songez dans quelles épaisses ténèbres va rester enseveli , ce pauvre esprit humain qui a tant besoin de lumières , si vous cessez de faire luire sur lui quelques rayons de ce flambeau céleste que la nature vous a confié & qui va s'éteindre après vous.*

*Vous seul , mon maître , par votre système , avez plus fait pour le pro-*

grès des sciences que tous les hommes ensemble. Un culte superstitieux rendu à des dieux imaginaires, des honoroit l'empire des lettres. D'un pied courageux vous avez renversé & réduit en poudre des idoles révérées depuis deux mille ans. Des tyrans odieux mettoient sans cesse des entraves au génie. Votre bras vengeur a brisé leur sceptre & rompu nos fers.

Je sens à présent, comme vous, que jusqu'ici l'art dramatique a été parmi nous dans l'enfance ; & la vraie cause de notre ignorance à cet égard, ce sont ces barbares *Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre, Plaute, & Virgile*, & leurs plats imitateurs, *Corneille, Racine, Crébillon, Molière, Regnard, Destouches*. Ce sont eux qui ont bouleversé toutes les idées & corrompu le goût. Aussi tous les jours, dans ma douleur profonde, je m'écrie, *Que n'ont-ils péri, ces prétendus modèles, qui n'ont servi qu'à égaler & gâter leurs prétendus imitateurs !* Je vois, à présent pourquoi ma tragédie de *Lisbonne* a eu si peu de succès, c'est

que j'avois perdu des années précieuses à me remplir la tête de ces pernicious modèles ; c'est que j'avois voulu parler leur langage. Quel malheur que je n'aie pu recevoir plutôt vos sublimes leçons ? De combien de drames admirables j'aurois enrichi la littérature !

D'après une idée aussi lumineuse que faisons - nous , mon cher maître , de ces immenses archives des sottises humaines , de la bibliothèque du roi , où gissent quatre mille poèmes épiques , dramatiques , lyriques , &c. dans lesquels il n'y a pas dix traits de génie ? Vous êtes , en vérité , trop indulgent. Quoi ! vous voulez laisser subsister ces pestes publiques , sous le spécieux prétexte que ces livres sont utiles , en ce qu'ils servent à rappeler constamment à l'esprit de l'homme quelles furent pendant tant de siècles , sa sottise , son absurdité , sa démence , son impéritie , &c. Non , non : rappelons notre inflexible courage ; armons - nous d'une rigueur salutaire : sauvons seulement vos préceptes & vos modèles dramatiques , *Chabrier , Jean Henmeyer , la Brouette*.

182 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

du Vinaigrier , &c. cruellement confondus dans ce dépôt d'inepties. Sauvons, dis-je, ces perles précieuses, & je vais épurer par une flamme vengeresse des lieux infectés du fumier que les siècles barbares d'*Alexandre*, d'*Auguste*, de *Léon X*, de *Louis XIV* avoient entassé. Oui, périssent à jamais ces corrupteurs du goût , ces *assassins du génie*.

Je pourrai cependant, dans le jour de mes vengeancecs, épargner encore *Gilblas de Santillane*, que vous préférez, avec raison, à tout *Boileau*; mais pour cet abbé *Prévôt*, quoique évidemment supérieur à *Racine*; pour l'auteur de *Tanzai*, quoiqu'il l'emporte infiniment sur l'imbécille auteur de *Rhadamiste*; pour *Fontenelle* & *Marivaux*, quoique doués d'un génie supérieur à celui de ce *Rousseau*, si ridiculement surnommé *le grand*; ce *Trublet*, quoique sa prose & ses pensées mâles effacent celles de *Pascal* & de *Nicolas*; ce *Marmontel* même, quoique sa poétique soit beaucoup au-dessus de celles d'*Aristote* & d'*Horace*; ce *Desfouches*, que vous ne pouvez lire;

ce Gresset, qui n'a fait que des fadaïses ; ce Bossuet, qui n'étoit pas orateur ; ce Molière, misérable farceur, digne rival de Taconet, & qui n'a fait qu'une comédie passable (le Tartuffe) ; ce Racine, sur-tout, qui avoit le goût si étroit & si faux, le ton si petit & si insupportable, & dont les tragédies ressembtent à la lettre aux enseignes du pont de Notre-Dame ; enfin, tous ces écrivains du dernier siècle, dont vous ne pouvez lire la prose, ils périront tous dans le commun incendie. Tous ont péché par l'endroit essentiel. « Ils ont dédaigné d'abaisser leur langage jusqu'à la cabanne du moindre citoyen. Ils n'ont pas su que la poésie dramatique n'est pas faite pour parler aux écrivains du premier & du second ordre (mais au peuple seul), & que c'est dans les rangs les plus bas que le point de vue, sous lequel il faut juger les empires, se trouve le plus avantageux, parce que ce point de vue est ordinairement plus net ». Hâtons-nous donc de passer la charue sur cet édifice gothique, ouvrage de la barbarie, & nous en élèverons



un autre sur un plan plus vaste , plus hardi , plus régulier.

Je dis *nous* , cela vous étonne peut-être ; mais sachez que je veux enfin me livrer uniquement à la dramaturgie. Jusqu'ici j'avois été fort content de ma profession. J'avois su *me préserver de cette imbécillité barbare qui refuse de mettre le négociant & l'artiste renommé sur la même ligne que le magistrat & le militaire* , & je voyois peu de distance entre moi & ces prétendus grands hommes que des *préjugés de Visigoths* , font révéler en France. J'étois donc assez satisfait de ma condition ; mais la prééminence que vous donnez aux philosophes sur tous les ordres de l'état , me dégoûte entièrement de toute autre profession. Vous en faites un si bel éloge , que je veux au moins me faire recevoir apprentif dans leur communauté. Ils *sont* , en effet , les *substituts de la magistrature* , les *ministres de l'économie générale* , les *instituteurs du code moral* , les *directeurs de l'esprit national* , les *vengeurs de la cause publique* , les *maîtres de l'opinion uni-*

A N N É E 1777. A 185

*verselle, qui, d'après eux, a la plus grande influence sur les évènements; les tyrans de toute espèce FRÉMISSENT DEVANT ce cri universel qu'ils font retentir, & qui se prolonge pour remplir & éclairer l'univers. En vérité, voilà des êtres bien au-dessus du genre humain! Tant de gloire tente ma grande ame. Je veux sur-tout faire frémir aussi devant mes cris ces insolens monarques qui abusent de la patience & de la foiblesse des vils esclaves qui gémissent dans leurs fers. C'est donc un parti pris. Je veux être philosophe-dramaturge. La nature est, dites-vous, prodigue d'hommes de génie. Pourquoi ne serois-je pas du nombre? Ce sont les livres qui étouffent ces germes heureux. J'ai oublié tout ce qu'ils m'avoient appris. Je les ai livrés tous aux flammes. Je ne conserve que votre nouvelle théorie du théâtre & vos chef-d'œuvres dramatiques. Vous ne demandez, pour réussir, que des yeux qui puissent contempler la nature. Non-seulement j'ai fait mon tour de France, mais j'ai parcouru l'Europe entière avec*

un œil observateur. Vous voulez que le Gascon n'ait pas le privilège exclusif de paroître sur la scène ; mais qu'on y transporte encore le Bourdelois , le Marseillois . le Nantois , l'Allemand , le Russe , &c. des hommes de toutes les conditions & *de rang le plus bas*, le tailleur, le cordonnier, le chauderonnier, *le vinaigrier*, &c. &c. Personne ne connoît mieux que moi tous ces originaux précieux ; j'ai fait même sur cette classe de la société des observations profondes. Qui m'empêche donc d'entrer dans la carrière ? Vous avez tellement applani les routes du génie ! Voici d'ailleurs mes principes dramaturgiques. Jugez s'ils ne sont pas bien conformes aux vôtres , & si j'ai profité de vos leçons & de vos exemples.

1°. Mes drames ne contiendront rien de frivole , rien qui puisse souiller la sainte gravité , l'auguste ministère du dramaturge ; ce seront de longs sermons de morale, bien supérieurs à ceux du curé qui fait le prône. Rien de si beau, de si utile que la morale en drame.

2°. En conséquence je m'abstien-  
drai, comme d'un sacrilège dramati-  
que, d'exciter ces éclats indécens  
d'un rire profane, dans lesquels ce  
*farceur de Molière* mettoit toute sa  
gloire. Je me permettrai, tout au plus,  
& rarement, d'exciter ce RIRE doux &  
PROFOND que la morale avoue ; car je  
regarde comme le premier principe  
de la dramaturgie, de ne faire ni  
pleurer ni rire, & de se tenir dans le  
juste milieu ; le drame étant par es-  
sence du genre équivoque.

3°. Si cependant entraîné par mon  
sujet, il m'arrivoit d'arracher quel-  
ques larmes ; je réparerois aussi tôt  
cette faute par quelques légères bouf-  
fonneries ; car rien de si naturel &  
de si vrai que de passer subitement  
de la douleur à la joie ; & ce con-  
traste piquant, ce mélange ingénieux  
du noble & du bouffon, des pleurs  
& de la gaité, me paroît encore un  
des grands secrets de la dramaturgie.

4°. Je me garderai bien d'aller vo-  
lontairement me mettre au cachot, en  
tendant les mains aux chaînes pesantes  
des deux unités de temps & de lieu. J'ai

l'Hypocrite, le Glorieux, &c, &c. de manière que je défie bien de deviner lequel *domine* dans ma pièce.

8°. Je ne m'amuserai point à peindre les ridicules. Que nos froids & petits écrivains, *Molière & Regnard* n'aient pas conçu que leur art pouvoit avoir une plus noble destination, à la bonne heure; mais c'est avilir la dramaturgie que de la borner à ces minuties; ce sont les vices, oui, les vices que je veux attaquer. L'écrivain *utile à son siècle, & qui se rend respectable à la postérité, est celui qui s'attache aux mœurs, humilie le vice en nommant le vicieux; je veux montrer à découvert le front hideux du vice, & le TRAINER PAR LES CHEVEUX sur la scène.* Que cela sera édifiant! Il n'y a eu aucun censeur à Rome, à Paris, aucun ministre de la police aussi redoutable que moi pour les scélérats.

9°. Enfin, il me faut un juge éclairé de mes compositions; c'est dans ce choix, sur-tout, que brille la finesse de mon jugement. Qui pensez-vous que j'aie choisi? Un homme de goût? *Non, de pareils gens sont inha-*

*hiles à juger les productions du génie. Racine & Boileau ont si mal apprécié la Fontaine & le Tasse! Le corps des gens de lettres? Ce sont les plus mauvais juges du monde. Qui donc? Le public, la multitude, le peuple enfin, parce que n'appercevant qu'à travers un nuage les matières littéraires, il ne voit les objets qu'en gros, il doit donc juger moins sévèrement, & par conséquent juger mieux. Est-ce là une forte dialectique? N'y reconnoissez-vous pas vos sentimens & vos propres expressions? Le peuple, oh, oui, le peuple; lui seul fait apprécier les productions du génie. Sans lui que seroient devenus ma tragédie de Lisbonne & vos infortunés drames?*

*C'est donc au peuple seul que je consacre le fruit de mes veilles littéraires, lui seul que je veux peindre, lui seul que je veux consulter, lui seul à qui je veux plaire.*

*Vous voulez un second théâtre, & vous regardez cet établissement comme devant décider d'une façon éclatante la glorieuse révolution que vous méditez. Mais songez que sur ce*

second théâtre , sollicité par la *portion pédantesque des gens de lettres*, peut-être on verroit paroître un *Aufresne*, & des acteurs semblables gâtés par *Racine* & *Molière* qui défigureroient nos productions *simples*, *naïves*, *populaires*. Il nous faut des acteurs qui mettent dans leur jeu la vérité qui régnera dans nos productions, & pour cela il faut les prendre dans la classe où nous choisirons nos modèles. Si vous adoptez mon projet, je veux que tous les *visages Grecs & Raciniens pâlisent de surprise & frémissent* à la vue de nos spectacles.

Voilà, mon cher maître, les idées sublimes & les grands projets que j'ai puisés dans votre nouvel ouvrage. Laissez ces pédans de Journalistes vous accuser de représenter par vos productions sans suite & sans liaison les rêves d'une imagination troublée par une fièvre ardente. Il n'y a que des gens gâtés par *Horace* & *Boileau* qui puissent vous faire un pareil reproche. Ils ne savent pas, ces *ignorans*, que le génie n'est autre chose qu'un *tissu d'idées de toute espèce*. Pour moi, nourri  
des

des bons principes , je vous reproche au contraire d'avoir divisé mon attention par cette multitude effroyable de notes aussi longues que le texte & plus fatigantes à lire. Il falloit les fondre dans le corps de l'ouvrage. Elles n'y auroient pas apporté une plus grande confusion que celle qui y règne. Elles n'auroient fait qu'augmenter le *tissu d'idées de toute espèce*, & par conséquent développer davantage la *vastitude* de votre génie.

Quant au style dont est écrit cette nouvelle production du génie , il me fournit trois réflexions importantes.

D'abord j'aime , comme vous , l'*innovateur en fait de style* , qui enrichit la langue de termes creusés & approfondis ; en conséquence j'approuve sincèrement la VASTITUDE de l'objet qui imprime un intérêt plus vif ; j'aime vos APPERCEVANCES d'une manière plus large ; j'aime encore la muse ENTRAVÉE ; S'ENTRAVER dans une imitation servile ; se DÉSENTRAVER de ses règles : ce sont encore de belles expressions que , se précipiter dans le mensonge qui TUE l'intérêt ; le



194 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

vers qui TUE à coup sûr le personnage ;  
*Racine qui a TUÉ l'art* ; les vers qui  
 PALISSENT devant la prose ; HISSEUR un  
 roi sur le cothurne ; mais je raffolle,  
 sur-tout, de la tragédie ARTIALISÉE ;  
 des EXTENDEURS en morale ; du VIC-  
 TIMAIRE , synonyme d'Agresseur.  
 Si ce ne sont pas là des termes creu-  
 sés & approfondis , neufs sur-tout ;  
 qu'on m'en montre qui les surpassent  
 dans ce genre de mérite.

La seconde réflexion que me fait  
 naître votre style , c'est que notre pro-  
 jet n'étant pas d'écrire pour les gens  
 de lettres , ni pour les personnes riches ,  
 mais pour le peuple seul , le comble  
 de l'art c'est de nous mettre à sa por-  
 tée. J'ai remarqué avec plaisir que  
 très-souvent vous adoptiez le langage  
 convenable ; par exemple dans votre  
 diatribe contre les grands, on lit avec  
 extase cette phrase sublime dans le  
 genre populaire. *Le matin il fait en-  
 lever dans les marchés ce qu'il y a de  
 plus beau & de meilleur pour sa table,  
 & il laisse le FRETIN aux fortunes mi-  
 diocres. PASSE encore s'il ne GASPILLE  
 point.... Il sort en équipage , il estropie,*

*en, tout au moins, il ÉCLABOUSSE l'honnête citoyen, retarde sa course à chaque coin de rue, & lui fait perdre le temps qu'il a à donner à ses affaires....*

*La comparaison suivante est encore bien dans le genre. Un auteur qui sent son peu d'invention, taille son drap, comme le tailleur, sur le même PATRON... & l'homme qui n'a pas écrit n'a pas donné sa MESURE... Il est glorieux d'aller droit son chemin sans vouloir BARRER le chemin à nos compagnons de voyage, & les faire tomber.*

Mais pourquoi faut-il que vous ayez le plus souvent employé un style qui ne peut être entendu que dans une salle d'académiciens ? Voulez-vous que la multitude comprenne les phrases suivantes ? » toutes les idées » allant au dépôt où se prépare chaque » découverte, fermentent dans un » mouvement insensible, & les con- » noissances nationales ne peuvent » briller qu'à l'aide de toutes les » connoissances particulières. Elles » se fondent, se mêlent & produisent » alors cette clarté qui distingue les » empires & les siècles....

196 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» C'est à vous de pénétrer cette  
 » masse inactive d'hommes qui atten-  
 » dent des idées , & de jeter au mi-  
 » lieu d'elle le *levain de la pensée...*  
 » L'étincelle qui dort en notre sein  
 » ne jaillit point lorsqu'on s'obstine  
 » à *frapper* un endroit étranger... Le  
 » moment , l'à-propos *frappent* l'ex-  
 » pression & la rendent plus origi-  
 » nale, plus concise... J'ai étendu mes  
 » idées en les *frappant* d'une manière  
 » plus *haute* & plus décidée.... qu'il  
 » ( le philosophe ) environne le des-  
 » potisme aveugle & violent de tous  
 » les reproches , de tous les cris ,  
 » de tous les gémissemens : qu'il rende  
 » l'accent aigu & plaintif de l'opprimé ;  
 » qu'il fasse gronder sur la tête  
 » de l'oppresseur le bruit *lointain* &  
 » formidable du tonnerre de la pos-  
 » térité... C'est de l'étendue du coup  
 » d'œil que jaillit la force pénétrante  
 » de la pensée.... L'espèce entière ne  
 » fait pas ce que fait *l'individu à l'ail*  
 » *d'aigle*. Pourquoi ne peut-on pas  
 » *enter* un homme sur un homme ,  
 » comme on *ente* un jeune rejetton  
 » sur un vieux arbre... Mais la main  
 » de l'architecte se glace & son plan

» descend avec lui dans la tombe...  
 » Etendre la circonférence de l'art  
 » à tous les points où l'humanité est  
 » intéressante... Un calme *élevé* qui  
 » nous met au *niveau* de toutes les  
 » choses créées en nous faisant voir  
 » le rouage que nous occupons, sans  
 » être effrayés de la rotation de la  
 » machine... L'imprimerie verra for-  
 » tir de ses cases *étroites* les idées  
 » *grandes & majestueuses* auxquelles  
 » il est impossible que l'homme ré-  
 » fiste. Des hommes qui raisonnent  
 » leur indifférence sur des objets de  
 » sentiment. &c. &c. &c.

Je pourrois transcrire cinquante pages écrites de ce style emphatique ; mais c'en est assez pour vous convaincre que malgré l'excellence de vos principes, dans la pratique vous *tournez souvent le dos à la vérité*. Souvenez-vous que le grand art de l'écrivain, c'est de se faire entendre de ceux qu'il daigne instruire. Abandonnez donc à M. *Thomas* ce jargon métaphysique, ces phrases boursoufflées, qui ne peuvent être comprises que par des *têtes philosophiques*.

*Remarques de M. Fréron sur la Lettre précédente.*

QUELQUES personnes, dont je respecte les opinions, m'ont accusé d'avilir les lettres par le ridicule dont j'ai couvert les productions de M. Mercier. Le reproche est grave, & je dois m'en disculper.

D'abord qu'a de commun la dignité des véritables gens de lettres avec la cause d'un fanatique, qui prétend que *la multitude est plus éclairée* que la troupe *pédantesque des littérateurs de profession* ?

Ensuite veut-on que je combatte avec d'autres armes, qu'avec le *tranchant du ridicule* \*, les opinions infusées d'un homme qui prétend que jusqu'à lui la terre n'a été peuplée que d'ignorans & d'aveugles, que tous les écrivains que nous révérons étoient

\* P. 62, M. Mercier dit « lorsque notre siècle »  
« verfaire en littérature voudra anéantir, sous »  
« le tranchant du ridicule, le fruit de nos veilles »  
« & de nos études, peut-on exiger de nous »  
« le spectacle d'un combat réservé ».

autant de barbares ; qu'il faut , sans modèle , sans règles , sans art , s'abandonner à tous les caprices , à tous les écarts d'une imagination dérèglée , qu'il ne faut pas même écarter les monstres qu'elle enfantera , parce qu'ils sont utiles , même par leur difformité ? Veut-on que je ne m'oppose pas , avec toute la force dont je suis capable , aux ravages de ce nouvel Omar \* , qui voudroit anéantir tous les chef-d'œuvres antiques & modernes que la Grèce , l'Italie & la France ont produits , & qui ne s'abstient de former des vœux pour la destruction de ce dépôt unique des connoissances humaines ( la bibliothèque du roi ) , que parce qu'il le regarde comme un témoignage toujours subsistant de la sottise , de la démence & de l'impéritie de l'esprit humain ?

Si une censure douce & honnête n'avoit déjà suffisamment éclairé M. Mercier , sans doute il faudroit le plaindre & le ménager ; mais les blessures

\* Ce fut ce barbare qui mit le feu à la Bibliothèque d'Alexandrie.

légères que la critique a faites à son amour-propre, n'ont servi qu'à irriter sa fureur contre les bons principes; & dans un de ses redoublemens, il s'écrie : « Il flotte enfin dans les airs le » drapeau de la guerre littéraire qui » s'élève & qui ne finira qu'après la » destruction de nos formes théâtrales. » Il faut que la raison chasse les *sots* » partisans de l'*extravagance*, qui de » puis si long-temps remplit nos pièces » dramatiques ». Je regarde donc à présent M. *Mercier* comme un hérésiarque obstiné qu'il faut dévouer à l'anathème & retrancher de la communion des littérateurs.

Quelques personnes pensent qu'il faudroit le traiter comme un malade dont le cerveau est troublé par les vapeurs de la philosophie, & dont la maladie n'est pas contagieuse. Elles se trompent. Il existe en France une secte redoutable de littérateurs, qui ont résolu d'immoler à la gloire de M. de *Voltaire* les grands hommes de l'antiquité & du siècle de *Louis XIV.* il existe sur-tout un froid géomètre, & un dramomane enthousiaste, qui, n'ayant pas reçu ce génie qui fait les

poètes, pour se venger de la nature, ont voulu détruire l'empire de la poésie, & décrier tous les chefs-d'œuvres qu'elle a produits. Ce sont eux qui ont introduit dans l'esprit de M. Mercier le démon de la dramaturgie. Apôtres d'une morale pernicieuse, pour la mettre à la portée du peuple, ils ont imaginé un nouveau genre de littérature populaire, qu'ils ont appelé *Drame*. Ce doit être, selon eux, un sermon de morale philosophique, où, sous le voile de l'amusement, ils se flattent de répandre plus sûrement, dans l'ame des auditeurs, le poison de leur doctrine. Il a fallu d'abord relever l'excellence & l'utilité de ce genre de littérature, également obscur & facile. M. Mercier est la trompette qu'ils ont choisie. Que ces vieux de la Montagne trouvent encore trois ou quatre esclaves enthousiastes, qui se dévouent aussi aveuglément & avec la même intrépidité à leurs volontés, bientôt vous verrez les grands modèles décriés, les bons principes méconnus, & la France replongée dans les ténèbres



de l'ignorance & de la barbarie du quinzième siècle.

Ce n'est pas tout encore ; ce ne sont pas seulement des hérésies littéraires que je reproche à M. Mercier. Page 3 il nous dit que nous avons à présent des écrivains aussi éloquens, mais *plus utiles & plus respectables par l'usage qu'ils font de leurs talens*, que *Nicolas & Bossuet*. Et page 69 & 70 il nous apprend que ces écrivains respectables, sur-tout par leur morale-politique sont MM. d'Alembert ; de Paw, l'abbé Raynal, Voltaire. En effet, la *politique tirée de l'écriture sainte*, par *Bossuet*, est un pitoyable ouvrage de morale-politique en comparaison de *l'histoire philosophique du commerce des Européens dans les deux Indes* par M. l'abbé Raynal, & la *Pucelle* de M. de Voltaire renferme incontestablement des principes de mœurs plus sains, plus purs que les *Essais de Morale* de *Nicolas*.

Je demande maintenant à tous ceux qui ont à cœur la gloire des lettres & de la religion, si je ne dois pas pour arrêter les efforts de ces nova-

teurs téméraires, imprimer sur leur front un ridicule ineffaçable.

Je suis, &c.

---

*Almanach des Muses , ou Annales Poétiques depuis la naissance de la Poësie Française , ouvrage proposé par souscription. in-8° de 12 pages.*

**S**i quelque homme de goût avoir eu, dès l'origine de notre poésie, l'heureuse idée de recueillir les plus jolis vers de nos anciens auteurs, & qu'ensuite, de siècle en siècle, cet ouvrage eût été continué jusqu'à nos jours, il est certain que cette collection seroit très-précieuse, & par conséquent très-recherchée. C'est en partie ce que l'éditeur de l'*Almanach des Muses* a exécuté, au grand contentement de tous les amateurs, depuis douze ou quinze ans, & c'est ce que l'on va compléter, de concert avec lui, pour tout le temps qui a précédé ce recueil, à commencer par ceux de nos anciens

poètes qui sont intelligibles pour le plus grand nombre des lecteurs. Le succès prodigieux de l'*Almanach des Muses* est une sorte de garant de l'accueil que fera le public à cette nouvelle collection, dont il forme la suite. La plupart des autres recueils sont faits sans discernement, & ne sont rien moins que complets ; on ne s'est pas même donné la peine de faire les recherches absolument nécessaires pour un ouvrage de ce genre : les éditeurs de celui-ci paroissent disposés à ne rien négliger de ce qui peut lui procurer tout l'intérêt dont il est susceptible. Le double objet qu'ils se proposent, est de donner une histoire fidelle des différens progrès de la poésie françoise, & le recueil le plus complet des pièces fugitives qui méritent d'être conservées. L'ouvrage commencera par un discours sur l'origine de notre poésie. Ils remonteront aux premiers âges, & ils consacreront dans leurs annales, ces anciens modèles de naïveté qui, en vieillissant, semblent acquérir tous les jours de nouveaux charmes. Tous les volumes

**seront accompagnés d'une notice des principaux ouvrages en vers qui ont paru ; on y donnera aussi une vie plus ou moins détaillée de chaque auteur , dont on rassemblera les poésies , ou dont il sera fait mention dans la notice. Ces vies seront faites avec soin : l'on y peindra le génie de chaque écrivain , & l'on s'attachera sur-tout aux anecdotes qui peuvent les caractériser.**

**Chaque année , dans les premiers temps , ne fournira pas un volume de poésies fugitives. Les éditeurs suivront à cet égard l'ordre que la nature même des choses semble leur prescrire. Toutes les poésies antérieures au siècle de Louis XIV , seront renfermées dans quatre ou cinq volumes d'environ 250 pages chacun. Depuis 1660 jusqu'en 1716 , chaque espace de cinq années fournira un volume de la même étendue. Au commencement du règne de Louis XV , ce genre de poème , si analogue au goût national , s'est fort multiplié , & deux années suffiront pour un volume jusqu'à peu-près en 1730 , que les jolies pièces fugitives devien-**

ment encore plus nombreuses. C'est à cette dernière époque que chaque année aura son *Almanach des Muses* particulier , jusqu'à l'année 1764 qu'a commencé à paroître l'*Almanach des Muses* existant , qui , dès-lors , deviendra une suite non interrompue de cette intéressante collection.

Le portrait d'un poète célèbre sera mis à la tête de chaque volume , & ces portraits seront gravés par les artistes les plus distingués.

Il paroîtra un volume de cet ouvrage tous les mois , à commencer du 30 janvier prochain , ce qui fait douze volumes par an. Le format sera le même que celui de l'*Almanach des Muses*. On souscrira à Paris chez *Dela-  
lain* , libraire , rue de la Comédie Française , & en province chez les principaux libraires de chaque ville. On payera , en souscrivant , 24 livres , & 24 livres à mesure qu'on recevra douze volumes toujours d'avance. Les souscripteurs de province payeront 30 livres au lieu de 24 , & recevront chaque volume franc de port.

L'auteur du prospectus remarque ,

avec raison, qu'une souscription séparée pour les portraits, seroit seule aussi dispendieuse que celle que l'on propose pour l'ouvrage entier.

La souscription sera ouverte jusqu'à la fin du mois de janvier prochain.

*Lettre aux auteurs de l'Année Littéraire.*

MESSIEURS,

IL n'est point de journal aussi redoutable que le vôtre à la secte philosophique de nos jours. Les manèges qu'elle emploie pour en empêcher le cours, sont la preuve la plus évidente de ses craintes. Je me flatte que vous voudrez bien consigner, dans votre feuille la plus prochaine, un fait qui semble être principalement de votre ressort. Le discours de M. l'abbé Remy en est l'origine : tout ce qui le concerne a droit d'être placé à la suite de la juste critique que vous en avez faite.

Personne n'ignore que l'éloge *scandaleux* (cette expression est tirée de la gazette de Cologne) du chancelier

*de l'Hôpital* a été couronné par l'Académie Française. Vous concevez, Monsieur, que je ne prétends désigner par ce nom que la seule clique philosophique qui veut régner au Louvre, & non ces vrais savans, dont le nombre des opposans étouffe la voix, ou ces pieux & éloquens prélats que leurs occupations empêchent d'assister aux assemblées, & que l'on a osé cruellement insulter, par la comparaison que l'on a faite d'eux, & de *Monstuc*, évêque de *Valence*. On sait encore que ce discours avoit été approuvé par deux docteurs, que la faculté de Théologie de Paris n'a pu voir d'un œil indifférent la palme littéraire accordée par un tribunal chrétien, à un ouvrage que la religion défavouoit, & sur l'approbation de deux de ses membres, dont un silence pernicieux l'auroit rendu complice. On sait que la censure imprimée à Paris a paru dans le mois de novembre de cette année, & qu'à la fin sont inscrits les noms des deux docteurs, & leurs rétractations. Je ne fais par quel singulier hasard plusieurs papiers pu-

Publics annoncent entre les approbateurs un chanoine régulier de Saint-Victor. Je suis bien éloigné de croire qu'une main ennemie ait donné aux différens rédacteurs des pays étrangers une note aussi fautive; mais je crois essentiel de détromper ceux qui les lisent; l'esprit philosophique n'a point encore pénétré jusques dans la maison de Saint-Victor, & tout nous permet d'augurer qu'il n'y pénétrera jamais. J'ai déjà écrit à l'auteur du courier de l'Europe, pour qu'il veuille bien se rétracter: j'espère qu'il le fera. Pour vous, Monsieur, en insérant ma lettre dans votre feuille, je vous prie de désabuser le public, & de donner un désaveu positif à tous les papiers & à toutes les gazettes, qui, je ne fais sur quel fondement, ont attribué l'approbation du discours de M. Remy à un chanoine régulier de notre maison.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,  
 Votre très-humble & très-obéissant  
 serviteur M U L O T,  
 Chan. rég. Bibliothécaire de Saint-Victor.



*Indications des Nouveautés dans les  
Sciences, la Littérature & les Arts.*

*L'Esprit des Journaux françois & étrangers, dédié à S. A. R. Monseigneur le duc Charles de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c. par une société de gens de lettres, formant chaque année douze volumes, grand in-12, de plus de 400 pages.*

L'accueil favorable & mérité que le public a fait à *l'Esprit des Journaux*, depuis l'instant qu'il a paru, avec des changemens & des augmentations considérables, prouve son utilité. Un Journal qui offre chaque mois le précis de ce que contiennent tous les autres Journaux, ne pouvoit être indifférent aux amateurs. Ils ont senti que cet ouvrage épargnoit une dépense considérable, & beaucoup de temps, aux personnes qui vouloient suivre, par la lecture des ouvrages périodiques, le progrès des sciences & des arts utiles & agréables, dans toutes les parties de l'Europe où les lettres sont cultivées.

Le prix de la souscription est de

17 livres pour Paris , & 33 livres pour la Province ; rendu franc de port par-tout le royaume , que l'on payera en souscrivant , ayant la précaution d'affranchir le port des lettres & de l'argent.

On souscrit à Paris chez *Valade*, libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit de ce Journal ; lorsque nous l'annonçâmes l'année dernière ; c'est toujours le même jugement & le même choix qui ont présidé à la suite de cette collection.

On trouve chez *Ruault*, libraire , deux *Nouveaux Opusculs* de M. le chevalier du Coudray , dont je compte vous divertir incessamment.

*Les Bienfaisances Royales , par ordre chronologique , tirées de l'histoire , avec cette épigraphe :*

Melius est dare quam accipere.

*Le Théâtre de Famille , ou Recueil de comédies , pièces , farces , parodies ,*

**212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

*opéra comiques , & divertissemens , deux volumes , qui se trouvent aussi chez Durand , libraire , rue Saint-Jacques ; prix 4 livres.*

*Nouvelle Méthode pour apprendre à lire , par M. Restaut ; in-8°. 24 livres , chez Morin , rue Saint-Jacques.*

Le sieur *Palomba* , professeur & auteur de la Grammaire Italienne, intitulée : *Abrégé de la langue Toscane , du choix des poésies Italiennes & Françaises , & du Secrétaire de langue Espagnole & Française , touchant le commerce* , donne avis au public , que , quoique le cours de langue Italienne qu'il donne , les lundi , mercredi & vendredi , à quatre heures du soir , soit ouvert , depuis le premier du présent mois ; on peut aussi s'inscrire chez lui , hôtel de la Fautrière , rue de l'ancienne comédie Française.

Le sieur *Palomba* donne aussi des leçons en ville , tant en italien qu'en espagnol. Ses ouvrages se trouvent chez lui , & chez les libraires , Durand

---

A N N É E 1777. 213

neveu , rue Galande ; & Ruault , rue de la Harpe.

A V I S.

Nous croyons devoir prévenir le public que la seconde suite d'estampes , gravées sous la direction de M. le Brun , peintre , va enfin paroître. Le plaisir que l'on a ressenti en voyant la première , nous fait espérer , qu'encouragé par le succès le plus brillant , M. le Brun aura employé les mêmes soins pour donner à celles qu'il va mettre au jour le plus haut degré de perfection. Au reste , nous croyons pouvoir assurer la classe des amateurs qu'ils n'y trouveront rien à désirer , puisqu'en effet l'on peut dire de cet ouvrage , ce que Virgile a dit de la renommée : *Vires acquirit eundo.*

M. l'Abbé Poncelet de la Champillonnière a ouvert , le premier du mois de Décembre , ses cours de langues françoise , angloise & italienne & de géographie. Comme son dessein est de se rendre utile au public , en lui montrant son désintéressement , il

ne prendra que douze livres d'honoraires, pour chaque séance, qui sera de douze leçons. Il ira aussi en ville moyennant double rétribution.

En enseignant la géographie, le sieur *Poncelin* ne se bornera pas à faire à ses élèves, la description du globe terrestre, & à les instruire de l'étendue des mers, de la grandeur des états, du cours des rivières, &c. comme c'est l'usage du commun des géographes; à chaque royaume qu'il leur fera parcourir sur la carte, il ne manquera pas de leur mettre sous les yeux un abrégé raisonné de la religion, des mœurs, des loix & des usages des nations qui l'habitent, ou qui l'ont occupé autrefois, avec l'époque & les circonstances de leurs différentes migrations; de sorte que cet exercice sera, à proprement parler, un cours complet d'histoire, tant ancienne que moderne. M. l'abbé *Poncelin*, qui l'entreprend, est d'autant plus en état de l'exécuter avec succès, que l'étude de l'histoire des peuples fait, depuis un grand nombre d'années, l'objet principal de son application,

Comme il occupe un logement considérable , il se chargeroit volontiers de quelques pensionnaires , à qui il pourroit donner des leçons de langue Grecque & de jurisprudence Romaine & Française. Sa demeure est rue des Francs-Bourgeois , près la place Saint-Michel , à côté du marchand de vin, au premier.

*Livres nouveaux.*

Nyon l'aîné vient de mettre en vente les livres suivans.

Mémoires secrets, tirés des archives des souverains , qui sont les tomes 15 & 16 du règne de *Louis XIII*, ou les 29 & 30<sup>e</sup> parties des règnes de *Henri IV* & *Louis XIII*, deux volumes in-12. Prix broché..... 3 liv.

Traité des Superstitions qui regardent les sacremens , selon l'écriture sainte, les décrets des conciles , &c. par *Jean-Baptiste Thiers* , quatrième édition. Avignon 1777, quatre volumes in-12. Prix relié..... 12 liv.

216 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Histoire des Perruques , où l'on fait voir leur origine , leur usage , leur forme , &c. par *J. B. Thiers* , un vol. Prix relié..... 3 liv.

Histoire du vaillant chevalier *Tiras le Blanc* , traduit de l'Espagnol. Londres 1775 , trois tomes reliés en deux volumes. Prix..... 6 liv.

Théâtre de *P. Corneille* , avec des commentaires & autres morceaux intéressans , par *M. de Voltaire* 1776 , dix volumes in-8°. avec fig. Prix rel. 54 liv.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE X.

*Pierre le Cruel, tragédie, par M. de Belloy, citoyen de Calais, & l'un des Quarante de l'académie Françoisse, avec cette épigraphe :*

*Virtutem videant intabescantque reliâ.*

*Perse.*

*Prix 30 sols broché. A Paris, chez Sorin, libraire, rue Saint-Jacques.*

CETTE tragédie fut jouée à Paris ; il y a quelques années , & n'obtint les honneurs que d'une représentation. Je respecterois sa malheureuse destinée, & je me garderois bien de la tirer du magasin poudreux de la Comédie , si elle y étoit restée ensevelie ; mais un éditeur cruel l'a exhumée , & vient d'en exposer le

ANN. 1777. Tome VIII. K,



simulacre aux yeux du public. prétend que la lecture de cette production la vengera des sifflets du Parterre. Nous allons voir, Monsieur sur quelles raisons l'éditeur fonde ses espérances, & si l'accueil qu'on fit, dès sa naissance, à la tragédie de *Pierre-le-Cruel* fut injuste ou mérité.

Vous savez, sans doute, Monsieur, que dom *Pèdre*, roi de Castille, fut nommé *le cruel*, fut deux fois renversé de son trône par *Duguesclin*, qui réussit à y placer *Henri de Transjamar*, frère de dom *Pèdre*. L'action commence au moment où, pour la seconde fois, le roi de Castille dispute, les armes à la main, la couronne à son frère, qui est soutenu par la nation Castillane & par les François. La scène est en Castille, dans le fort de Montiel, ou dans le camp de dom *Pèdre*, près de ce fort.

Une jeune princesse qu'on ne connoît point, & qui par une discrétion très-mal placée, ne se fait pas connoître, seule dans une tour, déclame ses malheurs; ses plaintes sont si vagues que le spectateur n'y peut

en comprendre. Est-elle vertueuse ?  
 Est-elle criminelle ? Cette obscurité  
 impénétrable n'est pas faite pour in-  
 fluencer en sa faveur. On est glacé  
 dès la première scène ; c'est peut-être  
 l'adresse de l'auteur pour être plus  
 sûr d'échauffer dans les suivantes. La  
 princesse voit la *barrière du fort* où  
 elle est emprisonnée ; *s'ouvrir avec vio-*  
*lence*. Un chevalier *parlant hors de la*  
*chambre*, menace un soldat de le tuer ,  
 s'il lui défend l'entrée de cette prison.  
 Il paroît, suivi de deux écuyers ; je  
 vous suis inconnu , dit-il à la prin-  
 cesse , *j'ignore qui vous êtes* ,

Je viens joindre le roi qui fuit vers ces retraites,  
 Je voulois occuper ce formidable asyle  
 Qui devient pour dom *Pèdre* une ressource  
 utile ;

» mais on m'en a refusé l'entrée ; j'ai  
 » été curieux de pénétrer les motifs  
 » de ces refus. *J'ai pensé que ces murs*  
 » *enfermoient l'innocence* ». Pourquoi  
 l'a-t-il pensé ? Qui peut lui avoir ins-  
 piré une pareille idée ? Remarquez,  
 en passant , comme ce personnage est

amené d'une manière forcée , invraisemblable , & même grossière. Il force une prison , il veut tuer des gardes qui font leur devoir ; & cela pour satisfaire uniquement *sa curiosité* ! Il voit une jeune femme seule ; tout autre , respectant ses malheurs & sa solitude , se seroit arrêté ; mais lui , sans façon & brusquement , il lui demande les motifs de sa détention. Est-ce ainsi qu'on nous a peint la galanterie respectueuse de ces siècles de chevalerie ? Mais l'auteur vouloit amener , à toute force , la reconnaissance de la princesse & d'Edouard , prince de Galles , autrement le *prince noir* , si connu par nos défaites. C'est lui-même , en effet , & l'inconnue est *Blanche de Bourbon* , crue jusqu'alors épouse de dom *Pèdre* , & qu'on avoit fait passer pour morte. *Edouard* engage la princesse à lui raconter ses malheurs. *Blanche* n'hésite point ; elle lui apprend que dom *Pèdre* , après son hymen , avoit revolé dans les bras de *Padille* son amoureuse maîtresse , qu'elle , *Blanche de Bourbon* , a été cachée à sa famille ,

rainée de cachots en cachots , que son cruel époux lui fit apporter un *voignard* , des poisons , que *Fernand* , ministre de dom *Pèdre* , au lieu de remplir ses ordres , sauva la princesse , & l'envoya en secret chez le prince maure , allié du roi de Castille ; mais lorsque ce dernier , aidé du prince *Edouard* , fut remonté sur son trône , occupé par *Transtamare* , *Fernand* remit *Blanche* dans sa première prison ; elle y a gémi jusqu'à ce jour , sans que toutes ces transmutations aient causé le moindre ombrage , sans que le prince maure ait instruit dom *Pèdre* son allié du séjour de *Blanche* dans ses états , sans que ceux qui approchent la reine aient la moindre connoissance de son rang. Quel pitoyable roman ! quel amas d'in vraisemblances ! quel échaffaudage ! On a reproché à *Crébillon* d'avoir trop chargé de faits l'exposition de *Rhadamiste*. Que dira-t-on de celle-ci ? N'y a-t-il pas de quoi composer une vingtaine de tragédies , & l'esprit peut-il se prêter à cette foule d'aventures romanesques ?

*Edouard*, qui est venu en Espagne pour réunir les deux frères, s'applaudit de sa mission; il brisera les fers de *Blanche*; dom *Pedre*, qui lui doit tout, n'osera lui refuser cette justice. La mort de *Padille* contribuera encore à la réunion des deux époux. *Blanche* témoigne sa surprise, elle ignoroit cette mort si importante pour elle. Dom *Fernand* arrive pour apprendre au public qu'il n'a fui les regards de *Blanche* que par un excès de prudence; un entier abandon, ce sont les expressions du poète, étoit nécessaire à la princesse. Voilà une jolie façon des'exprimer & de rendre service! Mais maintenant il peut paroître à ses yeux, puisque *Padille* n'est plus, & que dom *Pedre* est d'ailleurs instruit par dom *Fernand* lui-même de l'heureux artifice qui lui a conservé *Blanche de Bourbon*. Le roi ne tardera pas à venir lui-même dans la tour, il est décidé à rendre sa main à *Blanche*; cet hymen désarmera la France. Mais cette conjecture est fautive. Le bruit de la mort de *Blanche* est répandu depuis cinq ans; la France n'arme donc point pour elle. Lui rendre la

liberté, c'est lui donner les moyens & la facilité d'instruire le roi *Charles-le-Sage* son frère des mauvais traitemens qu'elle a effuyés de la part de dom *Pèdre* ; c'est autoriser la France à prendre les armes plutôt qu'à les quitter. Dom *Pèdre* , qui n'a pas fait toutes ces réflexions, vient demander galamment pardon à la princesse de ne l'avoir pas bien regardée quand il l'a menée à l'autel. Il finit son compliment par ce vers, le comble du ridicule.

Rarement l'œil voit bien quand le cœur est coupable.

Mais ce roi, tout souillé du sang de ses peuples & du meurtre de sa propre famille, peut-il donc se faire illusion au point d'espérer qu'il touchera le cœur d'une femme aigrie par tant d'infortunes, d'une femme à qui il a fait présenter un poignard, des poisons ? Mais l'extravagant dom *Pèdre* n'est arrêté par aucun motif ; il s'applaudit en disant que *l'ame de Bourbon* va lui faire une autre ame ; il parle d'un hymen infâme, il va former les nœuds d'un nouvel hyménée. Il y est d'autant

plus porté, qu'il est devenu, dans cette scène, subitement amoureux de la princesse. *Edouard*, par une indiscretion dont il pouvoit se dispenser, trahit le secret de dom *Pèdre*; il s'étoit marié avec *Blanche*, seulement pour la forme, c'est *Padille* qui fut la véritable épouse & reine de Castille. Jugez de la satisfaction de *Blanche* à cette nouvelle; mais elle s'y abandonne avec trop peu de dignité; elle, qui devoit conserver la noblesse intéressante d'une femme de son rang, elle éclate en reproches bas & amers, & traite dom *Pèdre* de tigre ensanglanté. Qu'arrive-t-il de cette explosion d'injures? Les deux époux deviennent des personnages totalement dégradés; dom *Pèdre* est un misérable faussaire, qui n'inspire que le dégoût, & *Blanche* prend les traits & le langage d'une furie: de-là nul intérêt. *Edouard*, en digne chevalier, se déclare l'appui de la princesse; voilà encore dom *Pèdre* avili! Et par qui? Par *Edouard*, qui a dit plus haut, qu'un roi étoit un Dieu pour lui. Quelle incon séquence! Il amène *Blanche*; cette jeune princesse

belle & vertueuse, ne fait aucun e difficulté de quitter la scène avec un jeune prince , & cela aux yeux du roi , qui éprouve déjà pour elle une forte passion , & qui , malgré la violence de son caractère , attend patiemment leur sortie pour se livrer à toute sa rage. Il est décidé à reprendre son épouse des mains d'*Edouard* : & pourquoi n'a-t-il pas exécuté sur le champ cette résolution ? Il dit lui-même que le *Navarrois* & le *Maure* sont armés pour sa défense , qu'*Edouard* est venu en Castille , seul , sans cour , sans armée ; tous ces motifs n'auroient-ils pas dû porter dom *Pèdre* à forcer *Edouard* de lui rendre la princesse ? Mais alors où en étoit l'action ?

*Altaïre* , chef des Maures , vient offrir des secours à dom *Pèdre* ; il lui apprend qu'il a rencontré *Duguesclin* que le fort avoit fait prisonnier d'*Edouard* , & il demande qu'il soit remis à la tête des siens , ajoutant que l'aspect d'un héros aggrandissoit son ame. 1°. Le compliment n'est pas très-flatteur pour dom *Pèdre* , & c'est une formule fort gauche & vraiment



*moresque* de lui faire la cour ; 2°. comment le chef des Maures , qui ne doit pas ignorer que *Duguesclin* a fait régner *Henri de Translamare* à la place de dom *Pèdre* , peut-il croire que ce dernier , pour le plaisir d'*aggrandir son ame* , se mette sur les bras un ennemi si puissant ? Aussi ne répond-il au Maure que des choses vagues. Il s'applaudit , quand il est seul , d'avoir *Duguesclin* en sa puissance ; & il finit par dire qu'il est tourmenté de *cruelles fureurs*.

ACTE II. Le théâtre représente dans le fond le camp de dom *Pèdre* ; sur le devant sont deux tentes , dont l'une plus avancée est celle d'*Edouard* .

*Edouard* ouvre la scène avec *Duguesclin* ; il lui apprend qu'un François va venir du camp de *Henri de Translamare* , & il prie le héros Breton de l'entretenir , ajoutant que ce François doit être sans frayeur , puisque *sa foi lui sert d'otage*. Il lui dit aussi que *Blanche* est dans cette tente ; mais il ne peut lui cacher sa surprise ; comment est-il revenu en Espagne , sans

rançon ? Pourquoi le roi de France qui lui doit tout n'a-t-il pas payé sa délivrance ? *Duguesclin* déploie le caractère d'un chevalier, il a refusé les dons de *Charles*, parce que l'état est épuisé. *Edouard* donne des éloges à son défintéressement. *Duguesclin* a fait une très-belle action ; il a employé l'argent qui étoit destiné à sa rançon, à rompre les fers de plusieurs chevaliers François. Au reste, le père d'*Edouard* ne veut plus recevoir la rançon de *Duguesclin*, & son fils obéit à regret à un ordre si dur. *Duguesclin* attend sa délivrance de *Transtamare*. *Edouard* fait des vœux pour que l'Angleterre & la France soient amies, & laisse *Duguesclin* seul.

Toute cette scène, où il y a quelques beautés pour le fond, est entièrement hors d'œuvre, & ne sert qu'à rallentir l'action. Pendant tous ces complimens réciproques, tous ces fades panégyriques que les deux interlocuteurs s'adressent bonnement & prolixement, l'un & l'autre, que deviennent dom *Pèdre* & *Blanche*, qui devroient être les principales

sources de l'intérêt ? On les perd entièrement de vue , il n'en est pas même question dans cette longue scène.

Le prétendu chevalier François se présente , la visière de son casque baissée , aux yeux de *Duguesclin* ; il demande d'abord s'il est en sûreté ; *Duguesclin* le rassure. Il se fait reconnoître pour *Henri de Transtamare* lui-même ; il s'est hasardé à venir dans le camp ennemi , pour chercher les moyens de délivrer *Duguesclin* , dont la vie est exposée. On parle ensuite de *Blanche*. Dom *Henri* est transporté de joie ; il apprend à-la-fois que la princesse respire , & qu'elle n'est point sa sœur ; il en est passionnément amoureux , ce qu'on ignoroit encore : on entend du bruit ; sur-le-champ dom *Henri* rebaisse sa visière. *Blanche* arrive sur la scène ; elle vient voir *Duguesclin* ; elle n'est accompagnée d'aucune confidente , elle entre seule dans une tente de guerriers ; il faut avouer , Monsieur , que M. *du Belloy* observoit rigoureusement la loi des bienséances ! Au reste , il est aisé de voir qu'il vouloit produire

un coup de théâtre à quelque prix que ce fût. Même situation que dans la scène précédente qui vient de se passer entre *Duguesclin* & *Transtamare*. Ce dernier est un inconnu pour la princesse ; cependant elle n'hésite point à lui parler de dom *Henri* : Elle le charge même , pour lui , *des vœux pressans de son amitié* : Que pensez-vous de cette libre franchise ? Cet inconnu ne peut-il pas être un émissaire de dom *Pèdre* ? Mais l'auteur fait très-bien que la princesse ne court aucuns risques en s'adressant à cet inconnu, puisque c'est à dom *Henri* qu'elle parle si tendrement. Jugez des transports de cet amant ; il lève pour la seconde fois la visière de son casque ; & *Blanche* le reconnoît. Elle laisse éclater ses craintes , & *Henri* son amour. C'est pour la première fois qu'il le déclare à *Blanche*. Elle ne peut se dispenser de faire une seconde exposition ; elle se plaint avec beaucoup de noblesse , qu'un jour dom *Pèdre* , dans ses fureurs , s'est avisé de la *saisir par les cheveux*. Quelle expression ? Elle est neuve , assurément ; *Blanche*

se livre à toute la vivacité de la reconnaissance & de l'amour qu'elle doit à dom *Henri* qui l'a sauvée de la barbarie de dom *Pèdre*. *Edouard* paroît : troisième mascarade de *Translamare*, & cela pour amener une troisième reconnaissance. *Edouard* lui annonce, sans le connoître, que dom *Pèdre* va paroître. Il est plaisant que tous les personnages qui arrivent sur la scène, s'adressent plutôt à un homme masqué qu'à *Duguesclin*. Dom *Henri* se trouble, *Duguesclin* révèle au prince *Edouard* que ce chevalier est dom *Henri de Translamare*, & il le confie à sa foi. *Edouard* est flatté de cette marque de confiance, il la justifiera. Ce trait est plein de noblesse, & seroit au théâtre d'un grand effet.

DOM HENRI.

Quoi ! l'ami le plus rare  
Me livre ....

E D O U A R D.

A ma foi, Prince, & vous voilà sauvé.  
Il me connoît.

Au reste , tous ces détails qui frappent quelquefois par un certain air imposant , sont autant de choses inutiles pour l'intérêt principal , qui , à chaque instant , vous échappe.

*Edouard* prend le parti d'éloigner *dom Pèdre*. Il lui fait dire ,

*Qu'un funeste devoir*  
Contraint ce chevalier de partir sans le voir.

*Duguesclin* avoue au prince le sujet de la visite de *dom Henri*. On parle ensuite de la paix. Tout cet entretien si vague , si coupé , si divisé , finit par le conseil que donne *Edouard* à *dom Henri* de retourner inconnu dans son camp , & de faire proposer à *dom Pèdre* un entretien avec lui. *Edouard* & *Duguesclin* seront les arbitres de cette grande querelle. Allarmes de *Blanche* qui tremble pour le danger auquel s'expose son amant.

Vous n'êtes encore qu'à la fin du second acte , & vous avez déjà vu deux expositions & trois coups de théâtre , sans que l'action soit plus

avancée ; vous avez senti le ridicule dont l'auteur couvre dom *Pèdre* en le rendant amoureux de *Blanche* dès le moment qu'il la voit , & presque aussitôt après la mort d'une épouse adorée , de *Padille* , pour laquelle il s'est cru permis tous les crimes ; mais il falloit à cette pièce un nœud quelconque , & M. *du Belloy* , qui s'embarasse fort peu des vraisemblances , a imaginé que la rivalité d'amour entre les deux frères , jointe à celle de l'ambition , produiroit un grand mouvement tragique , comme si une seule de ces passions ne suffisoit pas au théâtre pour donner de la vie à un personnage , & attacher le spectateur.

A C T E III. Dom *Pèdre* paroît avec *Edouard*. Ce dernier s'efforce d'apaiser ce caractère impétueux ; il lui rappelle ses injustices , ses forfaits , le désespoir de son peuple ; *Fernand* vient annoncer l'arrivée prochaine de dom *Henri* : *Edouard* sort pour l'aller recevoir & pour donner le temps à dom *Pèdre* de dire deux mots à dom *Fernand*. Ils peignent toute l'atrocité de son

ame. Son dessein est de perdre son rival qui semble se livrer lui-même à sa vengeance. *Fernand* lui rappelle la force & la solennité de ses sermens.

DOM PEDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a point promis. . . . .

Quel sentiment voulez-vous qu'un semblable personnage inspire? Loin d'intéresser, il n'excite que le dégoût. & le mépris, & dès-lors, l'ame n'est plus remuée agréablement, & le drame manque son objet. *Edouard* arrive tenant dom *Henri* par la main : cette scène, pour être traitée comme elle devoit l'être, demandoit la tête d'un *Corneille*, & *M. du Belloy*, en fait de tragédies, n'avoit pas même celle d'un *Pradon*; cela soit dit, sans qu'on m'accuse de vouloir outrager ses mânes; un Journaliste qui veut remplir ses devoirs, quand il s'agit d'une œuvre littéraire, ne doit connoître ni temps, ni lieux, ni morts, ni vivans. Comment *Edouard*, qui connoît l'ambition de dom *Henri*, prince



adoré du peuple , pour lequel toute la nation se ligue , qu'elle appelle au trône , qui d'ailleurs a déjà goûté les douceurs de la souveraineté , comment *Edouard* peut-il lui proposer de se contenter d'un royaume qu'il ira conquérir sur les *Maures* ? Il ajoute qu'on lui donnera *Blanche* pour épouse. Indignation , fureur , emportemens de dom *Pèdre* qui n'aspire qu'à livrer une nouvelle bataille à son frère ; il veut même mettre l'épée à la main ; *Edouard* l'arrête ; *Duguesclin* propose un cartel à dom *Pedre* ; *Transmare* & le héros Breton combattront contre *Edouard* & le roi de Castille. Le prince Anglois fait observer l'imprudence & l'absurdité d'un pareil défi ; dom *Henri* lui demande au moins la liberté de *Duguesclin* ; *Edouard* qui l'a refusée à ce guerrier lui-même , l'accorde , sans balancer , à dom *Henri*. *Edouard* oublie que son père avoit rejeté la rançon de *Duguesclin* , & qu'il lui avoit signifié les ordres les plus formels pour qu'il restât en son pouvoir ; il oublie que dans une scène du second acte , afin de se rendre

intéressant , il s'est vanté d'un respect soumis & vraiment filial pour les moindres volontés de l'auteur de ses jours ; que n'oublie-t-il pas ? Mais aussi le moyen d'avoir sa tête à soi , au milieu de ce tourbillon d'incidens , qui se croisent & se succèdent sans cesse , & de tout ce fracas théâtral ! On est décidé à un combat général.

DOM PEDRE, *d'un air d'intelligence à dom Alvar qui entre avec les gardes.*

Conduisez-les tous deux, vous m'entendez...  
peut-être.

Il auroit été plaisant que le Parterre eût fait l'écho ! Le style inintelligible de M. du Belloy auroit mérité cette plaisanterie ; car toutes les fois qu'il eût dit : *vous m'entendez?* on auroit pu à coup sûr lui répondre : *peut-être.* Le peu de progrès de l'action , l'abaissement d'Edouard , l'atrocité de dom Pedre , l'imprudence , ou plutôt la sottise de dom Henri qui vient se livrer à la discrétion d'un monstre , le retour éternel des expositions qu'il faut effuyer à chaque scène , & par les-

quelles on voit que l'auteur est toujours , avec raison , dans la crainte qu'on oublie son objet principal , tous ces défauts , Monsieur , ne vous sont pas , sans doute , échappés ; le quatrième acte vous offrira une ample moisson d'absurdités aussi révoltantes.

ACTE IV. Pendant l'entr'acte , dom *Pedre* n'a point perdu de temps ; il a , contre le droit des gens , fait arrêter son frère & enlevé *Blanche* des mains de la garde d'*Edouard*. On avoit voulu aussi retenir *Duguesclin* ; mais il a trouvé les moyens de s'échapper. *Fernand* , ministre honnête homme , personnage calqué sur celui de *Burrhus* , reproche à dom *Pedre* sa perfidie. Le roi de Castille est plus endurci au crime que *Néron* ; sa frénésie est toujours la même. Il exige , sans délai , pour prix du pardon de *Henri* , la pleine obéissance des Castillans & la main de *Blanche* ; on ne conçoit pas cette dernière prétention ; ce prince n'est nullement amoureux de la princesse , quoiqu'il s'efforce de se le persuader ; c'est uniquement pour le plaisir de faire le

mal qu'il veut épouser une femme dont la possession assureroit le bonheur de son frère. Il donne des ordres pour qu'on amène devant lui *Translamare* & la reine; il se ressouvient cependant qu'il est amoureux, à-peu-près comme *le Malade imaginaire* se ressouvient qu'il est malade. Il faut, en conséquence, qu'il parle de son amour; il cherche à s'échauffer par des vers bien passionnés; il dit que le feu tumultueux, qu'il ressent, l'enivre. De ce moment son ivresse ou plutôt son délire, ne le quitte plus; mais, comme ce ressouvenir est peu intéressant! Si M. du Belloy avoit eu, au moins, la précaution, dès la première scène, d'annoncer que dom *Pèdre* étoit épris de la princesse, alors la scène qui va suivre auroit pu devenir touchante; situation d'ailleurs usée & traînée dans toutes les tragédies qu'on ne lit plus.

On amène dom *Henri* & la princesse enchaînés: ici dom *Pèdre* parle de son amour, ce qui fait, pour-ainsi-dire, une nouvelle pièce; d'ailleurs, c'est un beau préliminaire d'amour

que de faire *enchaîner* un objet qu'on veut attendrir ! Dom *Pèdre* propose à dom *Henri* ou de mourir ou d'engager, le premier, *Blanche* à le suivre à l'autel, & à lui donner sa main ; on s'attend bien que de cette scène jaillit une éruption d'injures, qui jettent le froid & l'aversion dans tous les cœurs. *Henri* répond à son frère en termes aussi outrageans pour celui qui en fouille la bouche que pour celui qui en est l'objet ; au reste, dom *Pèdre* les mérite bien. *Blanche* se joint à son amant pour accabler aussi le roi d'invectives. Dom *Pèdre* ne se connoissant plus, la fait ôter de ses yeux, & lui dit qu'elle ne verra plus *Henri* que mort ou déchiré. Il ajoute, en parlant à ses satellites ; que l'échaffaud soit soudain préparé.

La princesse qui, comme cette tragédie même, n'a vécu qu'un jour, adresse, en quittant la scène, cette galanterie ingénieuse à son amant :

Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.

Au moment que dom *Henri* demande ce qu'est devenu *Edouard*,

question que le lecteur peut faire aussi justement que lui, *Edouard* paroît ; il vient redemander *Transtamare & Blanche*. Les deux personnages, dont l'un est fils de roi, & l'autre roi, s'injurient noblement. Menaces des deux parts ; dom *Pèdre* dit que la tête de son rival tombe à l'instant même, & il fait signe à ses gardes d'environner *Edouard*. Celui-ci met l'épée à la main. Vous croyez l'auteur bien embarrassé de soutenir cette situation critique pour les deux personnages ; mais M. *du Belloy* n'a jamais été embarrassé pour si peu de chose. Afin de se tirer d'affaire & de ménager l'effusion du sang pour la catastrophe, dans le temps qu'*Edouard* est en garde, il fait survenir, comme une machine d'opéra, un confident nouvelliste, qui apprend à dom *Pèdre* que *Duguesclin* force son camp. Le roi de Castille ordonne qu'on garde les deux princes. Vous devinez d'ici le dénouement. Voilà un tyran bien mal-adroit ! Au lieu de les amener avec lui, il les laisse seuls, & leur donne la facilité de concerter ensemble les moyens

de s'arracher de ses mains ! Il réunit ainsi tous ses ennemis contre lui ; il devoit au moins les menacer l'un & l'autre de perdre la vie , si *Duguesclin* remportoit la victoire. Je l'avois prévu , Monsieur , *Duguesclin* accourt victorieux , il conjure les princes de partir avec lui. *Edouard* veut , avant tout , sauver la princesse ; l'auteur n'a seulement pas eu l'adresse de faire prendre cette résolution à dom *Henri*. Cet amant, froid & lâche , laisse tranquillement à *Edouard* le soin de sauver sa maîtresse , & les dangers auxquels il s'expose , sans lui proposer seulement de les partager. Arrivent dom *Pèdre* & des troupes de Maures & de Navarrois , tous l'épée à la main ; assurément cela fait un spectacle bien bruyant ; il faut observer que *Duguesclin* a emmené dom *Henri*. Dom *Pèdre* furieux d'avoir manqué sa proie , ordonne qu'on charge de fers le prince Anglois , son bienfaiteur , celui qui l'a déjà rétabli sur le trône , qui a de nouveau repassé les mers pour lui offrir les

mêmes

mêmes secours. *Edouard* met une seconde fois l'épée à la main ; il se trouve toujours sur la scène quelque personnage qui empêche que toutes ses bravades n'aient des suites fâcheuses ; *Altaire*, chef des Maures, saisi d'indignation , prend la défense du prince Anglois , & l'engage à se retirer suivi de sa petite escorte. Cet acte finit par la sortie d'*Edouard* , qui est libre , & *Blanche* est au pouvoir de dom *Pedre*.

*Altaire*, chef des Maures , est encore un homme parfait , un homme à beaux procédés & à grandes sentences ; dom *Pedre* est donc réduit à recevoir des leçons d'un Maure ! D'abord , il n'est pas adroit à l'auteur d'avoir mis sur la scène tant de braves & d'honnêtes gens qui ont tous la même physionomie ; cela forme un tableau monotone ; Ensuite , tous ces personnages ne se tiennent point , ils sont isolés , ils ne font point corps ; ils sont aussi subordonnés à dom *Pedre*, ce qui est un des premiers défauts de cette tragédie , l'on n'aime point à voir des caractères vertueux écrasés par celui



d'un scélérat. Au reste, *Altaire* vous dédommage de tous ces légers défauts, par de très-jolies sentences. Cet *Altaire* est un petit philosophe Maure. Vous en seriez-vous douté? Il vous dit :

Que Dieu juge le culte & l'homme la vertu.

Je savois bien que la secte avoit des prosélites dans plusieurs cours de l'Europe & chez plusieurs nations étrangères; mais je n'aurois jamais imaginé que ses premiers apôtres eussent pris naissance en Mauritanie. Quoi qu'il en soit, on voit clairement le but que s'est proposé l'auteur. Il a voulu nous montrer un Maure aussi vertueux qu'un chrétien.

ACTE V. Le théâtre représente la même chambre que dans le premier acte.

Dom *Pedre*, seul, ouvre la scène. Il est dans le plus grand désordre, la tête nue & sans cuirasse; il marche d'un air sombre, tenant d'une main une coupe, de l'autre un poignard; il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté & va s'asseoir à

L'autre bout du théâtre ; c'est toujours par ces préparatifs multipliés , par ce jeu muet & par ces tours de passe-passe que M. du Belloy croit en imposer à la multitude , & suppléer au talent qui lui manque.

Dom *Pedre* annonce que *Duguesclin* est vainqueur , qu'il a battu les Africains , pris *Altaire* leur chef , qu'en un mot , il ne reste plus à lui-même , de son empire , que ce fort où il s'est réfugié. Il se lève & dit :

*Je suis maître de moi , de Bourbon & du fort ;  
Je vois entre mes mains ma vengeance & ma mort ;  
Ce cruel avantage est le seul qui me reste ;  
Lui seul m'a fait survivre à ce combat funeste ;  
Poison , glaive , instrumens de mes crimes passés ;  
Vous sauvez les tyrans & vous les punissez.*

Que dites-vous de cette ridicule observation ? C'est dom *Pedre* qui se peint ainsi lui-même ! c'est dom *Pedre* qui se baptise franchement du nom de *tyran* ! Il prend la résolution de périr avec *Blanche*. *Fernand* vient consoler ce roi. Il lui montre un cœur touché de ses malheurs ;

quoique courtisan , il fait être fidèle à son maître infortuné ; dom *Pedre* laisse éclater quelques remords. Survient *Edouard* qui a la bonhommie d'oublier toutes les perfidies de dom *Pedre*. Il a vu la guerre avec l'horreur d'un sage ; il veut la terminer ; il pousse l'excès ridicule de la clémence , jusqu'à lui offrir encore de lui *menager* un traité avec son frère ; au reste , que dom *Pedre* ni le spectateur ne soient pas étonnés de ce flegme inconcevable ; malgré tous les droits du roi de Castille à la haine d'*Edouard* , le seul diadème la dompte. & l'enchaîne. Ainsi , la haine d'*Edouard* est enchaînée par un diadème !

Dom *Pedre* , resté seul , ordonne qu'on lui amène *Blanche* qui est en sa puissance ; elle arrive , & vomit un torrent d'injures contre le tyran. Ces invectives de mari & de femme ne font que produire le dégoût & fatiguent autant qu'elles ennuyent ; il semble qu'on voie les tracasseries d'un petit ménage bourgeois ; dom *Pedre* montre à *Blanche* la coupe de poison en la pressant de mourir , il tire même son

poignard pour la forcer de hâter ce sacrifice. Ne craignez rien, Monsieur, il ne s'achèvera pas ; *M. du Belloy* y a mis bon ordre ; *Edouard* entre au moment même, & déconcerte, par sa présence, tous les projets de dom *Pedre*. Soudain la coupe tombe d'un côté, le tyran de l'autre, mais dans son fauteuil ; ici, on arrache son poignard ; là, *Fernand* ramasse la coupe & la jette plus loin ; on osera dire que ce coup de théâtre est admirable, & vraiment tragique ! Pour moi, je le trouve très-comique, pour ne rien dire de plus. Mais vous n'y êtes pas, Monsieur, c'est dans la dernière scène que vos yeux sont agréablement occupés par une rapide variété de jeux de gobelets. *Duguesclin* arrive fort à propos pour en être témoin. Il est bientôt suivi de dom *Henri*. Il voit la situation de son frère ; il entend alors la triste humanité gémir dans son cœur, & la nature jeter un cri plus tendre, il pardonne à dom *Pedre*, & lui offre le sceptre de *Grenade* qu'il détache de celui de la *Castille*. Dom *Pedre* paroît vivement

touché d'un procédé si noble ; il court au devant de lui pour l'embrasser , & arrache aussi-tôt le poignard qui se trouve fort à propos à la ceinture de dom *Henri* ; il veut l'en frapper ; *Edouard* l'arrête , & le retient par le bras gauche ; un peu d'attention , Monsieur, s'il vous plaît ; *Henri* , pendant la volte-face de son frère , tire l'épée, *Duguesclin* tire l'épée, *Edouard* tire l'épée , dom *Pedre* l'avoit menacé de le frapper. Alors le tyran désespéré, se précipite une seconde fois sur son frère , & veut le percer de son poignard, que *Duguesclin* ni *Edouard* n'ont pas eu l'esprit de lui ôter ; mais il s'enferme tout seul , parce que *Henri* a repoussé le coup avec la main qui lui est restée libre ; une seule chose m'inquiète ; étoit-ce avec la main gauche , ou avec la main droite ? M. du Belloy auroit bien dû ne pas négliger une particularité de cette importance.

Tel est , Monsieur , le plan fidèle & détaillé de cette nouvelle superfection tragique de M. du Belloy. Elle m'a fourni un assez bon nombre de remarques critiques , & pourroit en.

core faire l'objet d'une seconde lettre, mais je me borne à résumer avec vous. Cette tragédie, comme vous l'avez pu voir, pêche autant par le fonds du sujet, tel que M. du Belloy l'a conçu, que par la manière dont il est traité. Exposition, conduite, noeud, dénouement, caractères, situations, tout est foible & monotone. Nul intérêt, pas même celui de la curiosité, puisque, par la sortie de dom *Pedre*, on devine à peu près tout ce qui doit arriver. Nulle vraisemblance, nulle bien-séance; force bruit, force coups de théâtre, force cliquetis d'épée, de poignards, &c.. Ce n'est pas cependant que le caractère de dom *Pedre* n'eût offert à un homme de génie un sujet vraiment tragique. On aime au théâtre ces personnages emportés. *Venceslas*, *Rhadamiste*, *Vendôme*, sont la preuve de cette vérité; mais comment nous les présente-t-on? Avec ces nuances qui demandent un art infini. Il falloit donc que dom *Pedre*, pour intéresser, eût un cœur déchiré

par les passions, ou que ses défauts fussent rachetés par des qualités brillantes ; il falloit le rendre éperduement amoureux de *Blanche*, & supposer qu'il eût entièrement oublié *Padille* ; il falloit lui donner de la jalousie, de la cruauté même, mais aussi de fréquens retours à la nature & au repentir ; ces développemens auroient produit un effet admirable, sur tout s'ils eussent contrasté avec la fidélité & la vertu de *Fernand* ; il falloit aussi qu'*Edouard* ne fût pas dégradé, qu'il agit plus, ainsi que *Duguesclin* & *Henri* ; il falloit que *Blanche* traitât son mari supposé avec plus de dignité, de décence & de respect pour elle-même ; enfin, il falloit que l'action fût plus simple, plus une, & par conséquent moins embarrassée par cette foule d'accessoires, qui ne forment qu'un échafaudage gothique, surchargé d'ornemens étrangers, & qui attestent seulement la stérilité du génie de l'auteur. Il semble qu'il ait travaillé uniquement à éloigner toujours l'objet principal, & qu'il ait craint d'inté-

resser en faveur de ses personnages. On ne se sent nullement ému pour cette *Blanche de Bourbon*, qui est aigre & amère, au lieu d'être douce avec noblesse ; pour dom *Pèdre*, c'est un tyran sans esprit, & qui n'est qu'atroce. L'auteur a senti cette faute un peu tard, il a voulu lui donner au cinquième acte, dans la scène avec *Fernand*, une lueur de sensibilité. C'est bien en pure perte. M. du Belloy a présenté, pendant quatre actes, dom *Pèdre* sous des traits si révoltans qu'il ne peut plus exciter aucun sentiment de pitié. Cette même scène, dans laquelle *Fernand* vient le consoler, donne à ce caractère un certain éclat ; mais est-il naturel que cet honnête homme qui a été le témoin de tous les forfaits de son maître, & qui n'a jamais rien pu gagner sur son esprit, fasse encore d'inutiles efforts pour le ramener à la vertu, & quand il voit qu'on ne lui en fait aucun gré, qu'il demeure avec un monstre endurci au crime ? J'ai déjà remarqué que ce personnage étoit calqué sur celui de *Burrhus* ; mais ce n'en est qu'une



maussade copie. *Burrhus* a dirigé l'éducation de *Néron*. *Néron* ne s'est encore souillé d'aucun crime ; jusqu'au moment où il médite la perte de *Britannicus*, il a régné avec douceur ; *Burrhus* a donc mille raisons pour s'efforcer de le rappeler aux sentimens de clémence qu'il a toujours montrés ; mais quand il voit que *Néron* ne connoît plus de frein, qu'il a fait empoisonner *Britannicus*, son frère, alors il quitte la cour en gémissant sur le sort de sa patrie , & il vient dire à *Agrippine* :

Madame, il faut quitter la cour & l'empereur.

Voilà la nature, voilà la vérité, voilà quelle est la conduite d'un homme vertueux, & c'est ainsi que devoit agir le ministre de dom *Pierre*, s'il ne vouloit point passer pour un homme sans énergie & sans caractère décidé !

Je ne vous parlerai point du style dont cette tragédie est écrite ; vous avez pu en juger par les vers que je vous ai cités ; sur deux mille il n'y en a pas un, j'ose le dire affirmativement, qui mérite d'être remarqué ; la réputation de *Mr. du Battoz* est faite

à cet égard. Son style est barbare, hérissé de métaphores incohérentes, & d'expressions rauques & triviales ; si du moins il mettoit quelque logique dans son style, on pourroit lui pardonner ses fautes contre la langue ; mais ses personnages ne disent jamais ce qu'ils doivent dire ; il semble qu'ils jouent au propos interrompu ; la versification de *Campistron* & de *la Grange* est foible, mais ils ne pêchent jamais contre le sens ; lisez *Andronic*, *Tiridate*, *Amasis*, &c. vous verrez que leurs auteurs ne mettent dans la bouche de leurs personnages que ce qu'ils ne peuvent se dispenser de dire dans telle ou telle circonstance.

Je ne me suis appesanti sur les défauts de cet ouvrage que parce que *M. du Belloy* passe encore aujourd'hui, parmi plusieurs gens de lettres, pour un auteur dramatique qui entendoit supérieurement ce qu'on appelle au théâtre *des effets* ; mais vous avez dû voir, Monsieur, par cette analyse, combien une telle réputation est factice ; les prétendus *effets* sont amenés

dans son enceinte qu'une populace d'écoliers-philosophes devant laquelle passent en revue toutes les pièces nouvelles ; on n'applaudit plus que des absurdités , la honte de l'esprit humain. *Gabrielle de Vergy* est aujourd'hui un chef-d'œuvre dramatique qu'on porte aux nues ; si *Gabrielle de Vergy* eût été jouée il y a six ou sept ans , elle eût éprouvé le même traitement que *Pierre-le-Cruel* ; en voyant ce contraste , un homme de goût , plus jaloux de faire une bonne tragédie que de la voir réussir au théâtre , doit en vérité être humilié des applaudissemens d'un parterre qui les prodigue aux inepties les plus ridicules.

Je suis , &c.



## LETTRE XI.

*Discours qui a remporté le prix de l'académie de Marseille, en 1777, sur cette question : Quelle a été dans tous les temps l'influence du commerce sur l'esprit & les mœurs des peuples ? avec cette épigraphe :*

*Attonitus novitate mali, divesque miserque,  
Effugere optat opes, & quæ modò voverat,  
odit.*

*A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire de l'académie françoise, rue Saint-Severin. Prix 2 liv. 4 sols.*

**A** LA manière dont le sujet de ce discours est énoncé, Monsieur, vous le prendriez pour la matière d'une dissertation historique plutôt que d'un ouvrage d'éloquence. L'académie de Marseille a craint cette équivoque ; car elle s'est donné la peine de tracer elle-même une marche plus oratoire aux écrivains qui voudroient disputer la palme. Voici comment

elle s'exprime dans son programme.  
 » L'académie desire que les auteurs  
 » embrassent un système ; qu'après  
 » l'avoir fondé sur des principes so-  
 » lides , ils en confirment la vérité  
 » par des preuves tirées de l'histoire  
 » du commerce tant ancien que mo-  
 » derne ». Ainsi la première partie  
 sera toute en raisonnemens , la seconde  
 en faits. On examinera d'abord quelle  
 est la nature du commerce , quelles  
 passions il doit allumer , quels talens  
 il doit exciter , &c. s'il peut s'allier  
 avec l'agriculture ; s'il faut le favo-  
 riser , ou le restreindre , ou l'anéan-  
 tir , &c. &c. &c. Le reste n'est qu'un  
 jeu , & suppose moins de philosophie  
 que d'érudition.

Chez un peuple où la vertu serviroit  
 de base à la politique , on ne mettroit  
 point en problème cette importante  
 question , dont la solution paroît au-  
 jourd'hui si difficile. Quel orateur eût  
 osé vanter les avantages du commerce  
 devant les premiers éphores de Lacé-  
 démone , ou dans le sénat de Rome  
 encore vertueuse ? Quelle impression  
 tous les sophismes de la politique finan-

ciere eussent-ils faite sur l'esprit de ces républicains qui n'avoient de fortes passions que l'amour de la gloire & de la patrie , & ne connoissoient d'autres trésors que la raison , le courage & la liberté ? Tous les arts qui pouvoient distraire les citoyens des hautes idées & des sentimens généreux dont ils étoient animés , portoient l'empreinte de l'ignominie ; & les richesses gagnées par ces moyens honteux , n'étoient que le pécule des esclaves ou la récompense des fripons. Ces peuples cependant que l'histoire a tant vantés & que les nations modernes n'égaleront jamais , n'ignoroient pas quelle étoit l'opulence & la prétendue grandeur des villes où fleurissoit le commerce. Mais aux commodités de la vie , aux raffinemens du luxe , au faste éblouissant & passager , ils préféroient une pauvreté mâle & féconde en héros. Nos gouvernemens européens ont méconnu la sagesse de ces maximes ; & je n'en suis point étonné. Formés au hasard , dépendants des circonstances , mille fois ébranlés ,

on les voit , à chaque siècle , éprouver des révolutions nouvelles , & admettre de nouveaux principes ; Après de violentes secousses , ils n'ont point eu de législateur , qui , par un code profondément combiné , ait entrepris de réformer les mœurs , les opinions & les coutumes , & de communiquer à tout le corps de l'état un mouvement soutenu & mesuré. L'avantage du moment est toujours celui qui nous frappe , & les meilleurs rois ne songent guères à la postérité. Enfin l'esprit philosophique a épaissi le bandeau de l'erreur. Long-temps égaré dans le labyrinthe d'une métaphysique obscure , & las de ses vains efforts , il s'est tourné vers la politique. L'honneur d'établir une théorie jusqu'alors inconnue , & de détruire ce qu'on appelle les vieux préjugés , a troublé les meilleures têtes. Les talens se sont mis aux gages du vice & de l'intérêt. *Mandeville* donna le signal. Plus intrépide que les plagiaires qui l'ont copié , il ne chercha point à déguiser les conséquences de son sys-

tême ; & semblable à ces brigands qui se montrent fièrement sur les ruines des cités qu'ils ont saccagées, il voulut prouver, sans détour, que la vertu n'est qu'une sottise, que les vraies jouissances, les biens réels sont attachés à l'avarice, à l'envie, à la fourberie, à toutes les passions que produisent le commerce & le luxe, & que les hommes périroient d'ennui si la nature ne leur eût accordé ces doux amusemens. Les autres écrivains, ou trompés ou trompeurs, ont pallié cette doctrine philosophique. Ils ont tâché de mêler l'or avec le plomb, de réconcilier la morale avec ces funestes abus de l'industrie humaine, regardés auparavant comme le fléau des empires. Un petit nombre s'est garanti de l'illusion générale, & a défendu constamment les antiques vérités. De cette dernière classe est l'auteur couronné dont nous allons analyser l'ouvrage.

Les hommes n'ont pas besoin de commerce pour subsister ; la nature seule fournit aux nécessités de la vie ;



mais pour former l'esprit , pour adoucir les mœurs , pour faire de tout un peuple une même famille , on peut admettre une espèce de trafic , renfermé dans l'enceinte de chaque état. S'il franchit ces bornes, tout est perdu.

Il y a deux genres de commerce extérieur , l'un d'économie , l'autre de luxe. Il faut les examiner séparément. Le commerce d'économie est forcé , comme la cause qui le produit. Les peuples qui l'exercent sont ceux que la tyrannie , la violence ou quelque cas fortuit , a contraint de se réfugier dans des îles ou le long de la mer , sur un territoire stérile & borné.

Quand il seroit vrai qu'un commerce d'économie est nécessaire à la propagation de ces peuples , leur existence n'étant pas naturelle , on n'en sauroit inférer que le commerce soit fondé sur des besoins réels. Comment des marais , des landes , des écueils seroient-ils destinés à devenir des pépinières d'hommes ? que n'alloient-ils habiter un pays fertile ? Ils s'y seroient multipliés bien davantage , puisque

le transport des denrées coûte une immense déperdition de substance par les naufrages, les avaries, le laps du temps & le changement de climats. La nature fit l'homme pour fillonner les terres, & non pas les mers, elle a dû le punir d'avoir trompé sa vocation.

Le commerce d'économie ne contribue guères aux progrès de l'esprit humain. Les sciences sont le fruit de l'aisance & du loisir. Elles ne fleurissent point où règnent la pauvreté & le besoin. D'ailleurs, le génie du négociant ne s'élance point au-delà de sa sphère. Il reste concentré dans des projets de lucre, & toute spéculation passe & meurt avec son objet. Tant que ces peuples s'arrêtent au profit de pure économie, leurs mœurs sont frugales, parce qu'ils sont pauvres; modestes, parce qu'ils sont laborieux; droites, parce qu'il faut inspirer la confiance; douces enfin, parce que sans aménité il n'y a point de commerce: mais bientôt l'opulence les corrompt. Alors ils sont les plus lâches

& les plus dépravés. Une avarice générale les empêche de s'élever à rien de grand : la cupidité les rend insensibles à tout , hormis au vil intérêt qui les domine. Ennemis de l'industrie étrangère , ils mettent tous leurs soins à la traverser ; ils ne s'accroissent qu'aux dépens des autres. Ils fondent , à force d'intrigues , un trafic qu'ils ne gardent qu'à force de bassesses. Plus de vertus ; l'honneur , la probité , la patrie , la religion sont sacrifiés à la passion de l'argent. Pour comble d'opprobre la perversité des mœurs n'y est pas même accompagnée de cette urbanité , de cette bienséance qui soutiennent encore la société quand l'honnêteté est perdue. Là , comme il n'y a ni délicatesse ni goût , la crapule est inséparable du vice. Telles sont les suites du commerce d'économie , qui finit par se confondre avec le commerce de luxe.

Ce dernier n'appartient qu'aux pays enrichis ou fertiles. Né d'un commencement de corruption , il en précipite les progrès ; & la porte

rapidement à ce fatal excès où l'esprit, non moins gâté que le cœur, devient l'apologiste du vice. L'agriculture & le commerce intérieur suffisent pour faire éclore les sciences & les arts. Le commerce de luxe les augmente, les perfectionne, & détruit ensuite son propre ouvrage. Il entraîne une foule de maux plus dangereux encore.

La fréquentation des étrangers est une seconde cause de dissolution dans les petits états. Que sera-ce dans les grands, où il est presque impossible d'en prévenir les inconvéniens? Quels que soient les motifs de la communication entre les nations, un malheureux penchant les porte à se corrompre les unes par les autres; mais si ce motif est l'intérêt, il éteint les vertus de toutes, parce qu'il rapporte tout à lui-même. De-là les caractères nationaux altérés ou effacés, la contradiction & l'absurdité dans les loix & les usages, enfin l'irréligion qui précède ou qui suit l'oubli des devoirs. Les établissemens au dehors relâchent les liens d'estime & de tendresse. Ils

ne laissent aucun empire , aucune force aux relations de pays & de citoyen , de père & de fils , d'époux & d'épouse. L'abondance d'argent qu'attire le trafic est encore une source intarissable de maux. Quelques particuliers nageans dans l'opulence , les autres condamnés à une affreuse pauvreté ; les desirs portés à l'infini , les passions exaltées ; la vertu dégradée : les rangs confondus ; les affaires & les plaisirs devenus les seuls nœuds de la société : l'amitié , la générosité , la pitié bannies des cœurs ; l'intérêt personnel absorbant tout autre sentiment. Ce tableau ne paroîtra point exagéré à ceux qui connoissent nos mœurs actuelles.

Le commerce communiqué aux nations les maladies de tous les climats , aigrit celles qui leur sont communes , & en produit de nouvelles. « Dira-t-on qu'il leur procure aussi » des remèdes ? ah , quand la plupart » ne seroient pas incertains , ou rendus » inutiles par l'avidité qui les mêle ou » les falsifie ; qui ôseroit comparer » ce

» ce foible secours à la consommation  
 » d'hommes qu'entraînent la naviga-  
 » tion & les voyages , à tant de tra-  
 » vaux nuisibles à la société , à l'affoi-  
 » blissement seul des corps , suite de  
 » nos excès & des jouissances acquises  
 » par le commerce ? Ce champ arrosé  
 » du sang des hommes , n'enfante que  
 » des fruits qui les empoisonnent en-  
 » core ».

Vous demanderez , sans doute ,  
 après ces tristes vérités , quel est  
 donc le prestige qui a fasciné les yeux  
 de nos politiques modernes ? On s'est  
 flatté d'exalter doublement la popula-  
 tion par l'agriculture & le commerce  
 extérieur. On n'a pas vu que ces deux  
 choses étoient inaliénables. L'une sup-  
 pose de la modération dans les desirs  
 & des mœurs ; l'autre augmente les  
 besoins , & fait dédaigner , au peuple  
 même , la simplicité de la vie rusti-  
 que. Le prix des pénibles travaux du  
 laboureur n'approchera jamais de ce-  
 lui qu'on met aux frivoles productions  
 des artisans de luxe. La campagne  
 s'appauvrit à mesure que les villes  
 s'enrichissent. Les payfans quittent  
 ANN. 1777. Tom. VIII. M

les champs où, couverts de fient,  
ils gagnent à peine le plus étroit né-  
cessaire; ils embrassent l'état de com-  
merçans, ou vont chercher fortune  
dans les pays étrangers, ou compo-  
sent une foule innombrable de misé-  
rables mercénaires, valets, employés  
& mendiens. Les terres manquent de  
bras suffisans pour les bien cultiver:  
& comment rappeler à leurs pre-  
mières occupations, comment rani-  
mer des êtres habitués à une vie sé-  
dentaire & licentieuse, éternués par  
la mollesse & la fainéantise?

Voilà, Monsieur, le précis de  
idées morales & politiques de l'auteur.  
J'ignore avec quelles armes il seroit  
possible de combattre un système qui  
n'est que le tableau des désordres &  
des malheurs dont nos regards sont  
affligés. On répétera peut-être une  
objection cent fois répétée, mais  
quelle est-elle? & que peut-elle  
facile de la prévenir. Des sages régle-  
mens, dira-t-on, des lois rigoureuse-  
ment exécutées, les avantages ci-  
vils également repartis entre l'agri-  
culteur & le négociant, il n'arrête-  
roient-ils pas ces vices de vice qui en-

traîne les nations à leur perte, & dont vous accusez le commerce d'être la source? L'impossibilité de cette théorie est-elle bien démontrée? Si l'auteur étoit parti d'un principe général, s'il fût remonté jusqu'au premier mobile du cœur humain, il m'eût fourni la réponse que je vais donner. L'homme n'a d'autre but que le bonheur & ne voit que deux routes qui l'y conduisent, ou le plaisir simple de la nature & de la vertu, ou les plaisirs factices des arts & du luxe. Dès que son choix est décidé (car il faut choisir), son âme se porte toute entière vers l'objet qui l'a déterminée. A moins qu'il ne s'attache fortement au dernier, ira-t-il se confier à l'abîme des mers, aux vents & aux tempêtes? achètera-t-il quelques jouissances passagères aux dépens de son repos, de sa santé & de sa vie? Ainsi point de commerce, ou la suite des productions étrangères & des richesses s'allumera dans tous les cœurs. Trouvez les moyens de la modérer; inventez de nouveaux remèdes; épuisez les ressources de la philosophie & de la



politique. Vous aurez beau faire, *eradenda cupidinis prava sunt elementa*, disoit Horace aux Romains, corrompus comme nous par l'opulence & les molles délices. Voilà que nous ren- trons dans les discussions précédentes, je n'ai pas besoin d'y rien ajouter. Elles sont claires & frappantes, & je ne crois pas qu'on puisse les atta- quer d'une manière raisonnable.

*Seconde partie.* Trois peuples célè- bres ont étonné le monde par leurs vertus, les Perses, les Egyptiens & les Chinois. Le luxe de Cyrus, vain- queur de Babylone, & plus encore celui de son infame successeur perdit les Perses. Alexandrie, le magasin commun de toutes les nations, per- dit les Egyptiens, & les Chinois ne doivent leurs longues prospérités qu'au mépris du commerce & à l'a- mour de l'agriculture.

Les premiers peuples navigateurs & commerçans furent les Arabes & les Phéniciens. Tous les historiens demeurent d'accord que les Arabes étoient foibles, ignorans, pervers, brigands, & lâches. Les Phéniciens

& leurs colonies ne contribuèrent en rien aux progrès de l'esprit humain. Ils n'avancèrent pas même l'art de la navigation. L'envie, l'arrogance, la dissolution, furent leur partage dans la prospérité. Ils donnèrent l'exemple de célébrer les débauches de Vénus.

On connoît l'histoire de la Grèce. Athènes & Corinthe se distinguèrent par l'étendue de leur commerce, & furent les villes les plus corrompues. C'est à Corinthe qu'on érigea ce temple impur ou de viles courtisanes étoient consacrées. Carthage moins brillante, moins polie, infiniment moins éclairée que la Grèce, eut des mœurs plus détestables & fut écrasée par un peuple de laboureurs & de pâtres.

Quand des barbares eurent renversé le colosse de la puissance Romaine, il n'y eut en Europe, pendant plusieurs siècles, qu'une misérable mercantille. Enfin le commerce renaquit en Italie, & trois ans de guerre & de carnage signalèrent la jalouse cupidité de Gênes & de Venise. Je

supprime ici des faits & des réflexions. Voici le moment d'une révolution frappante, universelle. *Colomb* a découvert l'Amérique pour les Espagnols. Les Portugais se sont ouvert un passage aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. Les peuples se mêlent ; toutes les sources de la volupté & de la corruption se répandent sur la surface du monde. On s'allie ; le plus chetif intérêt met l'Europe en feu , & la moindre étincelle qui s'allume dans son sein porte l'embrasement aux extrémités du globe.

« Comment passer sous silence le  
 » moyen qu'on inventa pour défricher  
 » l'Amérique, après l'avoir dévastée à  
 » Moyen infame , & qui sera l'oppo-  
 » bre éternel du commerce ? Quand-on  
 » vit que la dépopulation du nouveau  
 » monde entraînoit celle de l'ancien,  
 » la cupidité , féconde en ressources,  
 » imagina le commerce des nègres.  
 » Barbares que nous sommes ! nous  
 » combinons de sang froid l'achat  
 » & l'esclavage de nos semblables , &  
 » nous osons parler encore d'hu-  
 » manité & de vertu ! Nous vantons les

» mirables que notre industrie opère  
 » pour l'utilité & l'agrément de la  
 » vie ; & c'est au prix de soixante  
 » mille infortunés que nous arrachons  
 » tous les ans à l'Afrique, qu'on amon-  
 » cèle dans nos navires comme de vils  
 » troupeaux, dont une moitié périt de  
 » désespoir avant d'arriver en Améri-  
 » que , & l'autre y trouve une mort  
 » prématurée dans l'excès des travaux  
 » ou des tortures. Si l'on demande  
 » maintenant quelles mœurs ce trafic  
 » abominable a produites dans le nou-  
 » veau monde : ici des esclaves muti-  
 » lés , abrutis , succombant sous le  
 » poids de leur misère ; là , des maî-  
 » tres fiers , voluptueux , plongés dans  
 » toutes sortes de dissolutions ; en un  
 » mot tout ce que la tyrannie , le  
 » caprice , la débauche , le concours  
 » de tous les vices a de plus odieux.  
 » Tel est le spectacle que nous pré-  
 » sente un hémisphère acquis par le  
 » crime , habité d'abord par les der-  
 » niers des hommes , & cultivé en-  
 » suite par l'esprit de commerce ».

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse. Vous savez, Monsieur, com-

bien l'Espagne & le Portugal ont dégénéré, quel est le déplorable abaissement, l'indigence réelle de ces royaumes, si puissans autrefois. *Stat magni nominis umbra*, & pour me servir de la belle comparaison de *Lucain*, ces deux chênes s'élèvent au milieu d'un champ fertile, chargés des antiques dépouilles du peuple & des dons sacrés des guerriers; mais des racines usées les soutiennent à peine; ils n'étendent dans les airs que des rameaux dépouillés de feuilles, & leur tronc seul donne de l'ombre. A ces exemples fameux ajoutez celui de l'Angleterre. La gazette nous apprend tous les jours quelle crise violente éprouve cette fière Albion qui dominoit sur toutes les mers. Opposez à tant de désastres le bonheur constant de la sage Helvetie. Comparez les effets opposés des systèmes de *Colbère* & de *Sully*. Faites, en un mot, l'application des principes que l'orateur a établi, & vous devinerez aisément tout ce qu'il peut dire.

Reste maintenant à examiner la partie oratoire. Vous sentez bien,

**Monfieur, que la matière n'étoit pas fufceptible des petits agrémens qui font quelquefois la fortune des difcours académiques. L'orateur devoit parler comme devant une afsemblée de vrais philofophes ; car ils ont feuls le droit de le juger : le vulgaire des littérateurs , & les beaux efprits ne l'entendroient pas. Ainfi point de phrafes , point d'antithèfes , point de penfées étincelantes ; une raifon fèvere, un ftyle mâle & fimple, il a ces deux qualités. J'aurois auffi defiré quelques peintures énergiques , quelques mouvemens plus rapides & plus vifs. Le raifonnement & la véritable éloquence s'accordent très-bien, & l'orateur n'a voulu que raifonner. Un autre défaut moins pardonnable , c'eft une imitation fervile du difcours contre les arts & les fciences. Même exorde , même peroraifon , fouverit mêmes penfées & mêmes expreffions. Il eft permis de profiter des grands modèles ; mais le talent s'abaisse-t-il à copier ? J'aimerois mieux marcher , comme le refte des hommes , que de voler avec des aîles empruntées.**

L'auteur est anonyme. Cette foiblesse de se parer des beautés qui ne sont point à lui, me porteroit à croire qu'il est jeune ; & sa diction nerveuse, la précision de sa dialectique, l'étendue de ses connoissances, la justesse de ses vues, que l'âge & l'étude l'ont formé. Quoi qu'il en soit, vous applaudirez au jugement de l'académie de Marseille, & vous ne manquerez pas d'admirer son impartialité. Elle a eu le courage de couronner un discours qui condamne les occupations de ses concitoyens. Cette espèce de gloire étoit réservée à notre siècle & c'est un des biens qui consolent un peu des maux innombrables que la philosophie a produits.

Je suis, &c.



## LETTRE XII.

*L'Enéide, opéra françois, pour être représenté quand il sera en état; suivi d'Armide à son tailleur. A Londres, & se trouve à Paris, chez J. Fr. Bastien, libraire, rue du petit Lion, Fauxbourg Saint-Germain; & chez les marchands de nouveautés.*

DEpuis les querelles sur la musique, renouvelées dans ces derniers temps, le public s'est porté en foule à l'opéra; les uns vouloient juger par eux-mêmes, si les critiques & les louanges prodiguées à M. le chevalier Gluk étoient fondées; les autres, & c'est le plus grand nombre, s'y rendoient par air, par bon ton, & pour en pouvoir déraisonner à leur aise, au milieu de toutes ces petites coteries qui, sans savoir une note, ont pris parti dans cette guerre musicale. Mais le public, divisé à cet égard, s'est réuni en un point non moins important; il a pros crit d'une voix



276 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

unanime les mauvais poèmes nouveaux ,

Que *Gluk* a réchauffés des sons de sa musique.

Il a désiré qu'il s'élevât un poète digne de marcher sur les traces de *Quinault* , de *Bernard* ou de *Roi* ; il a paru enfin cet heureux successeur de leurs talens , l'unique espoir de la scène lyrique. Pour essai de son génie , il nous donne toute la fable , tous les épisodes , tous les personnages d'un poème épique en opéra. Le sujet est l'histoire d'*Enée* , depuis son entrée à Carthage jusqu'à l'instant où il donne la mort à *Turnus*.

*Enée* ouvre la scène par ces deux vers ;

Troye est réduite en cendre ; & je fixe en ces lieux ,

Sous les loix de Didon , ma fortune & mes Dieux.

*Arbas* survient , & lui fait entendre qu'il n'est pas décent qu'un héros s'amuse à filer ainsi le parfait amour. Il chante :

Fuyez ce rivage :

Le repos

N'est pas le partage

D'un héros.

L'amour , quoiqu'aimable ,

Est plus redoutable

Que les flots.

Mais il falloit dans cet acte du spectacle , des entrées ; qu'a fait l'auteur ? Il a fondu ici le cinquième livre de *Virgile* ; on célèbre la mémoire d'*Anchise*. *Enée* décerne les prix aux vainqueurs dans les combats des galères , de la lutte & de l'arc. Il n'y a pas jusqu'au petit *Ascanus* qui ne vienne aussi , accompagné des jeunes Troyens , faire des évolutions militaires. *Didon* arrive un peu tard sous le prétexte de voir toutes ces merveilles ; elle rencontre *Enée* , c'est tout ce qu'elle desiroit. Ils paroissent ensemble au commencement du second acte ; son amant lui chante :

De ces lieux la douce influence

Favorise vos travaux :

Vous fondez votre puissance

Sur la terre & sur les eaux.

278 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Didon n'est pas femme à demeurer en reste avec lui ; elle repart aussitôt.

La naissante Carthage  
Doit son hommage  
Aux vertus d'un héros,  
Qu'un fortuné présage  
Conduit sur ce rivage  
En maîtrisant les flots.

Après ces complimens mutuels , des maçons , des charpentiers , des ferruriers , des tailleurs de pierre , &c. &c. font une entrée ; ils accompagnent leurs danses du bruit de leurs outils , ce qui ajoute à l'harmonie musicale de l'orchestre. *Afcagne* accourt ; il est à la tête d'une troupe de chasseurs ; *Didon* & *Enée* s'arment ; on part , on entre dans la forêt ; un orage survient , & vous deviez vous y attendre : *Enée* donne galamment le bras à *Didon* , & la conduit dans une caverne que l'amour couvre d'un nuage ; quand l'orage est passé , la reine en sort , proclame son amant roi de Carthage , & part. *Enée* reste seul , s'en-

dort. Entrée de furies, de songes fâcheux qui tourmentent le héros. *Mercur*e descend de l'olympé, éveille le prince troyen, lui reproche sa mollesse, & lui ordonne de la part de *Jupiter* d'abandonner *Didon*. *Enée* chante une ariette qui répond à celle de *Je ne fais à quoi m' résoudre, &c.* Cependant il quitte la scène & s'embarque pour l'Italie. Il est déjà loin de Carthage; *Didon* apperçoit les vaisseaux Troyens. Ici, trois ou quatre ariettes successives peignent le désespoir de la reine, & les efforts de dame *Ann*e sa sœur pour la consoler; elle fait apporter les armes de son perfide, les jette sur le bûcher, se perce & s'élance dans les flammes; je crois, Monsieur, que ce coup de théâtre produiroit le plus bel effet; mais ô prodige! Dans la même scène où l'on voit *Didon* dévorée par les flammes, voilà le spectateur en Sicile; les Troyens sont déjà sur le rivage, ils entourent le bon *Aceste*; mais tandis qu'ils rémoignent leur joie par leurs danses, on voit leurs épouses fustigées par une furie infernale; embraser la flotte d'*Enée*, ce qui termine

cet acte on ne peut pas plus agréablement.

Supposez-vous pour un instant, Monsieur, à la représentation de cet opéra. Vous vous croyez, peut-être, sur le rivage de la Sicile ; la toile se lève au quatrième acte ; vous êtes à *Cumæ*, que vous reconnoissez infailliblement par l'autre de la Sybille. *Enée* la consulte, elle lui répond par cette priette :

Une ardeur subite  
Enflamme mes sens ;  
Le Dieu qui m'agite  
Ditë mes accens,  
Et sa voix t'invite  
A fuir un repos  
Honteux aux héros.

*Enée* obéit aux ordres de la sybille ; conduit par deux colombes, il découvre le rameau d'or, le saisit, entre dans le tartare ; c'est ici, Monsieur, le triomphe de l'auteur. Peignez-vous tous les démons, toutes les furies, les Euménides, les Parques, l'Hydre, les Gorgones dansant

autour d'*Enée*, & secouant sur lui leurs torches ardentes. Voyez ce héros s'ouvrir un passage avec son épée, Cerbère dévorer le gâteau que lui jette la Sybille, & soudain accablé par le sommeil, s'étendre & couvrir de son vaste corps, la moitié du théâtre. Suivez de-là le héros Troyen dans l'élysée, il aborde l'ombre de *Didon* qui, indignée, ne lui répond que par une prompte fuite; il rencontre des ombres heureuses qui le ceignent de fleurs; il trouve *Homère*, *Musée*, leur demande *Anchise*, le voit, lui tend les bras; quelle situation pathétique & attendrissante! *Anchise* mène son fils sur un tertre, fait passer devant ses yeux les ombres des Romains qui doivent descendre de sa race. Telle est, Monsieur, la marche de cet acte, fait sans doute, pour avoir le plus grand succès, lorsque, comme dit l'auteur, *l'opéra sera en état; j'ajoute: & les spectateurs disposés à l'entendre.*

Au cinquième acte, il faut, Monsieur, quelques raisons que vous puissiez alléguer, vous transporter

dans le Latium. Les Troyens arrivent chez *Latinus*, roi de cette contrée ; *Juno* toujours irritée contre le fils de *Vénus*, s'entretient avec la benigne *Aleçon* des moyens de perdre *Enée* : *Latinus* survient avec sa fille ; il veut qu'elle oublie *Turnus* qu'elle aime, pour épouser *Enée*. *Lavinie* allègue en vain les meilleures raisons. *Amata*, épouse de *Latinus* vient à la tête d'une troupe de Bacchantes ; remarquez que l'auteur ne perd jamais de vue son objet principal, la pompe du spectacle ; elle est irritée que son époux manque de parole au jeune *Turnus*, & amène sa fille, qui ne demande pas mieux, au fond des forêts. La guerre s'allume ; *Vénus* qui veille du haut des cieux aux entreprises de son fils, en descend & lui porte un magnifique bouclier ; pendant qu'elle lui parle, les Grâces forment des danses ; *Vénus* disparoît, & au même instant, les Néréïdes sortent du Tybre & font une entrée de ballet : une d'elles dit à *Enée* :

Notre ardeur ici nous appelle ;  
 Vous voyez en nous vos vaisseaux  
 Métamorphosés par Cybele ;  
 Nous voguons encor sur les eaux ,  
 Et sous une forme nouvelle ,  
 Nous conservons le même zèle  
 Pour la gloire de vos travaux.

La danse & le compliment finis ,  
 elles se replongent dans le Tybre. Le  
 théâtre change ; il se livre un combat  
 sanglant ; les Latins sont repoussés ,  
 rentrent dans leur ville , & paroissent  
 sur leurs remparts. *Amate* , qui garde  
 le plus grand sang-froid , au milieu  
 de tous ces troubles , prétend les ter-  
 miner en proposant aux deux rivaux  
 de se battre en champ clos , & d'ob-  
 tenir , avec la victoire , la main de la  
 princesse. Alors *Turnus* sort de la  
 ville , armé de toutes pièces , on en-  
 tend des tymballes , des trompettes ;  
*Vénus* paroît d'un côté dans son char ;  
*Junon* , de l'autre , est dans les airs.  
 Les deux princes combattent ; *Turnus*  
 tombe , *Enée* le perce de son épée.  
 Cris de victoire. . . . Marche triom-  
 phale. A l'instant que vous croyez



toucher à la fin de cette pièce, quand vos yeux sont fatigués de tant de merveilles, le plus brillant spectacle vous attend encore. L'Olympe s'ouvre, on voit les Dieux dans tout l'éclat de leur gloire. *Jupiter* annonce au héros Troyen & à ses descendans des honneurs & des triomphes multipliés; enfin, l'Olympe se ferme, un ballet général termine la pièce la plus singulière qui soit peut-être jamais éclosée du cerveau d'un rimeur lyrique.

Il vous est facile, Monsieur, de deviner si le dessein de l'auteur a été de faire un ouvrage sérieux ou une plaisanterie. Mais il auroit pu tirer de ce cadre un parti plus heureux. Rien de saillant, rien d'ingénieux dans ce poëme tristement burlesque. Il est précédé d'un discours préliminaire, dont une espèce de satire de l'opéra actuel fait le sujet. Il roule en général sur des objets peu intéressans; mais le style en est curieux: vous y distinguerez ces expressions élégantes. *Voilà ce qui occupe les regards dont le nombre & l'avidité surpasse encore celle des oyans. — Un opéra*

*en cinq actes est d'une digestion trop forte pour nos tempéramens fluets. — De ce côté là, notre auteur ne nous paroît pas avoir du tout de tempérament. Oh ! la belle moisson pour les étourneaux & les blancs-becs qu'un opéra en cinq actes ! J'ai composé mon opéra en me promenant à pied ou en voiture. — Grands Aristarques, pour moi je m'appelle ego ; pour vous, je me nomme nemo ; eh bien, M. nemo, sans être un grand Aristarque, vous me permettrez de vous dire que votre opéra ne vous attireroit aucuns oyans, & que si vous osez en risquer une représentation, même un jour de gratis, vous cesseriez, je vous jure, de vous plaindre du nombre & de l'avidité des regardans. L'agréable M. nemo, dit qu'il y a des gens qui mettent tout leur esprit dans leurs oreilles ; celles de M. NEMO doivent en contenir prodigieusement. Il parle aussi de pédans qui font la roue comme des dindons, de la confiance fluctuante du public. Il se plaint de Pégase, il est rétif, dit-il, j'appréhende ses ruades ; Il redoute la cruauté d'Appollon qui s'est montré*

*torcheur* ; il dit que notre opéra est  
*adibite* , *énervé* , & presque *paralytique*  
*de la ceinture en haut* ; M. nemo se se-  
 roit-il flatté de lui rendre sa vigueur  
 première ? L'on renverse , l'on détruit ,  
 l'on dilapide , mais bâtit-on ? L'auteur  
 a composé cet opéra dans les rues ; il  
 n'avoit pas besoin de prévenir là-  
 dessus ses lecteurs ; il auroit pu ,  
 ajoute-t-il , tout en marchant , composer  
 quinze ou vingt actes. Dieu nous garde  
 qu'il prenne quelque jour à M. nemo  
 l'envie de voyager ! Chacun de ses  
 pas seroit fatal à ses lecteurs ; on sou-  
 haité donc , non pas qu'il devienne  
 comme les opéras , *paralytique de la*  
*ceinture en haut* , mais qu'il renonce  
 désormais à marcher. Selon lui , *Apo-*  
*lon* est un grand seigneur , sobre , mo-  
 deste , qui trempe ses croutes dans l'eau  
 limpide d'*Hyppocrène* ; il recommande  
 à son musicien d'inspirer aux specta-  
 teurs par la musique , un *enthousiasme*  
*harmonique* qui leur fouette le sang ; il a  
 peur apparemment que les vers ne le  
 gênent. Enfin , il ne désespère pas de  
 mettre en *modrigaux* l'*encyclopédie* ;  
 nous l'exhortons bien sincèrement à

entreprendre cette tâche pénible & glorieuse. C'est peut-être le moyen le plus sûr de décréditer & de dilapider cet informe édifice.

L'auteur exalte & préconise le sujet de tragédie qu'il a choisi ; il faut avouer en effet que si l'opéra français semble destiné à charmer le cœur par l'illusion de tous les sens, jamais sujet n'aura tant prêté aux grands effets de la décoration & du spectacle. L'auteur annonce que l'on trouve dans son *drame ambulateur*, *jeux scéniques*, *fêtes galantes*, *une chasse*, *un brage*, *un baragouin*, *un somnole tendre*, *des songes bristes & gracieux*, *des furies*, *un sacrifice*, *des conjurations*, *un embrasement*, *une tempête*, *des expiations*, *un incendie*, *la pluie*, *la grêle*, *le tonnerre*, *des ombres*, *des incantations*, *les enfers*, *les Euménides*, *Oïron*, *Cerber*, *Alecton*, *une entrée d'Ambassadeurs*, *des Bacchantes*, *Vénus*, *Jupiter*, *Junon*, *les Graces*, *les Nymphes de la mer*, *une intrigue d'amour*, *des catastrophes*, *un duel*, *un triomphe*, *un mariage*, *une apothéose*, *des danses* & *des ariettes perpétuelles*. D'après ce détail,

je conseillerois à l'auteur de choisir pour théâtre la plaine de *Grenelle*; mais il faut avouer que son énumération est une plaisanterie ingénieuse sur l'opéra actuel, où la marche du poëme est toujours élaguée, tronquée par les décorateurs & les compositeurs de ballets qui n'ont pas le talent distingué de *M. Noverre*, tandis que les images, le rithme, & l'harmonie de la poésie le sont à leur tour par le musicien qui prétend l'asservir à la mesure de son chant.

Cet opéra est suivi d'une héroïde d'*Armide* à son tailleur; l'idée en est heureuse, l'hommage rendu à *Lully* assez bien exprimé, mais on y trouve beaucoup d'expressions, des vers, des tirades entières dictées par le mauvais goût & indignes de figurer à côté du brillant opéra de l'*Enéide*.

Je suis, &c.

*Les Esrennes de la Noblesse pour 1778, chez Desventes de la Doué, Quai de Gesvres. Prix 3 liv. reliées.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE XIII.

*Œuvres de M. Palissot, nouvelle édition,  
tom. III, contenant la Dunciade.*

CE Poëme, Monsieur, si justement vanté, par l'auteur, tant de fois corrigé, refondu, augmenté, paroît enfin dans toute sa perfection. Il est enrichi d'estampes magnifiques, de nouveaux vers, de commentaires nouveaux, de nouvelles préfaces, de post-faces nouvelles, d'un recueil de variantes, des madrigaux, lettres & complimens adressés au génie créateur à qui nous devons cet ouvrage original dans notre langue. C'est maintenant que M. Palissot, satisfait de lui-même, doit s'écrier avec Horace : *exegi ma-*

ANN. 1777. Tome VIII. N

*numentum*. Aussi ce vers célèbre décore-t-il le frontispice de la *Dunciade*. Vous ne concevez pas la justesse & la vérité de cette épigraphe, me disoit un homme d'esprit. Oui, *M. Palissot a élevé un monument*; mais un monument de vengeance & d'amour-propre, un monument d'indécence, un monument d'ignorance dans l'art de l'épopée. Ce discours excita mon indignation. La *Dunciade*, répondis-je, ne m'est encore connue que par les éloges défintéressés qu'en font les éditeurs; mais est-il possible d'ajouter foi au jugement, sans doute injuste, que vous portez de cet ouvrage? Qui ne fait pas que *M. Palissot est l'Aristophane du dix huitième siècle*? Qui ne fait pas que *l'amour des arts & le zèle du goût ont seuls dicté ses satires nécessaires*? Qui ne fait pas encore que *la plupart de ses productions hardies doivent faire époque dans notre littérature*? Ne l'a-t-on pas vu dans tous les temps ridiculiser d'un vers fortement comique les écrivains licencieux? N'est-il pas très-remarquable que *l'exemple de ses ennemis n'a jamais prévalu sur sa modération, & qu'il*

*jamais aucun fiel n'a déshonoré ses ouvrages ? Et cet homme de génie, qui nous a donné tant d'excellens principes dans l'art d'écrire, ce vengeur de l'honnêteté publique auroit mis au jour un poème défiguré par des tableaux indécens, contraire aux règles & plein de ses haines ? Non. . . . . Je pourrai vous en convaincre, reprit froidement l'inexorable critique du *Pope François*. Avouez-le, vous avez étudié le panegyrique de M. *Palissot* dans la préface de son poème; mais cessez d'être l'écho des louanges qu'il se prodigue. Vous avez du courage; parcourons ensemble la *Dunciade*. Si mes raisons ne vous forcent pas d'en juger comme moi; que mon goût soit décrié par M. *Palissot* plus hardiment qu'il ne loue ses ouvrages; j'y consens.*

Quoiqu'il me fût impossible d'entendre sans répugnance parler de cet auteur ingénieux en des expressions si dures; l'air de conviction, la loyauté apparente de son censeur, m'inspira l'envie de connoître les motifs de sa critique. Il aperçut sur ma table la collection des œuvres de M. *Palissot*,



dont j'avois commencé la lecture ;  
ouvrit l'heureux volume qui renferme  
la *Dunciade*, & me communiqua les  
observations que je vais transcrire.

S'il vous paroît invraisemblable que  
la *Dunciade* soit un monument de ven-  
geance & d'amour propre : je pour-  
rois , me dit-il ; vous forcer d'en  
convenir par tous ces petits romans  
dont chacun des ouvrages de M. Pa-  
lissot lui fournit le sujet , & dans les-  
quels il déplore sans cesse son mérite  
persécuté : mais c'est par l'aveu même  
de l'auteur que je prétends vous prou-  
ver au moins une partie de mon asser-  
tion. Il s'explique ainsi dans la conclu-  
sion de sa rapsodie épique.

*Messieurs les Sots, nous voilà quitte à quint.*

Dans vos écrits, vous m'avez outragé,

*J'en suis content, ma gloire est votre ouvrage,*

Par son sifflet, Apollon m'a vengé ,

Et les regrets seront votre partage.

Ces vers n'annoncent-ils pas claire-  
ment que la vengeance seule a conduit  
la plume de M. Palissot ? Il craint que  
le lecteur ne s'en soit point aperçu

dans le cours de son ouvrage : il le lui rappelle , comme vous le voyez , avec le plus grand soin. Avec quel plaisir il semble jouir de sa vengeance imaginaire ! *Et les regrets seront votre partage* ; què d'orgueil dans ce peu de mots ! Messieurs les fots , j'ai parlé , & vous voilà couverts de ridicule : tel est le sens de ce dernier vers. Eh , que devez-vous penser de l'amour-propre d'un poète qui compose laborieusement plus de quatre mille petits vers , pour se venger de *Messieurs les fots* qui l'ont osé berner ? Il faut cependant que je l'avoue , l'oubli dans lequel la Dunciade est inhumée depuis sa naissance , a bien pu le rendre modeste , jusqu'à l'humilité ; mais son amour-propre paroît incorrigible. Combien il se plaît à lui-même ! Avec quelle complaisance il se caresse dans sa prose rimée ! Admirez donc , dit-il à ses lecteurs : que je suis *badin* ! que je suis *ingénieux* ! que mon art doit vous étonner ! Comme je vous intéresse !

( Un ) art ingénieux

De mon sujet prépara les merveilles !

*Que tout m'en plaît ! Combien de traits frappans*

*Tiennent toujours le lecteur en suspens ?*

*Vous n'y voyez jamais un caractère*

*Se démentir . . . . .*

*Tous mes héros gardent jusqu'à la fin*

*De tous leurs traits l'attitude première,*

*Eh ! quel censeur jaloux, attrabilaire,*

*Quel noir pédant, ennemi de Merlin,*

*Ne souriroit à ce tableau badin !*

Censeur jaloux, noir pédant que je suis, je souris, il est vrai, mais c'est de pitié, lorsque j'entends M. Palissot, ce prétendu enfant gâté de l'enchanteur Merlin, entonner lui-même d'aussi plattes hymnes en l'honneur de son génie. Je le plains de ce qu'il rejette sur lui le ridicule dont il prétend couvrir *Messieurs les sots*. Eh ! quelle foi le public peut-il ajouter à ses censures ? Toute satire inspirée par la vengeance & l'amour-propre offensé est nécessairement partielle & sans autorité. Ce qui plaît, ce qui persuade dans les vers d'un critique, c'est le désintéressement, c'est un mépris loyal

& sans orgueil pour les *Palissot* qu'il dénonce aux railleries des gens de goût.

Mais si les lecteurs honnêtes se bornent à sourire de pitié aux témoignages d'amour-propre que donne un satyrique animé par la vengeance, ils sont saisis d'une indignation vertueuse, lorsqu'ils le voyent deshonnorer, par des peintures lascives & corruptrices, un genre de poésie, destiné sur-tout à la défense courageuse des mœurs. Je fais que la pudeur permet quelquefois à la muse critique de présenter, en vers étincelans de colère, les débauches effrontées des voluptueux; c'est qu'alors le motif généreux & visible qui l'inspire prête un air de chasteté aux expressions hasardeuses & suspectes, c'est que l'opprobre dont elle revêt la licence, est un hommage, une vengeance tacite, mais sensible, que la franchise accorde à la pudeur outragée par le vice. Ces excuses parlent en faveur d'un *Juvenal*; elles parleroient pour moi, si j'osois vous lire les vers indécens qui dégradent la *Dunciade*, par cette raison

que si je les citois, ce feroit pour en décrier l'audace ; mais ces excuses puissantes & nécessaires peuvent-elles être alléguées par M. *Palissot* ? Jetez les yeux sur le sixième chant de son poëme. Ne voyez-vous pas qu'il commence par justifier la débauche supposée de son héros, en s'écriant, que tout cède au pouvoir de l'amour ; qu'il n'est recouvert dans ce vaste univers inaccessible à la douce magie ? Il évoque l'ombre de *Bernard*, pour tracer les tableaux les plus révoltans, demande ses pinceaux, qu'elle se garde bien de lui prêter. Ainsi rien n'excuse les images licencieuses qu'il a prodiguées dans ce sixième chant.

Il me reste à vous prouver que cet ouvrage est un monument d'ignorance dans l'art de l'épopée.

Si M. *Palissot* se bornoit à nous présenter la *Dunciade* comme un badinage agréable, sans importance, peut-être seroit-il cruel de troubler les rêves heureux de son amour-propre & de lui enlever sa gloire imaginaire par une critique grave & détaillée. Je suis humilié, je suis honteux d'être

réduit à rappeler les principes de l'épopée, pour juger une production aussi frivole ; mais je dois mesurer la sévérité de mes censures à l'étendue des prétentions que M. *Palissot* attache à ce recueil de fictions disparates, assemblées au hasard. La postérité, dit-il, assignera un rang à la *Dunciade* parmi les poèmes épiques ; elle admirera l'alliance toute nouvelle que l'auteur a ménagée entre l'épopée & la satire ; elle sera justement enchantée de tant de fictions aussi neuves qu'agréables, d'allégories ingénieuses, d'imaginatiions gaies & pittoresques, de cette foule de bons mots, de naïvetés pleines de sel, de vers nés proverbes, &c. Je n'ai point, comme le favori de *Merlin*, le talent de prophétiser, & je ne puis lire dans les arrêts de la postérité le jugement qu'elle portera de la *Dunciade*, qui vraisemblablement ne lui parviendra point ; mais j'oserai vous dire ce qu'en pensent les contemporains dont je ne serai que l'interprète : quelques lignes suffiront pour vous en expliquer le sujet.

La Stupidité divisée, de concert

avec ses disciples , a formé le projet de s'emparer du Parnasse pour y établir son empire. *Apollon* & les muses allarmés dépêchent à la Stupidité M. de *Voltaire* , en qualité d'ambassadeur ; il se rend à sa destination monté sur un âne qui se trouve , je ne fais comment , sur le Pinde. Quoique l'envoyé ne sache ce qu'il va faire auprès de cette étrange déesse , car *Apollon* le laisse partir , sans lui donner ses ordres , & lui-même n'a pas eu la précaution de les demander ; il s'achemine , arrive , & commence sa harangue. Un des enfans de la Stupidité se met aussi-tôt à braire & l'interrompt ; l'ambassadeur déconcerté s'enfuit , & retourne au Parnasse sur son âne , qui , après avoir remis son maître dans le cercle des muses , s'envole ; soupçonnez-vous en quels lieux ? Aux célestes lambris. Cependant les assiégeans s'avancent , gagnent du terrain ; le triomphe alloit couronner leur entreprise , lorsqu'un sifflet vengeur , qui reposoit à côté de la lyre d'*Apollon* , s'éveille , siffle de lui-même , & met en déroute Messieurs

*des fols.* Epouvantés de leur défaite, ils vont avec la Stupidité, cacher leur ignominie au fond de son palais, qui, selon les meilleurs topographes, est situé à Argenteuil, ce qu'il faut vous apprendre, car le poète ne daigne pas en instruire ses lecteurs.

Telle est la fable de ce prétendu chef-d'œuvre, divisé en dix chants. Jusqu'ici les poètes épiques, reconnus pour excellens modèles, ont toujours choisi un événement heureux dans la vie de leur héros, pour en faire le sujet de leurs vers. M. *Palissot*, qui se pique d'être original, chante au contraire la honte de la Stupidité, car sa défaite est visiblement l'action de la *Dunciade*. Il me semble qu'il eût été plus naturel de célébrer le triomphe d'*Apollon* & de le prendre pour héros; mais chacun connoît son talent; sans doute M. *Palissot* a jugé le sien plus propre à célébrer la Stupidité. Cependant la Stupidité peut-elle être l'héroïne d'un poème épique? J'ose en douter.

Qu'est-ce en effet que l'épopée? C'est la peinture d'une action héroïque



ou plaisante, portée à sa fin par l'intervention de quelqu'être surnaturel, intéressé à son accomplissement. De cette définition incontestable il résulte qu'un être allégorique, tel que la Stupidité, ne doit pas être choisi pour héros de l'épopée ; la raison en est sensible ; c'est que deux personnages dont l'un est subordonné à l'autre comme à son génie tutélaire, devant concourir à l'action du poème épique, il seroit absurde de faire protéger un acteur allégorique par un être surnaturel ou de même nature ; ce seroit fonder le merveilleux sur le merveilleux, joindre l'invraisemblance à l'invraisemblance, & composer, au lieu d'un poème, un galimathias intelligible.

D'ailleurs la première règle de tous les genres de poésie est d'intéresser. Eh ! comment un auteur parviendra-t-il à m'intéresser pour la Stupidité ? Je vais plus loin ; comment la fera-t-il agir & parler en vers épiques, puisque la Stupidité suppose l'impuissance d'agir & de parler d'une manière digne d'exciter l'attention ? Quel ca-

caractère lui donnera-t-il , puisque son caractère est proprement de n'en avoir aucun : car la Stupidité est moins une qualité personnelle , que la privation de toutes les qualités qui distinguent l'homme ; l'auteur se verra donc sans cesse réduit , soit qu'elle agisse , soit qu'elle parle , à lui prêter son esprit ; il sera le souffleur visible & ridicule d'une marionnette plus ridicule encore ; il jouera lui-même le rôle de son personnage , ce qui n'est pas moins contraire aux loix de l'épopée , qu'à celles de l'art dramatique. Mais pour résoudre la question en deux mots , je terminerai ces réflexions par un dernier raisonnement : ou le poète prêterait un caractère à la Stupidité , ou non : s'il lui en prête un , je ne reconnois plus la Stupidité , c'est un autre personnage , parce que la marque distinctive de la Stupidité , comme je l'ai déjà dit , est de n'avoir aucun caractère décidé. Si l'auteur ne lui donne pas un caractère , alors elle ne peut être l'héroïne d'un poëme épique , parce que le premier acteur de l'épopée doit , non seulement avoir un

caractère , mais un caractère convenable , tranchant par sa noblesse ou par son ridicule. Ainsi *M. Palissot* a fait preuve d'ignorance & de mauvais sens , lorsqu'il a choisi la Stupidité pour le principal personnage de son poëme. Aussi la *Dunciade* est fondée sur une action d'une invraisemblance révoltante ; car il n'est pas vraisemblable que l'ignoble Stupidité conçoive le noble projet de conquérir le Parnasse , & combine avec intelligence les moyens de conduire cette entreprise au succès. Je ne puis à ces traits reconnoître la Stupidité ; c'est l'auteur qui pense , agit & parle pour elle ; il a manqué son but ; au lieu d'un tableau vivant des actions de la Stupidité , il n'offre à ses lecteurs qu'un monstre de poëme , dont il est lui-même l'auteur & le héros.

Mais supposons que la Stupidité puisse devenir l'héroïne d'un poëme épique : supposons que *M. Palissot* l'ait représentée avec un caractère convenable , sous ses véritables traits , le fond de son poëme sera toujours vicieux par un défaut d'art. Il nous

peint la reine des stupides assiégeant le Parnasse; mais qu'est-ce que ce Parnasse? où est-il? Il est visible que l'auteur n'a point voulu parler de la montagne qui porte ce nom. Le Parnasse que la Stupidité assiège est donc une chose allégorique, idéale. Ainsi le lecteur ne sait dans quel pays il voyage, tout lui paroît vague dans la *Dunciade*; son attention ne peut être fixée par un être imaginaire qui tente la conquête d'un Parnasse imaginaire. Hé! pourquoi? C'est que l'auteur ignore l'art de donner aux fictions l'air de la vérité. Il falloit peindre ce Parnasse, lui assigner une situation analogique dans un pays réel; & c'est ce que M. *Palissot* n'a pas fait. La cour de la Stupidité, où les muses dépêchent M. *de Voltaire* en qualité d'ambassadeur, est encore une chose allégorique. L'auteur devoit également la décrire, en déterminer la situation, & c'est ce qu'il n'a pas fait, cependant sans cette précaution le lecteur ne peut rien comprendre dans ce cahos de rêveries anti-poétiques. L'autre de la Chicane, dont *Boileau* parle dans

le Lutrín, est un lieu imaginaire ; mais voyez comme un grand poète produit l'illusion. Avant de vous représenter le prélat consultant cette sybille étique dans ce séjour idéal, il commence par en faire une description ingénieuse, il assigne à cet antre une situation réelle dans la grande salle du palais, il le place dans cette salle fréquentée des plaideurs, pour appuyer sa fiction sur une vérité d'analogie, & trompe ainsi le lecteur, qui regarde comme véritable cet antre imaginaire. M. *Palissot* pouvoit donc, à son exemple, placer son parnasse dans un lieu fréquenté par nos grands écrivains, & la cour de la Stupidité dans un lieu fréquenté par les fots. Au reste dans l'épopée, comme dans les pièces de théâtre, c'est une loi de marquer le lieu de la scène, & les bons poètes épiques ne se bornent pas à l'indiquer, à le nommer, ils en font toujours une courte description, une histoire abrégée. *Virgile* ne se contente pas de vous dire qu'*Enée* arrive à Carthage ou en Italie. Il peint la situation de Carthage & de l'Italie,

les mœurs de leurs habitans; le lecteur se croit transporté dans ces lieux qu'il connoît; il suit sans peine le fil des événemens qui s'y passent, & son attention n'est jamais distraite par cette vague obscurité qui le fatigue dans la *Dunciade*.

Je ne vous dirai point qu'il est impossible de deviner combien de temps dure l'action de ce poëme; que l'auteur n'ayant distingué ni les jours ni les nuits, le siège du Parmisse, l'ambassade que reçoit la Stupidité de la part d'*Apollon*, l'espèce de conseil qu'elle tient avec ses disciples, tous les événemens nécessaires ou épisodiques racontés dans cet ouvrage monstrueux semblent se consommer entre les deux soleils, ce qui n'est pas croyable; l'auteur répondra peut-être à ces critiques motivées que son action dure un jour & une nuit; car il peint dans un épisode la Stupidité regaland d'un souper pythagorique tous ses héros. Or on ne soupe point entre les deux soleils; il est vrai, mais comme il représente la Stupidité faisant tout en sens contraire, on peut

soupçonner qu'elle donne à souper à l'heure où l'on dîne communément. Ainsi cette critique est juste, puisque dans tout le cours de la *Dunciade* l'auteur n'avertit pas une seule fois, s'il est jour ou nuit. Mais quand même l'action dureroit vingt-quatre heures, il seroit toujours hors de vraisemblance, que tous les événemens accessoires pussent être consommés en un temps si court. Je ne vous dirai point encore que ce poëme n'a point de nœud, que la Stupidité n'éprouve aucun obstacle dans ses projets; qu'*Apollon* reste tranquille sur le Parnasse; tandis qu'elle en médite la conquête; qu'il lui donne cependant une marque de respect & de déférence en dépêchant vers elle un ambassadeur: je ne vous ferai point voir combien cette ambassade est ridicule; car soit qu'*Apollon* envoie M. de *Voltaire* pour capituler avec la Stupidité; soit qu'il l'envoie, comme le dit l'auteur dans une note, pour épier, pour pénétrer ses desseins; cette ambassade est également invraisemblable. Dans le premier cas, *Apollon* s'avilit inutile-

ment , puisqu'il ne doit point ignorer qu'il est possesseur d'un sifflet qui seul dispersera l'armée de la Sottise ; dans le second , il paroît incroyable qu'un espion se présente ouvertement dans la cour d'une déesse ennemie , qu'il vienne la haranguer sans motif. Les espions se cachent , se travestissent. Pourquoi d'ailleurs *Apollon* veut-il connoître les desseins de la Stupidité ? Les craint-il ? Ne doit-il pas en être instruit , puisqu'un Dieu devine tout ? & s'il les ignore , que lui sert de les apprendre ? Quels que soient ces projets , d'un coup de sifflet il peut les anéantir. Je ferois un livre aussi gros que la *Dunciade* , si je voulois en relever tous les défauts. J'en ai dit assez , pour vous démontrer que la fable de cette rapsodie étoit un tissu d'absurdités , & par conséquent un monument d'ignorance dans l'art de l'épopée.

Mais si la fable de la *Dunciade* est sans vraisemblance , la conduite de ce poëme est encore plus défectueuse ; lisons :



*Chant premier.*

Chantre immortel, qui, par la *Dunciade*,  
 Rendit fameux tous les fots d'Albion,  
 J'ose aspirer à l'honneur de ton nom  
 Et disputer dans une autre *Iliade*,  
 Au noir oubli *Marmontel* & *Fréron*.  
 Prête à mes vers, pour venger la raison,  
 Le sel piquant de la plaisanterie,  
 Je veux bernier les fots de ma patrie.

Quelle vague exposition ! L'auteur  
 dit-il un seul mot de son sujet ? Ecolier  
 digne de la déesse qu'il célèbre ; car il  
 m'est permis de lui donner ce nom,  
 puisque je vous ai prouvé que la fin  
 de son poëme n'avoit pas le sens com-  
 mun ; *Homère* de la Stupidité, ne  
 devoit-il pas expliquer l'action de son  
 autre *Iliade*, & dire : Je chante les  
 combats & cette déesse stupide qui, se-  
 condée par les fots de ma patrie, es-  
 saient la conquête du Parnasse, & qui,  
 vaincue par le sifflet d'*Apollon*, retourna  
 honteusement dans son palais. C'est ainsi  
 que le bon sens & les règles de l'art  
 lui prescrivoient d'annoncer le dessein

de son poëme ; l'art lui prescrivoit encore de s'enfoncer au centre de son sujet, après l'avoir exposé ; & voici qu'il chante *une lorgnette que la main d'un rustre a trouvée dans un souterrain en bêchant son potager ; lorgnette magique, monument de l'art de Merlin, lorgnette miraculeuse, par le moyen de laquelle il voit un peuple tout nouveau, qui ne l'est certainement pas, c'est le peuple sot. Ce bijou, doué du sublime avantage de montrer les objets tels qu'ils sont, découvre aux yeux du poëte la Stupidité, ses courtisans & son palais, dont il fait une peinture fort longue, pleine de traits orduriers, & dans laquelle il oublie de nous apprendre si ce palais est sur la terre ou dans les airs. Il est probable que cette lorgnette divine joint aux qualités sublimes dont elle est douée, la faculté de parler ; le poëte nomme tous les personnages qui enrisonnent la reine des stupides. Eh ! comment sauroit-il le nom des chefs de ce peuple tout nouveau, s'il ne l'avait appris de cette lorgnette parlante ? Dans tout ce premier chant, qui*

## 310 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

forme un conte détaché, il n'est pas question du sujet de l'ouvrage.

*Chant II.* Saurons-nous bientôt quelle est l'action de la *Dunciade*? Attendez; la Sottise fait à ses courtisans un discours de six pages, elle retrace sa gloire antique, raconte les outrages qu'elle reçoit aujourd'hui d'une foule d'hommes de génie, & finit par indiquer son projet en ces termes vagues :

*Venez mes fils !*

Dans vos regards je vois briller l'audace,  
 Votre dépit a peine à se cacher ;  
 Vous aspirez d'être au Parnasse,  
 C'est là, *mes fils*, que je prétends marcher ;

J'avoue que je ne trouve point les courtisans de cette déesse si stupides, puisqu'ils comprennent, par des quatre vers, que son dessein est d'attaquer, de conquérir le Parnasse. Quoi qu'il en soit, l'action commence enfin. M. Marmontel est élu général de l'armée des Sots.

*Chant III.* L'auteur qui se dit un

*Sage* s'amuse à chanter les plaisirs de sa retraite; ce sage cependant regrette les jours de sa jeunesse, temps heureux où l'on applaudissoit les vers qui ne sont plus applaudis; il pleure sur la tombe d'une protectrice qu'il a perdue; hélas! comme autrefois, elle ne peut plus encourager sa voix. Au fait, Avocat; au fait. Stupidité apporte un bouclier: description de ce bouclier. Quoique l'auteur ne le dise point, on devine que l'armée est rangée en bataille, car

*Marmontel semble se reproduire,*  
 D'un pas agile il court de rang en rang,  
 On le voyoit en tête, en queue, en flanc,  
 Tout ordonner, tout presser, tout conduire,  
 Impatient de tout retardement;

Il est inutile d'analyser la fable particulière de tous les chants de ce poëme. J'ose avancer qu'elle est, comme la fable principale, un fatras d'in vraisemblances. On diroit que M. *Palissot* craint de parler de son sujet. L'action n'est véritablement commencée qu'au neuvième chant. Jusques là on ne voit

point en marche l'armée de la *Sotisie*. Tantôt c'est un sacrifice que le général veut offrir *aux dieux*, pour les rendre propices à ses vœux. On pourroit lui demander quels sont ces dieux ; car la Stupidité, dans son poëme, est la divinité toute-puissante de ses acteurs. Ainsi l'on ne sait point quels sont *les dieux* qu'invoque le commandant des sots. Tantôt c'est un souper que leur reine donne à ses gens ; &c, ce qui paroît assez risible, c'est qu'ils soupent comme des sages, la déesse frugale ne présente à leur appétit que des légumes. Ici la Stupidité oublie son entreprise pour faire l'amour avec son général. Ailleurs elle lui envoie une vision, &c *peint à ses yeux dans cette vision magique* les forfaits dont elle est l'auteur ; le massacre de la Saint-Barthelemi, &c. tout cela pour s'en faire aimer. Sans cesse l'action principale est noyée dans les épisodes, chaque chant est toujours appauvri par un petit prologue périodique, où le poëte entretient son lecteur de ses talens, de ses amours passés, de sorte que la *Dunciade* ressemble au plaidoyer

plaidoyer de Maître Petit-Jean. *M. Palissot* se répand d'abord dans un déluge d'absurdités étrangères, & finit par dire le fait en deux mots. Il est donc évident que la conduite de ce poëme est aussi défectueuse que la fable.

Si quelque chose attache, intéresse dans l'épopée, c'est sur-tout le tableau varié des passions contraires qui agitent les différens acteurs; c'est le contraste de leurs caractères. L'épopée même n'est, comme la tragédie, qu'une peinture vivante des passions. *M. Palissot* ne paroît guères convaincu de ces vérités. On compte dans la *Dunciade* plus de vingt personnages; aucun ne paroît avoir un caractère; du moins est-il difficile de s'appercevoir, si ces héros en ont un; tous sont oisifs ou muets. Et les actions, les discours peuvent seuls faire connoître le caractère des hommes.

Je ne m'attacherai point à vous prouver que la plupart des fictions que renferme la *Dunciade*, n'appartiennent point à l'auteur. Il n'a fait que les défigurer, en retranchant ce qui les rendoit vraisemblables. La

peinture du palais de la Stupidité, les baillemens qu'excite sa harangue, son académie, le bûcher, la vision &c. sont des imitations de la *Dunciade* angloise. M. Palissot a mis également à contribution les épîtres, les allégories de *Rousseau* & même la satire de *Boileau* sur l'équivoque; le reste de ces fictions est parodié sur des passages de l'*Iliade*, de l'*Enéide*, &c.

Quant à cette alliance que M. Palissot prétend avoir ménagée entre l'*Epopée* & la *Satire*, certainement elle n'est pas toute nouvelle. Il nous permettra de croire que l'auteur du *Lutrin* avoit, avant lui, ménagé plus heureusement une alliance entre ces deux genres de poésie.

Examinons maintenant le style de ce poëme. Les ennemis même de l'auteur conviennent que c'est un de nos écrivains les plus purs, que sa manière est toujours facile, toujours correcte & souvent originale. Ainsi parle M. Palissot. Il paroît que ses ennemis lui font plus d'honneur que ses amis. Je suis loin d'accorder à son style d'aussi grands éloges. J'avoue que sa prose a de la clarté, da

nombre & quelquefois de la grace,  
&, par cette raison, je lui conseille  
de mettre ses vers en prose. Parcou-  
rons le chant du bûcher.

- L'Abbé Coyer expire anéanti ...  
*Fayel* périt, *Zelmire* est consumée...  
Tout *Diderot* à la fois englouti,  
S'évanouit en épaisse fumée. ....  
Le feu vengeur, de moment en moment,  
Trouvoit par-tout un nouvel aliment ...  
Même on vit l'heure où le vaste incendie  
Alloit atteindre à l'Encyclopédie. ....  
Stupidité, pour la première fois,  
Sent émouvoir sa pitié maternelle ...  
Elle perdit l'usage de la voix ....  
Non moins troublés, de frayeur tout pantois,  
Ses courtisans sont en foule autour d'elle..  
Muse, dis-moi comment le général  
Sut prévenir ce désastre fatal ....  
Ah! cet effort mérite qu'on le loue;  
Au bien public lui-même il se dévoue.

Votre oreille n'est-elle pas fatiguée  
par la chute continuelle de ces vers  
qui se traînent deux à deux? Ce dé-  
faut qui défigure sans cesse le style de



la *Dunciade*, est encore moins supportable dans les vers de dix syllabes, que dans les vers alexandrins, parce qu'il est beaucoup plus aisé au poète d'arrondir son style en périodes harmonieuses, ou du moins de le soutenir. L'enjambement est permis dans les vers de cette mesure, & souvent même y devient une grace. Avez-vous remarqué dans toute cette tirade une seule de ces expressions originales qui caractérisent l'homme né poète ? Nul mouvement ; point de couleur ; il est vrai que ces lignes rimées sont claires & faciles ; mais les vers de *Campistron* ne sont-ils pas aussi clairs & faciles ; en sont-ils moins médiocres ? Choisissons cependant un morceau où M. *Palissot* se soit efforcé de donner à ses vers cette rondeur à recherchée des anciens.

Si de nos jours un code poétique  
 Par son volume étonna la critique  
 Et réglant tout en dépit de *Boileau*,  
 De l'art des vers fit un art tout nouveau.,.  
 Si ce *Boileau*, dont j'ai craint le génie,  
 Est décrié, même à l'Académie :

Si les honneurs dûs au chantre romain  
Sont aujourd'hui prodigués à *Lucain*....  
Si le rival de *Pindare* & d'*Horace*  
Tombe *éclipsé* des sommets du Parnasse, ...  
O mes amis, ces immortels exploits,  
*C'est à vous seuls, à vous que je les dois*....

J'observerai d'abord que l'art d'écrire consiste principalement à mettre dans la bouche des personnages ce qu'ils doivent dire dans la situation où ils se trouvent. Ici, c'est la Stupidité qui harangue ses soldats : vous voyez qu'elle accorde du génie à *Boileau* : elle confesse que les honneurs prodigués à *Lucain* sont dûs au chantre de Mantoue. Elle n'est pas si stupide, puisqu'elle sent le génie de *Boileau* & le mérite de *Virgile* ; elle n'est qu'injuste de refuser à ces grands hommes les honneurs qui leur sont dus ; mais il n'est pas vraisemblable qu'elle s'en vante. Au reste, ces vers ne ressemblent-ils pas à la prose la plus commune ? Et M. *Palissot* ne démontre-t-il pas clairement, par cette tirade, son impuissance à cadencer une période ?  
Chaque membre de celle que vous

### 318 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

venez de lire est coupé de deux vers en deux vers , & cette uniformité symétrique cause à l'oreille de l'homme de goût autant de peine que si l'auteur eût laissé tomber ses vers. Pour rendre une période agréable à l'oreille, il ne faut jamais donner la même longueur aux phrases incidentes qui la composent , & le goût ne permet pas de les commencer toutes par la même conjonction. *Un code poétique , par son volume , étonna la Critique.* Ces vers sont obscurs. L'auteur semble dire que la grosseur de ce code étonna la Critique , & ce n'étoit point son intention ; car la poétique de M. Marmontel est un ouvrage d'une médiocre étendue. *C'est à vous seuls , à vous que je le dois ,* ce vers se trouve dans la *Héniade* , &c.

Dieu ! quelle nuit encore plus exécrable ,  
 Par des forfaits tristement mémorable ,  
 Traîne après elle une éternelle horreur ! ...  
 D'un Dieu de paix les prêtres en fureur  
 Oient prescrire à des mains meurtrières  
 De se plonger dans le sein de leurs frères. ...  
 Paris sanglant les voit avec terreur

*Offrir au ciel d'homicides prières . . . .*

*Stupidité , le poignard à la main ,*

*Conduit ce peuple enivré d'un faux zèle . . .*

*Elle applaudit à ce zèle inhumain , . . .*

*Qui le croiroit ? La sottise est cruelle . . .*

*Heureusement la fière déité*

*N'a pas toujours cette férocité . . . .*

C'est ainsi que l'auteur peint le massacre de la Saint-Barthelemi. Que ces idées sont froides & rebattues ! Quel amas d'expressions pillées partout ! Quelle nuit encore plus exécrable par des forfaits tristement mémorables. Le perruquier André réclamera ces deux vers qui lui appartiennent. *D'un Dieu de paix les prêtres en fureur.* Cette inversion est forcée. Comme je suis de bonne foi , je ne critiquerai point *se plonger dans le sein de leurs frères.* Je suis persuadé qu'il y a dans ce vers une faute d'impression ; il faut lire *le sang ; d'homicides prières , le poignard à la main , enivré d'un faux zèle , applaudit à ce zèle inhumain , traine après elle une éternelle horreur.* Ces hémistiches sont usées même dans les complaintes du Pont-Neuf, *Qui le croiroit ?*

320 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*la Sottise est cruelle ! Cette pensée ressemble fort à celle-ci : Qui le croiroit ?.. j'ai vu mon verre plein & je n'ai pu le boire.*

*Le bouclier . . . . .*

*Rend hébété quiconque en est couvert. —*

*L'oreille est sourde au plus savant concert. —*

*L'ame devient stupide , appésantie ,*

*Inaccessible aux rayons du génie. —*

*Ce talisman est le palladium*

*De la déesse ; il plonge en léthargie. —*

*La jusquiame ou le froid opium*

*Dans le cerveau porte un moins lourd poison. —*

*. . . . .*

*Pour se venger des mépris d'Apollon ,*

*( la Stupidité )*

*Elle y traça les fastes de sa gloire. —*

*Vous y voyez la célèbre victoire*

*Que remporta son favori Pradon ,*

*Malgré Boileau , Racine & la raison —*

*Sous les complots d'une ligue ennemie ,*

*On voit tomber la superbe Athalie. —*

*Le Misantrope éprouve un même sort ,*

*Tant le sublime est méconnu d'abord. —*

Paris en foule accourt à *Timocrate*. —  
*Britannicus* est quitté pour l'*Astrate*. —  
 L'œil étonné contemple les portraits  
 Des *Scuderis*, des *Tristants*, des *Mairets*. —  
 Vils détracteurs de l'aîné des *Corneilles*,  
 Ils balançoient ses naissantes merveilles. —

Voilà ce que M. *Palissot* appelle des vers épiques. Un grand prince vanitoit un jour de pareils vers devant *Boileau*. Le poète indigné soutint qu'ils étoient détestables. Pourquoi les blâmez-vous, dit le prince ? ils sont clairs, naturels, faciles ; l'auteur dit bien ce qu'il a voulu dire. Il est vrai, Monseigneur, répondit le critique ; mais hier je passois sur le Pont Neuf ; j'aperçus une estampe ; je m'arrêtai pour l'examiner ; au bas étoient gravés ces vers :

Le soldat qui craint le danger,  
 Aux poules ne se laisse point manger.

Que penseroit de moi votre Altesse, si j'osois les louer ? Belle comparaison, s'écria le prince ; ces vers sont pitoyables. Il est vrai, Monseigneur ; cependant ils sont clairs, naturels, faciles ;

l'auteur dit bien ce qu'il a voulu dire. Le prince, éclairé par cette plaisanterie, souscrivit au jugement de *Boileau*. Ainsi des vers faciles & naturels peuvent être jugés fort mauvais. Ainsi le style de la *Dunciade*, quoiqu'il réunisse presque toujours ces deux qualités essentielles, n'en est pas moins répréhensible. En vain l'auteur prétendrait-il qu'ayant écrit son poème du style de la comédie, il n'a point dû donner à ses vers cette couleur brillante, cette rondeur harmonieuse, cette chaleur de mouvement & d'expression que ses lecteurs n'y trouvent point. C'est comme s'il disoit, qu'une comédie ne doit pas être bien écrite. Mais terminons ces remarques déjà trop longues. Je vous ai démontré la justesse de l'explication que j'ai donnée à l'épigraphe de la *Dunciade* : je vous ai fait voir que le style de ce poème déceloit la médiocrité du génie de l'auteur. Il me reste une réflexion à vous communiquer ; c'est que les personnages de la *Dunciade* ont été changés autant de fois que M. *Palissot* a refondu ce chef-d'œuvre, qui,

malgré le nombre de ses éditions , est encore inconnu. On pourroit en conclure qu'il vante ou critique, selon les haines dont il est tour-à-tour affecté , & ce seroit injustement. Des motifs plus louables occasionnent & justifient ces inconséquences apparentes. L'âge & le temps éclairent M. *Palissot* sur le mérite ou la médiocrité des écrivains loués ou décriés dans ses satyres. S'il a blâmé quelqu'auteur dont une étude plus approfondie lui atteste le mérite, en critique généreux, il répare noblement ce crime littéraire. Si sa muse a chanté un sot qu'il avoit d'abord pris pour un grand homme, aussi-tôt que son erreur est détruite, lui-même, il l'immole aux railleries publiques. Ne soyez donc point surpris si M. *Palissot*, un jour moins aveuglé sur les talens des philosophes qu'il déchire dans tous ses écrits, & sur-tout dans la *Dunciade*, vient à les venger de ses propres outrages. Déjà même je sçais qu'il a résolu de se faire justice; il a senti que la *Dunciade* étoit à la fois un péché mortel contre le bon goût & la philosophie du jour;



& comme son attentat est public , il veut que sa pénitence le soit aussi. En conséquence, il va se jouer lui-même dans une comédie nouvelle qu'il prépare dans l'affliction de son cœur , & cette comédie sera intitulée les *Anti-Philosophes*.

Je suis , &c.

## LETTRE XIV.

*Conclusion de la faculté de Théologie de Paris , à l'occasion de l'approbation donnée par deux de ses docteurs , à un écrit qui a pour titre : Eloge historique de Michel de Lospital , chancelier de France , &c. discours qui a remporté le prix de l'académie Françoisè en 1777.*

**L**ES éloges couronnés à l'académie Françoisè étoient, depuis quelques années, tombés dans une obscurité défespérante. Un homme qui s'intéresse vivement à la gloire de cette

illustre compagnie a résolu de les arracher désormais à cet oubli profond, & ayant trouvé dans M. l'abbé R\*\*\* un élève tout-à fait docile, il lui a communiqué, non pas cette chaleur, cet enthousiasme qui caractérisent l'orateur; (la nature ne l'en a pas gratifié) mais cette hardiesse, ces traits malins, cet esprit satyrique qui sont l'apanage de l'impuissante médiocrité. Leur plume a distillé le fiel de la calomnie, & par le cynisme des expressions, par l'audace de la satire, ils ont réussi à exciter une sensation que n'auroient jamais produite les talens les plus décidés. Ce n'est pas la France seule qui a retenti du bruit de cet éloge; sa réputation a volé dans toutes les contrées de l'Europe. Toutes les gazettes étrangères se sont empressées, à l'envi, d'annoncer cette production mémorable, & ce qui a mis le comble au succès de leur glorieuse entreprise, c'est qu'ils sont parvenus à obtenir les honneurs de la censure.

La faculté de Théologie de Paris n'a pu voir, sans une douleur amère

ce discours *scandaleux* \* muni du suffrage de deux docteurs, & pour que l'autorité de leur signature ne pût en imposer à personne & accréditer des opinions erronées, elle s'est hâtée d'annuller, autant qu'il étoit en son pouvoir, l'approbation donnée par ces deux docteurs, & de rétablir l'intégrité des principes cruellement violée dans ce discours.

Les décisions de cette compagnie, la plus respectable qui existe dans l'ordre ecclésiastique, après celle des premiers pasteurs, ont un degré d'autorité qui a toujours fait trembler ceux même qui se permettent d'en parler avec dérision. Toutes les censures qui sont émanées de son tribunal sont remarquables par la pureté de la doctrine, par la justesse des qualifications, & la précision du style; mais celle que je vous annonce a, de plus, le mérite d'être écrite, tant en français qu'en latin, d'un style clair, élégant & nerveux. Je ne vous en citerai qu'un morceau, pour justifier la bonne

\* Expression de la Gazette de Cologne.

opinion que je vous en donne. M. l'abbé R\*\*\* avoit prétendu que la distinction entre la tolérance civile & la tolérance religieuse étoit une IDÉE POLITIQUE enfantée par *Lospital*. Le rédacteur de la censure prouve, au contraire, que cette distinction si juste prend sa source dans l'évangile, qu'elle est fondée sur l'ordre même que Dieu a établi entre les deux puissances, dont l'une gouverne les choses spirituelles, l'autre les choses temporelles, par une autorité qui leur est propre, puis il continue ainsi. « In his » ea distinctio radicibus valide defixa » est, non in meris *artis politicae* cogi- » tatis : istâ sese commendat & probat » origine : novam dedignatur, ipso » novitatis titulo suspectam. Recen- » tioris ortus notas reliquit adulte- » rinæ illi & exitiosæ tolerantiae, quæ » fidem & hæresim uno ordine collo- » cat ; catholicorum principum pecu- » liarem tutelam avitæ religioni invi- » det ; foetam sceleribus impietatem, » cervicæ celsâ, vagari patitur ; laxio- » res habenas doctrinis remittit, ipsos » boni malique terminos divellent-

### 328 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» bus ; errores omnes pudori, honestati, regnis, aris, minantes à metu quolibet pænæ civilis eximit. Tam perditæ, tam dementis tolerantia monstrum nulla avorum ætas edere potuerat; dignum fuit quod inter pestilentes hujus sæculi fætus pullularet ».

Si l'on fait attention que cette sorte d'écrit, par sa forme, naturellement sèche & froide, semble se refuser aux agrémens du style, on sera presque surpris que le rédacteur de cette censure ait pu réunir, dans un degré aussi éminent, la force avec la clarté, & allier l'élégance & la précision.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait, dans le discours couronné, que les propositions formellement censurées qui soient répréhensibles. La censure déclare, au contraire, qu'outre les propositions clairement énoncées, « plusieurs autres ont été jugées contraires à la religion, par la fausseté, la témérité des assertions, par la hardiesse indécente du style, par le fiel de la satire..... Que d'autres n'ont guères moins révolté, lors-

» qu'on a vu attaquer, par des rail-  
 » leries aussi piquantes, qu'étrangères  
 » au sujet, la réputation d'illustres  
 » magistrats, & de citoyens respecta-  
 » bles dans tous les ordres de la  
 » société ».

C'est à la lettre, l'idée que je vous  
 ai donnée de cet éloge \* qui avoit  
 enlevé les suffrages de l'académie,  
 qui avoit reçu de vifs applaudissemens  
 à la séance publique, qui avoit été  
 annoncé avec les plus grands éloges  
 par le timballier de la philosophie \*\*,  
 que moi seul j'ai osé trouver indécent.  
 On avoit répandu le bruit que l'au-  
 teur, toujours assisté du chef en sur-  
 vivance de la secte philosophique,  
 préparoit une réponse foudroyante.  
 Je l'ai attendue vainement; je pense  
 qu'ils l'auront discrètement suppri-  
 mée. Ils doivent être persuadés qu'il  
 feroit plus difficile de justifier ces  
 assertions téméraires, que de les faire  
 couronner par quelques académi-

\* Voyez le N<sup>o</sup> 24 de l'Année Littéraire  
 1777.

\*\* Voyez le Journal de politique & de  
 littérature du mois de septembre.

ciens. C'est ici un outrage fait à la philosophie qu'il faut dévorer en silence. A peine se ressouvient-on aujourd'hui que l'éloge de *Fénelon* par M. de *la Harpe* essuya, il y a quelques années, une disgrâce à-peu près semblable \*. Un peu de patience & dans quatre ou cinq ans le directeur de la jeunesse académique pourra lui faire recommencer ses gambades philosophiques. D'un autre côté, puisque M. d'*Al...* quoiqu'il n'ait plus ni matin ni soir, a bien pu survivre à la mort de mademoiselle de l'*Espi...*, à l'aide d'un présent céleste, dont personne ne se doute, de la mélancolie qui lui apprend à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. L'auteur de l'éloge, qui, si l'on en juge par son discours, à un riche fonds de mélancolie, pourra bien supporter une chétive censure qui n'interdit l'accès ni des pensions, ni du fauteuil académique,

Il faut avouer que l'esprit philoso-

\* Il fut supprimé par arrêt du Conseil.

phique fait des progrès bien rapides & infecte insensiblement toutes les classes de la société. Croiriez-vous, Monsieur, que des gens de lettres, d'ailleurs estimables, me font un reproche très-sérieux, d'avoir, par mes critiques, provoqué cette censure, & attiré la foudre sur la tête de M. l'abbé R\*\*\*. Je deyrois me tenir honoré d'une pareille accusation ; mais tel est aujourd'hui le renversement des idées qu'il me met dans la nécessité de la repousser.

La Sorbonne n'avoit pas besoin, assurément, d'être excitée par mon zèle, bien moins encore d'être éclairée par mes foibles lumières. De tous les temps cette compagnie a été le rempart de la foi. Elle n'a point dégénéré, elle renferme toujours dans son sein un grand nombre de savans, capables de soutenir & de venger dignement la religion. Mais s'il étoit vrai que l'obscurité ordinaire des discours académiques eût pu dérober celui-ci à la juste flétrissure qu'il méritoit ; s'il étoit vrai que la Sorbonne n'eût été avertie que par la critique que



j'en ai faite, des propositions hardies contenues dans cet écrit *scandaleux*, aurois-je donc commis un si grand crime, & mériterois-je pour cela les titres de *fanatique persécuteur*, d'un des membres de la *CANAILLE* anti-philosophique, qui ne rougissent pas d'exercer l'abominable métier de délateurs, galantes épithètes, dont M. Palissot, pour finir comme il a commencé, me gratifie dans son dernier numéro.

Comme c'est ici un crime dont je ne me sens aucun remords, comme je ne suis point d'humeur à me laisser intimider par les qualifications odieuses dont on voudroit flétrir ma conduite, il faut qu'une fois, & pour n'y plus revenir, je m'explique sur cet article, vis-à-vis des gens de lettres, que j'estime assez pour me croire obligé de leur répondre.

Qu'est-ce donc qu'un délateur ? C'est un homme qui fouille dans la conduite de ses concitoyens, qui ayant déterré quelque crime obscur & inconnu, va, sans caractère, sans intérêt, sans nécessité, le révéler au

ministère public, & exciter contre le coupable le bras vengeur de la justice ; mais peut-on me faire un semblable reproche ? Ce ne sont pas des actions obscures que je dénonce , mais des écrits publics que je combats. Ce n'est point le glaive de l'autorité que j'invoque ; je n'emploie que les armes de la raison & du ridicule. Si les opinions que je réfute sont aussi criminelles qu'insensées , & dignes , par leurs dangereux effets, de fixer l'attention du gouvernement , faudra-t-il leur laisser un libre cours , parce qu'on ne pourroit s'opposer à leurs ravages, sans réveiller la justice assoupie, & exposer les coupables à de rigoureux châtimens ? Si , de loin, vous apperceviez de furieux incendiaires prêts à porter la flamme au sein de la capitale, la crainte d'attirer sur leur tête la rigueur des supplices vous empêcheroit-elle de détourner par vos cris le danger qui nous menace ? Sont-ils moins à craindre , ces écrivains forcénés , dont les tableaux lascifs , les maximes impies , les principes séditions répan-

dent par-tout l'esprit d'irréligion, le poison de la corruption, & le souffle de la révolte ?

« Mais les loix, m'a-t-on dit, veillent pour arrêter leurs désordres.  
 » Croyez-vous, jeune présomptueux,  
 » que l'appui de votre foible bras  
 » soit utile au soutien de l'autel &  
 » du trône ? pensez-vous même que  
 » l'autorité daigne écouter vos cris  
 » impuissans ». Non sans doute, je n'ai point cette ridicule présomption ; aussi ce n'est point l'autorité que je veux armer contre des séditieux, mais la multitude que je veux prémunir contre la séduction des sophistes. Si l'on ne peut plus, sans mériter les qualifications infamantes de *délateur* & de *dénonciateur*, s'élever contre les principes de nos philosophes modernes, les *Holland*, les *Bergier*, &c. ont donc aussi exercé cet *abominable métier*, & il faut dévouer à l'exécration publique tous les écrivains courageux qui se sont attachés à démasquer & à confondre les incrédules.

« Mais, ajoute-t-on, laissez l'auto-

» rité soutenir ses droits, abandonnez  
 » aux prêtres le soin de venger leur  
 » religion, & bornez-vous à des ob-  
 » jets purement littéraires». Que c'est  
 mal connoître les fonctions & la  
 dignité d'un critique ! Quoi ! tout ce  
 qui blesse la décence & la vérité n'est-  
 il pas de son ressort ? Son zèle & sa  
 vigilance ne doivent-ils pas redoubler  
 à proportion que les matières dont il  
 traite intéressent davantage le bien de  
 la société ? Il seroit obligé de s'op-  
 poser à l'irruption du mauvais goût,  
 & il lui seroit défendu de s'opposer  
 aux ravages de l'impiété ! Il devroit  
 s'élever contre une expression vi-  
 cieuse, contre un hémistiche dur qui  
 blesse une oreille délicate, & il lui  
 faudroit contenir son indignation à  
 la vue des peintures licencieuses qui  
 offensent tous les jours ses yeux ! Il  
 pourroit tonner contre les corrup-  
 teurs du goût, & il lui faudroit ména-  
 ger les corrupteurs des mœurs ! Il  
 seroit tenu de tirer une vengeance  
 éclatante des injures faites aux légis-  
 lateurs du Parnasse, & il seroit forcé  
 de respecter les blasphêmes que l'on

vomit sans cesse contre le législateur des chrétiens ! *Horace*, *Boileau*, *Cornille*, *Racine*, trouveroient en lui un vengeur inexorable, & les seuls ministres de la religion. seroient impunément outragés.

*Bayle*, que tous nos journalistes se vantent de prendre pour modèle, quoiqu'aucun d'eux ne l'ait lu, *Bayle* dans ses fameuses *Nouvelles de la République des Lettres*, se borne-t-il donc à de simples discussions grammaticales ? Tout ce qui intéresse la politique, l'histoire, la morale, la religion, n'est-il pas tour-à-tour soumis à la critique ? En évitant ses erreurs, je veux adopter sa méthode. Dans un temps où les *Di...* les *d'A...* font prêcher par leurs émissaires, que nos pièces de théâtre même ne doivent être que de longues dissertations de philosophie morale, pourquoi voudroit-on que le journaliste seul fût astreint à ne traiter que d'objets frivoles, ou qui sont uniquement du ressort de la littérature légère ? Tous les livres aujourd'hui, depuis l'*Encyclopédie* jusqu'aux *Almanachs*, sont remplis d'obscenités

d'obscénités & de blasphêmes, l'irréligion se déguise sous toute sorte de formes, s'insinue par tout, & l'on ne veut pas qu'il y ait un écrit, un seul écrit où l'on s'attache à dévoiler les artifices, à combattre les sophismes de nos incrédules modernes.

Je suis bien éloigné d'attacher à mes fonctions une importance ridicule. Mais je suis persuadé qu'un journaliste qui auroit des talens supérieurs aux miens, & les mêmes principes, pourroit rendre à la société les services les plus signalés. Les ouvrages de pure littérature, en apparence, les *Incas*, par exemple, sont presque toujours semés de principes erronés, qui ne sont cependant ni assez nombreux pour mériter une réfutation sérieuse, ni assez révoltans pour exciter la vengeance du ministère public. Un critique vigilant qui livreroit au ridicule ces maximes pernicieuses rendroit & plus timides les auteurs qui les débitent, & plus circonspects les censeurs qui les approuvent. Je juge du bien qu'il pourroit produire par la sensation qu'excitent mes foibles critiques.

Vous ne sauriez croire quel est le déchaînement de la secte philosophique contre cet ouvrage périodique, le seul désormais qui s'oppose à ses ravages. Heureusement le zèle pour les bons principes, dont sont animés & le chef de la justice & le ministre sur lequel il s'est en partie déchargé du soin de la librairie, me défend assez contre les manœuvres de la philosophie, & me rend presque inutiles, pour ce moment, les protecteurs puissans qui s'intéressent au succès & à la continuation d'un ouvrage qu'ils ont la bonté de juger utile.

Je vais recommencer ma carrière. Les ouvrages littéraires feront, sans doute, l'objet principal de mes critiques : mais l'étendue de ce journal, & la stérilité dont notre littérature est frappée, me permettent de me livrer aussi quelquefois à des discussions philosophiques ; & puisque nos littérateurs philosophes, dans toutes leurs productions, outragent également le goût & la religion, on ne doit pas être surpris de me voir, pour venger l'une & l'autre, joindre mes

propres forces à celles de plusieurs hommes éclairés, qui sentant quelle peut être l'utilité de ce journal, exécuté sur le plan que j'adopte, s'empres- sent à l'envi de m'offrir le secours de leurs plumes.

Je suis, &c.

## LETTRE XV.

*Éloge de Philippe d'Orléans, petit-fils de France, régent du royaume pendant la minorité de Louis XV; discours qui a remporté le prix de l'académie de Villefranche en 1777, par M. l'abbé Talbert, chanoine de Besançon, l'un des membres de l'académie de la même ville, &c. A Paris, chez Mérigot le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, & au grand Corneille, rue S. Jacques.*

J'AI entendu des personnes très-éclairées soutenir que dans un panégyrique, une oraison funèbre, un éloge académique, l'orateur peut taire les défauts qui ont terni



l'éclat des belles qualités , des hautes verrus qu'il célèbre , & qu'il ne mérite aucun reproche quand l'exagération & le mensonge n'ont point souillé sa plume. Cette idée me paroît fausse & dangereuse. Pour louer dignement il faut le faire comme l'histoire même ; & ces réticences qui seroient très-répréhensibles dans un historien, ne le sont pas moins dans un orateur. Quand je lis un panégyrique, c'est pour connoître , tel qu'il étoit , l'homme qui en est l'objet. Si le mélange de ses mauvaises qualités égale ou surpasse le nombre des bonnes, si ses erreurs ou ses défauts ne peuvent ni s'excuser ni se pardonner, l'on ne doit ni proposer ni entreprendre l'éloge d'un personnage qui ne peut point servir de modèle. Il faut du moins que l'orateur , par un juste discernement, sache séparer ce qui est digne de louange ou de blâme. Si la vénération qu'inspirent le rang & les hautes qualités des personnes semblent imposer silence sur leurs défauts, le respect dû au public & à la vérité, ne permet pas de les dissimuler, M. l'abbé Talbert a senti

la justesse de ce principe , & il a eu ,  
 cette fois , le courage de le mettre en  
 pratique. » Admirateur des hautes qua-  
 » lités du régent , je ne ferai point ,  
 » dit-il , l'apologiste de ses défauts ;  
 » pour réfuter la calomnie , je n'em-  
 » ployerai point l'adulation ; je ne  
 » craindrai pas même de montrer dans  
 » la conduite de ce prince , une des  
 » sources de ses malheurs ; & par une  
 » censure équitable , je donnerai du  
 » poids à de justes éloges ». On ne  
 peut trop applaudir à ce zèle coura-  
 geux. Voilà l'esprit dans lequel de-  
 vroient être composés tous les éloges.  
 On voit avec plaisir que , pour ob-  
 tenir les suffrages de l'académie de  
*Villefranche* , M. l'abbé *Talbert* n'a pas  
 eu besoin de s'abandonner aux écarts  
 que j'ai blâmés dans son éloge de  
*Lospital* , présenté à l'académie fran-  
 çoise.

La division de ce discours est simple.  
 Mais peut - être n'est - elle pas assez  
 générale. L'orateur » suit *Philippe*  
 » dans la double carrière de l'héroïsme  
 » & de la politique. Il le peint à la  
 » tête des armées & dans l'administra-

» tion de l'état ». Vous sentez que ce plan n'est point assez vaste, qu'il ne peut embrasser toutes les qualités du cœur & de l'esprit, les actions de la vie privée du régent. L'Orateur cependant les rappelle dans le cours de son éloge, avec beaucoup d'art. Mais ce sont autant de tours de force qui nuisent à l'effet général. Ou il faut abandonner la méthode des divisions, ou ne faire entrer dans le corps du discours que les matières & les traits qui ont un rapport direct à la division qu'on s'est formée.

Les talens de *Philippe* furent précoces, & dès son enfance il donna les espérances qu'il a depuis si bien justifiées.

» Pendant le cours de son éducation  
 » rien ne parut étranger à ce génie  
 » dont la souplesse égaloit l'étendue ;  
 » aucune étude n'étoit stérile pour  
 » lui, chaque genre étoit le sien : tels  
 » sur un arbre vigoureux & docile,  
 » différens germes se développent  
 » avec tant de succès, qu'ils laissent  
 » douter de son espèce dominante....  
 » Bien différent de ces esprits faciles,  
 » qui recevant toutes les impressions,  
 » n'en conservent aucune, & res-

» semblent à la glace polie où rien ne  
 » peut se peindre que les *surfaces*, le  
 » jeune prince sondant les objets avec  
 » l'apparence de les effleurer, eut l'a-  
 » vantage des esprits légers & le mé-  
 » rite des esprits profonds. Son re-  
 » gard, comme celui de l'aigle, étoit  
 » perçant, vaste & rapide ». Vous  
 remarquez dans ce début cette pro-  
 fusion de comparaisons qui est, comme  
 je vous l'ai déjà dit, le principal dé-  
 faut du style de l'auteur. On ne peut  
 assez l'exhorter à être plus sobre de  
 ces ornemens frivoles qui surchargent  
 ses productions.

A peine *Philippe d'Orléans* avoit at-  
 teint trois lustres, qu'il regrettoit la  
 perte de ses premières années,  
 & croyoit avoir dérobé du temps à  
 son immortalité. Ses instances l'em-  
 portent sur la tendresse paternelle ;  
 à dix-sept ans il court partager  
 les périls & la gloire de *Luxem-  
 bourg*. Sa bouillante valeur frémit des  
 entraves qu'on lui oppose aux champs  
 de Leuze ; mais à *Steinquerke* le géné-  
 ral surpris a recours à ce même cou-  
 rage qu'il avoit d'abord enchaîné.

Devant *Philippe* tout se dissipe , tout est mis en déroute. « Arrêté par une » blessure, il donne à regret un instant au soin de ses jours ; puis semblable au lion que la vue de son sang irrite , il revient à la charge » & achève d'arracher au prince d'Orange la palme dont sa main s'étoit emparée. Tel *Nervinde* le vit encore franchir un retranchement » avec la cavalerie ; renverser le premier rang des légions qui le défendent, mais bientôt céder au nombre & combattre pour la vie ; puis tout à coup ralliant ses guerriers, » livrer un nouveau combat que sa valeur change en triomphe ».

Les intrigues des courtisans , & la politique du maître arrêterent tout-à-coup ce torrent dans sa course. *Philippe* est rappelé , mais son repos n'est point stérile pour la patrie. A l'armée il avoit été observateur en ne paroissant que soldat. A la cour il perfectionnoit ses connoissances militaires, en ne paroissant dominé que par les plaisirs. De son cabinet il prévint & annonça les désastres de cette campagne trop célèbre par la déroute

de Ramillies. Louis frappé d'un événement qui justifioit le présage, oublie ses défiances pour ne consulter que son estime. C'étoit à celui qui avoit prédit nos revers, à les réparer par des victoires. Philippe seul pouvoit remplacer Vendôme; il part. A son aspect, l'armée d'Italie, que décourageoient les besoins, sent naître sa confiance & ses forces. Des secours que le général tire de ses propres fonds lui donnent des soldats en état de combattre. Turin depuis long-temps vainement assiégée par l'élite de nos guerriers, malgré sa vaste enceinte, voit enfin toute issue fermée aux secours. L'ennemi n'ayant plus d'autre ressource, se détermine à livrer le combat. *Philippe* apprend avec transport cette résolution; se flattant de réparer la honte de nos défaites, & de triompher du vainqueur d'Hochtet. Il propose à son conseil d'abandonner des lignes qu'il étoit impossible de défendre. Son avis est généralement adopté; mais le maréchal de *Marsin* tire de sa poche un ordre du roi qui ordonnoit d'attendre l'ennemi.

M. l'abbé *Talbert*, d'après un grand nombre d'historiens, assigne à cet ordre singulier deux causes qui me paroissent peu vraisemblables. La première, que la duchesse de Bourgogne craignant de voir détrôner son père, obtint des ministres qu'on ne pousseroit pas fort vivement le siège de Turin. Mais, comme le dit M. de *Voltaire*, *il eut été bien contradictoire qu'on eût voulu manquer Turin & prendre le duc de Savoie*. La seconde cause de cet ordre est encore plus incroyable. » On trembloit, dit l'auteur, que le » duc d'Orléans ne remportât quelque » victoire, il fallut lui en ôter le pouvoir, & lui préparer une défaite ». C'est faire une injure bien gratuite aux ministres de *Louis XIV*, de penser que la haine & l'envie aient pu les porter à sacrifier les intérêts de leur maître & du royaume, & à perdre sans ressource les affaires du roi en Italie, pour le plaisir d'humilier le duc d'Orléans. N'est-il pas plus naturel de dire que *Chamillard*, intimidé par les défaites précédentes, connoissant d'ailleurs le défaut d'expérience de *Philippe*, l'impétuosité de son courage, le danger

d'une action décisive , crut devoir lui ordonner d'attendre l'ennemi dans ses retranchemens ? Quoi qu'il en soit du motif qui avoit fait prendre cette résolution , elle ne pouvoit avoir un succès plus malheureux ; les ressources de l'intelligence & les prodiges de l'héroïsme ne purent prévaloir sur le vice de la situation. La déroute entière d'une armée florissante , la délivrance de Turin & du Piémont , en furent les tristes suites. Mais la gloire de *Philippe* ne reçut aucune atteinte de cette défaite. La nation persuadée qu'il devoit vaincre , l'honora comme vainqueur ; & *Louis XIV* fut assez juste pour joindre son suffrage à la voix publique , & pour confier au duc d'Orléans l'armée d'Espagne & le sort de son petit-fils. Si l'on en croit encore l'orateur , le roi d'Espagne qui avoit la plus haute idée des talens de *Philippe* , céda cependant , au péril de sa couronne , aux instances des envieux de ce grand homme , & ne lui permit de quitter sa cour que quand la victoire eut couronné l'heureux *Bervik*. Dès que *Philippe* fut à



la tête de son armée » il cherche à  
 » se venger, par le gain d'une bataille,  
 » des journées de *Turin & d'Almanza*.  
 » Pour obtenir ce succès sa réputation  
 » est son plus grand obstacle. Il cherche  
 » un ennemi qui l'évite ; devant lui  
 » tout est dissipé par la terreur, & ne  
 » pouvant plus exercer sa bravoure,  
 » il est réduit à signaler sa prudence ». Une campagne savante, où il resserre l'ennemi & le réduit à l'inaction, le met en état d'entreprendre le siège de Lérída, le redoutable écueil des plus fameux capitaines, & pour tout dire, l'écueil du grand *Condé*. La cour fut effrayée de la hardiesse de cette entreprise ; le désastre de Turin lui étoit encore présent, & *Louis XIV* pouvoit, *sans un aveuglement incroyable*, ordonner la levée d'un siège aussi hasardeux. Il le fait, en effet ; mais Lérída est déjà foudroyée, & c'est sur ses débris fumans, au sein de sa conquête, que *Philippe* reçoit l'ordre d'y renoncer. Une nouvelle campagne plus fameuse encore, plus importante que la première, donne un nouvel éclat à ses armes. La prise de Tortose étoit digne du vainqueur de Lérída.

« Ni la double enceinte de ses rem-  
 » parts , ni les forts qui l'environnent ,  
 » ni le nombre des guerriers qui la dé-  
 » fendent , ni les foudres qu'elle fait  
 » tonner du haut de ses tours , ne ré-  
 » sisteront au génie de *Philippe* ; ils  
 » s'écroulent sous ses efforts , ces  
 » murs orgueilleux , & Lérída humi-  
 » liée se console au bruit de leur  
 » chute ».

Ici finissent les exploits militaires de *Philippe* , & le plan que l'auteur avoit choisi demandoit qu'il y terminât aussi sa première partie. Cependant il raconte encore le retour du prince à Versailles , où il fut reçu comme *Agricola* après ses triomphes , *osculo brevi , nullo sermone*. Il raconte tous les efforts de la calomnie pour noircir les actions de la vie de ce Prince , & lui faire des crimes même de ses succès. Il raconte l'accusation plus ridicule encore qu'atroce , intentée contre *Philippe* , qu'on osa soupçonner d'avoir voulu sacrifier à son ambition la famille royale entière. L'orateur réfute assez longuement cette horrible calomnie ; comme si la tendre sollicitude avec laquelle *Phi-*

*lippe*, devenu maître absolu de la France, veilla sur les jours du jeune *Louis*, & sur-tout la noblesse des sentimens & la franchise du duc d'*Orléans* n'eussent pas suffi pour confondre ces bruits populaires qui déshonorent quelques-uns des mémoires qui concernent la vie du régent.

Le tour que l'auteur a choisi pour passer de ces absurdes accusations à celles qui ont un peu plus de fondement, ne me paroît pas des plus heureux. « Ici, dit-il, l'austère censure » m'interroge ; elle me demande avec » quelle justice mon héros a pu se » plaindre, lui qui accrédoit la calomnie, qui autorisoit les soupçons » par ses égaremens ? Il faut l'avouer, » le duc d'*Orléans* dût s'accuser lui-même d'une partie de ses malheurs ». Assurément les foibleesses auxquelles *Philippe* succomba n'ont rien de commun avec les horribles calomnies dont on essaya de noircir sa vie, rien qui put autoriser les odieux soupçons dont j'ai parlé. Au reste, l'orateur s'est élevé avec trop de force contre les auteurs de ces bruits calomnieux, pour qu'on puisse lui reprocher au-

tre chose que le défaut d'art dans cette transition. Vous voyez que tous ces détails sur les ennemis, sur les mœurs & la religion du régent, qui terminent cette première partie, ne rentrent point dans le plan de l'auteur, qui nous avoit annoncé qu'il alloit d'abord *suivre Philippe dans la carrière de l'héroïsme militaire.*

Dans sa seconde partie, M. l'abbé *Talbert* raconte les principaux évènements de la régence. Ils sont si récents, ils ont été si éclatans qu'il n'est aucun de mes lecteurs auquel ils ne soient très-familiers. Je ne m'y arrêterai donc pas. Mais je suis fâché que les bornes de ces feuilles & l'étendue du morceau qui concerne le fameux système de *Law*, ne me permettent pas de le citer. Il suppose des vues très-étendues sur cette matière; c'est exactement le pendant du morceau sur la législation, qui se trouve dans l'éloge de *Lospital* par le même auteur. Je vous avois dit que le plan des loix du chancelier ne paroïssoit pouvoir être aussi clairement développé que par un habile jurisconsulte; l'exposition des avantages, des inconvéniens, des abus, &

des maux qui résultèrent du système ; demandoit aussi des connoissances dans la partie de la finance qu'on ne devoit pas espérer de trouver dans un écrivain qui ne s'est pas spécialement livré à cette étude.

Un style clair , harmonieux , élégant , voilà , Monsieur , ce qui caractérise cet éloge. Mais vous n'y trouverez aucun morceau saillant , aucun qui vous frappe , qui vous étonne : cependant sans ces pensées mâles , sans ces grands traits , point de véritable éloquence ; & je suis bien éloigné de croire , avec certains critiques , que cette marche froide & réglée , soit celle qui convienne aux éloges académiques. Laissons à l'histoire cette régularité monotone. Institués pour exciter dans les cœurs l'enthousiasme des vertus , les éloges publics doivent être remplis de ces mouvemens hardis & rapides qui entraînent & subjuguent , & j'aime cent fois mieux l'orateur passionné qui rachete quelques écarts par des morceaux sublimes , que l'historien fleuri qui plaît toujours , sans jamais émouvoir.

D'ailleurs , le style de M. l'abbé

Talbert n'est pas toujours soutenu. Ce coloris brillant dont il veut revêtir ses pensées dégénère quelquefois en afféterie. Par exemple, vous trouverez un peu précieuse la phrase suivante ; *mais lui, c'est au milieu des revers qu'il s'élance au temple de la renommée.* Vous n'aimerez pas davantage, ni les *projets aussi vastes qu'un empire* ; ni les *grandes idées qui S'ÉLANCENT de deux génies*, ni le *czar & le régent*, qui placés, pour ainsi dire, aux extrémités des leviers qui ébranlent l'Europe, se sentent faits pour lui commander, ni ces royaumes ou un *COUP DE SCEPTRE* crée & détruit avec la même promptitude ; ni ces *facilités funestes qui ENVIRONNENT les princes.*

En parlant de la confiance aveugle des citoyens qui échangeoient leurs biens contre des possessions sans réalité, l'auteur demande : « s'il falloit » épuiser tout ce qu'on pouvoit en » attendre, *aiguillonner une confiance* » qui alloit jusqu'à l'emportement ? Le » pilote dirigé par un vent favorable, » mais impétueux, déploie-t-il toutes » ses voiles ? » Je ne fais ce que c'est qu'*aiguillonner la confiance* ; l'emporte-

ment ne me paroît pas non plus une qualité de la *confiance*. Enfin la comparaison d'un homme qui profite de l'aveuglement d'un peuple confiant, avec un pilote, qui dirigé par un vent impétueux déploieroit toutes ses voiles, me paroît recherchée & peu lumineuse.

Peut-être aussi trouverez-vous obscure cette phrase, *Philippe A COUVERT DE NUAGES la face auguste de ce monarque destiné à tous les revers comme à tous les triomphes*. Je pense encore que vous regarderez comme boursoufflée celle qui suit. *Albéroni entreprend de l'attabler (Philippe) de RASSEMBLER sur lui TOUS LES ORAGES, de CREUSER DES ABYSMES SOUS LES TRÔNES, d'opérer le bouleversement de plusieurs empires*.

Mais que direz-vous de celle que je vais transcrire ? « Les talens parcourent des sphères séparées ; mais il se rencontre des génies comparables à ces astres, dont le cours singulier est tracé à travers toutes les sphères, & coupe tous les orbites ». Les génies comparés aux astres qui coupent tous les orbites, feront le pendant des ames

*honnêtes qui ont un pôle ami par lequel elles s'attirent*, phrase singulièrement ingénieuse qui se trouve dans le dernier écrit publié par M. d'Alembert. Et voilà ce qu'on appelle le bel esprit académique!

Si j'ai recherché avec une sorte de curiosité toutes les phrases de mauvais goût qui se rencontrent dans cet éloge, ce n'est point assurément dans le dessein d'humilier un homme d'un mérite aussi distingué que M. l'abbé Talbert; mais persuadé que ses écrits pourroient devenir des modèles d'un style clair, élégant & harmonieux, je voudrois l'engager à les purger de ces phrases précieuses & affectées qui les déparent quelquefois.

Quelques personnes ont fort blâmé la note qui se trouve à la page 116, où l'auteur prétend que *Louis XIV* attache au jansénisme une telle importance, qu'il sembloit quelquefois regarder l'irreligion comme moins dangereuse. Voici l'anecdote. Un homme devenu suspect « pour cause de jansénisme », craignant une lettre de cachet, crut devoir disparaître. Le



### 356 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» duc d'Orléans , pour le justifier , dit  
 » au roi : *On vous a trompé , Sire , cet*  
 » *homme ne croit pas en Dieu.* Me l'as-  
 » furez vous , dit le roi : Oui , Sire ,  
 » répondit le prince. Voyez donc  
 » quelle méchanceté , s'écria *Louis*  
 » *XIV* , on l'accuse positivement  
 » d'être janséniste. Faites-le revenir ,  
 » il n'a rien à craindre ». Cette anecdote est sans conséquence. 1°. M. l'abbé *Talbert* dit qu'elle n'est écrite nulle part. Il auroit dû nous faire connoître par quelle voie elle lui est parvenue. 2°. Le ton seul de ces sortes de phrases en fixe le sens. Né pourroit-il pas se faire que ce fût ici une plaisanterie de *Louis XIV* ? 3°. Quand il seroit vrai que le roi eût tenu très-sérieusement ce propos , il s'ensuivroit seulement que les disputes sur la bulle étant dégénérées en factions , *Louis XIV* auroit cru devoir user d'une plus grande sévérité à l'égard de ceux qu'il regardoit comme des sectaires rebelles à l'autorité des deux puissances , que contre les incrédules qui n'osoient alors paroître , qui ne formoient pas encore une secte , & n'avoient pas usurpé cette autorité

tyrannique dont ils sont aujourd'hui en possession. Du reste , M. l'abbé *Talbert* rend par-tout trop de justice à *Louis-le-Grand* pour qu'on puisse l'accuser d'avoir voulu , par cette note , jeter quelque ridicule sur son zèle à défendre la foi , ni semer aucun soupçon sur son amour pour la religion.

L'orateur a dédié son discours à S. A. S. Monseigneur le duc d'*Orléans*, en qui l'on voit revivre l'amour des sciences & des arts , la bravoure , toutes les hautes qualités qui caractérisoient le régent , & sur-tout sa bienfaisance. Je puis vous en donner une preuve qui m'est personnelle , Monsieur , & je saisis avec empressement cette occasion de satisfaire ma vive reconnoissance. A la mort de mon père , M. l'abbé de *Breteuil* , digne ministre d'un prince aussi bienfaisant , lui peignit le désastre de notre famille , & Monseigneur le duc d'*Orléans*, sans autre sollicitation , accorda sur sa cassette , une pension à l'aînée de mes sœurs , qui , dès sa naissance , reçut avec le nom de son altesse sérénissime , un garant honorable de ses bienfaits.

Je suis , &c.

# T A B L E

## DES MATIÈRES

### CONTENUES

DANS CE HUITIEME VOLUME.

<i>Histoire naturelle , générale &amp; particulière , avec la description du cabinet du roi : tomes XIV , XV , XVI , XVII , XVIII &amp; XIX in-12 ; DES OISEAUX ; par M. le comte de Buffon.</i>	Page 3
<i>Fables de M. Boifard , de l'académie des Belles-Lettres de Caen , secrétaire du conseil &amp; des finances de Monsieur , frère du roi , seconde édition , en deux volumes in-8<sup>e</sup>. avec figures.</i>	36
<i>Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantès , traduction nouvelle , avec des notes , ornée de figures en taille-douce ; par M. Lefebvre de Villebrune. Le Sot puni , nouvelle 6<sup>e</sup></i>	56
<i>Réveries philosophiques , par M. Imbert.</i>	73
<i>Remarques critiques sur quelques endroits</i>	

DES MATIERES. 359

*des deux premiers volumes des Questions sur l'Encyclopédie.* 99

*Discours de la Cène, & Panégyrique de Saint-Bernard, par M. l'abbé de Besplas.* 123

*Œuvres complètes de M. de Saint-Foix, historiographe des ordres du roi, six volumes in-8°. Second extrait.* 145

*Lettre de maître André, perruquier, auteur de la tragédie intitulée, le Tremblement de terre de Lisbonne, à M. Mercier, au sujet du nouvel examen de la tragédie Française, publié par le dramaturge.* 178

*Almanach des Muses, ou Annales Poétiques depuis la naissance de la Poésie Française, ouvrage proposé par souscription. in-8° de 12 pages.* 203

*Lettre aux auteurs de l'Année Littéraire.* 207

*Livres nouveaux.* 215

*Pierre le Cruel, tragédie, par M. de Belloy, citoyen de Calais, & l'un des Quarante de l'académie Française,*

217  
*Discours qui a remporté le prix de l'académie de Marseille, en 1777, sur cette question : Quelle a été dans tous les temps l'influence du com-*

merce sur l'esprit & les mœurs  
des peuples? 255

*L'Enéide , opéra françois , pour être  
représenté quand il sera en état ; suivi  
d'Armide à son tailleur.* 275

*Œuvres de M. Palissot, nouvelle édition,  
tome III, contenant la Dunciade.* 289

*Conclusion de la faculté de Théologie  
de Paris, à l'occasion de l'approba-  
tion donnée par deux de ses docteurs,  
à un écrit qui a pour titre : Eloge  
historique de Michel de Lospital,  
chancelier de France, &c. discours  
qui a remporté le prix de l'académie  
Françoise en 1777.* 324

*Eloge de Philippe d'Orléans, petit-fils  
de France, régent du royaume pendant  
la minorité de Louis XV ; discours  
qui a remporté le prix de l'académie  
de Villefranche en 1777, par M.  
l'abbé Talbert, chanoine de Besançon,  
l'un des membres de l'académie de la  
même ville, &c. A Paris, chez Merigot  
le jeune, quai des Augustins, au coin  
de la rue Pavée ; & au grand Cor-  
neille, rue Saint-Jacques.* 339

*Fin de la Table des Matières du huitième  
Volume.*



